

Gondoles de verre

Remin, Nicolas

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

**Nicolas
Remin
Gondoles
de verre**

GRANDS DÉTECTIVES

**10
18**

**Nicolas
Remin**

**Gondoles
de verre**

GRANDS DÉTECTIVES

**10
18**

NICOLAS REMIN

GONDOLES
DE VERRE

Traduit de l'allemand
par Frédéric WEINMANN

10
18

« *Grands Détectives* »

dirigé par Jean-Claude Zylberstein

Prologue

— *Nunc et in hora mortis nostrae. Amen.*

Le roi des Deux-Siciles François II avait prononcé les dernières paroles de la prière d'une voix lasse et zézayante. Il ferma les yeux un instant, comme pour demander pardon à son rédempteur des exigences du corps qui l'obligeaient maintenant à prendre un repas. Puis il rouvrit les paupières, délia ses doigts d'un geste théâtral et releva la tête – donnant ainsi au personnel qui attendait le signal d'approcher et de servir la soupe.

Marie-Sophie prit sa cuillère et observa avec dégoût la main de son époux en train de vérifier sa serviette par réflexe avant de s'emparer à son tour de sa cuillère. La serviette amidonnée, énorme et d'un blanc étonnant, produisait un froissement désagréable à chacun de ses gestes. À ce bruit viendraient bientôt s'ajouter – tel le vacarme d'un peloton d'exécution – les aspirations rauques de sa belle-mère chaque fois que les lèvres lippues de celle-ci toucheraient sa propre cuillère.

Les gants des domestiques, couverts de taches, s'accordaient à merveille avec la nappe maculée qui n'avait pas été changée depuis une semaine. Par mesure d'économie, la reine mère avait en effet décidé qu'au palais Farnèse on ne ferait la lessive que tous les dix jours. De même, on resservait les restes. Ainsi, Marie-Sophie connaissait cette soupe à l'odeur aigrette – bonsoir, soupe ! – depuis l'avant-veille. Elle reposa sur la nappe la cuillère qu'elle avait déjà plongée dans son assiette et s'essuya la bouche – geste absurde qui lui valut un regard méfiant de sa belle-mère dont les yeux froids comme des glaçons étaient sans cesse à l'affût.

Mon Dieu, pensa-t-elle, que je déteste cette femme !

À vrai dire, la méfiance ordinaire de la reine mère se justifiait pleinement dans la mesure où Garibaldi et son armée d'à peine mille hommes n'avaient pu vaincre le royaume des Deux-Siciles en moins d'un mois et contraindre la famille régnante à quitter sa résidence de Naples que grâce à la trahison : la trahison des généraux qui avaient conclu un pacte secret avec les Chemises rouges, la trahison des ministres qui s'étaient entendus avec Garibaldi dans le dos du roi, la trahison des lâches et des déserteurs. Même à Rome où ils vivaient maintenant depuis trois ans, la trahison restait omniprésente. Les alliés de son mari exploitaient sans vergogne son désir de récupérer le trône

des Deux-Siciles. Des fortunes monstrueuses disparaissaient dans les poches de mercenaires douteux ; des sommes gigantesques prévues pour la livraison d'armes n'atteignaient jamais les brigands fidèles au souverain.

La jeune reine plaqua le dos contre sa chaise pour permettre à une main agant crasseux de reprendre l'assiette creuse et de poser à la place un *pollo con peperoni*. C'était la deuxième fois aussi qu'elle voyait ce poulet – bonsoir, poulet ! Il avait fait une apparition deux jours plus tôt et semblait s'être carrément momifié dans l'intervalle. Ce soir encore, elle allait donc à nouveau devoir se contenter d'un peu de pain et de petites gorgées prudentes du vin de Falerne acide contenu dans son verre.

Elle avait beau maintenir les yeux baissés, elle sentait le regard de sa belle-mère se poser sur elle plus souvent qu'à l'ordinaire. Elle se demanda si celle-ci se doutait de quelque chose : peut-être était-elle déjà au courant de la lettre alarmante arrivée dans la journée ? Hypothèse absurde, bien entendu, puisque, en dehors de sa femme de chambre Marietta, le seul à connaître son secret était le colonel Orlov, intendant de la maison des Bourbons, maréchal de route et confident occasionnel de Marie-Sophie. Or le colonel se tairait, ne serait-ce que parce que, en dépit de son incontestable loyauté envers le roi, il était désormais bien trop mêlé à ses affaires.

En outre, ses agissements méritaient-ils le nom de trahison ? Avait-elle commis quoi que ce soit qui, d'une manière ou d'une autre, pût nuire à son époux, l'ancien roi des Deux-Siciles ? Non, conclut-elle, on ne pourrait parler de trahison que si cette affaire venait à être connue. Mais il s'agissait là de réflexions abstraites, presque philosophiques – un luxe qu'elle ne pouvait pas se permettre en ce moment car elle devait d'abord résoudre un problème concret, à savoir dénicher au moins cinquante mille florins et les faire parvenir à Bruxelles aussi vite que possible.

C'est pendant le dessert, un morceau du gâteau au chocolat rassis qu'on lui avait présenté trois jours plus tôt – bonsoir, gâteau ! –, qu'elle trouva enfin le moyen de se procurer l'argent nécessaire. Les deux dessins de Raphaël que le colonel Orlov avait vendus à un certain Kostolany lors de son dernier voyage à Venise avaient rapporté un beau petit pactole. Rien n'interdisait de reprendre contact avec le marchand d'art. Et de lui proposer une œuvre beaucoup plus précieuse encore.

Une heure après, dans la chapelle du palais Farnèse, elle retira avec délicatesse le voile noir qui recouvrait le portrait de sainte Marie-Madeleine représentée sous les traits d'une blonde assez corpulente, plongée dans la prière. C'était un Titien de taille modeste qu'on pouvait sans peine transporter dans une grande valise.

Six mois auparavant, ce petit format lui avait donné l'idée d'en commander une copie destinée au frère de l'empereur, l'archiduc Maximilien, dont elle avait appris le départ pour le Mexique. Tous avaient approuvé son projet jusqu'au moment où sa belle-mère avait affirmé que la mine transfigurée de la

sainte, ses lèvres entrouvertes aux reflets humides et ses yeux en extase autorisaient une interprétation toute différente de l'œuvre. L'argument avait aussitôt convaincu son bigot de mari qui avait alors recouvert lui-même le tableau d'un tissu noir. Depuis, la copie achevée prenait la poussière dans l'indifférence générale, face contre le mur, derrière un seau et une pile de psautiers.

Marie-Sophie prit le tableau (peint sur bois), défit les agrafes qui le maintenaient dans son cadre et le posa par terre avec précaution. Puis elle dégagea la copie et la plaça près de l'original. Elle ne remarquait, quant à elle, aucune différence. Bien entendu – comme le colonel Orlov le lui avait expliqué –, un expert était tout à fait en mesure de distinguer les deux. Mais le roi était-il un expert ? Non, assurément. En outre, il n'y avait aucune raison qu'on soulève le tissu noir avant un bon moment.

Elle s'agenouilla pour examiner les deux tableaux avec attention. Elle étudia le regard voilé de Marie-Madeleine, sa bouche sensuelle à demi ouverte – et soudain, elle aperçut sur le visage de la sainte l'expression ambiguë qui lui avait échappé jusqu'alors. Sa belle-mère avait donc eu raison.

Quoi qu'il en soit, le tableau convenait à la perfection, et pas uniquement à cause du format ; c'était de l'or pur. *Signor Kostolany*, qui passait pour livrer la cour de Russie (où l'on appréciait les images osées), donnerait n'importe quoi pour l'obtenir et paierait à l'avenant.

La reine se releva ou, plutôt, elle s'apprêtait à se relever quand elle entendit la porte de la chapelle. Elle se retourna, toujours à genoux, les mains jointes sur la poitrine – troisième visage au milieu des deux autres.

Le colonel Orlov s'était arrêté sur le seuil. Il portait l'uniforme d'une armée disparue et sa haute taille obstruait l'ouverture. La bougie qu'il tenait à la main rappelait un poignard. L'espace d'un instant, il parut troublé.

— J'ignorais que Son Altesse royale...

Il s'interrompit et s'éclaircit la gorge avec nervosité. Il ignorait quoi ? Que Son Altesse royale avait coutume de se rendre à la chapelle après le dîner pour vénérer deux blondes sulfureuses ?

— Je voulais vérifier que la copie existait encore, enchaîna-t-elle sur un ton assez brusque.

Inutile de donner plus de précisions. Le colonel en personne avait déniché le copiste et réglé cette affaire à sa place. Elle le regarda droit dans les yeux.

— C'est bien le cas, ce qui nous ouvre des perspectives... intéressantes.

La fin de sa phrase, quelque peu énigmatique, incita le colonel à l'assurer par précaution de son dévouement. Il esquaissa une révérence.

— Peut-être puis-je rendre service à Sa Majesté.

Marie-Sophie pointa l'index vers le tableau de gauche.

— En effet, vous pourriez remettre le portrait dans son cadre et le raccrocher.

Le colonel s'exécuta sans tarder et recouvrit ensuite le cadre du voile noir.

— Que faisons-nous de la copie ?

Le terme de copie n'était pas vraiment approprié, mais elle le lui expliquerait plus tard.

— Emportez-la dans mon salon !

— Son Altesse royale veut exposer le tableau ?

Elle secoua la tête.

— Non, l'emmener en voyage.

Elle prit la lampe à pétrole posée sur le prie-Dieu et se tourna vers la sortie.

— Vous allez d'ailleurs m'accompagner. Je souhaite rendre visite à l'une de vos vieilles connaissances.

— Une vieille connaissance ?

Elle sourit.

— Oui, M. Kostolany.

Les sourcils d'Orlov s'envolèrent d'un coup.

— Vous voulez dire que nous partons...

Elle termina la phrase à sa place.

— ... pour Venise.

Il descendit les marches du pont dei Pugnî à pas lents, veillant à ne pas trébucher dans le noir. Arrivé au pied de l'escalier, il prit à gauche et traversa le campo San Barnaba avec nonchalance, tel un homme qui se promène sans but, un homme d'âge moyen, bien habillé mais pas trop, un étranger peut-être, descendu dans l'un des nombreux hôtels du quartier Saint-Marc, qui rentre sans hâte d'une excursion de l'autre côté du Grand Canal.

Il s'arrêta juste devant le passage reliant la place au rio Malpaga, essuya son pince-nez et ôta son haut-de-forme. Ensuite, il remit de l'ordre dans ses cheveux avec un soin quelque peu exagéré tout en observant les environs à la dérobée. Comme on pouvait s'y attendre, il n'y avait pas grand-chose à voir. Un maigre rayon de lumière s'échappait de la petite *trattoria* en face de San Barnaba et se reflétait dans les pavés encore mouillés par la pluie. Des voix étouffées se firent entendre, puis le rire d'une femme. Un homme vêtu d'une cape ou d'une pèlerine s'avança vers lui dans le noir, mais finit par tourner dans la calle del Traghetto. Pendant un moment, la lanterne fixée sur le mur de l'église, au-dessous d'une statuette de la Vierge, jeta une lumière blafarde derrière lui. Il était invraisemblable qu'il rencontre une personne de sa connaissance, pensa-t-il en s'apprêtant à s'engager dans le passage obscur. D'ailleurs, l'ensemble des événements à venir dans la prochaine demi-heure lui semblait invraisemblable.

Il traversa le pont Lombardo et, au bout de quelques mètres, prit à droite la calle dei Cerchieri, une impasse d'un pas et demi de large à peine, débouchant sur le Grand Canal. L'obscurité la plus complète régnait dans la ruelle, mais il avait rendu deux fois visite au palais da Lezze et son sens de l'orientation avait toujours été phénoménal. Il se souvenait encore que le pavé s'affaissait légèrement au bout de trente pas. La façade du palais commençait juste derrière. Dix pas plus loin, un passage donnait sur une double cour. Une fois dans la seconde, il tirerait sur la barre en métal pour actionner la cloche et demanderait à être reçu d'un air désolé. Le reste s'enchaînerait de lui-même. Il disposait d'une heure pour régler cette affaire. C'était plus que suffisant.

En mettant la main dans la poche de sa redingote, il sentit entre ses doigts le lacet en cuir muni d'un bâtonnet à chaque extrémité pour éviter qu'il ne glisse au moment où il serrerait. Cette maladresse ne devait en aucun cas survenir.

Sinon sa victime risquait de crier et il lui faudrait alors faire usage du rasoir qu'il avait glissé dans l'autre poche pour parer à toute éventualité.

Il leva les yeux et constata qu'il était allé trop loin ; la surface du Grand Canal brillait déjà devant lui. Ici, il faisait moins noir. Une brise venant de l'est chassait des lambeaux de nuage éclairés par la lune. L'espace d'un instant, le mouvement dans le ciel lui donna l'impression que les palais de l'autre côté de l'eau se déplaçaient dans sa direction. Il imagina les façades foncer soudain vers lui, engloutir les astres et s'abattre sur sa tête comme le couvercle d'un cercueil.

Au fond, songea-t-il dans un soupir, il détestait la violence. Elle avait un caractère affreusement primitif. Pourtant, parfois, il n'y avait pas moyen de l'éviter... surtout quand on était soi-même dos au mur.

La porte s'ouvrit dès le premier tintement de cloche. Cette rapidité lui épargna d'attendre dans la cour où un voisin aurait pu le remarquer. Comme prévu, le maître de maison était seul et répondit en personne. Dans la lumière de la lampe à pétrole accrochée au plafond, la couleur de son visage rappelait le gris jaunâtre de vieux rideaux. L'intrus en éprouva presque de la pitié.

— Euh... Je peux entrer ?

Il avait adopté le ton humble d'une personne venue faire la paix, ce qui déclencha un sourire triomphant sur le visage de son interlocuteur. Oui, il pouvait entrer. Il l'aurait fait de toute façon, mais c'était plus facile de cette manière.

Splendide, pensa-t-il un instant plus tard, lorsqu'ils eurent traversé le vestibule et pénétré dans la salle d'exposition. Ici, une vraie fortune recouvrait les murs. Il dénombra deux Piazzetta, trois Ricci, deux Palma le Vieux et une demi-douzaine d'esquisses à l'huile de Tiepolo. Le marchand d'art s'arrêta devant le Longhi dont l'authenticité faisait débat. Il s'attendait probablement à mener une discussion entre gens civilisés pour mettre fin à leur divergence d'opinions. Son visiteur aussi voulait y mettre fin, au bout du compte. Profitant de ce qu'il lui tournait le dos, il agit sans tarder.

Il passa le lacet par-dessus sa tête, le tira en arrière et le serra de toutes ses forces. Le marchand se débattit comme un fou pendant une vingtaine de secondes, faisant tomber au passage un bonheur-du-jour et une bergère en porcelaine de Meissen. Enfin, ses mouvements s'affaiblirent. Il s'écroula sur le sol. Deux minutes plus tard, il était mort. Pas de sang. Pas de cri. Une affaire rondement menée.

Le visiteur se releva. Pendant qu'il attendait que son poulx se calme, une idée lui traversa l'esprit. Oui, décida-t-il après un bref instant de réflexion, cette fantaisie jetterait un éclat supplémentaire sur son entreprise, lui donnerait en quelque sorte cette dernière touche qui, comme on sait, fait toute la différence. Il ôta donc la redingote de sa victime et l'enfila à la place de la sienne.

Dans le miroir accroché au-dessus d'une console, près de la porte donnant

sur l'eau, il constata non seulement que la veste du mort lui allait à la perfection, mais aussi qu'elle se mariait de façon étonnante au jaune joyeux de son gilet. Cet ensemble lui conférait un côté théâtral tout à fait adapté à la suite des événements.

Il saisit le cadavre par les pieds et le tira dans le vestibule. Inutile de fermer la porte à clé. Personne ne risquait de l'ouvrir.

Étrange, se dit-il une fois de retour dans la salle d'exposition tout en laissant son regard errer sur les murs, un grand nombre de ces tableaux représentaient des horreurs. Pourtant, on pouvait les regarder sans détourner les yeux. Cette couronne d'épines sur le front du Rédempteur ne ressemblait-elle pas à un charmant petit chapeau ? Les flèches qui traversaient la poitrine et le ventre de saint Sébastien n'étaient-elles pas mignonnes ? Et avec quelles délices saint Laurent se tordait sur son gril !

Cet effet découlait bien entendu des vertus de l'art. L'art ennoblissait tout. Ah ! songea-t-il en soupirant, si seulement le commerce de l'art pouvait rendre les hommes nobles, serviables et bons ! Lui-même se savait sensible à cette vertu, mais des gens comme cet imbécile dans le vestibule ne pensaient qu'à l'argent. Bon débarras !

Il poussa un grand soupir, puis alluma une cigarette et jeta un coup d'œil autour de lui. La lueur des chandelles et des deux lampes à pétrole parut tout à coup plus chaude. Même les ombres blotties dans les coins semblaient moins profondes et moins dangereuses. Sans l'ancien maître de maison, la salle d'exposition lui semblait dégager une harmonie toute nouvelle. C'était exactement la scène dont il avait besoin pour le prochain acte.

Seuls le bonheur-du-jour et les éclats de porcelaine sur le sol troublaient cette image paisible. Il redressa donc le petit secrétaire, ramassa les débris et les enfouit dans un des grands vases en porcelaine de Delft. Par chance, il n'avait pas dû se servir de son rasoir. Cela aurait tout sali, il aurait été obligé de trouver un seau et une brosse.

À ce moment-là, il sortit sa montre de la poche de son gilet et ouvrit le couvercle. Il était on ne peut plus à l'heure. Et comparé à ce qu'il venait d'accomplir, le reste de l'entreprise serait un jeu d'enfant.

— Intéressant, dit la princesse sans lever les yeux de la feuille que Tron lui avait donnée.

De l'autre côté de la petite table basse qui les séparait, le commissaire la vit balayer du dos de la main quelques fibres de papier imaginaires. Sa plume rouge tournoyait au-dessus de la feuille, à la manière d'un busard. Il était peu probable qu'elle accepte sa proposition. Le programme était bien trop artistique.

La princesse avait adopté sa position préférée. Le dos appuyé contre le chevet de sa méridienne, les jambes croisées (par coquetterie, l'une de ses pantoufles traînait sur le tapis), elle était vêtue d'une robe d'intérieur en cachemire mauve et offrait l'image d'une élégance mondaine en parfait accord avec le luxe ostentatoire de son salon. Rien que le secrétaire à abattant (de Riesener), une acquisition récente placée au bout de la méridienne, valait dix ans de salaire d'un commissaire de police à Venise. On ne pouvait imaginer plus grand contraste avec l'atmosphère de vieux grenier qui régnait dans le palais Tron, où les taches claires sur les tapisseries révélaient que les propriétaires avaient dû se séparer de leurs Tintoret et de leurs Tiepolo. Au palais Balbi-Valier, on nageait dans une vaine abondance. Au palais Tron, on léchait les murs.

— Alvisé ?

Tron leva les yeux de la *Gazetta di Venezia* dans laquelle il faisait mine d'être plongé.

— Oui, Maria ?

La princesse toussota.

— Le programme manque un peu d'harmonie, à mon goût.

Le commissaire avait craint une attaque plus frontale. Il tourna la tête dans sa direction, comme muni d'un bouclier prêt à recevoir une pluie de flèches.

— Dans quelle mesure ?

Le sourire avec lequel sa fiancée lui répondit se fit ironique.

— Quel est, selon toi, le sens de ce bal ?

— Le lancement du cristal Tron, répondit-il.

Les yeux de la princesse restèrent rivés sur lui. Cela signifiait que l'interrogatoire allait se poursuivre. Il aimait Maria à la folie mais, parfois, il

la trouvait... comment dire ?... trop sévère.

— Donc, quel est l'élément le plus important de la soirée ?

Tron leva les bras.

— Le cristal Tron !

— Tu admetts donc qu'il ne s'agit pas de l'accompagnement, mais du cristal. Or dans ton programme, c'est l'accompagnement qui domine. Tu veux faire intervenir cette Potocki trois fois ! Au début, puis après les mots de bienvenue de ta mère et, enfin, après ma présentation de la collection. Pour toi, c'est le cristal Tron qui sert de cadre, et non l'inverse.

Elle lui lança un regard exaspéré.

— Ne sois pas stupide, baisse les bras !

— La plupart des gens préfèrent écouter du Chopin plutôt qu'un exposé sur des articles en cristal, se risqua-t-il à objecter.

Cette remarque n'eut pas l'heur de plaire à sa fiancée.

— Mais il ne s'agit pas de cela, Tron ! Il ne s'agit pas de présenter cette Polonaise !

— Cette Polonaise, ma chère, passe pour la meilleure pianiste de sa génération. Par ailleurs, c'est toi qui as eu l'idée d'appeler notre première collection *Mazurka*.

Ce qui était d'autant plus étonnant que la princesse était une admiratrice inconditionnelle de Mozart, que même en musique elle trouvait gênant tout ce qui n'avait pas de forme claire, et qu'elle n'avait jamais caché qu'elle détestait purement et simplement le *sentimentalisme slave*. Malgré tout, il fallait reconnaître que l'idée d'appeler *Mazurka* leur première collection de verres relevait du génie. Le lien que ce nom suggérerait entre leurs produits et l'empire des Habsbourg se ferait ressentir sur les ventes en Autriche. Et dans le reste de l'Europe – le marché d'exportation –, ce mot possédait une connotation exotique (Dieu seul savait ce que les gens pouvaient s'imaginer sous ce terme) vraisemblablement favorable à leur chiffre d'affaires.

— Et c'est toi aussi, poursuivit-il, qui as eu l'idée d'inviter Constancia Potocki pour qu'elle interprète quelques mazurkas de Chopin au cours de notre bal.

La princesse hocha la tête.

— Exact, sauf qu'il n'a jamais été question que de quelques mazurkas. Or voilà que cette dame semble vouloir ajouter deux ballades et une demi-douzaine de nocturnes. C'est-à-dire au moins une heure et demie de Chopin. Trop, c'est trop !

La princesse esquissa une grimace de dégoût. Tron ne put s'empêcher de sourire. De quoi avait-elle un jour qualifié la musique de Chopin (qu'il interprétait avec beaucoup plus de plaisir que de talent sur son piano désaccordé) ? Ah oui ! De *chemin détourné vers le chaos*. C'était bien dit, quoique assez discutable. Il se redressa dans son fauteuil et annonça d'un ton officiel : — Je ne peux imposer son programme à une artiste de cette envergure, Maria ! C'est déjà un événement qu'elle joue en public après une

interruption de quatre ans. Rien que pour cela, notre bal va faire parler de lui. Il restera toujours bien assez d'attention pour le cristal, crois-moi.

Il s'efforça de prendre un visage lourd de reproches.

— Depuis deux mois, je me suis rendu au palais Mocenigo une fois par semaine pour cette affaire.

Un léger soupir lui échappa.

— Tu n'imagines pas à quel point ces Polonaises sont capricieuses.

Potocki était en effet très capricieuse et, de fait, elle commençait vraiment à lui taper sur les nerfs. Mais il ne l'aurait jamais avoué car il avait aussitôt perçu là une occasion unique de semer une pointe de jalousie dans le cœur de la princesse. Tron estimait que sa fiancée le négligeait depuis quelque temps. Elle n'avait plus que leur collection en tête. Ne disait-on pas que rien ne valait une pointe de jalousie pour raviver une relation ?

À son grand étonnement, la manœuvre semblait fonctionner. La princesse nourrissait désormais une véritable aversion à l'égard de la Polonaise. À moins que... elle ne fît semblant ? Avec elle, on ne savait jamais.

— Pardonne-moi si j'ai du mal à te plaindre, répliqua-t-elle en plissant les yeux. Tu ne vas pas me raconter que tu as énormément souffert de vos multiples rencontres ?

Non, il n'allait pas lui raconter cela.

— Si tu fais allusion au fait qu'elle apprécie l'*Emporio della Poesia* et qu'une partie de cette estime retombe sur l'éditeur, je répondrai juste que cette femme comprend quelque chose à la littérature. Je ne pouvais pas passer à côté d'une occasion aussi propice.

Il referma la *Gazetta di Venezia*, la posa près du cendrier de la princesse et décocha une nouvelle flèche : — En plus, son jeu est absolument divin.

— Elle a joué pour toi ?

— Bien sûr ! Et même la mazurka en *la* mineur, celle que tu aimes par un fait extraordinaire. Quand on ne l'a jamais entendue, on ne saurait imaginer le talent de Constancia Potocki.

La princesse sourit.

— Qui te dit que je ne l'ai jamais entendue ?

Tron haussa les sourcils d'un air étonné.

— Tu as assisté à l'un de ses concerts ?

— Oui, à la salle Pleyel, il y a quatre ans.

— Pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé ?

— Parce que tu t'énerves dès que j'évoque Paris.

La princesse alluma une cigarette, inhala profondément et expira un anneau de fumée au-dessus de la table.

— Vous, les Vénitiens, vous vous faites toujours une idée exagérée de la vie nocturne à Paris.

Le commissaire haussa les épaules avec résignation.

— Nous, les provinciaux.

— Ne te vexe pas tout de suite !

— Je ne suis pas vexé, rétorqua-t-il. Je regrette juste que mon talent de négociateur ne soit pas apprécié à sa juste valeur.

Il prit un des croustillants *baicoli*¹ dans la coupelle posée sur la table basse.

— Tu te souviens peut-être comme il fut difficile ne serait-ce que d’entrer en contact avec elle, comme elle vit retirée du monde.

Maria esquissa un sourire moqueur.

— Tu n’as aucun mérite d’y être arrivé. Tu as juste eu la chance de pouvoir lui rapporter le porte-monnaie qu’on venait de lui dérober sur la place Saint-Marc !

Elle n’avait pas tout à fait tort. Tron ne put s’empêcher de sourire, ce qui était hélas une erreur. La cigarette que la princesse portait à sa bouche s’immobilisa en l’air.

— Un instant ! Tu as une raison de ricaner de la sorte ?

Elle fronça les sourcils et le regarda d’un air méfiant. Tout à coup, elle écarquilla les yeux.

— Tu n’as quand même pas demandé à Angelina de lui dérober sa bourse ?

En plein dans le mille ! Par expérience, il savait que, désormais, il ne servait à rien de nier. Mieux valait avouer la vérité tout de suite.

— Je te jure, Maria. Nous avons eu une simple...

Comment dire ? Il se tut lamentablement. La princesse insista d’une voix très contrôlée, mais cinglante comme un coup de fouet : — Une quoi, Tron ?

Sans le vouloir, le commissaire rentra la tête dans les épaules.

— Nous avons eu une conversation au cours de laquelle je lui ai suggéré de m’aider.

Au nom du Ciel, pourquoi n’avait-il pas pu s’empêcher de sourire ?

— Et alors ?

— Elle a dit qu’elle préférerait d’abord t’en parler. Parce qu’elle n’était pas sûre que ce soit une bonne idée. Là-dessus, j’ai fait machine arrière.

La princesse se cala dans sa méridienne et le fusilla de ses yeux verts.

— Tu as perdu la tête ou quoi ? Tu voulais pousser une jeune fille au vol ?

Tron leva les mains pour l’apaiser.

— Il ne pouvait rien lui arriver ! Bossi et moi nous serions tenus à proximité. Au pis, nous aurions dû l’emmener au poste. Personne ne courait le moindre risque. De plus, Potocki n’aurait rien remarqué ; Angelina est bien trop forte. De toute façon, j’ai trouvé une autre solution.

— À savoir ?

Le commissaire haussa les épaules.

— Un gamin de Castello nous a rendu service.

La princesse tira à nouveau sur sa cigarette et exhala un mince filet de fumée. Tron suivit les volutes du regard. Lorsqu’elle reprit la parole, sa voix s’était adoucie : — Je trouve Angelina très raisonnable d’avoir voulu me consulter.

— Elle te fait une confiance aveugle, Maria, dit le commissaire, trop heureux de voir l’orage s’éloigner.

Sa fiancée sourit.

— Elle nous fait confiance à tous les deux.

Il soupira.

— Quand part-elle pour Florence, au juste ?

— Le 2 septembre.

— Il n'y a aucun moyen de l'éviter ?

— C'est le meilleur pensionnat d'Italie. Et elle souhaite y aller parce que, moi aussi, je l'ai fréquenté.

Il hocha la tête en souriant.

— C'est vrai qu'elle rêve de te ressembler. Elle parle déjà comme toi. Un beau jour, je serai le seul ici à parler encore vénitien. Comme elle va me manquer !

— La comtesse aussi va la regretter, remarqua la princesse. Pour ne rien dire d'Alessandro. Lui aura le cœur brisé.

Elle laissa tomber sur la table basse la feuille où était inscrit le programme et se leva. Les fenêtres donnant sur le Grand Canal étaient grandes ouvertes. Elle s'arrêta près d'un rideau et fixa la pénombre à l'extérieur.

Quand Tron la rejoignit, il aperçut les fenêtres éclairées de l'autre côté de l'eau. Après une soirée pluvieuse, le ciel s'était dégagé. Quelques mouettes tournaient en poussant des cris, comme si elles poursuivaient les rayons de la lune. Deux gondoles descendaient lentement le Canal. Le commissaire distingua les petites lanternes qui brillaient comme des vers luisants à l'avant des bateaux. Soudain, il se sentit à tel point en symbiose avec cette ville incroyable qu'il aurait pu en pleurer. Il tira la princesse vers lui avec délicatesse, elle posa la tête sur son épaule.

— Alvisé ?

— Oui ?

La voix de la princesse traduisait à la fois la tendresse et l'amusement.

— Tu as vraiment cru que j'étais jalouse de cette Potocki ?

Non, pas vraiment. Quoi que ? Ou bien avait-il voulu le croire ?

— Euh, c'est-à-dire que...

La princesse rit tout bas sans bouger.

— Tu t'es senti négligé ? Tu pensais que je ne m'intéressais plus qu'au cristal Tron, n'est-ce pas ?

Exact. Il hocha la tête.

— Il faut reconnaître que j'avais des raisons.

— Et tu t'es dit qu'en rendant de fréquentes visites à Potocki et en chantant ses louanges, tu attirerais mon attention ?

Oui, c'était à peu près cela. Pas très original, à l'évidence.

— Tu es un vrai gamin, Alvisé.

Comment ? Elle avait parlé vénitien ? Oui, en effet. Sur un ton ronronnant qui faisait ressortir le sentimentalisme slave qu'elle étouffait d'habitude avec soin. Un ton rempli de promesses.

Tron passa les mains autour de sa taille avec un sourire et recula un peu le

buste pour admirer la métamorphose de son chaton aux yeux verts qui fermait à présent les paupières. Son visage était si proche du sien qu'il distinguait chacune des taches de rousseur à la racine de son nez. Sa bouche entrouverte attendait manifestement qu'il...

Le bruit était venu de la porte du salon – le grincement d'une poignée qu'on abaisse, suivi d'un toussotement discret. Tron se retourna sur-le-champ avec une envie de meurtre.

Vêtu d'un pantalon bouffant, d'un gilet et d'un turban, Massouda ou Moussada (l'un des quatre serviteurs éthiopiens en tout point identiques à ses yeux) se tenait sur le pas de la porte. Il esquissa une révérence cérémonieuse, comme pour annoncer la visite d'une Altesse royale.

Il s'agissait tout bonnement du sergent Bossi. Le policier en uniforme entra, salua son supérieur à sa manière peu militaire et ajouta une petite révérence galante à l'intention de la princesse. S'efforçant de dissimuler sa frustration, le commissaire fit un pas dans sa direction.

— Que se passe-t-il, Bossi ?

Il avait bien sa petite idée. Le sergent n'était pas du genre à débarquer chez la princesse pour un simple cambriolage.

— Un homme au palais da Lezze, se contenta de répondre son subalterne sur un ton officiel.

Le sens de ses paroles ne permettait aucun doute.

— Le domestique l'a trouvé à son retour. Il est aussitôt accouru au poste de police sur la place Saint-Marc.

— Comment s'appelle la victime ?

— Geza Kostolany.

Ce nom n'était pas inconnu de Tron.

— Le marchand d'art qui livre la cour de Russie ?

Bossi acquiesça.

— Crime crapuleux ?

Il haussa les épaules.

— Kostolany a été étranglé. Néanmoins, cela ne ressemble pas à un cambriolage. Je suis incapable de vous dire si des tableaux ont disparu, mais cela n'en a pas l'air.

— Avez-vous averti le docteur Lionardo ?

— Il devrait déjà être en chemin.

Le commissaire constata qu'il en voulait à l'assassin de ne pas avoir tué sa victime quelques heures plus tard. Ce sentiment était des plus incongrus, mais il ne pouvait rien y changer. Il se tourna vers la princesse, immobile au-dessous d'un des nombreux candélabres en cristal de Murano au prix inabordable (pour lui) et vit l'or briller dans ses cheveux blonds.

— Je vais passer la nuit au palais Tron, expliqua-t-il d'un ton las.

Percevait-elle l'accent tragique qu'il avait donné à sa voix ? Partageait-elle son sentiment ?

— Cette histoire, ajouta-t-il d'un air résigné, va sûrement traîner en

longueur.

Puis il échangea la veste en velours rougeâtre qu'il avait l'habitude de porter au palais Balbi-Valier contre sa redingote et prit son haut-de-forme que Massouda (ou l'un des trois autres) lui tendait.

Pas de doute. La soirée était fichue.

¹ - Célèbres biscuits vénitiens. (*N.d.T.*)

— Du beau travail, déclara le docteur Lionardo avec cette gaieté qui s'emparaît toujours de lui à la vue d'un cadavre.

Il s'était agenouillé près du mort et examinait sa gorge avec le regard ravi d'un collectionneur venant de découvrir une monnaie rarissime ou une assiette en faïence particulièrement précieuse. Il inclina la tête du défunt vers la gauche pour permettre à Tron d'admirer le cou de manière appropriée. Une profonde empreinte violacée en faisait le tour.

— Trente secondes de râles, trente secondes de gesticulations et puis *exitus* ! commenta-t-il d'une voix fébrile. L'assassin lui a passé une corde au-dessus de la tête et l'a serrée. Sans doute par-derrière et sans doute pas très longtemps. Le corps est encore chaud, je ne distingue pas la moindre raideur.

Il releva la tête et regarda le commissaire, le visage grave, pendant un instant.

— Ce n'est pas une mort très agréable, mais rapide.

Dix minutes après l'arrivée de Tron sur les lieux, le médecin légiste avait accosté à la porte donnant sur l'eau, suivi de ses deux habituels assistants au regard triste dont la tâche consistait à embarquer les cadavres et à les transporter à l'ospedale di Gonnisanti.

Les nouvelles lampes à pétrole à miroir réfléchissant, installées par le sergent Bossi, baignaient l'ensemble de la pièce dans une lumière artificielle digne d'une scène de théâtre : le mort au visage bleuâtre gisant sur le sol, les quelques meubles magnifiques et les murs couverts de tableaux serrés les uns contre les autres, qui pouvaient sans peine entrer en lice avec la collection de la princesse de Montalcino. Bossi avait déjà monté son appareil photographique et attendait avec impatience que le docteur Lionardo débarrasse enfin le plancher.

Pourtant, le médecin légiste se mit à examiner avec soin les mains du cadavre, doigt après doigt, et ne fit même pas semblant de se presser. Tron s'accroupit de l'autre côté du corps.

— A-t-il essayé de se défendre ?

— Comme je vous l'ai dit, répondit le docteur Lionardo sans interrompre son examen, l'assassin a dû passer une corde au-dessus de sa tête et serrer par-derrière. Pas moyen de se défendre. Notre homme s'est tout simplement

effondré. Il ne s'est même pas cogné.

Ah non ? Se pouvait-il qu'un détail ait échappé à ce bon docteur ? Tron appuya l'avant-bras sur son genou gauche et afficha un sourire de supériorité.

— Qu'en est-il de ces hématomes sur le visage ? Ces rougeurs au niveau des pommettes ?

Pendant un instant, il se réjouit à l'idée d'avoir découvert un indice ayant échappé à Lionardo. Mais au lieu de lui répondre, celui-ci sortit un mouchoir blanc de la poche de sa redingote, le mouilla du bout de la langue et frotta la joue du défunt. Une tache rouge et grasse se forma sur le tissu.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Tron en fronçant les sourcils.

— Du rouge, commissaire ! répondit le docteur en le dévisageant d'un air amusé. Il s'est maquillé. Regardez, il s'est même mis un peu de fard à paupières. Il s'imaginait sans doute que cela l'embellissait.

Le médecin attrapa une mèche retombée sur la joue gauche du cadavre et la souleva légèrement.

— Vous n'avez rien remarqué sur ses cheveux ?

— Qu'est-ce que je devrais remarquer ?

— Vous ne voyez rien ?

Non. Avec la meilleure volonté du monde, il ne voyait rien. Ce qui, à vrai dire, avait peut-être une explication très simple. Bien que persuadé qu'on voyait avec l'entendement et non avec les yeux, Tron sortit par précaution son binocle et le fixa sur son nez. Alors, il aperçut ce à quoi le docteur faisait allusion. Les cheveux, gris à la racine, prenaient une chaude couleur de noisette au bout d'un demi-centimètre.

— Il se teignait, constata-t-il.

Lionardo hocha la tête.

— Oui, notre homme s'efforçait d'avoir l'air plus jeune. À ce propos, il venait juste de se mettre du rouge sur les joues.

Il fixa le commissaire d'un air songeur.

— Peut-être attendait-il de la visite ?

Il attrapa alors sa mallette et se releva en gémissant.

— Mais ce genre de déduction est de votre ressort.

Sur ce point, il n'avait pas tort, pensa Tron. Kostolany ne se rajeunissait sûrement que pour accroître le plaisir qu'il prenait à se regarder dans un miroir. Ces cheveux teints et ce rouge sur les joues, cela lui évoquait quelque chose, mais quoi ? Ah oui, exact ! Cet écrivain allemand qu'on avait retrouvé mort sur le Lido deux ans plus tôt. Comment s'appelait-il déjà ? Bendix Grünlich ? Non. Ce n'était pas ce nom-là. Mais lequel alors ? Bah, peu importe !

Quoi qu'il en soit, les objets ressortaient quand même plus nettement quand il avait son binocle. Il voyait à présent le filet de salive séchée qui partait de la commissure gauche des lèvres du défunt et s'étirait sur son menton, deux incisives jaunâtres entre ses lèvres (maquillées ?), de petites cicatrices presque imperceptibles sur son menton, sans doute un souvenir du rasage matinal. Et

sur le carrelage de longs traits sombres qui avaient échappé aussi bien au sergent Bossi qu'au docteur Lionardo.

Tron fronça les sourcils et se releva. Les traits menaient au vestibule – quatre lignes marron foncé, plus ou moins fortes, qui serpentaient un peu. En les suivant, il constata qu'elles s'arrêtaient au beau milieu de la pièce. On aurait dit... Il réfléchit un moment. Des traînées. Comme si on avait tiré quelque chose derrière soi et qu'on l'avait rapporté dans la salle d'exposition ou, plus précisément, à l'emplacement exact du cadavre. Soudain, Tron comprit d'où elles provenaient.

— Ôtez les chaussures de Kostolany, ordonna-t-il au sergent. Et frottez le sol avec l'arrière du talon !

Comme prévu, il en résulta une traînée marron foncé dont la couleur et la consistance – un trait granuleux comme un dessin à la craie grasse sur une feuille de papier rugueux – ressemblaient aux traces qui menaient dans le vestibule. Il annonça en souriant : — On dirait que l'assassin a traîné le cadavre dans le vestibule avant de le ramener dans cette pièce.

Le docteur Lionardo plissa le front.

— Pourquoi aurait-il fait cela ?

— Peut-être pour recevoir ici un visiteur, suggéra le commissaire d'un air pensif. Un visiteur que la vue d'un cadavre aurait troublé...

Il fit une pause lourde de sens.

— À ce stade de l'enquête, en dire plus serait présomptueux.

Ou carrément fou. L'évocation d'un deuxième visiteur frisait à elle seule déjà la folie, même si elle donnait l'impression d'être mûrement réfléchie. Pourtant, Tron éprouvait le besoin pressant de tirer quelques conclusions. Le sergent, toujours admiratif, lui adressa un regard plein de respect. Le médecin légiste, lui, bâilla de manière démonstrative.

— Pouvons-nous remballer, commissaire ?

— Pas avant que le sergent Bossi ait pris quelques photographies du lieu du crime, répondit-il d'un ton sec.

— Quelques *quoi* ?

La mâchoire inférieure du médecin pendait dans le vide. Et tiens ! Il ne l'attendait pas, celle-là. Tron lui adressa un sourire aimable.

— Des photographies du lieu du crime constituent un instrument précieux pour la recherche de preuves, déclara-t-il. Il s'agit d'établir des chaînes d'indices. Ces méthodes ont été mises au point par la police parisienne.

C'était du moins ce que le sergent Bossi avait prétendu pour l'inciter à faire acheter du matériel photographique par le commissariat de Saint-Marc. Il lui devait aussi les termes de *recherche de preuves* et de *chaîne d'indices* qui faisaient toujours beaucoup d'effet. Le sergent Bossi, futur *inspecteur* âgé d'une bonne vingtaine d'années, tenait à tout prix à être à la pointe du progrès en matière d'investigation policière. *Investigation policière*, encore une expression à la mode. Tron se tourna vers son subalterne : — Où est le domestique qui a découvert le corps ?

Bossi releva la tête qu'il s'apprêtait à introduire sous le tissu noir de son appareil photographique et tendit le menton au-dessus de son épaule.

— Dans la cuisine, commissaire. Deuxième porte à gauche.

— Est-il sous le choc ?

Le sergent eut besoin de réfléchir. Tenant le tissu noir à deux mains comme s'il s'agissait d'un linceul, il roula des yeux en fixant le plafond d'un air rêveur.

— Non, finit-il par répondre, il ne m'a pas donné cette impression.

Tron s'était attendu à trouver un domestique d'un certain âge. En fait, le serviteur de Kostolany se révéla être un garçon d'une quinzaine d'années. Assis à la table de cuisine, il feuilletait le *Giornale di Padova*. Quand le commissaire entra, il posa le journal sur le côté et se leva avec lenteur.

Grand et mince, il avait des yeux noisette avec de longs cils épais et une peau hâlée, lisse comme de la porcelaine. Les filles devaient en être folles, se dit Tron. Et pas uniquement les filles sans doute, poursuivit-il. Lui-même, pourtant assez conservateur en matière d'érotisme, n'était pas insensible à son charme. Comme ce gamin avait de beaux yeux ! Moins troublé qu'amusé par sa propre réaction, Tron sourit.

— Je suis le commissaire Tron.

Le jeune homme s'avança de derrière la table et lui tendit la main.

— Andrea Manin, se présenta-t-il.

Sa voix claire et en même temps un peu voilée, comme s'il venait de lui faire une confidence, s'accordait bien au regard, lui aussi à peine voilé, qu'il décocha entre ses cils épais et qui s'arrêta sur le commissaire... quelques instants de trop. Tout cela était des plus troublant. Le gamin savait-il que son charme n'agissait pas que sur les femmes ? En usait-il à la moindre occasion ?

D'un geste de la main, Tron lui fit signe de se rasseoir.

— Mon sergent m'a dit que vous avez découvert le corps. Quelle heure était-il ?

Le jeune homme haussa les épaules.

— Un peu plus de onze heures. Il gisait par terre. Les yeux grands ouverts, le regard fixe.

Si la mort de Kostolany l'avait choqué, il n'en laissait en tout cas rien paraître.

— Pensez-vous qu'on a dérobé quelque chose ? Un tableau par exemple ?

Andrea secoua la tête sans hésiter une seconde.

— Non, je connais toutes les œuvres ici. S'il manquait quoi que ce soit, je l'aurais vu aussitôt.

— Qu'avez-vous fait après avoir trouvé le corps ?

— J'ai refermé à double tour et me suis rendu au poste de police sur la place Saint-Marc.

— Où avez-vous passé la soirée ?

— J'ai rendu visite à ma mère à Padoue et suis rentré sans tarder de la gare.

— Quelqu'un vous a-t-il vu dans le train ?

— Oui, le contrôleur. Il me connaît.

Le jeune homme s'appuya contre le dos de sa chaise et fronça les sourcils. Ses yeux de velours couleur noisette scintillaient comme des paillettes.

— On me soupçonne ?

Au fait, pourquoi pas ? Le cadavre que Bossi était en train de photographier dans la pièce voisine était encore chaud. Le domestique aurait très bien pu le tuer à son retour et se présenter au commissariat une dizaine de minutes plus tard. Il ne fallait pas être très fort pour passer un collet au-dessus de la tête de quelqu'un et tirer. D'un autre côté, Tron avait du mal à imaginer cette créature gracieuse, qui avait maintenant posé un coude sur la table et appuyait avec nonchalance une joue dans la paume de sa main, en train d'étrangler le marchand d'art et de le voir mourir sous ses yeux. Il sourit.

— Tout le monde est soupçonné au début d'une enquête.

Autant qu'il pouvait en juger à la lueur de la lampe à pétrole, la cuisine était bien tenue et le carrelage gris balayé avec soin. Tron se pencha au-dessus de la table.

— Quelle fonction remplissiez-vous au juste dans cette maison, monsieur Manin ?

Cette fois, le jeune homme hésita une fraction de seconde.

— J'assistais signor Kostolany, dit-il avant d'ajouter : Je rédigeais sa correspondance quand elle était en italien. Et lors des acquisitions, je veillais à ce que les tableaux achetés par lui ne souffrent pas pendant le transport.

— Donc, vous connaissez les personnes à qui les œuvres appartenaient ?

— Pour la plupart, oui.

Le jeune homme releva la tête et poussa un soupir théâtral.

— Le transport des tableaux n'était jamais une partie de plaisir. En règle générale, les vendeurs n'avaient pas le choix et en voulaient à Kostolany de profiter de leurs malheurs. Parfois, d'ailleurs, un vendeur refaisait surface et tentait de renégocier.

Tron ouvrit l'agenda.

— Trois noms sont inscrits pour ce soir. Une certaine signora Caserta, un signor Valmarana et enfin les initiales « P.T. ». S'agit-il d'anciens vendeurs contestataires ?

Andrea hocha la tête.

— Valmarana, à coup sûr ! Il avait confié un dessin à Kostolany pour qu'il l'examine. L'autre jour, il a débarqué ici en hurlant qu'on devrait tordre le cou à des vautours de son espèce.

Tordre le cou ? Intéressant !

— À quand remonte cette visite ?

Le jeune homme réfléchit un bref instant.

— Cela doit faire trois jours.

— Savez-vous où habite ce M. Valmarana ? Est-il originaire de Venise ?

Andrea fixa Tron sans comprendre.

— Au palais Valmarana, je pense.

Le commissaire ne se donna pas la peine de cacher sa surprise.

— Vous voulez parler du *comte* Valmarana ?

— Oui, il s'agissait bien d'un comte.

Ercole Valmarana. Mon Dieu, depuis quand était-il sorti de son esprit ? Tron ferma les paupières et, soudain, tout réapparut – comme si une brèche s'était ouverte dans le cours du temps et qu'il était tombé à l'intérieur. Il reconnut l'odeur d'encens qui envahissait les salles de classe et les couloirs, la chaleur insupportable en été et le froid glacial en hiver. Ainsi que cette douleur lancinante quand la badine animée par le bras du prêtre frappait la paume des mains.

Valmarana était un garçon malingre qui avait passé les deux dernières années du séminaire patriarcal assis juste devant lui. Mauvais en latin, mauvais en grec, mais extrêmement versé en poésie italienne – Leopardi, Foscolo. Aujourd'hui, d'après ce que Tron avait entendu dire, il était sur le point de perdre son palais. Le commissaire résolut de lui rendre visite dès le lendemain matin. Peut-être pourrait-il encore quelque chose pour lui... à supposer qu'il ne doive pas l'arrêter. Il rouvrit les yeux et s'éclaircit la gorge.

— Savez-vous ce que signifient les initiales « P.T. » ?

— Oui, elles désignent Troubetzkoï, le grand-prince Troubetzkoï, consul général de Russie à Venise. Comme Kostolany vendait beaucoup d'œuvres au tsar, ils étaient obligés de collaborer de temps à autre. Mais Troubetzkoï ne pouvait pas le supporter.

— Pourquoi cela ?

— Il aurait préféré acheter lui-même pour le compte du tsar et se remplir les poches au passage. Mais il s'était déjà fait refiler deux fois des faux. Donc, il n'organisait plus que le transport des œuvres à Saint-Pétersbourg.

— Vous avez une idée de ce qui aurait pu le conduire ici ?

Le jeune homme fit non de la tête.

— Et cette Mme Caserta ?

— Jamais entendu parler.

Tron tourna les yeux vers la porte. À en juger par les bruits provenant du vestibule, les deux assistants du docteur Lionardo devaient être en train de charger le corps de Kostolany sur une civière. Ce qui laissait supposer que Bossi avait ses photographies *dans la boîte* (Tron croyait se souvenir que le sergent avait employé cette expression). Il se leva. Le jeune homme l'imita poliment, non sans balancer les hanches avec grâce.

Il restait un point à éclaircir. Le commissaire observa l'éphèbe qui s'arrêta près de la table dans un parfait *contraposto* (jambe statique, jambe dynamique).

— Et quel était... ?

Il hésita, ne sachant comment s'exprimer.

— ... votre rapport personnel à M. Kostolany ?

Le jeune homme esquissa un sourire en coin. Il semblait s'être attendu à cette question.

— Pas aussi personnel que Kostolany l'aurait souhaité.

Tron fronça les sourcils.

— Il vous a... euh...

Andrea secoua la tête.

— Non, pas importuné. Mais il m'a laissé entendre qu'il était prêt à augmenter mon salaire à certaines conditions.

Un marché que le jeune homme n'avait de toute évidence pas accepté. Sa beauté à elle seule, pensa Tron, devait sûrement lui permettre de mener Kostolany par le bout du nez.

— Nous devons hélas vous prier de ne pas quitter Venise, conclut-il.

— Je n'en avais de toute façon pas l'intention, commissaire.

Tron se retourna et, pendant un instant, il put sentir le regard du jeune homme dans son dos. Peut-être ferait-il bien de charger Bossi de vérifier son alibi. Il ne devait pas être difficile de dénicher ce contrôleur.

Lorsque Tron revint dans la salle d'exposition, le sergent était en train de replier le dernier des trois pieds en bois qu'il posa ensuite dans un boîtier prévu à cet effet. Le commissaire avait remarqué que chaque pièce de l'appareil se rangeait dans un coffret séparé, où elle reposait – comme des pistolets de duel – sur un coussin en velours rouge. La chambre photographique était déjà remballée. Une grande caisse en acajou verni, équipée de poignées en laiton, attendait devant la porte donnant sur l'eau, à côté d'une autre, plus petite, contenant les plaques en verre – d'après ce que le sergent avait expliqué auparavant.

— Des plaques sèches à la gélatine, précisa-t-il d'une voix bouffie d'orgueil.

— Pardon ?

Bossi prit la même mine de curé que lorsqu'il parlait de *chaîne d'indices*.

— Cette technique simplifie considérablement l'opération, commissaire. Avec le procédé au collodion humide, je devrais toujours emporter avec moi une chambre noire portative.

Oui bien sûr ! Le procédé au collodion humide, c'était évident ! Tron hocha la tête, bien qu'il n'eût rien compris. Le sergent ne manquait pas une occasion de le bombarder de termes techniques.

— Le domestique vous a-t-il appris quelque chose ? voulut savoir Bossi en jetant un regard tendre à la caisse renfermant les plaques sèches à la gélatine.

Tron répondit :

— Il a évoqué une dispute avec un certain Valmarana qui aurait menacé Kostolany de lui tordre le cou il y a trois jours.

Les yeux de Bossi brillèrent d'excitation.

— Nous tenons donc une piste sérieuse !

Le commissaire se demanda comment il faisait pour garder autant d'entrain à une heure aussi peu chrétienne.

— L'adresse de ce Valmarana est-elle connue, commissaire ?

Le sergent se frottait les mains avec ardeur. Quoi ? Il n'avait quand même pas l'intention de rendre visite au comte en pleine nuit ? Tron jeta un regard éloquent sur sa montre de gousset et bâilla.

— Nous nous en occuperons demain, résolut-il.

Vingt ans plus tôt, la comtesse Valmarana avait selon toute vraisemblance été une belle femme et, aujourd'hui encore, tous les éléments étaient réunis : ses yeux n'étaient ni trop rapprochés ni trop écartés, elle avait la taille mince et des pommettes hautes et distinguées. Mais sa chevelure autrefois blonde avait cédé la place à un gris terne et ses mouvements manquaient de force et de vie. Un air indisposé lui recouvrait le visage comme un masque.

— Le comte est absent, dit-elle à Tron et Bossi, installés dans deux fauteuils élimés.

Le plafond du petit salon où ils se trouvaient prenait l'humidité. Et même chez les Tron, on se serait débarrassé des meubles depuis longtemps.

— Mais peut-être puis-je vous être utile ? ajouta-t-elle avec une mine encore plus renfrognée.

Il était difficile de savoir si l'expression de son visage tenait à l'absence de son mari, à une maladie quelconque ou à l'état déplorable du palais. En tout cas, les Valmarana en avaient loué sans exception le moindre centimètre carré. Dans la cour intérieure, les deux policiers avaient rencontré une foule de locataires. Pourtant, d'autres encore cavalaient dans les couloirs, se pressaient aux fenêtres ou débordaient des portes et des escaliers. Une odeur pénétrante de chou et de poisson grillé planait dans toutes les pièces, accompagnée sur le plan acoustique par des cris d'enfants en train de jouer et le bruit de marteaux et de scies qui montaient des ateliers situés au rez-de-chaussée.

Les Valmarana, quant à eux, s'étaient réfugiés dans le grenier. Tron avait bien conscience de ce que cela signifiait. Pour les vieilles familles vénitiennes, le grenier était la dernière étape avant la chute définitive. Après, il ne restait plus qu'à vendre le palais.

— Il s'agit de M. Kostolany, expliqua-t-il.

— Le marchand d'art du palais da Lezze ?

Il hocha la tête.

— Il semble que votre mari ait entretenu des relations commerciales avec lui.

— C'est juste. Nous lui avons à l'occasion vendu des œuvres d'art.

— D'après une inscription dans l'agenda de Kostolany, votre mari lui aurait rendu visite hier soir. Est-ce exact ? demanda-t-il d'un ton aimable.

— Oui, tout à fait exact. Mais je ne comprends toujours pas pourquoi vous me posez ces questions, commissaire.

— Il se pourrait que nous devions prier votre époux de se tenir à notre disposition.

La comtesse se pencha en avant et esquissa un sourire glacial.

— Vous voulez dire qu’il pourrait avoir remarqué quelque chose ?

Le commissaire hocha poliment la tête.

— Oui, c’est à peu près ce que je voulais dire.

— Et qu’aurait-il pu remarquer ?

— Par exemple, l’individu qui a assassiné Kostolany la nuit dernière.

— Kostolany est... ?

— Mort, en effet. Quelqu’un lui a passé un lacet en cuir autour du cou et a serré.

— Vous croyez qu’Ercole aurait pu voir cet homme ?

Tron acquiesça.

— Cela n’est pas exclu.

— Si quelque chose l’avait frappé hier soir, il me l’aurait dit, répliqua-t-elle.

À l’évidence, la comtesse ne pouvait pas s’imaginer que son époux lui cachât quoi que ce fût.

— Peut-être avait-il de bonnes raisons de ne pas évoquer le sujet.

— Vous parlez par énigmes, commissaire.

— Nous savons que votre mari s’est disputé avec Kostolany il y a trois jours. Et qu’au cours de cette dispute, il a menacé la victime de lui tordre le cou.

Les mâchoires de la comtesse se crispèrent, mais elle ne broncha pas d’un cil.

— Et alors ?

— Le problème est que, de ce fait, votre mari fait partie des suspects.

— Vous êtes venus pour l’arrêter ?

Tron secoua la tête.

— Non, juste pour lui poser quelques questions.

Devait-il lui raconter qu’il avait usé les bancs de l’école avec son mari ? Non, cela ne changerait rien à l’affaire. Ni pour elle, ni – si jamais les choses tournaient mal – pour lui non plus.

La comtesse Valmarana inclina la tête en arrière et fixa sur lui un regard glacial : un rayon froid sur une eau froide. Puis elle se leva sans un mot et se dirigea vers la fenêtre à pas lents. Tron distinguait derrière elle le dôme de Santa Maria della Salute qui se dressait tout près de là dans l’air pur de l’été. Elle se retourna et parla d’une voix dure, presque rauque :

— Ercole ne l’a pas tué.

Puis après une petite pause, elle ajouta avec une colère à peine contenue :

— Mais il en aurait eu toutes les raisons.

— Pourquoi ?

— Je vais vous le montrer.

Elle s'avança vers la petite commode près de la fenêtre, sortit – ou plutôt arracha – d'un geste brusque une feuille de papier ministre rangée sous un livre et la laissa tomber avec mépris sur la table devant laquelle les deux policiers avaient pris place.

Il s'agissait d'une sanguine de format oblong représentant une jeune fille dans trois poses différentes, dont une de dos. Le modèle regardait sur le côté et, au centre, portait une amphore à la main. Le tracé était d'une qualité exceptionnelle. Tron était sûr d'avoir déjà vu ce motif quelque part – trois Grâces tournées vers la gauche. Mais où ? Chez Alphonse de Sivry ? Sur un autre dessin ou sur un tableau ? Était-ce seulement à Venise ?

Soudain, il se rappela. Oui, c'était cela. Ce voyage pluvieux à Rome, entrepris avec son père plus de quarante ans auparavant. Ils avaient logé chez des cousins dans une villa au bord du Tibre. Pendant que son père vaquait à ses occupations, il avait passé la majeure partie du séjour à lire au rez-de-chaussée. Et quand il levait les yeux de son livre, c'était pour admirer le plafond orné de noces mythologiques auxquelles trois Grâces se tournant vers la gauche assistaient dans le coin supérieur droit. Celle du milieu lui plaisait particulièrement ; peut-être avait-elle éveillé en lui des fantasmes érotiques. Il n'apprit que des années plus tard qu'il s'agissait de la célèbre villa Farnesina – et le nom des artistes qui l'avaient décorée.

Cela ne faisait aucun doute : la sanguine posée devant lui ne pouvait être qu'une esquisse de la main de Perino del... non. Perino del Vaga avait certes participé à l'embellissement de la Farnesina, mais pas dans la loggia de Psyché. Les noces avec les trois Grâces étaient l'œuvre de... mon Dieu, bien sûr ! Il aurait dû s'en rendre compte tout de suite. Ce n'était pas difficile.

— Un dessin de Raphaël, lâcha-t-il brièvement.

Cette affirmation fut suivie d'un silence plein de respect. Il l'avait bien mérité, pensa-t-il. Du coin de l'œil, il vit la comtesse se pétrifier et le sergent Bossi retenir son souffle. Comme il avait pour principe d'exploiter les moments de surprise, il ôta son pince-nez, le tint comme une loupe au-dessus du papier et déclara :

— Sans doute réalisé à Rome.

À présent, c'était à qui se tairait le plus longtemps. Peut-être tomberaient-ils dans les pommes s'il parvenait à le dater. Quand est-ce que Raphaël était mort, nom d'un chien ? Il retourna la feuille avec précaution, mais ne distingua sur le verso que deux lettres ressemblant à un « C » et à un « I ». S'agissait-il de chiffres romains ? Non. Vouloir dater le dessin était trop risqué. Il se contenta de secouer la tête et de conclure :

— Ce morceau de papier doit valoir une fortune.

Le constat provoqua une réaction inattendue de la part de la comtesse Valmarana. Elle sortit de sa torpeur et frappa sur le dessin du plat de la main – pan ! – comme s'il s'agissait de la *Gazetta di Venezia* de la veille. Puis elle émit un rire amer. Ses yeux n'étaient plus d'un gris terne, mais brillaient

comme des pointes d'acier.

— Sauf qu'il présente un défaut majeur.

Un défaut ? Tron fronça les sourcils d'un air troublé. Soudain, il comprit. Cela coulait de source. À moins d'avoir perdu l'esprit, personne ne traiterait un dessin de Raphaël comme la comtesse venait de le faire. La façon dont elle avait dégagé la feuille aurait dû suffire à lui mettre la puce à l'oreille. Il n'y avait qu'une explication possible.

Pour la seconde fois, le commissaire tint son pince-nez au-dessus de la sanguine. En dehors de quelques reflets, il ne voyait toujours rien.

— Vous avez raison, finit-il par dire après avoir considéré les reflets un moment, la mine grave. J'ai bien failli me laisser prendre.

Il tourna la tête et sourit.

— Il s'agit manifestement d'un faux.

À nouveau, la main de la comtesse atterrit sur le dessin – pan !

— Exact, commissaire !

— Et quel rapport avec Kostolany ?

— Je vais vous le dire, murmura-t-elle avec un sourire glacial. L'original se trouve désormais au palais da Lezze. Voilà pourquoi Ercole a dit à Kostolany qu'il devrait lui tordre le cou.

— Je ne suis pas certain de comprendre.

La comtesse soupira.

— C'est très simple, commissaire. Il y a trois semaines, nous avons proposé le dessin à Kostolany. L'original, bien entendu. Il nous a priés de lui laisser le temps d'examiner l'œuvre en toute tranquillité.

— Ce qui a traîné en longueur ?

La comtesse hocha la tête.

— Parfaitement. Il nous a rendu la feuille il y a une semaine en prétendant qu'il s'agissait d'un faux.

Ce qui était peut-être vrai, songea Tron. Mais la comtesse Valmarana l'admettrait-elle jamais ? Il s'efforça de donner à sa voix un accent de compréhension.

— Êtes-vous sûre que le dessin remis à Kostolany était bien un original ?

Elle fronça les sourcils.

— Voulez-vous insinuer qu'Ercole a essayé de lui vendre un faux ?

Eh bien, oui, évidemment ! Devait-il lui avouer ses affaires avec Sivry ? Non, mieux valait éviter. L'indignation de la comtesse semblait sincère. À moins qu'elle ne jouât la comédie ? Il esquissa un sourire complice et fit une dernière tentative.

— Je comprendrais tout à fait, comtesse, que...

Elle l'interrompit avec un geste brusque de la main.

— Non, commissaire. Vous vous trompez, dit-elle en accentuant le dernier mot. Selon Ercole, l'original ne comportait pas de filigrane.

Tron fronça les sourcils à son tour.

— Et sur la feuille que Kostolany vous a rendue, il y en a un. C'est bien ce

que vous voulez dire ?

Elle hocha la tête d'un mouvement rageur.

— Cela devrait suffire à démontrer, me semble-t-il, qu'il nous a rendu un faux au lieu de l'original.

Tron constata avec stupeur que des larmes étaient apparues sur les cils inférieurs de la comtesse. Il toussota pour gagner du temps et se ressaisir. Puis il demanda :

— Qu'est-il ressorti de la discussion d'hier soir ?

La comtesse avait retrouvé sa contenance. Seul son air indisposé frappait plus encore qu'avant. Il commençait à éprouver pour elle une sincère admiration.

— Il n'en est rien ressorti du tout, répondit-elle avec une maîtrise parfaite. Kostolany a maintenu que nous voulions lui vendre un faux.

— Votre époux vous a-t-il rapporté leur discussion en détail ?

— Ercole n'a pas beaucoup parlé depuis hier, dit-elle en haussant les épaules. Je peux le comprendre. Cette mésaventure est au plus haut point... fâcheuse pour nous.

Le commissaire se leva, suivi du sergent Bossi.

— Où et quand pouvons-nous rencontrer votre mari ?

La comtesse le transperça du regard, comme si elle pouvait lire dans ses yeux quel parti il avait pris. Puis elle déclara avec calme :

— Ercole revient par le dernier train de Milan. Il travaille dans les chemins de fer depuis quelques années.

Cinq minutes plus tard – le temps nécessaire pour se frayer un chemin à travers les couloirs et les escaliers bondés –, Tron et Bossi se retrouvaient à l'air libre dans la calle del Pestrin. Ici, dans la ruelle profonde, rien ne trahissait le soleil de midi. Seule une bande bleu clair au-dessus de leurs têtes, bordée par une dentelle de tuiles, rappelait qu'une joyeuse journée de juin inondait la ville de lumière. Bossi jeta un regard en coin à son supérieur.

— Vous croyez sincèrement que ce Kostolany a pu garder l'original et rendre une copie, commissaire ?

Le sergent secouait la tête d'un air incrédule. Tron fut obligé de sourire. Le mélange de compétence technique et de naïveté personnelle qui caractérisait le jeune policier ne cessait de l'amuser.

— Michel-Ange était connu pour emprunter les originaux et rendre des copies. L'idée ne date pas d'hier. Mais je ne vois pas comment les Valmarana pourraient le prouver.

Il haussa les épaules.

— Au bout du compte, il ne leur restera probablement plus un jour qu'à vendre le faux.

Il regarda en l'air, puis sur le côté, avec une expression de réflexion intense.

— Si possible à un étranger.

Bossi l'observait d'un air troublé, mais Tron continua de manière

imperturbable.

— Si le papier est ancien, personne ne verra la différence. Le dessin en soi est irréprochable. En ce qui me concerne, je préfère une bonne copie à un mauvais original.

C'était d'ailleurs aussi la philosophie d'Alphonse de Sivry, un ami avec lequel Tron faisait des affaires à intervalles réguliers. Le marchand d'art ne voulait pas entendre parler d'originaux de deuxième catégorie ; il ne jurait que par les faux de premier ordre que, du point de vue artistique, on pouvait en toute bonne conscience présenter aux clients comme des originaux. Tron avait toujours approuvé cette disposition d'esprit dans le commerce de l'art. Elle s'était révélée être une base solide sur laquelle ils avaient construit une collaboration fructueuse.

Tout à coup, le commissaire sentit le regard de Bossi posé sur lui. Il savait ce qui allait venir.

— Puis-je vous demander, commença le sergent avec timidité, à quoi vous avez reconnu qu'il s'agissait d'un faux, commissaire ?

Et voilà ! Il l'aurait juré. Bossi n'en était toujours pas revenu. Sa voix, un peu pédante quand il prononçait des mots comme *chaîne d'indices* ou *recherche de preuves*, traduisait à présent la modestie, presque la vénération.

— C'est une question d'habitude, sergent, prétendit Tron.

Il adressa à son adjoint un sourire paternel.

— Pour le connaisseur, il se dégage un fluide particulier de l'œuvre des grands maîtres. Si cette sanguine avait bien été de la main de Raphaël, l'air au-dessus de la feuille aurait vibré. Alors que, là, il était... inerte.

Du coin de l'œil, il vit la mâchoire inférieure de Bossi pendre dans le vide.

— Quand vous aurez contemplé assez d'œuvres de ce genre, poursuivit-il tranquillement, vous sentirez ces choses-là vous aussi.

Voilà, comme ça, il aurait la paix un moment.

Vêtue d'une crinoline en satin vert s'harmonisant à ses cheveux châtain clair, Mme Caserta – âgée tout au plus de vingt-cinq ans – se tenait à la fenêtre de son salon dans la suite qu'elle occupait à l'hôtel *Regina e Gran Canal*. Sa mine traduisait à quel point elle jugeait importune cette visite de la police vénitienne. Elle tenait entre deux doigts pointus la modeste carte que Tron avait remise à sa femme de chambre et sur laquelle il doutait qu'elle eût jeté plus qu'un regard furtif.

— Vous appartenez à la police vénitienne ?

Tron jugea la question superflue, d'autant que Bossi, arrêté un pas derrière lui, portait l'uniforme comme d'habitude.

— Que me vaut l'honneur de votre visite ?

Son italien aux intonations napolitaines était mêlé d'une inflexion qu'il ne parvenait pas à identifier ; on aurait presque dit un accent allemand. Le plus troublant demeurait toutefois qu'il avait l'impression de la connaître ou, du moins, qu'elle lui rappelait fortement quelqu'un. Mais qui ? Où et quand avait-il déjà vu ce menton énergique, cette bouche sensuelle et ces lèvres un peu tombantes qui lui donnaient une expression boudeuse ? En tout cas, Mme Caserta était une belle jeune femme à la taille élégante et au joli profil. Ses cheveux noués en tresses et disposés avec art autour de sa tête étaient magnifiques.

La vue de l'autre côté du Grand Canal, elle aussi, était magnifique. La silhouette dorée de la Douane de mer, en face de l'hôtel, scintillait dans la lumière du soleil. Derrière, les mâts des voiliers amarrés aux pontons flottants à l'entrée du canal de la Giudecca se balançaient dans un ciel pur, presque sans nuages – un jour parfait pour une promenade en gondole, pensa-t-il. Néanmoins, Mme Caserta ne semblait pas séjourner à Venise par plaisir. Malgré sa grande assurance, elle dégageait une indéniable nervosité. Le commissaire fit un pas dans sa direction.

— Quelques questions auxquelles vous n'aurez aucun mal à répondre, madame.

La jeune femme lui lança un regard à la fois sombre et indécis, semblant prête à refuser de répondre à ses questions, qu'elles soient faciles ou non. Pour finir, elle approcha de son visage la carte de visite qu'elle tenait toujours

entre les doigts de sa main droite et plissa les yeux. Tron la vit alors ouvrir la bouche d'étonnement, puis se tourner vers lui avec de grands yeux ronds.

— Commissaire Tron ?

Il s'inclina en silence. Mme Caserta ne se donnait aucune peine pour dissimuler sa surprise.

— Comte Tron ?

— Commissaire, madame. Pendant le service, commissaire. Vous me connaissez ? demanda-t-il d'un air gêné.

Depuis ses fiançailles avec la princesse de Montalcino, toutes sortes de gens, et pas seulement à Venise, semblaient s'intéresser à lui – une célébrité douteuse dont il se serait bien passé. Mais à ce moment-là, la jeune femme lui offrit une surprise qui le disposa véritablement en sa faveur.

— L'affaire de la Lloyd ! s'exclama-t-elle gaiement. Votre fuite des prisons de plomb ! Le bal masqué ! Ma...

Elle s'interrompit soudain, toute gaieté s'évanouit de son visage.

— Ma femme de chambre m'a tout raconté.

Elle reprit sa respiration, comme après un terrible effort.

— Mais je vous fais perdre votre temps, commissaire. De quoi s'agit-il ?

— D'un marchand d'art habitant au palais da Lezze, répondit Tron.

— Vous voulez parler de M. Kostolany ?

— C'est cela même.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle en fronçant les sourcils.

Tron n'avait jamais été amateur de longs préambules dans ce genre de situation.

— Il a été assassiné chez lui la nuit dernière.

Mme Caserta pencha la tête en arrière, comme si elle venait de recevoir une gifle. Pendant un instant, elle resta figée devant la fenêtre. Ses yeux, rivés sur Tron, s'écaraillaient, mais cette fois, ils n'exprimaient que le vide. Enfin, le vide céda la place à la consternation. Tron pouvait littéralement voir ses pensées tourbillonner dans son crâne. Elle dit, les lèvres tremblantes :

— Kostolany a été assassiné ?

Il hocha la tête.

— Son assistant l'a retrouvé mort hier soir et nous a aussitôt alertés.

— Et pourquoi... êtes-vous venus me voir ?

La voix de Mme Caserta était à la fois hésitante et essoufflée. Sa mine révélait qu'elle connaissait déjà la réponse.

— Parce que votre nom figure dans l'agenda de Geza Kostolany, expliqua-t-il brièvement. Est-il exact que vous vous êtes rendue au palais da Lezze hier soir ?

Elle parut réfléchir un moment, comme si elle avait eu tant de rendez-vous la veille qu'elle ne se souvenait plus de tous. Puis elle releva les yeux et hocha la tête.

— Oui, c'est exact, comte. Je m'y suis rendue avec un ami de la famille qui loge lui aussi au *Regina e Gran Canal*.

Bien qu'elle eût parlé avec aisance, il perçut dans sa voix une angoisse diffuse.

— À quelle heure êtes-vous arrivée chez M. Kostolany ?

Tron savait que le sergent Bossi, toujours planté derrière lui près de la porte, suivait chaque mot de la conversation et allait à présent sortir son carnet.

— Il était dix heures pile. Au moment où nous avons accosté à la porte donnant sur l'eau, les cloches se sont mises à sonner.

— Les cloches de San Samuele ?

— L'église de l'autre côté du Grand Canal.

— Combien de temps êtes-vous restée au palais da Lezze ?

— Tout au plus une demi-heure.

— Pourriez-vous nous révéler la raison de votre visite ?

Mme Caserta lui jeta un regard méfiant, mais parut en arriver à la conclusion que la question se justifiait.

— J'étais venue pour vendre un tableau à M. Kostolany.

— Et vous le lui avez vendu ?

Elle secoua la tête.

— Il l'a gardé pour expertise. Il s'agissait d'une grosse somme. Donc il avait besoin de temps pour examiner le tableau.

Elle frotta le col de sa robe à crinoline d'un geste machinal et dit sans le regarder :

— Pour avoir la certitude qu'il ne s'agissait pas d'un faux.

— De quel tableau parlons-nous ? s'enquit le commissaire.

— D'un Titien. Un portrait de Marie-Madeleine.

D'un geste de la main, Mme Caserta montra une vue de la place Saint-Marc accrochée au mur du salon, à peu près de la taille d'un plateau à petit déjeuner.

— Pas plus grand que ce tableau, dit-elle. Peut-être l'avez-vous aperçu ?

Il secoua la tête d'un air désolé.

— La salle d'exposition contenait environ deux douzaines de tableaux...

— Nous étions convenus, reprit-elle d'un ton las, de nous revoir ce soir à la même heure.

Elle tourna subitement les talons, se dirigea vers la fenêtre d'un pas chancelant et prit appui des deux mains sur le rebord, le souffle court. Lorsqu'elle se retourna de nouveau, au bout d'un moment, même ses lèvres étaient livides. Seules ses joues formaient deux taches rouges de chaque côté de son visage. Elle fit deux pas mal assurés en direction du commissaire et s'arrêta près d'un des trois fauteuils disposés autour d'une petite table.

— Comte Tron, murmura-t-elle d'une voix monocorde, avec les yeux vacillants d'une femme au bord de la crise de nerfs, je dois savoir si le Titien a disparu. Et sans tarder ! Le colonel Orlov n'a qu'à vous accompagner et...

Elle ne parvint pas à terminer sa phrase. Au lieu de cela, elle offrit à Tron un spectacle encore inédit pour lui. Elle pivota sur elle-même avec grâce

tandis que ses genoux cédaient lentement et bascula dans le fauteuil à côté d'elle dans un mouvement fluide et élégant, digne d'une danseuse étoile. Là, elle resta immobile, la poitrine palpitante, dans une position d'autant plus avantageuse que le satin vert de sa crinoline s'accordait au velours amarante du siège.

Tron n'avait jamais rencontré de femmes en pâmoison, qu'il fallait ranimer avec des éventails et des sels, que dans les romans français de sa mère où il jetait un œil de temps à autre pour rester à la page. Au moins, il savait maintenant comment réagir dans ce genre de situation.

— Il nous faut des sels et un éventail, sergent ! déclara-t-il avant de se mettre lui-même en branle. Allez chercher la femme de chambre !

Dans l'intervalle, Mme Caserta avait glissé de quelques centimètres dans son fauteuil en velours rouge. Sa tête reposait à présent sur sa poitrine. Comme ses jambes étaient allongées, sa jupe était remontée d'environ une main, de sorte que deux mollets arrondis et deux fines chevilles apparaissaient sous des bas noirs – une vue délicieuse, quoique fort inconvenante.

Sans prendre le temps de réfléchir, Tron attrapa la nappe pour en recouvrir les jambes de Mme Caserta. À cet instant, une voix vocifératrice au ton militaire s'éleva dans son dos.

— Que faites-vous là, monsieur ? Et qui êtes-vous ?

Le commissaire fit volte-face et fut de nouveau confronté à un cliché éculé : un officier en civil se tenait sur le pas de la porte dans une redingote qu'il aurait sans nul doute préféré échanger contre son uniforme. Il avait une cage thoracique impressionnante, un visage couleur d'acajou et un nez courbé comme un sabre. Ses habits civils produisaient l'effet d'un déguisement ridicule et l'œillet fané à la boutonnière de sa redingote le faisait ressembler à un fantôme sorti d'un vaudeville démodé, qui commence déjà à sentir le moisi. Il s'agissait, à n'en pas douter, du colonel Orlov évoqué quelques instants plus tôt. Tron lui donnait une cinquantaine d'années.

— Commissaire Tron, répondit-il. Police vénitienne. Vous êtes le colonel Orlov, je suppose. L'ami de la famille ?

Puis sans attendre la réponse :

— Mme Caserta a perdu connaissance.

Ce qui n'était plus tout à fait exact puisqu'en se retournant il constata que ses cils tressaillaient, qu'un premier œil s'ouvrait, puis un deuxième, et finalement qu'elle relevait la tête.

— Mme Caserta ? demanda-t-il en se penchant vers elle et en apercevant du coin de l'œil Bossi et la femme de chambre qui faisaient irruption dans le salon.

Le colonel s'était approché. Il fut donc difficile de savoir à qui la jeune femme s'adressait vu qu'elle garda les yeux rivés sur le mur opposé.

— Je dois savoir, dit-elle d'une voix lasse mais ferme, si le Titien est toujours là.

Elle leva la main droite pour refuser les sels que sa femme de chambre lui

tendait. Puis elle tourna le regard vers Tron. Malgré l'intensité de la lumière s'engouffrant dans la pièce, ses pupilles étaient grandes et sombres.

— Le colonel Orlov va vous accompagner au palais da Lezze, annonça-t-elle sur un ton qui n'acceptait aucune repartie.

Elle sourit, peut-être pour adoucir l'effet de ses paroles. Tron hocha la tête en silence.

— Dans ce cas, je vous prierais de bien vouloir me laisser seule à présent et de l'attendre quelques minutes à la réception.

Mme Caserta ferma les paupières et s'enfonça dans son fauteuil pour signaler la fin de l'entretien. Quand elle souriait, deux fossettes se dessinaient aux commissures de ses lèvres. En quittant le salon en compagnie de Bossi, le commissaire se demanda qui elle lui rappelait.

— Le Titien était posé sur ce chevalet, commissaire, dit Orlov avec une indignation mal contenue.

Tron connaissait cette réaction. Au départ, les victimes tendaient souvent à rejeter la responsabilité du crime sur la police. Le colonel tourna son buste imposant vers la gauche, esquissa un demi-pas vers l'avant et s'arrêta à l'endroit précis où l'on avait retrouvé Kostolany la veille. Bossi avait ouvert les persiennes. Dans la lumière du jour, la haute salle aux murs tapissés de tableaux précieux paraissait bizarrement austère et triste.

Pendant le trajet en gondole jusqu'au palais da Lezze, le commissaire avait dû admettre qu'il avait eu tort de prendre Orlov pour un imbécile. Derrière sa façade de sabreur borné se cachait une intelligence en éveil, quoique sans doute assez excentrique. Au cours de leur discussion, le colonel avait fait preuve d'un légitimisme aveugle et n'avait pas caché qu'il n'admettrait jamais la destitution du roi des Deux-Siciles. Certains de ses jugements politiques étaient puérils, d'autres au contraire d'une pertinence étonnante. Son aversion naturelle pour l'idée d'une unité italienne le rendait presque sympathique à ses yeux.

Tous deux, pensa Tron (qui voyait dans le colonel un reflet grotesque de lui-même), défendaient une cause anachronique et désespérée ; ils avaient perdu la partie. Le commissaire s'était battu contre les Autrichiens pour la résurrection de la République de Venise ; Orlov contre Garibaldi pour la survie de la monarchie des Bourbons. Le rêve de Tron s'était effondré sous une pluie de bombes durant l'été 1849, celui d'Orlov était mort sous les feux de l'artillerie piémontaise dans la forteresse de Gaète, le nid d'aigle au bord de la mer où les restes de l'armée des Deux-Siciles avaient trouvé refuge. Le cours de l'histoire les avait recrachés tous les deux comme un fruit blet, songea Tron avec résignation. Sauf qu'Orlov ne voulait pas encore l'admettre.

La voix grinçante du colonel l'arracha à ses pensées :

— Se peut-il que le tableau se trouve dans une autre pièce ?

Il avait complété son déguisement civil par un haut-de-forme noir et ressemblait à présent à un directeur de cirque russe. Tron en vint à se demander s'il ne faisait pas exprès d'avoir l'air bête – et si oui, pourquoi.

— Nous avons déjà fouillé le palais de fond en comble.

— Donc, le Titien a disparu, dit le colonel sur le ton impassible d'un homme qui analyse une situation militaire.

Sa mine trahissait qu'il n'avait pas l'intention d'accepter ce revers – pas plus que la défaite de Gaète.

— Et il semble bien que ce soit le seul, ajouta le commissaire d'un air songeur.

Orlov fronça les sourcils.

— Vous voulez dire que Kostolany n'a pas été assassiné hier soir par hasard ? Vous croyez que quelqu'un avait des visées sur le tableau ?

Tron haussa les épaules.

— Je l'ignore. Qui d'autre savait que vous vouliez le vendre à Kostolany ?

— Personne. Même à Rome, personne n'était au courant, sauf M. Caserta, bien entendu.

— Et le personnel ?

— Aucun domestique ne nous a accompagnés en dehors de la femme de chambre de Mme Caserta. Par ailleurs, le Titien se trouvait dans une caisse sous scellés qui n'a été ouverte qu'hier soir dans cette pièce.

— Quand avez-vous pris contact avec M. Kostolany ?

Orlov comprit aussitôt où il en voulait en venir.

— Après notre arrivée à Venise. Je lui avais annoncé notre visite hier matin. Sans lui préciser de quoi il s'agissait. Il n'a pas pu parler du Titien à quiconque.

Il était par conséquent improbable que l'assassin ait voulu s'emparer de ce tableau en particulier. Cela étant, on pouvait se demander pourquoi il n'avait pas saisi l'occasion d'emporter un ou deux petits formats supplémentaires. Ce modeste Longhi par exemple (deux femmes contemplant un hippopotame), accroché à hauteur d'yeux au-dessus d'une console (prêt à partir, pour ainsi dire), ou cette belle esquisse à l'huile de Piazzetta à côté de la porte donnant sur l'eau – deux œuvres faciles à transporter et certainement de grande valeur. Mais peut-être, pensa Tron, valait-il mieux poser pour le moment des questions auxquelles quelqu'un était en mesure de répondre. Il regarda Orlov.

— Pourquoi les Caserta n'ont-ils pas vendu leur Titien à Rome ?

Une question à laquelle le colonel s'était manifestement attendu et à laquelle il répondit sans hésiter.

— Ils ne voulaient pas qu'on apprenne cette vente.

Il tourna la tête vers la fenêtre et observa les nuages au-dessus de la Douane de mer avec un rictus de fureur.

— La Rome légitimiste est un vrai nid de vipères, expliqua-t-il. La plupart des réfugiés ont de l'eau jusqu'au cou, mais aucun ne veut l'avouer.

— Les Caserta ont-ils eux aussi de l'eau jusqu'au cou ? demanda Tron, frappé par la discrétion du colonel dès qu'il était question des Caserta.

L'espace d'un instant, son visage se ferma comme une huître. Puis il sourit et dit :

— Jusqu'à la ceinture.

— Et comment connaissaient-ils Kostolany ?

— Je lui avais déjà vendu quelques dessins appartenant aux Caserta il y a six mois de cela. C'est pourquoi Mme Caserta n'a pas hésité à lui confier le Titien pour une expertise.

Orlov tourna légèrement la tête et jeta un regard martial sur une formation nuageuse au-dessus de San Samuele, puis fixa le commissaire avec acuité.

— Que dois-je annoncer à Mme Caserta à mon retour à l'hôtel, comte ?

Il avait quelque peu adouci le ton heurté de sa voix en fin de phrase. Pourtant, sa question contenait une menace implicite.

Sans doute voulait-il entendre que le commissaire allait lancer sur-le-champ l'ensemble des policiers disponibles à la recherche du Titien disparu. Tron lui adressa un sourire poli.

— Dites à Mme Caserta que nous suivons déjà toute une série de pistes.

Cette affirmation était quelque peu exagérée puisque sa seule piste se limitait à Valmarana, mais Orlov sembla se détendre à l'annonce de cette nouvelle.

— Mme Caserta a une grande confiance en vous, comte, dit-il avec une raideur cérémoniale. Elle m'a expressément chargé de vous le faire savoir.

Il tira sur l'œillet de sa boutonnière en observant un voilier chargé de tonneaux qui passait juste sous les fenêtres du palais da Lezze.

— Il serait très pénible pour elle, reprit-il, de devoir renoncer à l'argent qu'elle se promettait de la vente de ce tableau.

Ce qui n'était cependant pas exclu, songea Tron. Même s'ils mettaient la main sur l'assassin, il était loin d'être sûr qu'ils retrouvent le Titien. Il dévisagea le colonel.

— Combien de temps pensez-vous rester à Venise ?

Orlov examina le fond de son chapeau pendant un moment, comme s'il y cherchait une réponse appropriée. Puis il répondit avec une concision toute militaire :

— Jusqu'à ce que le Titien ait refait surface, commissaire.

— Ce colonel Orlov ne m'inspire pas confiance, déclara Bossi une demi-heure plus tard.

Ils avaient raccompagné le colonel à l'hôtel *Regina e Gran Canal*, et la gondole de police se dirigeait à présent vers le môle où le sergent descendrait pour se rendre au commissariat de la place Saint-Marc. Le ciel à la Della Robbia s'était métamorphosé en un bleu délavé. Il faisait si chaud que Tron ôta son haut-de-forme et, d'un bref mouvement de la tête, autorisa le sergent à retirer son casque. Une multitude de gondoles, presque toutes occupées par des étrangers, venaient à leur rencontre et croisaient leur chemin. Les dames se protégeaient au moyen d'ombrelles, les hommes portaient des canotiers à la mode et des redingotes en lin de couleur claire.

Dans un grand nombre d'embarcations, un chanteur jouait de la mandoline. Cette aberration, inventée par les agences de voyages anglaises, s'était

répandue sur la lagune comme une épidémie. Tron trouvait cela d'autant plus ridicule qu'ils interprétaient de préférence des chants folkloriques napolitains. Plusieurs gondoles se mirent à tanguer dans la vague d'étrave d'un bateau à vapeur grec rempli de bois, qui sortait du canal de la Giudecca. À la grande satisfaction du commissaire, un des joueurs de mandoline faillit tomber à l'eau.

— Il me fait l'effet d'un faux, reprit Bossi. Ou bien est-ce que vous y croyez, vous, à ce légitimisme outrancier ?

Tron s'appuya sur le dossier, leva la tête et cligna des yeux car le soleil l'éblouissait. Non, admit-il in petto, pas vraiment. Quelqu'un qui faisait aussi vrai qu'Orlov – cette moustache militaire, cette voix martiale – ne pouvait tout simplement pas être vrai. Cependant, si Orlov n'était pas vrai, qu'est-ce qui poussait le vrai Orlov à se déguiser de la sorte ?

— Pourquoi devrait-il nous jouer la comédie ? demanda-t-il enfin.

— Peut-être souhaite-t-il que nous le sous-estimions.

— Vous voulez dire qu'il magnifie l'ordre voulu par Dieu pour que nous le prenions pour un imbécile ?

— Oui, à peu près.

— Il ne suffit pas de refuser l'hégémonie des Piémontais pour être un imbécile, objecta Tron de façon plus cinglante qu'il n'en avait l'intention. Par ailleurs, je vous rappelle que vous avez prêté serment de fidélité à François-Joseph. Mais bon, poursuivit-il sur un ton qui se voulait conciliant, je peux accepter qu'en tant que citoyen, vous approuviez l'unité italienne.

Il baissa la tête et sourit à son subalterne.

— Du moins tant que vous ne portez pas une cocarde tricolore pendant le service.

— Cinq étudiants de Padoue ont été arrêtés précisément pour cette raison à la gare hier soir, lâcha Bossi d'une voix bougonne. Parce qu'ils portaient des cocardes aux couleurs de l'Italie à la boutonnière de leur redingote !

— Le commandant en chef lui-même a ordonné de fermer les yeux sur ces cocardes, dit Tron. Personne n'a intérêt à souffler sur le feu.

— C'est Raconti qui a procédé à ces arrestations. Il traînait là par hasard.

— Raconti est un âne, lâcha Tron. On n'aurait jamais dû le nommer commissaire de Cannaregio. Ce doit être une bonne idée du commandant de place.

— Pour jouer un mauvais tour à Spaur ? demanda Bossi.

— Vous savez bien que Toggenburg ne peut pas le souffrir, répondit le commissaire en souriant. Mais revenons à Orlov. Pourquoi pourrait-il bien souhaiter que nous le sous-estimions ?

— Peut-être parce qu'il ne nous a pas tout dit ?

— Par exemple ?

— Je ne sais pas, dit le sergent, déconcerté. C'est juste un sentiment.

Il haussa les épaules.

— Qu'avez-vous l'intention de faire maintenant, commissaire ?

— Aller ce soir à la gare pour interroger Valmarana.
— Je devrais peut-être vous accompagner, suggéra le sergent, la mine soucieuse. Vous ne le connaissez pas.
— Je crois que nous étions dans la même classe au séminaire patriarcal. Mais cela date.

— Que fait un comte Valmarana aux chemins fer ?
Bonne question, songea Tron. Que fait un comte Tron dans la police ? Il répondit sans réfléchir :

— Il fait sans doute partie des directeurs.
Cette hypothèse ne convainquit guère le sergent.
— Les Valmarana me semblent malgré tout sur le sable.
— Vous n'avez pas idée de ce que coûte l'entretien d'un palais, Bossi. Trois salaires de directeur n'y suffiraient pas.

Le commissaire poussa un profond soupir.
— Croyez-moi...

À présent, la gondole touchait le quai. Une dernière rotation de la godille dans le tolet immobilisa l'embarcation. Bossi se leva, les bras écartés, et Tron constata sans surprise que la Piazzetta et la place Saint-Marc étaient bondées. De longues queues de touristes s'étaient formées devant les embarcadères où les gondoles accostaient. Des pigeons voletaient sur le pavé. Des officiers de l'armée impériale bavardaient en petits groupes. Et comme l'été approchait de façon irrémédiable, une odeur d'eau stagnante et de sueur de fin de semaine planait au-dessus de l'ensemble. Bien entendu, pensa le commissaire, cette foule représentait un vivier de rêve pour les voleurs à la tire. D'ici à la fin de la journée, Bossi aurait au moins une douzaine de plaintes à enregistrer.

Pour le moment cependant, le sergent semblait préoccupé par autre chose. Une fois sorti de la gondole, il se retourna une dernière fois vers son supérieur.

— Quant à signora Caserta..., laissa-t-il tomber d'une voix lente. Cela ne peut pas être son nom.

Tron haussa les sourcils.
— Qu'est-ce qui vous gêne ?
— Le *signora* devant son nom de famille.
Bossi balança la tête, puis reprit d'un air songeur :
— Elle me fait l'effet d'une grande dame, habituée à donner des ordres.
— Une proche du roi de Naples ? suggéra Tron.
— Oui, approuva le sergent, une marquise de Caserta, par exemple.
— La vente d'un Titien conviendrait en effet mille fois mieux à une marquise qu'à une simple signora, renchérit le commissaire. Et son attitude autoritaire également.

Bossi leva les yeux et posa l'index de sa main droite sur sa lèvre inférieure. Il faisait toujours ce geste quand il méditait de manière intense.

— Peut-être, finit-il par dire, cette Mme Caserta est-elle en fait...
Il s'interrompit et déglutit d'un air excité.

— Je sais bien que cela paraît absurde, commissaire, mais la reine de Naples est belle et jeune. Et...

Il regarda son chef.

— Tout concorde, commissaire !

Tron ne put s'empêcher de rire. Ce qui ne concordait pas le moins du monde, se dit-il, c'était l'obsession de Bossi pour les *chaînes d'indices* et l'imagination débordante dont il faisait preuve de temps à autre. La pensée que la reine de Naples soit venue à Venise en personne pour y vendre un Titien était bien entendu le comble de l'absurde.

— Félicitations ! déclara-t-il, le visage impassible. Je me demandais combien de temps il vous faudrait pour arriver à cette conclusion, sergent.

Bossi écarquilla si fort les yeux qu'ils parurent presque en sortir de leurs orbites.

— Mme Caserta est la reine de Naples ? *La regina del Sud* ? Comment le savez-vous, commissaire ?

Tron sourit d'un air indulgent.

— Un mélange d'instinct et d'expérience, j'imagine. Nous avons bel et bien affaire à Marie-Sophie de Bourbon. Vous possédez un remarquable sens de l'observation, sergent !

Il leva la main pour ordonner au gondolier de quitter le ponton et rendit son salut à Bossi en tapotant nonchalamment le bord de son haut-de-forme. Il avait beaucoup de mal à s'empêcher de rire. Le sergent était à coup sûr un fin limier, mais il ne possédait pas le moindre sens de l'humour.

Tron s'en amusa encore pendant une centaine de mètres, mais, quand la gondole aborda le coude du Grand Canal, la mauvaise conscience se mit à le tarauder. Au fond, trouva-t-il, ces plaisanteries stupides sur le dos du sergent étaient de mauvais goût.

Une bande de tissu de la longueur de trois draps, fixée par le haut à une corde tendue d'un mur à l'autre, tombait en plis arrondis et presque symétriques, rappelant à Tron les robes sur les tableaux de Bartolomeo Schedoni. Cette étoffe, selon toute apparence un lourd velours rouge, pendait au-dessus du premier palier et dissimulait le haut de la porte menant à l'étage intermédiaire. On avait écrit dessus *MAZURKA* en lettres immenses, légèrement incurvées, elles-mêmes découpées dans un brocart doré et scintillant sous les rayons du soleil déjà bas qui pénétraient à l'intérieur de la cage d'escalier. Ce décor faisait un peu artificiel (tout comme le mot Mazurka d'ailleurs), mais grâce aux lampes à pétrole à miroir réfléchissant, il produirait selon toute vraisemblance un effet remarquable le soir du bal.

Tron, qui s'était arrêté au pied de l'escalier, nota que les marches avaient été balayées avec soin. Même le seau habituel, portant l'inscription « Propriété des Tron », et le balai posé contre le mur avaient disparu. Il s'étonna que la banderole flambant neuf ne souligne pas l'état déplorable des lieux – le crépi écaillé, les marches fissurées –, mais confère plutôt au bâtiment la dignité d'une pièce de musée. En comparaison, le palais Balbi-Valier, avec ses murs et ses dalles impeccables, faisait complètement *nouveau riche* – un point de vue que la comtesse s'empresserait de partager, songea-t-il, même si en ce moment elle entreprenait tout ce qui était en son pouvoir pour que le palais Tron ait bientôt l'air lui aussi *nouveau riche*.

— La banderole dans la cage d'escalier me plaît beaucoup, dit-il à sa mère une demi-heure plus tard alors qu'il était penché sur une sole pleine d'arêtes dans la salle aux tapisseries.

La comtesse, assise à l'autre extrémité de la table, observa son fils d'un œil distrait par-dessus ses bésicles, comme la princesse avait coutume de le faire.

— La banderole dans la cage d'escalier, répéta Tron. L'inscription dorée sur le velours rouge. Cette nouvelle bannière met bien en évidence le charme désuet de l'escalier, la patine de la rampe en marbre, les traces du temps...

Il sourit.

— Elle transforme l'escalier en memento mori, en symbole de la vanité du monde.

La comtesse parut un instant troublée. Elle fronça les sourcils et le fixa d'un

air soucieux.

— Je ne vois pas de quoi tu parles, Alvise, finit-elle par lâcher. La cage d'escalier me semble surtout avoir besoin d'urgence de réparations.

Puis sur un ton de femme d'affaires :

— À ce propos, l'idée des banderoles vient d'Alessandro.

Le maître d'hôtel, qui se tenait immobile devant le buffet, avec ses gants blancs, et à qui une conception dépassée de son métier interdisait de mener une conversation pendant le service, se contenta d'une révérence muette.

— Nous avons l'intention, poursuivit la comtesse toujours sur un ton de femme d'affaires, d'en accrocher d'autres dans l'*androne*¹ donnant sur le canal et dans le vestibule de la salle de bal.

Le commissaire ne savait pas trop qui ce *nous* désignait. Depuis quelque temps, sa mère se sentait déjà directrice du cristal Tron et employait volontiers le pluriel de majesté.

— Il en faut une au-dessus de chaque vitrine contenant nos produits.

Tron, allergique au mot de *produit*, la reprit : — Tu veux dire nos *verres*, nos *cendriers* et nos *vases* ?

Elle ignore la rectification.

— Nos produits, sur lesquels nous allons graver un petit « T ». Il nous faut une marque distinctive si nous voulons accroître la part de l'exportation dans notre production.

— La quoi ? demanda son fils en se penchant au-dessus de la table.

— La part de notre production de cristal vendue à l'étranger, expliqua-t-elle. Les marchés locaux n'offrent plus de possibilité d'expansion. C'est du moins ce qu'affirme la princesse.

Le regard de Tron tomba sur la grande tapisserie élimée, accrochée au mur derrière sa mère. Des débardeurs vénitiens chargeaient des caisses et des fûts sur une trirème, une galère de commerce. Les fûts contenaient sans doute du sel et les caisses du cristal, se dit-il. Un marchand aux vêtements magnifiques surveillait l'embarquement. À côté de lui se tenait un Maure avec un perroquet sur l'épaule. Peut-être s'agissait-il en réalité d'une Mauresque ou même d'un Turc. Le mauvais état de la tapisserie laissait beaucoup de place aux spéculations.

— On retourne donc cinq cents ans en arrière, remarqua-t-il.

La comtesse leva sa fourchette et le dévisagea d'un air troublé.

— Pardon ?

— Au temps où nous expédions des marchandises en Flandre, en France, en Angleterre et au Levant, expliqua-t-il dans un soupir. Je croyais cette époque révolue.

La comtesse lui lança un regard courroucé.

— En tout cas, on dirait que tu as eu une journée difficile.

Il esquissa un sourire en coin.

— Et ce n'est pas fini ! Je dois encore aller à la gare. Interroger quelqu'un qui arrive de Milan par le train de onze heures. Il s'agit du vol d'un tableau au

palais da Lezze.

La comtesse plissa le front.

— Ce marchand d'art hongrois a été victime d'un cambriolage ?

— Tu le connais ?

— Bea Mocenigo lui vend des œuvres de temps à autre. Il paraît que c'est un rapace.

— *C'était* un rapace, la corrigea-t-il. Quelqu'un l'a étranglé hier soir et lui a dérobé un tableau. Qui appartenait à une certaine Mme Caserta, ajouta-t-il. Elle le lui avait confié pour expertise.

— Je ne connais pas de Caserta à Venise, nota sa mère après un bref instant de réflexion.

— Non, elle vient de Rome. Elle occupe une suite à l'hôtel *Regina e Gran Canal*. Mais Bossi prétend que ce n'est pas son vrai nom.

— Une usurpatrice ?

— Plutôt l'inverse. Il croit qu'il s'agit d'une marquise ou, du moins, qu'elle fait partie de l'entourage du roi des Deux-Siciles.

La comtesse prit une mine songeuse.

— Cette Mme Caserta parle-t-elle napolitain avec un léger accent ?

Il hocha la tête.

— Oui, avec je ne sais quelle intonation.

— Qui pourrait être allemande ?

— Oui, cela se pourrait.

— Quel âge a-t-elle ?

— Vingt-cinq ans tout au plus.

— Dans ce cas, déduisit la comtesse avec une expression tout à coup amusée, je suppose qu'elle a les cheveux châtain clair, des yeux sombres, et que le tableau qu'elle voulait vendre possédait une grande valeur.

Son fils hocha la tête, stupéfait.

— Il s'agit d'un Titien.

— Je suppose en outre que tu as l'impression de la connaître, mais que tu ne sais pas d'où.

À présent, Tron n'y comprenait plus rien.

— Comment le sais-tu ?

Elle sourit.

— Tu n'as pas conversé avec une signora Caserta, ni même une marquise di Caserta, mais avec Marie-Sophie de Bourbon. Et tu as l'impression de la connaître parce qu'elle te rappelle sa sœur, Élisabeth d'Autriche.

Tron secoua la tête d'un air hébété.

— Mon Dieu, Bossi avait donc raison...

— Combien de temps compte-t-elle rester à Venise ? voulut savoir la comtesse.

— Jusqu'à ce qu'on ait retrouvé le tableau.

Elle réfléchit un instant, puis demanda :

— Pourrais-tu faire traîner les recherches en longueur ?

— Pourquoi le devrais-je ?

— Si tu mets la main sur le Titien au bon moment, Marie-Sophie ne pourra plus refuser une invitation au palais Tron.

La comtesse ferma les yeux, une expression de ravissement flottant sur son visage.

— Ce serait le clou de la soirée. Que vas-tu lui dire à votre prochaine entrevue ?

— Que j'ai percé à jour son incognito depuis le début.

Comme il l'avait prétendu à Bossi. Les événements s'emboîtaient parfois de façon étonnante.

— Au fait ! remarqua la comtesse en changeant de sujet. La princesse n'est pas du tout satisfaite du programme.

— Je sais. Constancia Potocki intervient trop souvent à son goût.

— Il faut reconnaître qu'elle n'a pas tort, dit la comtesse en fixant son fils avec attention. Tu as proposé à cette Polonaise de donner un concert chez nous, n'est-ce pas ? Pour renouer avec le public.

Il hocha la tête.

— Et tu n'as évoqué le cristal qu'en passant ?

— C'était le seul moyen de l'inciter à se produire au palais Tron. Je pensais que j'arriverais à minimiser son rôle petit à petit.

— Et maintenant ?

— Elle pourrait tout annuler si elle apprenait qu'elle n'est là que pour le décor.

— T'es-tu déjà risqué à quelques allusions dans ce sens ?

Il secoua la tête.

— Non, elle est trop... chatouilleuse à cet égard.

— C'est toi qui as eu l'idée de l'inviter ! remarqua-t-elle.

— Mais je ne l'aurais jamais eue si vous n'aviez pas donné ce nom absurde à la collection.

— Qu'as-tu l'intention de faire maintenant ?

— Je vais lui parler dès son retour. Elle est partie quelques jours à Trieste.

— Alors, explique-lui sans ambages que vous vous êtes mal compris.

— Et si jamais elle refuse ?

La comtesse lança à l'autre bout de la table un regard acéré comme une lame de rasoir.

— Dans ce cas, tu as intérêt à trouver un succédané convaincant.

— Par exemple ?

Naturellement, il savait très bien ce à quoi elle pensait. La comtesse planta sa fourchette dans le poisson d'un geste si violent que de la sauce gicla hors de son assiette.

— Tu vas te débrouiller pour retrouver ce Titien au plus vite, décréta-t-elle sur un ton qui excluait toute discussion. Et ensuite pour que la reine assiste à notre bal.

Tron détestait les gares – cette façon de s'étaler dans les vieilles villes, de détruire des quartiers entiers et d'envahir les rues voisines de bruit, de saleté et de tous les personnages douteux qu'elles attiraient. Il détestait en outre les locomotives, les bateaux à vapeur, bien entendu aussi les nouveaux becs de gaz qui plongeaient la place Saint-Marc dans une lumière grise et grasse, pareille à des pâtes trop cuites ou réchauffées.

Et là, constata-t-il en débarquant à Santa Lucia peu avant onze heures du soir, tout ce qu'il aimait était réuni : dans le hall inondé de lumière au gaz, des officiers de l'armée impériale attendaient au milieu d'étrangers venus de tous les coins de l'Empire austro-hongrois et sous la surveillance d'une demi-douzaine de chasseurs croates qui patrouillaient sur les quais par groupes de deux.

Lorsque le train en provenance de Vérone arriva sur le coup de onze heures, le hall de la gare se remplit de vapeur et d'une odeur pénétrante d'huile de moteur. La locomotive, bateau à vapeur peint en vert et monté sur roues, poussa un nouveau sifflement et s'arrêta par à-coups. Les porteurs s'avancèrent avec leurs chariots, les premières portières s'ouvrirent et déversèrent ici une formation de quatre sous-lieutenants du génie de Graz, là une famille nombreuse d'origine russe ou encore une horde d'officiers de l'état-major de Vérone. Tous se fondirent dans un courant nerveux qui gagna la sortie par vagues dans la lumière huileuse des réverbères.

Parviendrait-il à reconnaître Valmarana après tant d'années ? Debout devant un bureau du télégraphe où un employé en uniforme tapotait des iambes, des dactyles et des trochées, Tron se résolut à chercher du regard un homme soigné dans une redingote bien taillée – un homme un peu rondouillard peut-être car, au Séminaire patriarcal déjà, Ercole Valmarana avait l'habitude de s'empiffrer en permanence.

Dix minutes plus tard, cinq civils rondouillards étaient passés devant lui, mais aucun ne correspondait à cette description. À présent, le quai était vide en dehors d'un groupe de voyageurs qui ne descendaient que maintenant, sans doute pour éviter la cohue. Outre trois porteurs, le commissaire distingua un général de haute taille dans l'uniforme bleu clair des chasseurs d'Innsbruck, deux ordonnances occupées à surveiller le déchargement des bagages et, sur la

gauche, un homme rondouillard, vêtu de l'uniforme rouge des contrôleurs des chemins de fer, qui porta la main à sa casquette pour saluer le militaire et accepta une enveloppe avec une révérence servile. Puis le groupe se mit en marche, le général en tête, suivi de ses deux ordonnances, elles-mêmes suivies des trois porteurs qui tiraient leurs chariots derrière eux.

Le contrôleur en uniforme rouge resta seul sur le quai. Lorsqu'il tourna la tête – dans la lueur du bec de gaz qui faisait luire le galon doré de sa casquette –, Tron le reconnut : Valmarana. Avec les années, son visage s'était rembourré sans pour autant donner de contour à ses traits. Son corps massif avait coulé vers le bas, comme une bougie en train de fondre. Et sa joie de le revoir avait l'air assez limitée.

— Kostolany a été étranglé la nuit dernière, expliqua Tron cinq minutes plus tard lorsqu'ils furent installés dans le wagon du général. Et nous croyons savoir que tu lui as rendu visite hier soir.

L'enchaînement des deux informations induisait un soupçon qu'il n'éprouvait pas de manière aussi nette. D'un autre côté, il avait lui aussi constaté que sa joie de le revoir n'était pas non plus débordante. Ils étaient assis autour d'une table ovale, fixée au plancher, dont le plateau ciré reflétait la lumière de la lampe à pétrole. Le wagon, équipé de deux fauteuils moelleux en velours vert et orné d'une gravure maladroite représentant l'empereur, donnait une impression à la fois confortable et martiale.

Valmarana parut tout d'abord stupéfait d'apprendre la mort du marchand d'art. Tron ne put cependant pas distinguer sa deuxième réaction car il avait détourné la tête avec une indifférence que le commissaire jugea feinte pour observer par la fenêtre une patrouille de Croates déambulant sur le quai.

— Oui, finit par dire le comte sans bouger la tête, je suis bien allé au palais da Lezze hier soir.

— L'assistant de Kostolany, reprit Tron, a été témoin d'une dispute il y a quelques jours. À cause d'un dessin que tu voulais lui vendre. Ta femme prétend que Kostolany t'aurait rendu une copie à la place de l'original.

Cette fois, Valmarana le regarda droit dans les yeux.

— Ce qui serait un motif de crime ? dit-il d'un ton presque amusé. C'est bien ce que tu insinues ?

— Personne n'a prétendu que tu as assassiné Kostolany, répliqua le commissaire.

Le comte ôta ses gants blancs et les posa devant lui sur la table. Puis il déclara d'une voix lente :

— Je n'avais aucune raison de le tuer, Tron.

Il jeta un regard mélancolique sur ses doigts boudinés et haussa les épaules.

— Le dessin que je lui ai confié pour expertise était bel et bien un faux.

Ce qui pouvait signifier qu'il avait eu l'intention de tromper le marchand d'art et qu'il avait mis en scène la dispute pour garder la face – ou au contraire qu'il ignorait la vérité.

— Tu étais au courant ?

Il secoua la tête.

— Non, je ne l'ai appris qu'à ce moment-là. Je n'avais pas remarqué le filigrane.

La patrouille de Croates repassa devant leur fenêtre mais, cette fois, Tron nota que son camarade de classe ne leur prêta aucune attention.

— Nous avons un autre dessin en notre possession, poursuivit-il enfin. Là aussi une esquisse de je ne sais quelle fresque. De la main du même artiste. Je l'ai montrée à ce Français sur la place Saint-Marc.

— Alphonse de Sivry. Que t'a-t-il dit ?

Le commissaire ne voyait toujours pas où il voulait en venir. Le comte esquissa un sourire sarcastique.

— Que ce papier comprenait un filigrane du XVII^e siècle.

Un filigrane du XVII^e siècle ? Tron toussota pour gagner du temps. Il commençait à comprendre. Ce n'était pas difficile.

— Raphaël était déjà mort à l'époque.

Valmarana hocha la tête – d'un air un peu condescendant, ce qui l'irrita.

— La feuille que j'ai proposée à Kostolany, reprit-il, présentait le même filigrane. Par malheur, il fallait une loupe pour s'en rendre compte. J'étais persuadé qu'il n'y en avait pas.

Il se cala dans le fauteuil en soupirant.

— Quoi qu'il en soit, Kostolany avait raison. Il n'a jamais tenté de me rendre un faux.

— Pourquoi es-tu allé au palais da Lezze hier soir, alors ?

Valmarana sourit à présent d'un air gêné.

— Pour lui présenter mes excuses.

— Dans ce cas, je ne saisis pas pourquoi ta femme ne nous en a rien dit.

— Parce qu'elle l'ignore ! expliqua-t-il avec un haussement d'épaules. J'ai toujours prétendu que ces dessins nous rapporteraient beaucoup d'argent. Elle aurait été très déçue d'apprendre que le second non plus n'était pas un original.

Il se tut et fixa pendant un moment les gants posés devant lui.

— En outre, tout espoir n'est pas perdu. Sivry a laissé entendre quelque chose de très intéressant. C'est pour cela aussi que je suis allé voir Kostolany hier soir.

— Qu'a-t-il laissé entendre ?

— Deux lettres sont inscrites au verso.

Tron se pencha au-dessus de la table.

— Le « C » et le « I » ?

Son ancien camarade de classe acquiesça.

— Il se peut qu'elles accroissent de manière considérable la valeur des dessins. D'après Sivry, il ne s'agit d'ailleurs pas d'un « I », mais d'un « L ».

— Je ne te suis pas.

— Tu connais un peintre du nom de Lorrain ?

— Oui, bien sûr. Claude Lorrain.

— Bon, moi, je ne le connaissais pas, avoua le comte sur un ton renfrogné. En tout cas, ce Lorrain a séjourné à Rome. Et Sivry n'exclut pas qu'il soit l'auteur de ces dessins.

— Ils auraient donc beaucoup plus de valeur qu'une banale copie, dit Tron d'un air songeur. Comme le Lorrain de Turner, exposé à Londres en 1815, qui vaut selon toute probabilité le double d'un vrai. Un faux qui est en quelque sorte un original...

À la mine déconcertée de son camarade, on pouvait deviner qu'il avait du mal à imaginer ce qu'était un faux en quelque sorte original. Il se contenta de ramasser ses gants et de conclure :

— Je suppose que, demain matin, tu vas rendre visite à Sivry et vérifier mon histoire.

— Je suis policier, dit Tron en se levant.

Valmarana se leva à son tour de son fauteuil rembourré et frotta son uniforme rouge foncé avec application.

Ils étaient de nouveau sur le quai. Une équipe d'Albanais munis de balais et de seaux s'avança vers eux avant de se répartir dans les voitures. Tron supposa qu'aucun d'entre eux n'avait de papiers à jour. Mais comme la gare de Santa Lucia relevait de la compétence de l'administration militaire, cette infraction ne concernait pas la police vénitienne.

— Et comment vas-tu en dehors de cela ? demanda-t-il en songeant au palais Valmarana. Apparemment, vous avez loué.

— Les locataires rapportent de l'argent, acquiesça le comte. L'an dernier, nous avons pu refaire la toiture. Et au printemps prochain, nous nous attaquons à la façade donnant sur le Grand Canal. Teresia déteste vivre sous les toits, mais moi, ça me suffit. Il faut dire que je suis souvent parti.

— Depuis quand travailles-tu aux chemins de fer ?

— Depuis six ans. Je pourrais être chef de gare à Padoue si je voulais.

— Et pourquoi ne veux-tu pas ?

Il secoua la tête.

— Au bout du compte, je gagne mieux ma vie sur les rails. Grâce aux pourboires. J'ai toute une clientèle. Des gens qui demandent quel jour je travaille et ne veulent voyager qu'avec moi. Le bénéfice n'est pas mince.

Valmarana tapa sur sa poche de poitrine.

— Dans des enveloppes, comme le cachet des artistes, ajouta-t-il en souriant.

Ils s'arrêtèrent devant le bureau du télégraphe et se serrèrent la main. Valmarana, qui avait remis sa casquette au large galon doré, rappelait maintenant les portiers du *Danieli*. Sur ses tempes, ses cheveux bruns pommadés luisaient comme s'il les avait plaqués avec de l'huile de moteur.

— Ça m'a l'air intéressant, dit Tron avant de s'en aller, cette histoire de pourboires.

Ce qui était un pur mensonge. Cette histoire de pourboires était juste

pitoyable. Aussi pitoyable que la révérence servile avec laquelle son ancien camarade de classe avait empoché l'enveloppe du général. D'un autre côté, il n'était pas exclu que Valmarana gagne ainsi plus qu'un commissaire de police mal payé, qui n'avait pas refait le toit de son palais et qui ne savait pas avec quel argent il pourrait rénover la façade donnant sur le rio Tron.

En tout cas, pensa-t-il en sortant à l'air libre et en descendant à pas lents les marches menant au Grand Canal, il avait du mal à imaginer le gros Valmarana en train de lancer un lacet autour du cou du Kostolany et de serrer jusqu'à ce que le cœur du marchand d'art cesse de battre. En outre, si ses affirmations se vérifiaient, il n'avait aucune raison de le tuer. Cela étant, une petite vérification auprès d'Alphonse de Sivry le lendemain matin ne pouvait pas nuire.

Deux officiers de l'armée impériale aux manteaux blancs négligemment posés sur les épaules descendirent d'une gondole et gravirent en hâte l'escalier de la gare. Arrivé au pied des marches, Tron s'arrêta, pencha la tête en arrière (sans oublier de retenir son chapeau) et observa le ciel au-dessus de lui, absolument pur, lavé par une légère brise venant de l'est de la lagune. Une gondole aux faibles lanternes passa devant lui. Pendant un moment, de minuscules vagues où se reflétaient les rayons de lune se formèrent à la surface noire du Grand Canal.

Lord Duckworth, un roux maigre aux cils presque sans couleur, se pencha sur la sanguine que le gros Français avait posée sur le comptoir et s'efforça de garder la maîtrise de sa respiration. Le vendeur, qui était selon toute apparence le propriétaire de cette boutique clinquante sur la place Saint-Marc, avait sorti la feuille d'un tiroir et l'avait placée devant lui de ses doigts roses et boudinés. Puis il avait dit « Voilà ! » en esquissant une petite révérence et s'était reculé avec sa politesse mielleuse de Français. Persuadé que ses yeux globuleux étaient maintenant rivés sur lui, lord Duckworth estimait judicieux de ne rien laisser paraître.

La feuille légèrement poussiéreuse aux bords froissés lui semblait constituer une véritable aubaine. Il avait vu l'original – un grand tableau rond – à Florence et l'avait contemplé avec recueillement : la mère de Dieu, dans son habituelle robe rouge et bleu, se tournait en arrière dans un mouvement athlétique et levait les bras au-dessus de son épaule droite pour prendre l'enfant Jésus (petite tête bouclée et membres musculeux) que lui tendait un saint Jean-Baptiste au corps puissant.

Pour une sanguine anonyme de la première moitié du ^{xvi}e siècle, le prix était exorbitant. Mais s'il s'agissait bien d'une esquisse du Tondo Doni conservé aux Offices, la somme que réclamait le gros Français paraissait ridicule – preuve que cet imbécile qui lui souriait toujours avec son air de maître d'hôtel n'y connaissait rien. Cela ne le surprenait pas d'ailleurs de la part de gens qui mangeaient des grenouilles et n'étaient guère compétents qu'en matière de photographies licencieuses. Lord Duckworth, songeant sans le vouloir à Nelson et à la bataille de Trafalgar, résolut d'accomplir son devoir et d'écraser cet ignorant de Français.

Il tourna un regard audacieux vers le marchand d'art et (pour éviter de lui mettre la puce à l'oreille) annonça d'une voix qui transpirait l'ennui :

— Je vous la prends.

En temps normal, il aurait payé sur-le-champ et emporté son butin à l'hôtel. Mais pour cela, il aurait dû sortir son portefeuille de la poche de son costume de voyage. Or la présence d'un homme à la redingote élimée, entré dans la boutique cinq minutes plus tôt, l'en dissuadait. Le commerçant l'avait invité d'un petit geste à s'asseoir près de la porte où il lisait à présent la *Gazetta di*

Venezia avec une mine faussement inoffensive.

Bien entendu, lord Duckworth avait repéré sur-le-champ que cet individu était tout sauf inoffensif ; il n'était pas né de la dernière pluie. Il l'avait observé du coin de l'œil et en était arrivé à la conclusion que cet homme – aussi misérable qu'il en eût l'air – devait appartenir à la pègre de Venise. Il s'agissait peut-être même du fournisseur du gros Français, venu encaisser ses dessous-de-table, une grande partie des articles de la galerie devant provenir de cambriolages. Et sans doute le surveillait-il à présent pour voir de quelle poche il sortirait son portefeuille et en informer aussitôt ses complices sur la place Saint-Marc. Lord Duckworth n'était pas sans savoir que les bons voleurs à la tire travaillaient de cette manière. Ils repéraient à l'avance où leurs victimes rangeaient leur argent après avoir payé. Ce qu'il allait bien évidemment se garder de faire.

Et qui ne fut d'ailleurs pas nécessaire non plus puisque Alphonse de Sivry, comme s'appelait le marchand (un nom plus vrai qu'un billet de sept livres), proposa aussitôt de livrer le dessin au *Danieli* et d'encaisser la somme à l'hôtel. Sûrement, songea lord Duckworth avec un brin de pitié, ce pauvre imbécile se berçait-il de l'illusion de l'avoir roulé.

Quand il regagna la sortie (ayant bien du mal à contenir un sourire triomphant), il fit par précaution un petit détour pour éviter de passer trop près du représentant de la pègre vénitienne. Lequel, toujours assis sur sa chaise avec une mine innocente, eut même le toupet de lui adresser un aimable signe de la tête.

— Félicitations ! dit Tron qui s'était levé dès que le client roux au costume à carreaux eut fermé la porte derrière lui.

Le commissaire n'avait certes pas vu le dessin (que Sivry s'était empressé de faire disparaître dans le tiroir), mais la mine satisfaite du marchand d'art lui laissait supposer qu'il avait conclu une bonne affaire.

— Le lord aussi avait l'air très content, remarqua joyeusement le marchand. Il retrouva aussitôt son sérieux.

— Je vous attendais, comte. J'imagine que vous venez pour Valmarana.

Tron hocha la tête.

— C'est exact.

— Je suppose que vous l'avez interrogé. Et vous voulez que je vous dise si son histoire est vraie ou non.

— Comment le savez-vous ?

Sivry haussa les épaules d'un geste nerveux, puis répondit sans le regarder :

— Manin travaille pour moi depuis hier.

Une légère rougeur apparut sur son visage et se mêla au fard discret dont il avait recouvert ses joues.

— Il m'a tout raconté. Y compris la dispute entre Kostolany et Valmarana. Il paraissait donc évident que vous iriez interroger le comte et viendriez ensuite chez moi pour vérifier ses dires.

— Alors ? Ils sont exacts ?

Alphonse de Sivry répondit :

— Valmarana a en effet proposé un faux à Kostolany – sans savoir ce qu’il en était. Kostolany l’a refusé à cause du filigrane, raison pour laquelle Valmarana a cru à une feinte. Il était persuadé que le Hongrois lui avait rendu une copie. D’où la dispute dont Manin a été témoin.

— Mais vous avez pu lui démontrer que Kostolany n’avait pas cherché à le tromper ?

Le Français hocha la tête.

— Le même filigrane se retrouve sur les deux dessins. C’est pourquoi Valmarana avait l’intention de présenter ses excuses à Kostolany.

Ce qu’il a dû faire, songea Tron qui ne parvenait pas à imaginer son ancien camarade de classe sans son uniforme rouge.

— Par malchance, il lui a rendu visite le soir du crime, remarqua-t-il.

— Vous le croyez innocent ?

Ils avaient pris place dans deux élégants fauteuils, autour d’une petite table sur laquelle étaient posés la *Stampa di Torino* (que Tron, en principe, aurait dû confisquer), une carafe et deux verres à liqueur.

— Si Kostolany avait cherché à le bernier, reprit le commissaire, Valmarana aurait un motif. Mais tel n’est manifestement pas le cas.

— Vous avez une autre piste ? demanda Sivry.

— Non, avoua Tron en secouant la tête, notre seule piste concrète était Valmarana.

Il jeta un coup d’œil par la fenêtre sans pouvoir toutefois rien distinguer à cause d’un groupe d’officiers en train d’admirer un tableau de Canaletto qui ornait la vitrine de Sivry depuis quelques jours. Le précédent – une vue de la *piazzetta* aux couleurs vives – avait été acheté par un Américain pour la modique somme de six mille florins. Le commissaire ne doutait pas une seconde que ce nouveau Canaletto joyeux et dans un remarquable état de conservation ne tarderait pas à trouver acquéreur – par exemple un éleveur de bétail argentin. Comme il s’était déjà félicité à plusieurs reprises d’avoir mis le Français dans la confidence, il lâcha sans inquiétude :

— À vrai dire, il reste une circonstance étrange dont Manin n’a pas pu vous parler puisqu’il l’ignore.

— Vous attisez ma curiosité, comte.

— Avant de recevoir la visite de son assassin, commença Tron d’une voix lente, une certaine Mme Caserta est venue au palais da Lezze en compagnie d’un certain colonel Orlov et lui a laissé un tableau à expertiser. Ils lui avaient accordé une journée pour l’examen.

— Cela me paraît tout à fait normal.

Tron approuva.

— Assurément. Ce qui est moins normal, c’est que cette prétendue Mme Caserta est en réalité la reine de Naples et son tableau, un Titien.

Sivry écarquilla les yeux.

— Marie-Sophie de Bourbon séjourne à Venise pour vendre un Titien ?

Vous a-t-elle révélé son identité d'elle-même ?

— Non. Mais comme vous le savez, je connais sa sœur. La ressemblance est frappante.

Se rappelant sa dernière discussion avec Bossi et soudain pris d'un accès de mauvaise conscience, le commissaire toussota.

— Même mon sergent s'en est rendu compte.

— Et le Titien ? poursuivit Sivry. Manin affirme qu'on n'a rien volé.

— Il a raison. Rien en dehors du Titien, précisa Tron en soupirant. C'est le seul tableau à avoir disparu. Un petit format représentant sainte Marie-Madeleine.

Le marchand d'art fronça les sourcils.

— Une telle œuvre est pour ainsi dire invendable. Sinon, en Amérique, à la limite. Kostolany projetait sans doute de l'acquérir pour le compte du tsar. Presque tout ce qu'il achetait à Venise partait à Saint-Pétersbourg.

— Vous le connaissiez bien ? s'enquit le commissaire.

Sivry se tut quelques secondes, puis répondit :

— Sûrement mieux que la plupart de mes collègues. Néanmoins, nous ne nous voyions au mieux que toutes les six semaines.

— Quand lui avez-vous parlé pour la dernière fois ?

— Mardi, au *Florian*.

Il désigna l'autre côté de la place d'un geste de la main gauche.

— Et vous n'avez rien remarqué de particulier ?

— Il m'a paru assez nerveux. Vraisemblablement à cause de cette histoire avec Piotr Troubetzkoï.

— Vous voulez parler du consul de Russie ?

Sivry hocha la tête.

— De quelle histoire s'agit-il ?

— Une partie des œuvres que Kostolany vendait à la cour du tsar passait entre les mains du grand-prince. Qui en profitait allègrement.

— Il prenait des commissions ?

— Il faisait aussi monter les prix grâce à de fausses attributions. Quand Kostolany disait « de l'atelier de Véronèse », Troubetzkoï en faisait un véritable Véronèse. Ce qui augmentait d'autant la valeur du tableau. Il y a deux mois, Kostolany a découvert par hasard qu'il avait rebaptisé un Ricci. Il a mené sa petite enquête et constaté que ce n'était pas la première fois que le consul les trompait, le tsar et lui.

— Lui a-t-il demandé des comptes ?

Le propriétaire du magasin sourit d'un air blasé.

— Oui, bien sûr. Mais Troubetzkoï a nié de bout en bout. Alors, Kostolany a commencé à rassembler des preuves pour s'adresser en personne à l'ambassadeur de Russie à Vienne.

Il regarda le commissaire et énonça une évidence.

— Le grand-prince ne va pas pleurer sur son sort quand il apprendra la mort de Kostolany.

— S'il n'est pas déjà au courant...

Mon Dieu, songea Tron, comment ai-je pu me montrer aussi distrait ? Pendant un instant, il se réjouit de l'absence de Bossi. Le sergent aurait sans doute établi le lien plus vite que lui.

— En fait, reprit-il, nous avons une autre piste en dehors de Valmarana. Kostolany avait en outre noté deux initiales dans son agenda pour jeudi soir : un « P » et un « T ».

— Piotr Troubetzkoï ?

Sivry remplit son verre de liqueur et y trempa les lèvres.

— Voulez-vous dire que le grand-prince s'est rendu au palais da Lezze la nuit du crime ?

— Il serait peut-être judicieux de le lui demander. Vous le connaissez ?

— Je ne l'ai rencontré qu'une seule fois, dans la salle d'Apollon à La Fenice, répondit le marchand. Il discutait avec Kostolany, qui a fait les présentations.

Sivry adressa un regard soucieux au commissaire.

— Que projetez-vous de faire, comte ?

— Rendre une visite à Troubetzkoï après le déjeuner pour lui poser quelques questions. Sur ses rapports avec Kostolany et sur l'inscription dans l'agenda.

Le Français se leva, se tourna vers le grand miroir qui surplombait une commode et redressa sa cravate.

— Dans ce cas, emmenez votre sergent avec vous, dit-il. S'il ne voit pas d'uniforme, le grand-prince n'éprouvera aucun respect. Il aime l'uniforme. Il est quand même capitaine des hussards d'Alexandre.

Une demi-heure plus tard, Tron plantait sans conviction sa fourchette dans l'anguille qu'Alessandro lui avait servie sans conviction non plus. Du point de vue de la couleur, l'*anguilla in umido*, c'est-à-dire à la sauce tomate, lui rappelait de la glace à la vanille nappée de sauce aux griottes. Il aurait du reste mille fois préféré un dessert froid à un poisson tiède car la petite brise qui avait rafraîchi l'atmosphère au cours de la matinée était retombée. En ce début d'après-midi, une chaleur de plomb pesait sur les toits de la lagune et Tron se demandait quelle serait la température en plein été si le mois de juin se révélait déjà aussi insupportable.

Autrefois, songea-t-il, personne ne passait l'été en ville. Les Vénitiens avaient coutume de se retirer dans leurs villégiatures à la campagne. Les Tron n'avaient-ils pas un jour possédé une propriété dans la fraîche région d'Asolo ? Il se rappelait vaguement une remarque de son père à ce sujet. Selon toute vraisemblance, ses ancêtres avaient été obligés de vendre ce domaine, comme presque tous les tableaux du palais qui avaient laissé d'affreux rectangles sur les murs tapissés de damas.

Le commissaire desserra sa cravate, but une gorgée de pinot grigio amer et avala sans appétit une bouchée d'anguille. Le vin et le poisson s'accordaient à la perfection, tous deux étaient à température ambiante.

— Je sais qu'on mange mieux chez la princesse, laissa tomber sa mère. Elle aurait pourtant toutes les raisons de faire des économies...

La princesse, des raisons de faire des économies ? Tron ne voyait pas ce qu'elle voulait dire, mais la suite lui parut encore plus brumeuse.

— Ne serait-ce qu'à cause des gondoles qu'on vient de livrer. Les factures doivent être réglées sans délai.

Tron releva la tête.

— Quelles gondoles ?

— Les gondoles de Baccarat. Tu n'as pas vu les caisses dans l'*androne* ?

Le commissaire fit non de la tête.

— Je n'ai pas utilisé la porte donnant sur l'eau. Je suis rentré à pied.

— Quatre caisses de deux cents pièces chacune, précisa la comtesse. Soit huit cents gondoles. En espérant qu'aucune n'est cassée.

Huit cents fragiles gondoles qu'on ne sait quels Français avaient emballées

dans quatre caisses ? Pourquoi pas ?

— Tu pourrais peut-être m'expliquer de quoi il retourne ? demanda Tron.

Sa mère leva les sourcils d'un air étonné.

— La princesse m'assure t'en avoir parlé !

Ils en avaient parlé ? Il réfléchit un instant, mais ne se souvint pas d'avoir discuté de huit cents gondoles. Se pouvait-il que sa mère le confonde avec un autre ? Ou Maria l'avait-elle peut-être confondu avec quelqu'un ? Avec Moussada par exemple ? Le commissaire ne voulait exclure aucune hypothèse. Il s'éclaircit la gorge : — Parlé de quoi ?

— De notre campagne ! s'exclama sa mère. Une idée qui m'a traversé l'esprit et que la princesse a aussitôt approuvée.

Le ton sur lequel elle avait prononcé le mot *campagne* l'inquiéta.

— Je ne comprends pas de quoi tu parles, s'obstina-t-il.

— Des gondoles en verre pressé, poursuivit-elle. Une fabrication artisanale nous aurait pris des mois et nous aurait coûté une fortune. C'est pourquoi nous les avons commandées en France.

— Et à quoi vont-elles servir, ces gondoles ?

C'était la première fois qu'il entendait parler de verre pressé.

— De cendriers. De presse-papiers. Ou bien pour les cure-dents, les cartes de visite, les plumes en acier. Pour se débarrasser des arêtes à table. Ou comme simple décoration !

Une réponse mystérieuse. Quand bien même ils se mettraient tous à fumer autant que la princesse, à manger des tonnes de poisson et à collectionner les cartes de visite, ils n'avaient pas besoin de huit cents gondoles. Il toussota de nouveau.

— Qu'est-ce que c'est, du verre pressé ?

— Du verre pressé, répéta sèchement la comtesse. Eh bien, on prend du verre en fusion, on le verse dans un moule, on referme dessus un autre moule — clac ! — et voilà, la gondole est finie.

Elle posa sa fourchette et plia les doigts de sa main gauche pour en faire une sorte de demi-boule dans laquelle vint s'écraser le poing de sa main droite.

— Le poinçon, ajouta-t-elle, est toujours un peu plus petit que l'empreinte. C'est pourquoi le plan de joint doit toujours se situer dans la partie la plus large de l'objet.

Tron, déjà embrouillé par les termes de poinçon et d'empreinte, avait du mal à suivre. Il se contenta donc de demander : — Tu n'aurais pas une de ces gondoles à portée de main ?

Sur un geste de la comtesse, Alessandro disparut dans la grande salle et en revint bientôt avec une petite boîte en carton, encore souillée par quelques copeaux de bois français. L'objet longiligne que la comtesse en sortit et qu'elle posa sur la table formait un ovale en verre fumé à dominante verte, de la taille d'une grosse main masculine, reposant sur sa base aplatie. On aurait dit un concombre coupé en deux dans le sens de la longueur et vidé à l'aide

d'une petite cuillère. Sur la proue du concombre, on pouvait lire en lettres inclinées, probablement censées traduire le dynamisme, le nom de *TRON*. Le commissaire se pencha au-dessus de la table et s'empara du concombre (pardon, de la gondole). Elle était plus lourde qu'il ne s'y attendait. Sans le vouloir, il pensa aux fameux *objets contondants* qu'on retrouvait, couverts de sang, à côté des cadavres.

Il reposa la gondole en verre sous le regard plein d'espoir de sa mère. Du coin de l'œil, il nota qu'Alessandro, immobile devant le buffet, avec ses gants blancs, l'observait lui aussi avec attention. La comtesse attendait-elle un commentaire d'ordre esthétique ? Ou devait-il plutôt évoquer les aspects pratiques de la chose ? Peut-être pourrait-il suggérer qu'on pouvait également y conserver des pralines et de la monnaie ? Il dit : — Je me demande juste pourquoi avoir commandé huit cents pièces. Je veux bien que nous en cassions une de temps en temps, mais...

La comtesse roula des yeux.

— Les gondoles ne sont pas pour nous, Alvisé !

— Eh bien, pour qui alors ?

La réponse de sa mère fusa comme un obus :

— Pour notre *campagne* !

Et nous y revoilà ! Cette fois, le mot paraissait encore plus dangereux.

— Une campagne, expliqua Tron, est une expédition militaire.

La définition plut beaucoup à sa mère. Elle renchérit : — Et les gondoles sont nos boulets de canon !

— Qu'as-tu l'intention de bombarder ?

— La concurrence !

— Je ne comprends pas.

— Nous allons distribuer trois cents gondoles aux grands hôtels, expliqua-t-elle sur un ton d'officier d'état-major. Plus deux cents aux cafés, aux restaurants et à la Lloyd autrichienne.

— Et ensuite ?

— Tous les jours, des milliers de gens vont utiliser nos gondoles et avoir sous les yeux le nom de *Tron*.

— Ce qui leur donnera envie d'acheter notre cristal ?

Elle hocha la tête.

— C'est l'idée. Nous commençons lundi.

Elle but une gorgée de pinot grigio tiède et afficha une satisfaction démonstrative.

— Au fait, nous avons aussi pensé aux administrations.

— À quelles administrations ?

— La Kommandantur. Ou le quartier général à Vérone.

Elle le fixait d'un regard qui ne laissait rien présager de bon.

— Ainsi que le commissariat, Alvisé. Tu pourrais en parler à Spaur et...

— Ordonner à Bossi de déposer une gondole en verre pressé sur tous les bureaux du commissariat ?

Elle approuva.

— Je ne vois pas ce qui s’y oppose. Bien entendu, le soir du bal, chacun de nos invités repartira avec une gondole en verre. Quand comptes-tu revoir la reine ?

— Dès qu’il y aura du nouveau au sujet du Titien.

— Ce qui n’a pas l’air d’être le cas, en conclut-elle d’un ton sévère.

— Nous interrogeons toujours les témoins, répondit-il. Je dois m’entretenir cet après-midi avec le consul de Russie.

Elle inclina la tête d’un air étonné.

— Le prince Troubetzkoï ?

— Tu le connais ?

— Pas en personne.

Elle haussa les épaules.

— On prétend qu’il boit et qu’il croule sous les dettes.

— On dit cela de tous les Russes. La plupart du temps, c’est faux.

— Qu’est-ce que le grand-prince vient faire dans cette histoire ?

— Nous croyons qu’il a rendu visite à la victime le soir du crime.

— On le soupçonne ?

Tron secoua la tête.

— Nous devons juste vérifier à cause d’une inscription dans l’agenda de Kostolany.

La comtesse inspectait son anguille d’un air songeur.

— Il paraît que les Russes fument comme des sapeurs, lâcha-t-elle en passant. Si tu rends visite au grand-prince, tu pourrais lui apporter une gondole. En guise de cendrier.

Il lui lança un regard glacial.

— Je pourrais.

— Qu’est-ce que cela veut dire ? s’insurgea-t-elle.

Elle le dévisagea comme une recrue qui refuse d’exécuter un ordre. Il préféra ignorer sa colère.

— Cela veut dire que je ne suis pas saint Nicolas. Ni représentant de commerce.

— Personne n’attend de toi que tu leur remettes la liste des prix !

— C’est très gentil de ta part. Je te remercie.

— Mais enfin ! s’obstina-t-elle sans se laisser troubler, un prince de ce rang a forcément des relations importantes. Nous aurions intérêt à lui faire découvrir nos produits. Surtout que ça chauffe en Russie, à en croire la princesse.

Pardon ? En pensée, Tron vit une place baignée de soleil et une église aux clochers à bulbe devant laquelle des cosaques se vendaient de la vodka. Ce n’était sûrement pas ce que sa mère et la princesse avaient voulu dire. Mais dans la salle aux tapisseries, en tout cas, il faisait trop chaud pour continuer à poser des questions.

La calle Mocenigo formait une étroite ruelle donnant sur le Grand Canal et traversée par un pont d'une altitude vertigineuse (du moins lorsqu'on levait la tête du fond de la ruelle). Le pont (en fait une passerelle munie de rambardes) reliait le balcon du palais Contarini delle Figure à celui du palais Mocenigo.

Au cours des dernières semaines, Tron s'y était souvent rendu pour discuter du programme musical du bal avec Constancia Potocki, laquelle occupait (comme il avait eu la surprise de le constater la première fois) l'appartement habité par lord Byron lors de son séjour à Venise. Quelques années auparavant, l'*Emporio della Poesia* avait consacré un numéro spécial au poète anglais et, depuis, Tron avait créé un comité pour réclamer une plaque commémorative sur la façade.

Se pouvait-il que les Potocki fréquentent les Troubetzkoï ? Le commissaire, passé chercher Bossi au commissariat une demi-heure plus tôt et à présent plongé dans la lecture des noms à l'entrée du palais Contarini, en doutait. De solides et fidèles inimitiés unissaient les Polonais et les Russes. Selon toute vraisemblance, se dit-il, les relations entretenues par les deux familles se limitaient à un petit signe de la tête – à moins tout bonnement qu'elles ne s'ignorent avec superbe.

Les fenêtres du salon dans lequel un serviteur en livrée les avait introduits après de longues négociations donnaient certes sur le Grand Canal, mais des rideaux en velours vert bloquaient la lumière du jour, plongeant la pièce dans une pénombre malsaine et blafarde.

Son Excellence se reposait sur un divan démodé à côté duquel se trouvait une petite table recouverte d'une coupe, d'une bouteille de champagne et d'une assiette de canapés au poisson. Dès qu'il l'aperçut, Tron comprit pourquoi le grand-prince avait hésité à les recevoir. Un linge recouvrait son front et son œil gauche. Il tenait dans la main droite une fourchette et dans la gauche la carte de visite du commissaire. De toute évidence, il luttait contre une terrible gueule de bois ; une intense odeur de cognac, de café et de poisson emplissait le salon.

Tron l'estimait âgé tout au plus d'une cinquantaine d'années. Son visage mince et rasé de près lui donnait un air étonnamment distingué. À cela

s'ajoutait le fait que son uniforme bleu aux épaulettes dorées ne produisait en rien une impression de rigidité. Les trois boutons supérieurs de sa veste étaient ouverts et son pantalon restait invisible car il avait les jambes recouvertes d'un plaid.

— Je ne vous aurais pas reçu, commissaire, entama Troubetzkoï d'une voix de malade, si mon domestique ne m'avait pas dit qu'il s'agissait d'une affaire urgente.

Le grand-prince posa sa fourchette et souleva le linge pour attraper la bouteille et la coupe. Il étanchait manifestement son reste de soif avec du champagne. Après en avoir bu une bonne rasade, il s'allongea de nouveau, reposa le linge dans la position initiale et soupira tout bas.

— Il s'agit de M. Kostolany, expliqua Tron.

Il avait pris place sur une chaise à l'extrémité du divan et se demandait pourquoi le consul l'avait même reçu. Par curiosité ? Ou parce qu'il était bel et bien mêlé à cette affaire et craignait d'éveiller les soupçons s'il refusait de parler à la police vénitienne ?

— Votre Excellence s'est-elle rendue au palais da Lezze jeudi soir ?

Le grand-prince fronça les sourcils – du moins Tron en eut-il l'impression car le linge glissa un peu vers le bas.

— C'était avant-hier, n'est-ce pas ?

— M. Kostolany avait inscrit le nom de Son Excellence dans son agenda, précisa le commissaire.

Troubetzkoï releva la tête, se tourna vers la droite et planta sa fourchette dans un canapé au poisson.

— Il nous restait une question à régler, confirma-t-il la bouche pleine. Je l'aidais régulièrement à expédier des œuvres d'art à Saint-Pétersbourg.

Il se rinça la bouche avec une gorgée de champagne et fixa le commissaire de son œil droit.

— Il lui est arrivé quelque chose ?

Tron répondit tout de go :

— Il est mort.

Le grand-prince demeura figé un instant. Puis il reprit sa coupe et la tourna de telle sorte qu'une petite vague se forma à la surface du champagne. Après l'avoir vidée d'un trait, il demanda avec un calme que Tron jugea feint :

— De quoi est-il mort ?

— On l'a étranglé, répondit le commissaire. J'ai besoin de savoir à quelle heure Son Excellence est arrivée au palais da Lezze.

Troubetzkoï se gratta la tête.

— Je ne sais même pas quelle heure il est à présent, commissaire ! Je suis incapable de vous dire à quel moment je me suis rendu là-bas.

Il tendit le bras vers la bouteille, se servit une nouvelle coupe et adressa un regard méfiant au policier.

— À vous entendre, on a l'impression que j'ai quelque chose à voir avec ce crime.

— Un témoin, dit Tron, nous a parlé d'un sérieux différend entre Kostolany et vous.

Le grand-prince tourna la tête d'un geste brusque et fixa son hôte de son œil découvert.

— Qui a prétendu une chose pareille ?

— Il s'agissait, paraît-il, du prix des œuvres vendues à la cour de Russie, continua Tron sans se démonter. De commissions excessives, encaissées aux dépens du tsar. Kostolany aurait même déjà annoncé à l'ambassadeur de Russie à Vienne l'arrivée d'un dossier relatif à ce sujet.

Le commissaire s'attendait à une réaction de courroux, mais Troubetzkoï semblait s'être calmé. Le grand-prince se laissa même aller à sourire. Il l'observa d'un air amusé.

— Pour réaliser des affaires avec le tsar, expliqua-t-il avec la patience d'un instituteur, il faut des contacts. C'est moi qui les procurais à Kostolany. Bien sûr, tout travail mérite salaire. Je ne vois pas là matière à constituer un dossier.

Sa mine exprimait nettement qu'il trouvait le policier naïf. Tron haussa les épaules.

— Nous verrons bien ce qu'en pensera l'ambassadeur.

Cette remarque parut ne pas lui plaire du tout.

— Et moi, répliqua-t-il d'un ton cinglant, je me demande ce que l'ambassadeur pensera du statut juridique de cet interrogatoire.

Tron sourit.

— Il ne s'agit pas d'un interrogatoire, Excellence.

— Dans ce cas, pourquoi me demandez-vous à quelle heure je suis arrivé au palais da Lezze ? Rien ne vous y autorise.

— En revanche, rétorqua Tron avec courtoisie, je suis habilité à demander des informations sur cette affaire à Vienne.

Il fit une petite pause et fixa le consul avec attention.

— À ce propos, l'assassin a dérobé un Titien au palais da Lezze, poursuivit-il d'une voix lente. Un portrait de sainte Marie-Madeleine.

Il ne put distinguer la réaction du grand-prince car celui-ci s'était rallongé et avait fermé les yeux pendant qu'il prononçait la dernière phrase. Au bout d'un moment, Troubetzkoï se redressa, tourna la tête et sourit. Cette fois cependant, le commissaire ne perçut pas la moindre trace d'ironie sur son visage.

— Êtes-vous en train de me soupçonner de vol ?

Il émit un rire forcé et poursuivit en élevant la voix :

— Qu'avez-vous en tête, commissaire ? Une perquisition ?

Son Excellence lui offrait là une jolie transition, pensa Tron. Il se pencha en avant et déclara sur le ton neutre d'un avocat qui explique une complication juridique à son client :

— Une perquisition possible à tout moment en vertu de l'article 16, alinéa 2 du supplément au traité du 18 février 1821.

Et remarquant la mine consternée de Troubetzkoï, il poursuivit :

— Un ajout ultérieur au document final du Congrès de Vienne. Prévu à l'origine pour permettre des investigations dans les consulats français. Mais tout aussi valable, d'un point de vue formel, pour les consulats russes.

Le coup avait manifestement porté. Pour la première fois depuis le début de leur entretien, le grand-prince parut gagné par la nervosité. Il cligna de l'œil.

— S'agit-il d'une menace, commissaire ?

Tron fit non de la tête.

— Je souhaite simplement que Son Excellence se montre coopérative. Pour en revenir à notre sujet : à quelle heure êtes-vous arrivé au palais da Lezze ?

Troubetzkoï ouvrit la bouche – peut-être pour mettre fin à leur conversation – mais, avant qu'il ait pu prononcer un mot, Tron perçut soudain une voix féminine dans son dos.

— Je pense pouvoir répondre à cette question, commissaire.

Il bondit de sa chaise et se retourna.

La dame qui avait ouvert la porte entrebâillée et se tenait à présent à côté du sergent, non moins surpris que son chef, ne pouvait être que la grande-princesse. Était-elle plus jeune ou plus âgée que son époux ? Difficile à dire. Ses cheveux foncés étaient noués en un épais chignon et sa grande bouche marquée par le chagrin ressortait sur le blanc mat de son visage. Sa robe en satin noir, à la coupe impeccable, aurait semblé élégante sur n'importe quelle autre femme ; sur elle, elle flottait et rappelait l'habit d'une nonne. Elle fit quelques pas courts et saccadés avant de poursuivre :

— Mon mari est rentré peu après dix heures et demie jeudi soir. Je peux en témoigner.

De toute évidence, elle avait suivi la conversation depuis la pièce attenante et ne voyait aucune raison de s'en cacher.

— Je peux par ailleurs attester, ajouta-t-elle en jetant un regard glacial en direction de son époux, qu'ensuite le grand-prince n'a plus quitté le palais Contarini.

Troubetzkoï, qui avait tourné la tête vers le mur et dont tout le haut du visage était maintenant recouvert par le linge, marmonna quelques paroles incompréhensibles auxquelles sa femme ne prêta aucune attention. Elle regarda Tron droit dans les yeux et dit d'une voix qui excluait toute contestation :

— Mon mari se sent mal. Je vous remercie de bien vouloir nous laisser, commissaire.

— C'est clair comme de l'eau de roche, déclara Bossi lorsqu'ils furent ressortis dans la calle Mocenigo.

Le sergent inclinait la tête en arrière et clignait des yeux en observant la bande de ciel bleu entre les toits. Tron nota qu'un doux parfum de fleurs se mêlait à l'odeur fétide qui flottait parfois dans les ruelles en été et se souvint que Venise était la cité des jardins secrets. Ces jardins – extraordinairement nombreux et pour la plupart invisibles aux yeux des visiteurs – se

dissimulaient derrière de hauts murs en briques ou dans des cours intérieures, mais parvenaient néanmoins à répandre leurs effluves par-delà les clôtures et les maisons. Chaque fois qu'il en prenait conscience, Tron éprouvait un sentiment de bonheur.

— N'avez-vous pas remarqué la panique de Troubetzkoï au mot de perquisition ? continua Bossi. Je parie que le Titien se cache dans le palais Contarini.

Le commissaire haussa les épaules.

— Menacer de perquisition un grand-prince russe constitue un affront de taille. Qu'il ait caché un tableau volé sous son lit ou non. Au fond, sa réaction ne veut pas dire grand-chose.

— Peut-être aurions-nous dû commencer par fouiller le palais et ne l'interroger qu'après. Nous aurions alors pu lui demander comment le Titien était arrivé sous son lit.

— Dans le principe, c'est une bonne idée, reconnut Tron. Cependant, nous n'avons pas les moyens juridiques de procéder à une telle perquisition. Il n'existe aucun ajout au document final du Congrès de Vienne.

La bouche de Bossi s'ouvrit pour former un cercle.

— Mais alors, vous avez...

Son supérieur hocha la tête.

— Je voulais voir comment il réagirait. Cela dit, je pense que son comportement ne nous apprend rien.

— Et la grande-princesse ? Qui nous épiait de la pièce voisine et qui est intervenue juste au moment où son mari allait lâcher le morceau.

— J'ignore ce que Troubetzkoï allait dire. Et vous aussi.

— Dans ce cas, pourquoi a-t-elle fait irruption ? Elle voulait forcément l'empêcher de commettre une bêtise.

— Vous ne croyez pas à leur alibi ?

— Pas le moins du monde. Le grand-prince avait un motif plausible pour tuer Kostolany. Il devait bloquer ce dossier.

— Ses explications sur la commission qu'il prenait au passage me paraissent convaincantes.

— Alors, M. de Sivry a menti, conclut le sergent.

— Non. Mais Kostolany pourrait très bien avoir répandu ces histoires parce qu'il ne supportait pas de partager ses gains avec le grand-prince. Par ailleurs, personne n'a encore eu ce mystérieux dossier en main. Nous ne sommes même pas sûrs de son existence ! Par conséquent, il est difficile de le considérer comme un motif du crime.

— Allez-vous malgré tout prendre contact avec l'ambassadeur de Russie à Vienne ?

— Uniquement avec l'accord du commandant en chef.

— Si la requête doit suivre la voie hiérarchique et passer par le ministère, grogna Bossi, cela va durer au moins six mois.

Le commissaire réfléchit un moment. Puis il dit :

— Débrouillez-vous pour apprendre à quelle heure le prince est rentré chez lui jeudi soir. Et s'il est ressorti plus tard.

— Je pourrais parler au personnel, proposa le sergent. Il est probable que les domestiques détestent les Troubetzkoï. L'un d'eux se fera à coup sûr un plaisir d'ouvrir la bouche.

— Dans ce cas, demandez-lui aussi si un petit tableau n'a pas fait surface dans les deux derniers jours et s'il n'a pas disparu sous un lit ou dans une armoire.

— Et que ferons-nous s'il s'avère que le Titien se cache au palais Contarini ?

Eh bien, nous aurons un sacré problème, pensa Tron. Parce que, bien entendu, on n'avait pas le droit de fouiller un consulat. Il se contenta de répondre :

— Nous déciderons le moment venu.

— L'hypothèse qu'un grand-prince commette un crime de ses propres mains et dérobe à cette occasion un Titien est grotesque ! décréta la princesse.

Peut-être un peu extravagante, convint Tron, mais pas davantage que les *fiori di zucchini* – des beignets de courgettes – que Massouda (ou Moussada) venait de servir et qui, cela dit, accompagnés de feuilles de sauge vertes, formaient sur son assiette une nature morte à l'odeur délicieuse.

— Mais d'un autre côté, poursuivit Maria (orientant de nouveau les réflexions culinaires de son fiancé dans leur direction initiale), Troubetzkoï aurait très bien pu penser qu'on ne soupçonnerait jamais un grand-prince.

Elle planta sa fourchette dans une fleur de courgette enveloppée de pâte et fixa Tron avec attention.

— Qu'avez-vous l'intention de faire ?

Le commissaire se demandait maintenant pour quelle raison la princesse s'intéressait autant à ce crime. Connaissait-elle le consul ? Ou peut-être la victime ? Non, impossible. Prenait-elle soudain goût à parler de son travail pendant le repas ? C'était fort peu vraisemblable. En outre, il se demandait depuis un petit moment déjà dans quel ordre il allait aborder les desserts. Devait-il commencer par le tiramisu (dont l'arôme de macaron lui chatouillait de loin les narines) et terminer par la pâte de groseilles ? Ou procéder dans l'ordre inverse ? Ou bien déguster les deux en même temps ? Une petite cuillère par-ci, une petite cuillère par-là... Qu'est-ce que Maria désirait savoir, au fait ? Ah oui ! Ce qu'ils avaient l'intention de faire. Tron releva les yeux.

— Nous allons vérifier l'alibi de Troubetzkoï. Bossi doit interroger le personnel.

— Et s'il ressort que la grande-princesse a en effet menti ?

— Dans ce cas, nous devons envisager la culpabilité de son mari. Pour cela, il nous faudra des preuves solides. Le témoignage des domestiques ne suffira pas.

— Le Titien ne serait-il pas une preuve solide ?

Tron hocha la tête.

— Si, bien entendu. Nous n'avons néanmoins pas le droit de perquisitionner chez eux. Troubetzkoï jouit de l'immunité diplomatique.

La princesse fronça les sourcils.

— En revanche, cette immunité n'arrêtera pas un cambrioleur, lâcha-t-elle au bout d'un petit moment sur un ton qui se voulait si anodin que le commissaire tendit l'oreille. Ce serait peut-être une idée. Un voleur dérobe le tableau et, comme par hasard, vous l'arrêtez à la sortie.

Tron (qui avait entre-temps opté pour la troisième solution, c'est-à-dire la consommation simultanée des deux desserts qui rappellerait sans doute le goût d'une *Sachertorte*¹) ne put s'empêcher de rire.

— Tu veux que je pousse un truand à s'introduire dans le palais Contarini ? Si jamais on l'apprend, je suis cuit.

Elle jeta un regard peu amène de l'autre côté de la table.

— On ne l'apprendra, objecta-t-elle d'un ton brusque, que si Troubetzkoï appelle la police. Or que veux-tu qu'il dise ? Qu'on lui a volé le Titien qu'il avait lui-même dérobé quelques jours auparavant ? Après avoir tué Kostolany ?

— En supposant qu'il soit bien l'auteur du crime, remarqua mollement le commissaire.

Il repoussa son assiette contenant les restes de fleurs de courgette et tourna la tête vers le buffet devant lequel les deux serveurs éthiopiens montaient la garde et où étaient posés à gauche le tiramisu et à droite la pâte de groseilles. Au fond, la solution simultanée n'était pas nécessairement la meilleure. Un véritable dilemme. Son front se gondola et ses épaules se haussèrent dans un geste indécis.

— J'ai des doutes, dit-il.

— Si tu as des doutes, reprit la princesse, tu n'as qu'à envoyer quelqu'un au palais Contarini pour éclaircir cette affaire. Quelle que soit l'issue, l'enquête n'en progressera que plus vite.

Puis elle ajouta encore – d'une voix un peu trop aiguë, presque trop forte, qui fit sursauter son fiancé : — Il n'y a pas de temps à perdre ! Un Titien ne peut quand même pas se volatiliser !

Mon Dieu, songea-t-il, pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

— Tu as parlé à la comtesse ?

Elle hocha la tête.

— Ta mère prétend que la reine assistera au bal si tu parviens à retrouver le tableau.

Elle laissa sa fourchette tomber bruyamment dans son assiette.

— Et la présence de Marie-Sophie de Bourbon résoudrait un petit problème. Depuis l'arrivée de Maximilien au Mexique, mes bons d'emprunt d'État ont certes repris de la valeur, mais ils sont loin d'avoir rapporté tout ce que j'en espérais. Cela signifie que l'Union bancaire de Vienne doit prolonger mes crédits. J'ai eu ce matin un entretien avec le directeur, M. Leinsdorf.

— Et il a accepté ?

— Il s'est montré prudent. En tout cas, nous avons également évoqué le bal.

Bien qu'elle fût inutile, Tron ne put s'empêcher de poser la question : — Tu as laissé entendre que la reine serait présente ?

Elle soupira.

— Oui, une erreur fatale car Leinsdorf compte rester à Venise au moins dix jours. J'ai donc été obligée de l'inviter. Maintenant, il attend que je le présente à la reine.

— Ce qui suppose que je retrouve le Titien d'ici là, dit Tron avec un sourire amer en s'appuyant contre le dossier de sa chaise. Est-ce que tu te rends compte de ce que tu exiges de moi ?

La réponse de la princesse partit comme un boulet de canon : — Juste que tu fasses ton métier ! Tu es commissaire du quartier de Saint-Marc où un tableau précieux a disparu. Le retrouver est ton devoir. Tu as même prêté serment, si je ne me trompe.

— Le sens de ce serment, répliqua Tron, n'était pas d'organiser des cambriolages pour garantir ta solvabilité.

Elle ne se montra pas convaincue par cet argument.

— Puis-je te rappeler qu'il s'agit aussi de restaurer le palais Tron ? Et que je vous ai déjà accordé des avances ?

— Puis-je te rappeler à mon tour, la contra le commissaire, que le nom de *Tron* vaut de l'or pour une verrerie ? C'est toi-même qui l'as affirmé. Là, il ne saurait être question d'avance.

La princesse répondit avec flegme :

— Si Leinsdorf ne prolonge pas mon crédit, je ne pourrai plus prêter d'argent à l'*Emporio della Poesia*.

Tron eut le sentiment désagréable qu'il n'y aurait pas de dessert ce soir-là — ni tiramisu ni pâte de groseilles. Du coin de l'œil, il nota que Massouda et Moussada s'étaient retournés par discrétion.

— C'est du chantage, dit-il.

Elle répondit d'une voix aussi impassible que son visage : — Ce n'est absolument pas du chantage. Je n'aurai pas l'argent, c'est tout.

— La comtesse avait donc raison d'affirmer que tu ferais bien d'économiser...

Maria fronça les sourcils.

— *Quand* a-t-elle dit cela ?

— Hier. Après la livraison des gondoles.

Les sourcils de la princesse se haussèrent d'un seul coup.

— Tu es donc au courant ?

Il hocha la tête.

— J'ai même eu le plaisir d'en tenir une dans mes mains.

Pourvu que son intonation ne parût pas ironique !

— Et alors ? demanda-t-elle avec un regard interrogateur.

— Ces gondoles présentent de nombreux avantages, déclara-t-il par précaution. Elles peuvent servir pour les cartes de visite, pour les pralines, les arêtes de poisson, les cure-dents, les plumes en acier. Ou comme cendriers, comme presse-papiers, comme coupelles à dessert...

— Tu as fini ? s'impacienta-t-elle.

Il toussota. Avait-il oublié quelque chose ? Ah oui !

— Et, bien entendu, comme décoration !

— En d'autres termes, tu les trouves affreuses ?

Tron secoua la tête.

— Je n'irais pas jusque-là. Cela dépend de...

Elle l'interrompit sans ménagement.

— Tu as raison, Alvisse. Elles *sont* affreuses. Mais elles remplissent leur fonction.

— Et vous allez commencer à les distribuer lundi ? Aux hôtels, aux cafés, à la Lloyd ?

Elle acquiesça.

— Nous avons aussi pensé à la Kommandantur et au commissariat de police.

Elle lui jeta un coup d'œil sombre.

— Nous espérons que tu accepterais de nous aider.

Tron craignait depuis le début que le sujet ne resurgisse.

— J'en ai déjà discuté avec la comtesse, dit-il.

— Et alors ?

Il prit son courage à deux mains.

— Qu'en est-il de l'argent pour l'*Emporio* ?

À son grand soulagement, elle parut presque amusée.

— C'est du chantage, répliqua-t-elle. Qu'en est-il du commissariat de police ?

Il soupira.

— D'accord, je vais en parler à Spaur.

— Combien te faut-il ?

— Deux cents florins.

La princesse plissa le front.

— C'est une somme !

— Cette fois, les frais d'impression sont beaucoup plus élevés que d'habitude, expliqua-t-il. Le tirage passe de cinq cents à trois mille.

Il enregistra avec satisfaction sa mine stupéfaite. Elle haussa les sourcils, tourna vers lui ses yeux verts et manifesta un intérêt qui le remplit d'une plus grande satisfaction encore. Il avait mis longtemps à deviner qu'elle était la lectrice la plus assidue de l'*Emporio della Poesia* – ce qu'elle n'aurait d'ailleurs jamais avoué.

— Et comment as-tu fait ?

Il sourit.

— Le commandant de place m'a annoncé de nouveaux poèmes. Il a lui-même été surpris du succès de ses vers maladroits dans le précédent numéro. À présent, il y a pris goût.

— Tu vas imprimer ses poèmes ?

— Bien entendu ! Premièrement, il musèle la censure et nous pouvons de nouveau publier Baudelaire. Deuxièmement, il m'a promis que le bureau de la

logistique à Vienne en commanderait deux mille cinq cents exemplaires.

— Dans ces conditions, l'*Emporio della Poesia* va se transformer en revue de propagande pour la monarchie des Habsbourg.

— À laquelle j'ai prêté serment, comme tu l'as si bien rappelé tout à l'heure. En outre, je ne choisis pas mes clients.

— Et que vas-tu faire quand la Vénétie sera rattachée à l'Italie ?

— Tu ne vas pas t'y mettre à ton tour ! répliqua le commissaire. Le calme règne. Quelques individus se promènent avec une cocarde à la boutonnière, mais c'est tout.

— Plus personne ne manifeste car tout le monde est convaincu que le départ des Autrichiens n'est maintenant qu'une question de temps.

— Tu veux que je renonce à un tirage supplémentaire de deux mille cinq cents exemplaires juste parce qu'un jour nous dépendrons de Turin ?

Elle haussa les épaules.

— C'est à toi de savoir. En tout cas, ces poèmes militaires sont abominables.

— Ils ont valu à Toggenburg une lettre bienveillante de François-Joseph. Il la sort à la moindre occasion. Spaur écume de rage et prépare sa vengeance.

— Sous quelle forme ?

— Il m'a promis une nouvelle.

— Une nouvelle ?

— Un court récit.

— Je sais ce qu'est une nouvelle, répliqua-t-elle. Je croyais juste que l'*Emporio* publiait seulement des poèmes.

— En principe, oui, admit-il. Mais Spaur est fermement résolu à battre le commandant de place sur le terrain de la prose. Grâce à un bijou de style. Je dois en apprendre plus demain au cours d'un déjeuner au *Danieli*.

— Quel sera le menu ?

— Si je le savais d'avance, je me tuerais.

La princesse s'empara de son étui à cigarettes et jeta un coup d'œil furtif par-dessus la table.

— Si tu as de toute façon l'intention de te tuer, Alvisé, tu pourrais peut-être commencer par t'introduire dans le palais Contarini.

Le *Danieli* avait connu des jours meilleurs, estimait lord Duckworth. Non que le service et la cuisine se fussent dégradés : le chef de rang en queue-de-pie qui venait de le servir aurait satisfait aux exigences les plus sévères d'un club londonien et son tendron de veau était sublime. Mais le niveau de la clientèle avait incontestablement baissé. Ces cohortes de Russes et de Polonais avec leurs barbes immenses qui en prenaient à leurs aises dans le restaurant – une horreur ! Et ces Américains – de *New Yaak* et de *Baasten*. Rien que leur prononciation – une horreur ! Lord Duckworth se rappelait vaguement un événement désagréable arrivé à *Baasten*, une *paardy* qui avait très mal tourné. En traversant la salle pour gagner sa table, il n'avait repéré que deux couples d'Anglais. Le reste de la clientèle se composait d'étrangers – ce qui, par malheur, était difficile à éviter hors du Royaume-Uni, mais ne manquait pas de le gêner à chaque fois.

Le comble était malgré tout les deux individus installés juste à côté de lui. Dans un premier temps, un homme rondouillard d'un certain âge avait pris place à la table voisine. Il portait un béret en velours dans les tons rouges qui se mariait à la perfection avec sa chemise bleu clair et sa cravate jaune à pois roses. Manifestement, il s'était déguisé en artiste. Puis quelques minutes plus tard, lord Duckworth avait vu apparaître – mais oui ! – l'individu à la redingote élimée qu'il avait rencontré le samedi précédent dans cette boutique de l'autre côté de la place. Tous deux s'entretenaient dans une langue qui n'était ni du français ni de l'italien et qu'il finit par identifier comme étant du polonais.

Tout cela ne manquait pas de l'inquiéter, d'autant que le faux artiste à béret l'avait observé plusieurs fois à la dérobée. Lord Duckworth s'était efforcé de les ignorer, mais n'arrivait pas à s'empêcher de les surveiller mine de rien, incapable de résister à la fascination morbide qui se dégageait de ce couple de criminels. Peut-être étaient-ils en train de projeter un gros coup ici même, au *Danieli* ? Lord Duckworth se demanda s'il ne ferait pas mieux de confier la précieuse sanguine qu'il venait d'acquérir au coffre-fort de l'hôtel. Après mûre réflexion, il préféra l'idée de la dissimuler sous son matelas. Au bout du compte, il n'était pas exclu que le personnel soit de mèche avec les voleurs. Quand on les servit enfin – un plat se composant de morceaux de viande à

l'aspect gélatineux, nageant dans une sauce marron –, lord Duckworth jugea opportun de boire son café à l'abri du *Times* grand ouvert.

— Des *flaki* ! annonça le commandant de police d'une voix excitée au moment où le chef de rang souleva la cloche argentée du plat qu'il avait posé sur la table.

Le commissaire découvrit alors une espèce de bouillon dans lequel nageaient des bouts d'intestin de couleur claire aux reflets verdâtres.

— Au fond, poursuivit Spaur, les *flaki* sont la variante polonaise des tripes à la mode de Caen.

Tron n'avait encore jamais entendu parler des tripes à la mode de Caen, mais il était ravi d'apprendre que les *flaki* constituaient une variante polonaise d'un plat français.

Le commandant de police raffolait d'abats. Il aimait les soupes épaisses au cou d'oie, les panses délicieuses, les cœurs entrelardés, les tranches de foie panées et les œufs de cabillaud sautés. Son plat préféré demeurerait cependant les rognons d'agneau grillés qui offraient à son palais le goût subtil d'un relent d'urine. Les rognons d'agneau remontaient au lundi précédent. Tron les avait avalés par devoir en se demandant s'il ne ferait pas mieux de quitter la police et d'exercer une activité commerciale pour le compte de la princesse.

— Mais avant cela, buvons une bonne Wyborowa, commissaire !

Spaur tenait une bouteille dans la main droite et, dans la gauche, un verre qu'il tendit au-dessus de la table.

— Après, les *flaki* glissent tout seuls.

Tron remarqua sans surprise la chemise bleu ciel et les pois roses sur la cravate jaune de son supérieur. Depuis sa rencontre avec Mlle Violetta – une jeune figurante du théâtre Malibran – six mois auparavant, le commandant s'était métamorphosé. Ses cheveux gris étaient devenus châains du jour au lendemain. Sa redingote noire mal taillée avait disparu au profit de chefs-d'œuvre de couture, crème, volontiers coordonnés à des chemises et des cravates aux couleurs vives. En revanche, Tron n'avait encore jamais vu le béret dans les tons rouges que le commandant arborait ce jour-là. Sans doute s'agissait-il d'un cadeau de Mlle Violetta. Elle aimait voir en lui un artiste et Spaur s'efforçait de correspondre à cette image.

— J'ai lu ce matin votre rapport sur le crime au palais da Lezze, lâcha-t-il une demi-heure plus tard, lorsqu'il ne resta plus qu'une cuillerée de tripes dans le plat en argent. À vrai dire, j'étais déjà au courant, ajouta-t-il avec une mine pincée. Hier, nous avons rencontré Troubetzkoï sur la place Saint-Marc. Le grand-prince a adressé un compliment charmant à Mlle Violetta. Imaginer cet homme mêlé à un meurtre est ridicule. J'espère que Toggenburg n'aura pas vent de votre visite grossière au palais Contarini. Sinon, il me tiendra à nouveau un discours sur l'importance de relations pacifiques entre l'Autriche et la Russie. Ce qui – ajouta-t-il à voix basse après une nouvelle gorgée de Wyborowa – m'évoque un autre sujet qui ne devrait pas revenir aux oreilles

du commandant de place.

Il se pencha sur le reste de *flaki* dans son assiette.

— Pouvez-vous vous arranger pour cacher à Toggenburg que je collabore moi aussi au prochain numéro de l'*Emporio della Poesia* ?

Tron hocha la tête.

— Cela devrait pouvoir se faire.

— Dans ce cas, je bénéficierais d'un effet de surprise. Comparés aux qualités poétiques de ma nouvelle, ses vers de mirliton devraient faire piètre figure. Voilà du moins comment Mlle Violetta a décrit ma stratégie. Combien de temps ai-je à ma disposition, commissaire ?

— Le prochain numéro paraît en octobre. Il nous faut les manuscrits fin août.

— Je devrais y arriver. Dans une nouvelle, il n'y a pas de... euh... rimes, n'est-ce pas ?

Spaur lança un regard incertain à son subalterne.

— Non, la prose ne rime pas.

— C'est bien ce que je pensais, reprit-il en hochant la tête avec satisfaction. Malgré tout, il reste un petit problème.

— Lequel ?

— L'action, lâcha-t-il dans un soupir. Et les personnages.

Il attrapa son verre et examina le liquide transparent d'un air sombre.

— Je manque d'inspiration, avoua-t-il. Vous n'auriez pas une suggestion ?

Tron se demanda pourquoi le commandant ne plagiait pas à nouveau — comme il l'avait fait pour les vers publiés dans le dernier numéro de l'*Emporio*. Il fixa le béret de Spaur et dit sans réfléchir :

— Que diriez-vous de choisir un artiste comme protagoniste ? Un écrivain d'un certain âge par exemple ?

Le visage de Spaur, rouge comme une tomate après tant de vodka, s'éclaircit brusquement.

— Très bien !

— Cet écrivain, poursuivit le commissaire, pourrait venir à Venise et...

Et quoi ? Faire un tour en gondole ? Non, c'était trop banal. Boire un café au *Florian* ? Cela aussi manquait de force dramatique. Faute de mieux, il finit par suggérer :

— ... tomber amoureux...

Dans le principe, l'idée n'était pas mauvaise. Mais de qui pouvait bien tomber amoureux cet écrivain d'un certain âge ? D'une femme de chambre ? D'une comtesse ? Le regard de Tron tomba sur le verre de Wyborowa.

— ... d'une jeune Polonaise !

Le scénario lui paraissait un peu tiré par les cheveux, mais Spaur ne semblait pas partager son opinion.

— Continuez, commissaire !

— Seulement, avant de lui déclarer son amour...

Il fallait à tout prix un élément dramatique. Mais quoi ? Il se noie ? Il a une

attaque ? Il meurt d'intoxication ? On aurait dit que cette Wyborowa réduisait ses capacités mentales.

— Il meurt du choléra !

Bon, il aurait pu trouver plus original, mais c'était mieux que rien. Spaur ne voyait pas les choses sous cet angle. Il écarquillait les yeux, admiratif. Après une copieuse rasade pour se remettre de ses émotions, il demanda :

— Vous avez de quoi écrire, commissaire ?

— Bien entendu, baron.

Tron glissa la main dans la poche intérieure de sa redingote. Le commandant adorait dicter des ordres, tel un chef d'état-major. C'est pourquoi son subalterne avait toujours un carnet sur lui.

— Dans ce cas, reprit son supérieur, je vais vous indiquer quelques mots-clés.

Il pencha la tête en arrière, avança les lèvres de façon artificielle et roula les yeux vers l'intérieur avec un air de profonde réflexion. Au bout d'un moment, il dit :

— Écrivain d'un certain âge. Notez, commissaire !

Tron, soudain pris de nausée, hocha la tête et se hâta d'obtempérer.

Le commandant se plongea de nouveau dans une profonde réflexion accompagnée de roulements d'yeux, qu'il n'interrompit que pour déguster une nouvelle gorgée de Wyborowa. Puis il ordonna, la tête penchée en arrière et les yeux rivés sur le plafond :

— Amour. Notez, commissaire !

Tron écrivit le mot *amour* dans son carnet. Fini ? Sans doute pas. À présent, Spaur fermait les yeux – selon toute vraisemblance pour favoriser sa concentration – et fredonnait. Puis, après avoir rouvert les paupières, il lâcha :

— Choléra !

Ce que Tron inscrivit aussitôt.

Le commandant s'essuya le front avec sa serviette et fixa son subalterne. On aurait dit un homme qui venait d'achever un travail épuisant.

— Vous avez noté, commissaire ?

Tron hocha la tête dans un geste d'approbation.

— Écrivain, amour, choléra.

— Exact ! s'exclama Spaur en se penchant au-dessus de la table avec une énergie surprenante et en se frottant les mains avec entrain. Bien, maintenant, vous n'avez qu'à esquisser un plan grossier à partir de ces mots-clés. Je me chargerai de la mise en forme.

Lord Duckworth s'était risqué à jeter un regard par-dessus son journal à intervalles réguliers. Il dut ainsi reconnaître qu'il s'était trompé en ce qui concernait la langue des deux voleurs. Ils ne parlaient pas polonais, mais argot ! La langue des malfaiteurs ! À la fin de leur conversation, le gros déguisé en artiste avait dicté quelques mots-clés au pouilleux – des mots sans doute graves car le pouilleux (probablement le subalterne du premier) pâlisait un

peu plus à chacun d'entre eux. Le truand au béret devait projeter un gros coup – si gros que l'autre blêmissait rien qu'à les noter. Lord Duckworth songea un instant à prévenir la police, mais préféra au bout du compte renoncer à cette idée. Il avait de toute façon l'intention de partir le lendemain pour Trieste. Mieux valait ne pas mettre son nez dans les affaires des autochtones.

Bien que Tron, après une demi-douzaine de Wyborowa, eût la sensation désagréable de marcher dans la guimauve, il parvint à traverser la salle du restaurant sans incident majeur. À sa grande satisfaction, personne ne lui adressa la parole. Deux collègues du contrôle fiscal le saluèrent d'un simple hochement de tête. Oreste Nava, le portier en chef, se contenta d'une révérence servile à son passage. Néanmoins, il s'était réjoui trop tôt. Trois pas avant d'atteindre la porte à tambour (toute récente) du *Danieli*, une voix vibrant d'excitation s'éleva dans son dos : — Commissaire Tron ?

Il s'arrêta, mort de peur, et réussit à se retourner sans perdre l'équilibre. Pendant un instant, il s'attendit à découvrir un serveur que Spaur aurait lancé à ses trousses avec un nouveau mot-clé (gondole ? clair de lune ?). Mais il s'agissait du (nouvel) aide-portier du *Danieli*, un gamin à la Dickens, aux cheveux blonds tirant sur le roux, qui lui tendait un billet parfumé.

Le message bleu clair (la comtesse l'aurait qualifié sans hésiter de *charmant*) portait dans le coin supérieur gauche, sous une petite couronne d'or en relief, le nom de Sivry dont Tron savait qu'il était — contrairement à la plupart des œuvres qu'il vendait — on ne peut plus authentique. Le marchand d'art le priait, avec une insistance non moins authentique, de passer le voir dès la fin de son déjeuner avec Spaur (le monde entier semblait être au courant qu'il dégustait des abats avec son supérieur tous les lundis au *Danieli*).

Lorsqu'il entra dans la boutique de l'autre côté de la place, Sivry se tenait devant un chevalet et examinait, les yeux luisants, une peinture à l'huile de petit format. Comparé au billet doux par lequel il l'avait invité, son accueil se révéla plutôt désinvolte.

— Regardez-moi cela, commissaire ! s'exclama-t-il d'une voix frémissante.

Il saisit le bras de Tron de sa main manucurée avec soin et l'attira vers le chevalet. Il s'attendait de toute évidence à un commentaire, mais son visiteur était trop troublé pour dire quoi que ce soit. Était-ce pour cela qu'il l'avait dérangé ? Pour parler d'art ?

Le tableau représentait l'ascension d'une montgolfière vue depuis le portique de la Douane de mer, même si l'artiste s'était plus concentré sur le dos des spectateurs que sur le ballon lui-même, qui flottait dans le ciel au-dessus du canal de la Giudecca et demeurait par conséquent assez petit. Le

trait était léger, à la fois sûr et nerveux, ce qui conférait à la toile un caractère d'esquisse, mais en même temps une vie formidable. Tron, qui n'avait jamais envisagé de jouer les connaisseurs en présence de Sivry, se risqua à suggérer :
— Guardi ?

Le marchand hocha la tête.

— Exact, commissaire. Il s'agit de l'aérostat du comte Zambeccari. Rien qu'à Venise, on compte une demi-douzaine de copies. Mais, ce matin, j'ai réussi à mettre la main sur l'original ! s'exclama-t-il dans un ricanement de triomphe.

Ce qu'il avait à coup sûr caché au vendeur. Tron fut obligé de rire. Il fallait reconnaître qu'un original constituait un petit miracle dans la boutique de Sivry.

— Est-ce pour cette raison que vous m'avez prié de passer ? Pour admirer votre authentique Guardi ?

Le Français secoua la tête et retrouva tout à coup son sérieux.

— Non, mais à cause d'une scène que j'ai observée de ma chambre cette nuit.

Tron savait qu'il avait emménagé quelques années plus tôt dans une maison donnant sur le canal de la Giudecca – juste devant la Fondation des Incurables. Ni ce nom aux sonorités malsaines ni les nombreux voiliers et bateaux à vapeur amarrés sur deux rangs ne semblaient le déranger.

— Êtes-vous au courant, poursuivit-il, que Troubetzkoï possède un brick sur le quai en face de chez moi ?

Tron esquissa une grimace incrédule.

— Troubetzkoï, un brick arrimé aux Zattere ? Vous êtes sûr ?

Sivry hocha la tête.

— Je l'ai appris par hasard il y a un mois. Par un inspecteur des douanes qui encaisse les droits de port sur le quai. Le brick est arrivé il y a trois mois, avec un équipage russe, et n'a plus bougé depuis.

— Où sont les hommes ?

Le Français haussa les épaules.

— Aucune idée. Peut-être repartis en Russie. En tout cas, pas à bord. Le *Karenine* est un vaisseau fantôme.

— Et pourquoi me parlez-vous de cela maintenant ?

Il sourit.

— Parce qu'il a reçu de la visite la nuit dernière. Peu après minuit. Un homme portant un objet plat sous le bras. Comme je n'arrivais pas à dormir, je regardais par la fenêtre. Si la lune n'avait pas brillé, je n'aurais rien vu.

— Un objet gros comme un plateau à petit déjeuner ?

— Oui, à peu près.

— Et que s'est-il passé ?

— L'individu a disparu dans les cales. Lorsqu'il en est ressorti pour regagner le ponton, il...

— ... n'avait plus le paquet ! Il l'avait laissé à bord.

— Vous m'arrachez les mots de la bouche, commissaire. Bien sûr, j'ignore le contenu du paquet et l'identité de l'homme en question. Mais je suppose que vous en arriverez aux mêmes déductions que moi.

— À savoir ?

— Que Troubetzkoï a commis le crime et dérobé le Titien. Et qu'il l'a mis en sécurité. Sans doute que votre visite l'a rendu nerveux.

— J'ai laissé entendre que la police pourrait entreprendre une perquisition. Sivry sourit de nouveau.

— Perquisition tout à fait impossible, bien sûr. Peu importe, Troubetzkoï ne voulait courir aucun risque. Je suppose qu'il vous a servi un alibi parfait.

Le commissaire hocha la tête.

— Sa femme a prétendu qu'il était rentré au moment du crime et n'était plus ressorti ensuite.

— Vous allez sûrement vérifier.

— Bossi s'en occupe. Par ailleurs, le grand-prince a avoué avoir encaissé des commissions. Il a réagi avec un calme olympien à cette accusation. Je n'ai pas eu l'impression qu'elle constitue un motif de crime valable. Il tient le dossier destiné à l'ambassadeur de Vienne pour une rumeur lancée par Kostolany. Spaur non plus n'est pas chaud pour que nous poursuivions cette piste.

— Qu'a-t-il dit ?

— Que le consul est une vieille connaissance de Toggenburg. Et qu'il ne veut pas avoir de problèmes avec le commandant de place.

Le propriétaire de la galerie hocha la tête d'un air absorbé.

— Vous ne pouvez donc pas prendre le risque de fouiller le bateau.

— À moins que nous ne soyons vraiment sûrs que le Titien se trouve à bord. Si nous découvrons le tableau, Troubetzkoï est fichu. À ce moment-là, le caractère illégal de la perquisition ne jouera plus aucun rôle.

— Qu'avez-vous l'intention de faire ?

Bonne question, songea Tron. L'idée de s'introduire à bord du *Karenine* en pleine nuit, de forcer une serrure probablement fragile et de confisquer le Titien le tentait beaucoup. D'un autre côté, cette entreprise nocturne pouvait mal tourner. Il haussa les épaules.

— Je vais en discuter avec mon sergent. Il doit déjà m'attendre au commissariat. Si la grande-princesse a menti, cela change la donne.

Assis de l'autre côté du bureau de Tron, Bossi semblait avoir accordé ce jour-là une attention particulière à son apparence extérieure. Pas un grain de poussière ne déparait son uniforme brossé le matin même. Ses bottes luisaient comme deux miroirs. Et son casque de police, incliné vers l'arrière en dépit du règlement, lui donnait un air audacieux. Le commissaire songea qu'il ressemblait à un policier italien dans une opérette française. On aurait dit qu'il allait se mettre à chanter. En *do* majeur ? Le ton héroïque ? Toutefois, il se contenta de parler. Quoique d'une voix chantante.

— Mlle Alberoni est un témoin des plus précieux, dit-il en guise d'introduction.

— Mlle Alberoni ?

Tron n'avait pas la moindre idée de qui il voulait parler.

— La demoiselle qui nous a ouvert chez les Troubetzkoï, expliqua-t-il. Je l'ai croisée hier par hasard sur la place Saint-Marc et l'ai abordée à cause de notre affaire.

Il poussa un soupir et laissa tomber un regard rêveur sur l'arête du bureau.

— Quand elle rit, de petites fossettes se dessinent aux coins de sa bouche. Son profil a quelque chose...

Il soupira de nouveau, inspira et laissa la phrase en suspens.

En tout cas, pensa Tron, le visage de Bossi avait quelque chose d'extrêmement absent – un peu comme l'expression de Titania après la potion magique de Puck dans *Le Songe d'une nuit d'été*. La Saint-Jean était-elle déjà passée ? Il ne se rappelait jamais la date. Il dit sur un ton plus sec qu'il ne le voulait : — Venez-en aux faits, sergent.

Bossi sursauta et s'éclaircit la gorge pendant plusieurs secondes.

— Mlle Alberoni a vu Troubetzkoï sortir du palais peu avant neuf heures. Il est revenu vers onze heures et demie. Puis elle a entendu une terrible dispute entre les époux.

Les sourcils de Tron se haussèrent soudain. Cela signifiait que l'alibi du grand-prince ne valait rien ! Au fond, ce n'était pas une vraie surprise.

— Donc, sa femme a menti, constata-t-il.

— Cela ne fait aucun doute, l'approuva Bossi qui suggéra aussitôt un plan de bataille. À présent, il suffit de faire sortir le Titien du palais Contarini.

Puis d'ajouter sur un ton professionnel :

— Je pourrais sans peine approfondir mes relations avec Mlle Alberoni.

Ce qui n'était pas une vraie surprise non plus. Tron sourit.

— Ce ne sera pas nécessaire, sergent.

Il lui rapporta alors la discussion qu'il avait eue avec Sivry.

— Donc, par précaution, Troubetzkoï a déplacé le tableau, conclut Bossi, la mine songeuse. La menace de perquisition l'a effrayé.

Il s'adossa à sa chaise et fixa un moment le plafond.

— Si l'équipage est reparti, je pourrai peut-être...

Le commissaire l'interrompit d'un geste ferme.

— Non, sergent. Réfléchissez ! Le *Karenine* mouille à quelques pas de la caserne des chasseurs croates qui passent leurs nuits à déambuler deux par deux devant la Fondation des Incurables. Le risque serait trop grand. En outre, nous ne sommes même pas sûrs que l'homme aperçu hier soir sur le bateau soit le grand-prince.

— Mais nous disposons d'une *chaîne d'indices* presque parfaite, commissaire !

Tron avait prévu que Bossi emploierait cette expression.

— Nous avons un motif plausible, un faux alibi et un changement de

cache. Que voulez-vous de plus ?

Le commissaire secoua la tête.

— Ce ne sont que des rumeurs et des spéculations, sergent. Le fait que Troubetzkoï soit ressorti la nuit du crime n'implique pas pour autant qu'il ait tué Kostolany.

— Mais quelle raison la grande-princesse avait-elle de nous mentir ?

Tron haussa les épaules.

— Je l'ignore, Bossi. Il peut y en avoir des milliers. Tout ce que je sais, c'est que nous avançons sur un terrain miné.

— Que faire dans ce cas ?

— Rendre une nouvelle visite au consul, l'informer que son alibi ne tient pas et lui apprendre que quelqu'un l'a vu hier soir déposer un paquet à bord du *Karenine*.

— Nous y allons au bluff ?

Tron acquiesça.

— Si nécessaire, nous lui proposerons un marché. Il nous rend le tableau et nous le laissons courir. De toute façon, nous ne pouvons pas l'arrêter. D'un point de vue officiel, nous n'avons même pas le droit d'ouvrir une enquête contre lui sans prévenir le ministère à Vienne.

Bossi s'obstina :

— L'idéal serait quand même de saisir le Titien sur le bateau.

— Quelle excellente idée ! s'exclama la princesse, de bonne humeur.

Elle attrapa un carré noisette¹ dans la coupe en argent posée sur la petite table à côté de sa méridienne et fixa le commissaire, les yeux brillants. La présence du Titien à bord du Karenine la transportait. Elle ne voulait rien savoir de l'objection timide formulée par son fiancé qui lui avait fait remarquer que personne ne pouvait garantir cette simple supposition.

— Si tu le souhaites, poursuivit-elle avec entrain, tu peux prendre ma gondole. Moussada n'a qu'à t'accompagner. De cette manière, tu ne seras pas obligé de porter toi-même le tableau. Dois-je te prêter des outils ou penses-tu trouver le matériel nécessaire à bord ?

Elle jeta un coup d'œil à l'extérieur.

— J'espère qu'il ne va pas se mettre à pleuvoir.

Les fenêtres donnant sur le Grand Canal étaient béantes. Tron put ainsi constater que les craintes de Maria étaient justifiées. Le ciel s'était couvert. Au fond, pensa-t-il, tant mieux. Il n'avait pas besoin d'un clair rayon de lune. Sans le vouloir, il lâcha :

— À t'entendre, on dirait que je vais chercher une livre de fromage. Puis-je te rappeler qu'il s'agit d'un cambriolage ? Sur un bateau jouissant selon toute vraisemblance du statut d'exterritorialité ? Sur lequel je n'ai le droit de monter qu'avec l'autorisation du consulat de Russie ?

— Je ne vois pas où est le problème, le rassura la princesse. Tu grimpes à bord, tu t'empares du tableau et tu t'évanouis dans la nature. Ensuite, Troubetzkoï est pieds et poings liés. Et la reine de Naples t'en sera reconnaissante à jamais.

Elle le dévisagea, la mine ravie, comme si elle voyait un des Rois mages muni d'une coupe d'encens.

— Si Spaur l'apprend, je suis mort.

— Pourquoi veux-tu qu'il l'apprenne ?

— Je pourrais me faire prendre.

— Par qui ?

— Par une patrouille. L'est de Dorsoduro grouille de soldats.

— Si ce sont des chasseurs croates, tu n'auras qu'à en parler à Palffy et lui exposer ta situation. Le problème sera résolu.

— C'est ce que tu crois ! Le lieutenant-général sera au lit et l'officier de service refusera d'aller le réveiller à cause d'un malheureux cambrioleur. De plus, nous ne savons même pas si Palffy séjourne à Venise en ce moment.

— Dis à cet officier que tu es le commissaire de Saint-Marc et que tu enquêtes sur une affaire très délicate. Il te relâchera.

— Il me confiera tout au plus à la police de Venise. Non sans avoir écrit au préalable un rapport qui atterrira sur le bureau de Spaur. En outre...

— En outre quoi ?

Le ciel au-dessus du Grand Canal avait continué de s'obscurcir. Tron ne put s'empêcher de penser à ces romans de gare où le temps correspondait toujours à l'humeur des personnages. Il dit en soupirant :

— En outre, j'ai un mauvais pressentiment.

— Personne n'exige de toi que tu te sentes bien au moment de commettre un cambriolage !

La princesse piocha un nouveau *carré noisette* dans la coupe en argent et le fit disparaître dans sa bouche. Tron secoua la tête.

— Ce n'est pas ce que je veux dire.

— Que veux-tu dire alors ?

— Qu'un brick sans surveillance ne me paraît pas la meilleure cachette pour un Titien, déclara-t-il. Troubetzkoï pourrait être tenté de le déplacer une deuxième fois. Et je n'ai guère envie de le croiser à bord de son bateau.

— Il faudrait vraiment beaucoup de malchance pour que tu tombes sur lui juste à ce moment-là. Tu n'as qu'à prendre Bossi si tu as peur !

— S'il nous arrive quoi que ce soit, sa carrière est fichue. Je refuse d'assumer une telle responsabilité.

Quant à sa propre carrière, personne ne semblait s'en soucier. Il se leva.

— Tu pars ?

Maria haussa les sourcils.

— Je vais chercher ma lanterne sourde et mes rossignols au palais Tron.

— Prends au moins la gondole !

Il refusa avec entêtement.

— Non, je préfère y aller à pied.

Lorsqu'il s'engagea dans la ruelle derrière le palais Balbi-Valier, le commissaire constata que la petite brise venant de l'est s'était métamorphosée en un vent puissant qui sentait la pluie. Pourtant, ce vent ne soufflait pas sur la ville un air marin, mais au contraire une odeur putride. Arrivé sur le campo della Carità, Tron s'arrêta et pencha la tête en arrière. Non, ce n'était pas une prairie céleste parsemée d'or lumineux qui s'offrait à sa vue, mais une impénétrable couche noire. Cela ne pouvait signifier qu'une chose : un épais plafond nuageux s'était glissé sous la lune et les étoiles. Il ne voyait certes pas les nuages, mais il les imagina cependant en train de s'amasser au-dessus de la lagune, denses et annonciateurs de malheur.

1- Tous les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (*N.d.T.*)

Il avait enveloppé ses bottes dans deux chiffons, une astuce toute simple, découverte dans un roman, pour se déplacer sans bruit sur le pavé. Sa pèlerine noire était un peu chaude pour la saison, mais elle le rendait quasiment invisible. De plus, elle était assez large pour abriter le tableau au cas où l'orage bloqué à l'est de la lagune se déciderait enfin à s'abattre sur la ville et à y répandre une averse violente. Le pistolet qu'il avait emporté n'était pas chargé. Il avait renoncé aux cartouches. Les armes à feu causaient un boucan d'enfer, tiraient les voisins du sommeil et lui paraissaient en fin de compte primitives, juste bonnes pour les crétins. Néanmoins, il pouvait se révéler utile en cas d'imprévu de pointer son arme sur un adversaire et d'abaisser le chien.

Minuit sonna quand il atteignit la Fondation des Incurables. Le vent dont les étroites ruelles de Dorsoduro l'avaient protégé jusque-là le cingla soudain avec violence, transportant de l'écume et de l'air salé à la surface du canal de la Giudecca. Il ne voyait pas grand-chose, mais entendait les coques des bateaux cognant contre les piquets auxquels ils étaient attachés. Les mâts des voiliers se balançaient comme les arbres d'une forêt fantomatique dans un reste de lumière éclairant le ciel.

Le *Karenine* – coincé entre deux lourds bateaux de marchandises et pourtant aisément repérable – était arrimé par l'arrière. Il n'eut donc aucun mal à y grimper. Une fois sur le pont, il s'avança avec prudence en tâtonnant le long du bastingage, prêt à trébucher à tout instant. Lorsqu'il eut dépassé le gouvernail, il aperçut une lueur. Elle provenait du hublot de la cabine principale – un faible feu follet s'élevant et s'abaissant au gré des mouvements paresseux de la coque. Il s'arrêta au niveau du poste d'équipage qui lui arrivait à hauteur des hanches. Là, il s'agenouilla et approcha lentement la tête vers le hublot.

Ce qu'il découvrit ne le surprit guère. Le grand-prince – dont il ne distinguait que le dos – était penché au-dessus de la table. Il semblait plongé dans la contemplation d'un objet baignant dans la faible lumière d'une lampe sourde qu'il tenait à la main. Il n'était pas difficile d'imaginer ce qu'il examinait. Il ne pouvait s'agir que du Titien.

Il se releva sans bruit et nota avec satisfaction que son pouls, qui s'était accéléré à la vue du grand-prince, avait retrouvé son rythme normal. Peut-être

était-il aussi calme, pensa-t-il, parce qu'il s'était attendu à le trouver ici. S'il ne commettait aucune erreur, son intervention ne devait pas durer plus de cinq minutes.

Arrivé sur les marches de l'échelle qui menait à la cabine, il enfila le bas sur sa tête, sortit le pistolet de sa poche et défonça la porte d'un grand coup de pied. Troubetzkoï, mort de peur, serait incapable de la moindre idée claire, pour ne pas parler de se défendre. Il disposait par conséquent d'assez de temps pour s'emparer du tableau et déguerpir.

Sa rétine mit une petite seconde, et son cerveau un peu plus longtemps, à enregistrer que le grand-prince avait disparu. Il leva son arme, sa main gauche enserrant son poignet droit. Sa tête, son corps et ses bras tournaient d'un seul tenant. Pourtant, la seule chose qu'il parvenait à distinguer dans la pénombre était le Titien posé sur la table, dans la lueur de la lampe sourde que Troubetzkoï tenait encore à la main quelques instants plus tôt.

Dès qu'il perçut un mouvement derrière lui, il fit volte-face. Mais trop tard. Il ne vit ni le bâton qui jaillit de l'obscurité pour s'abattre sur sa main droite ni le pied qui lui percuta la hanche. Il esquissa une rotation vers la gauche, perdit l'équilibre et s'effondra. Sa dernière sensation se réduisit à la douleur éprouvée au moment où sa tête cogna contre le sol. Aussitôt, une obscurité bienveillante lui envahit l'esprit. Il perdit connaissance.

— Merci de ne pas avoir tiré, sergent, dit le commissaire cinq minutes plus tard.

Allongé sur le sol de la cabine dans sa pèlerine noire, Bossi gémissait tout bas. Tron avait constaté avec soulagement qu'il revenait à lui : ses paupières avaient frêmi avant de s'ouvrir, puis il avait jeté autour lui un regard vide, imbécile, et enfin, reconnaissant les lieux, s'était mis à toussoter de honte.

— Jusqu'à votre arrivée, tout allait pour le mieux, sergent.

— Que s'est-il passé ? demanda Bossi en redressant la tête pour se frotter le crâne.

Le commissaire fut obligé de rire.

— J'ai maîtrisé un homme masqué et armé d'un pistolet, qui s'imaginait apparemment que je ne l'avais pas remarqué. Son arme m'a rendu nerveux.

— Elle n'était pas chargée, commissaire !

— Comment voulez-vous que je le sache ? objecta Tron. Je ne pouvais pas deviner non plus que vous feriez irruption sur le bateau. Vous pouvez vous lever ?

Il n'avait pas l'intention de le plaindre – ni de le rabrouer, d'ailleurs.

Le sergent se redressa avec précaution et, une fois assis, enfouit le bas et le pistolet dans la poche de son manteau. Ensuite, il se remit debout et s'approcha de la table, où se trouvait toujours le tableau, d'un pas chancelant. Pendant un moment, son regard resta fixé sur le portrait. Puis il se tourna vers son supérieur :

— C'est le Titien ?

Tron hocha la tête.

— Marie-Madeleine en personne. L'œuvre est même signée.

— Donc, Sivry avait raison.

— Sivry n'a jamais affirmé que Troubetzkoï avait transporté ici le Titien, le contredit Tron. Nous avons juste eu de la chance. C'était pile ou face.

— Que faire maintenant ?

— Nous allons rendre une deuxième visite au grand-prince. Dès demain matin. Par ailleurs, nous emportons le tableau.

— À présent, Troubetzkoï est coincé.

— Pas forcément, dit le commissaire. Il va sans doute prétendre que l'assassin de Kostolany a déposé le tableau à bord du *Karenine* pour le charger. Le Titien à lui seul ne suffit pas à démontrer sa culpabilité.

— Et son faux alibi ?

— C'est parole contre parole. La parole d'une domestique contre la parole d'une grande-princesse. De toute façon, vous préféreriez éviter à Mlle Alberoni de devoir témoigner.

— Qu'attendez-vous de cette visite alors ?

Tron haussa les épaules.

— Qu'il perde contenance. Que son masque tombe un instant quand nous lui montrerons le Titien.

— Mais nous ne pourrions pas l'arrêter, n'est-ce pas ?

— Non, hélas ! En revanche, nous aurons récupéré le tableau, ce dont la reine de Naples se réjouira. Et s'il perd effectivement contenance, nous saurons qui a commis le crime. Nous pourrions donc clore le dossier.

Tron dirigea sa lanterne sourde vers Bossi.

— Qu'est-il arrivé à votre nez, sergent ?

Même dans la pâle lueur, on distinguait nettement que le nez du policier avait gonflé et pris une couleur pourpre. Bossi tripota son organe et poussa un petit cri de douleur.

— J'ai mal, avoua-t-il. Qu'est-ce qui a bien pu se passer ?

— Vous ressemblez à Cyrano de Bergerac ! s'exclama Tron en riant.

— À qui ?

— Un capitaine des cadets de Gascogne, répondit le commissaire. Amoureux transi. En vérité, je devrais vous mettre à pied, sergent.

Bossi poussa un profond soupir, dont il n'était pas facile de dire s'il concernait son nez ou Mlle Alberoni.

— Commissaire, je voulais juste...

— Vérifier la *chaîne d'indices*, je sais. Je pourrais peut-être fermer les yeux si vous aviez encore un peu de temps à me consacrer.

— Que puis-je faire pour vous ?

— M'accompagner avec le tableau, expliqua Tron en pensant malgré lui aux gardes gascons. Me servir d'escorte en quelque sorte.

— Jusqu'au palais Tron ?

Le commissaire secoua la tête.

— Non, au palais Balbi-Valier. Il est certes assez tard pour une visite, mais je crois néanmoins que la princesse sera enchantée de nous recevoir.

Assis à son bureau, l'ordre de la maison des Romanov accroché au revers de son impeccable veste d'uniforme, le grand-prince Piotr Troubetzkoï observait Tron et Bossi avec un air d'ennui traduisant qu'il jugeait leur visite importune. Il prit une cigarette dans le coffret en bois posé devant lui et l'alluma. Puis il dit à travers une bouffée de fumée :

— Que puis-je pour vous, commissaire ?

Tron risqua un pas en avant et s'inclina. Il ne s'attendait pas à ce que, cette fois, le consul le prie de s'asseoir.

— Le *Karenine* a été victime d'un cambriolage la nuit dernière, expliqua-t-il. Cependant, une patrouille de police a réussi à confisquer le butin.

Bossi, debout sur le pas de la porte, le nez légèrement contusionné, tenait sous le bras le tableau toujours emballé dans une nappe du palais Balbi-Valier où leur débarquement nocturne avait causé une grande joie et fini en véritable triomphe. La princesse avait prié le sergent de s'asseoir dans le salon, lui avait servi un marsala en mains propres et avait tenu à ce que Massouda apportât un linge froid pour son nez. Sur un plateau d'argent ! Bossi n'arrivait toujours pas à croire en son bonheur.

— Son Excellence nous serait d'une aide précieuse, poursuivit le commissaire sur un ton poli, si elle reconnaissait l'objet du vol.

Il fit une pause théâtrale et un pas sur la gauche pour permettre à Bossi d'observer Troubetzkoï au moment crucial. Puis il sourit et ajouta en prenant soin de baisser la voix en fin de phrase :

— Il s'agit en effet d'un tableau...

Au fond, il n'avait même pas menti en parlant de cambriolage sur le *Karenine*. Ni d'ailleurs en racontant que la police vénitienne était parvenue à confisquer le tableau. La réaction de Troubetzkoï ne manqua pourtant pas de l'étonner. Il s'était attendu que le consul bondît hors de son fauteuil, haussât les sourcils, fût pris d'une suée. Or, au lieu de cela, le grand-prince se cala dans son siège, tira sur sa cigarette et expira un rond de fumée parfait. Puis il demanda sans le regarder et sans le moindre tremblement dans la voix :

— Qui a tenté de s'introduire sur le bateau ?

— Une personne que nous ne sommes pas parvenus à identifier, répondit le commissaire. Un homme sans doute. Il s'est échappé, mais a dû laisser le

tableau sur place.

— Et vous êtes venus avec ?

Le grand-prince s'abaissa à jeter un rapide coup d'œil en direction de Bossi, toujours immobile sur le pas de la porte, son paquet sous le bras. Tron hocha la tête et esquissa une révérence.

— Nous nous sommes permis de l'apporter pour éviter de devoir convoquer Son Excellence au commissariat.

Il adressa un signe au sergent qui s'approcha et ôta la nappe.

— Comme Son Excellence peut le constater, reprit Tron, il s'agit d'un portrait de Marie-Madeleine peint par le Titien. Sans doute avons-nous affaire au tableau disparu au palais da Lezze. Naturellement, nous nous demandons comment il est arrivé à bord du *Karenine*.

Troubetzkoï expira un nouvel anneau de fumée avec une contenance que Tron ne put s'empêcher d'admirer. Il hocha la tête d'un air songeur, puis demanda :

— Êtes-vous sûr que la personne qui s'est enfuie cette nuit n'était pas plutôt en train de déposer le tableau sur le *Karenine* ?

— Quel serait le sens d'une telle entreprise ?

Le grand-prince tapota sur sa cigarette pour faire tomber la cendre sur le parquet et lança un regard courroucé au commissaire.

— Me rendre responsable d'un crime et d'un vol.

Tron sourit.

— Nous savons avec certitude que le tableau se trouvait déjà à bord avant-hier. Et nous savons aussi qui l'a déposé.

Il leva légèrement la voix et regarda Troubetzkoï droit dans les yeux.

— Un témoin a aperçu Son Excellence dans la nuit de dimanche à lundi, au moment où elle montait sur le bateau. Avec un paquet plat et rectangulaire.

Il n'y avait plus rien à ajouter. Tron n'avait plus qu'à reculer d'un pas (ce qu'il fit en effet car, avec ces Russes, on ne sait jamais) et observer la panique de son adversaire. Allait-il fondre en larmes et prétendre qu'il s'agissait d'un accident ? Ou allait-il nier ? Allait-il contester haut et fort, en dépit de l'évidence, avoir déposé lui-même sur le brick le Titien volé au palais da Lezze ?

À ce moment-là, Tron fut pourtant obligé de constater que le consul ne faisait rien de tout cela. Le grand-prince prit une bouteille sur une petite table posée près de son bureau, remplit un verre à ras bord – d'une boisson translucide qui rappelait la Wyborowa – et en but la moitié. Puis il laissa son regard errer sur le tableau, termina son verre, se leva et s'approcha de la fenêtre par laquelle il observa le Grand Canal pendant plusieurs minutes.

Lorsqu'il se retourna, il dit :

— Bien, commissaire. Vous avez gagné.

Tron aimait entendre cette phrase. La seule chose qui le gênait dans le cas présent, c'était le sourire affiché par Troubetzkoï – comme si une ruse particulièrement vicieuse venait de lui traverser l'esprit. Comme s'il pensait

l'inverse de ce qu'il disait. Il s'éclaircit la gorge.

— Son Excellence reconnaît donc avoir déposé en personne le Titien sur le *Karenine* dans la nuit de dimanche à lundi.

Troubetzkoi hocha la tête.

— Votre menace de perquisition m'a inquiété. C'est pourquoi j'ai jugé prudent de mettre le tableau à l'écart. Toutefois, je crains que vous n'ayez pas avancé d'un pouce, commissaire.

Le grand-prince lui lança un regard amusé.

— Vous n'avez toujours pas retrouvé le tableau ni l'assassin. Du moins, tant que vous me soupçonnez d'être l'auteur du crime.

Tron fronça les sourcils.

— Et ça, qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en tendant l'index vers le Titien.

— Un tableau que j'ai acheté il y a deux mois. Kostolany m'avait conseillé de le cacher pendant quelque temps. Il s'agit, je suppose, d'une copie illégale. Je ne l'ai pas évoqué samedi dernier parce que sa présence ici m'aurait aussitôt rendu suspect.

— Pourquoi cela ? Nous l'aurions montré au propriétaire qui aurait pu nous dire s'il s'agissait ou non du tableau disparu au palais da Lezze !

— S'il s'agit d'une bonne copie, le propriétaire n'aurait pas été en mesure de distinguer le faux de l'original. En outre, vous partez d'une hypothèse dont vous n'avez aucune certitude.

— Laquelle ?

Troubetzkoi réussit l'exploit de sourire d'un air à la fois condescendant et amusé.

— Vous supposez que le propriétaire avait l'intention de vendre l'original.

Tron répliqua :

— Peu importe qu'il s'agisse d'un original ou d'une copie. La question est de savoir s'il s'agit bien du tableau volé au palais da Lezze. Pour ma part, je suis prêt à croire qu'un détail ou un défaut permet de le démontrer. L'hypothèse serait alors fondée.

Et comme il ressentait le besoin de mettre les points sur les « i », il ajouta :

— Si le propriétaire peut nous certifier que nous détenons son Titien – qu'il soit authentique ou faux –, nous aurons à reprendre cette conversation.

La menace laissa Troubetzkoi de marbre. Il se rassit à son bureau pour signaler que l'entrevue était terminée.

— Ce ne sera pas le cas, commissaire.

— L'objection de Troubetzkoi ne manque pas de bon sens, dit Tron à Bossi pendant qu'ils traversaient le campo Santo Stefano. La reine pourrait très bien être arrivée à Venise avec un faux.

D'autant que les circonstances de son voyage demeuraient mystérieuses. Il suffisait de gratter un peu pour découvrir sous l'habit d'un directeur de cirque russe un colonel de l'armée des Bourbons et sous le nom de Mme Caserta une

souveraine en exil.

— Si elle était au courant, elle ne l'avouera pas, poursuit le commissaire. Elle n'admettra jamais avoir voulu vendre une copie à Kostolany. De plus, il reste une dernière possibilité, que le grand-prince n'a pas envisagée.

— Laquelle ?

— La reine pourrait fort bien affirmer reconnaître l'original alors qu'il n'en est rien. Ainsi, l'affaire serait close. Elle pourrait récupérer le tableau et le vendre.

— Et si, par hasard, ce tableau était bien l'original, poursuit Bossi, elle dirait la vérité bien qu'elle mente. Et chargerait ainsi Troubetzkoï.

Tron reprit :

— Peut-être tiendra-t-elle ce tableau en toute bonne foi pour celui avec lequel elle est arrivée à Venise. Nous ne le saurons probablement jamais. Elle me semble pressée par le temps. Dans sa situation, elle ne peut pas se permettre d'avoir beaucoup d'égards.

— À vous entendre, on dirait que vous prêtez foi aux histoires de Troubetzkoï, commissaire.

Tron secoua la tête.

— Je constate simplement que sa version est en soi logique.

— Juste qu'il ne peut pas démontrer avoir acheté ce Titien à Kostolany, objecta Bossi, puisqu'il l'a étranglé il y a cinq jours. Pourquoi ne pas avoir évoqué son faux alibi ?

— Je le ferai, promet Tron, s'il ressort une fois pour toutes que ce tableau est bien l'œuvre disparue pendant la nuit du crime.

— Que faisons-nous maintenant ?

— Allons montrer le Titien au *Regina e Gran Canal*.

— Et qu'allons-nous dire à la reine ?

— Nous lui expliquerons que Troubetzkoï prétend l'avoir acheté il y a deux mois. Et nous lui demanderons si, selon elle, il s'agit bien de l'original. Peut-être avouera-t-elle malgré tout avoir cherché à vendre une copie. On ne sait jamais, sous l'effet de la joie.

— Dans ce cas, le grand-prince serait hors de cause, conclut le sergent.

Tron opina du bonnet.

— Oui. Nous aurions certes le tableau, mais pas l'assassin.

Marie-Sophie reposa la lettre qu'elle avait maintenant lue une vingtaine de fois sur le plateau de son secrétaire et la maintint avec l'espèce de concombre en verre que la femme de ménage avait laissé traîner dans le salon de sa suite. Il lui faisait penser aux barques plates que les pêcheurs utilisaient sur le lac de Starnberg. Tout à coup, le mal du pays s'abattit sur elle comme une vague brûlante.

Elle avait demandé qu'on fermât les rideaux car même si beaucoup de gens devaient l'envier, la vue du Grand Canal, la Douane de mer et la Salute lui tapait sur les nerfs. Chaque fois, elle lui rappelait son séjour à Venise – une ville où il était impossible de vendre un tableau sans qu'il arrive malheur au marchand d'art et que l'œuvre disparaisse.

La lettre en provenance de Belgique, que le colonel Orlov lui avait montée le matin même avec une mine imperturbable, pouvait passer pour une lettre d'affaires. Le ton neutre du message visait à la protéger au cas où il tomberait entre de mauvaises mains. On pouvait cependant lire entre les lignes que la situation à Bruxelles empirait de jour en jour et que Marie-Sophie ferait bien de se presser.

Pour l'heure, elle ne pouvait néanmoins rien faire d'autre qu'attendre et espérer que ce commissaire Tron méritait vraiment les louanges enthousiastes de sa sœur, que derrière son apparence insignifiante se cachait bel et bien un mélange de finesse et d'énergie. Car au fond, pensa-t-elle, ce commissaire avait plutôt l'air d'un homme qui passe ses journées à composer des poèmes au café. Commissaire Écrivain de Comptoir, sans allure et sans le sou. N'avait-elle d'ailleurs pas entendu dire qu'il éditait une revue de poésie ? Ce genre de magazine que personne n'achète ? En tout cas, conclut-elle, cela lui irait bien.

Elle se leva dans un soupir, s'avança vers la fenêtre, souleva l'un des rideaux et recula comme un vampire à la vue d'un crucifix. Car elle était de nouveau là, cette église de la Salute, avec son énorme cloche à fromage et ses escargots aux raisins en pierre, pareille au décor d'une opérette à l'eau de rose – ce qui lui fit songer (mais elle en repoussa aussitôt la pensée) que son histoire aussi était digne d'une opérette à l'eau de rose.

La veille, pour passer le temps, elle avait entrepris en compagnie du colonel

Orlov une promenade à cheval sur le Lido – c’est ainsi qu’on appelait cette longue bande de terre qui séparait la lagune de la mer. Ç’avait été une catastrophe. À Naples, la Méditerranée formait une surface brillante d’un bleu profond, encerclée par des chaînes de montagnes riantes qui évoquaient des couronnes de fleurs. Ici, ils avaient longé une plage sans fin, couverte de planches et de poissons morts, bordée de villages de pêcheurs misérables et de positions d’artillerie autrichiennes. L’eau lui avait paru pâle et verdâtre, aussi trouble qu’une soupe de graines d’épeautre réchauffée. Et ce vent ! Un répugnant vent d’est qui projetait du sable et du sel dans les yeux !

Elle recula encore en apercevant trois gondoles remplies d’étrangers sur le point d’accoster devant le *Regina e Gran Canal*. Chaque fois qu’elle entrevoyait une gondole, elle avait un haut-le-cœur. Au même moment, on frappa à la porte de son salon. Elle se retourna et vit sa femme de chambre annoncer un visiteur.

— Le commissaire Tron, Majesté.

Marie-Sophie jeta un coup d’œil sur la pendule de cheminée et constata qu’il était presque midi – une heure inhabituelle pour une visite, si inhabituelle qu’on pouvait espérer un progrès sensationnel de l’enquête. Elle lissa sa robe, s’avança au centre du salon et leva le menton.

— Fais-le entrer. Et ouvre les rideaux !

Quelques instants plus tard, le commissaire Écrivain de Comptoir pénétrait dans la pièce avec une révérence et, derrière lui, son sergent portant sous le bras un paquet rectangulaire et plat.

Marie-Sophie de Bourbon, pensa Tron, était plus petite et un peu plus ronde que sa sœur ; cependant, elle était bien proportionnée. Sa robe d’intérieur en velours, serrée à la taille, la mettait en valeur même si les manches usées aux coudes et le col reprisé par endroits ne semblaient guère dignes d’une reine. D’un autre côté, poursuivit-il en pensée, sa tenue modeste et le port altier de son menton évoquaient (du moins à présent qu’il savait à qui il avait affaire) l’image qui s’était imposée dans l’opinion publique européenne, l’image d’une guerrière intrépide, d’une femme qui courait d’un poste à l’autre sous le feu de l’artillerie piémontaise, l’image de l’héroïne de Gaète. Il dit en allemand : — J’espérais que Sa Majesté pourrait me recevoir.

L’espace d’un instant, la souveraine parut troublée.

— Vous savez qui je suis, commissaire ?

Il toussota et afficha un sourire respectueux.

— La ressemblance avec Son Altesse impériale est frappante.

Puis il ajouta avec un regard bienveillant en direction de Bossi : — Mon sergent aussi s’en est d’emblée rendu compte.

— Puis-je savoir ce qui vous amène, commissaire ?

— Je voulais prier Son Altesse de bien vouloir identifier un tableau.

Tron adressa un signe à Bossi qui souleva la nappe. Marie-Sophie s’avança, s’agenouilla devant le tableau dans une pose également peu digne d’une reine

et le considéra un long moment. Puis elle se releva, secoua la tête – avec une expression qui semblait signifier : *quelle aventure quand même !* – et fixa Tron.

— Je vous remercie, commissaire.

Il leva les mains pour l'arrêter.

— Sa Majesté est certaine de reconnaître le tableau dérobé au palais da Lezze ?

Elle fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas votre question, commissaire.

— Cette œuvre, expliqua-t-il, se trouvait à bord d'un brick amarré aux Zattere. Le propriétaire du bateau prétend l'avoir achetée à Kostolany il y a deux mois. Pour un prix modique, car il est probable qu'il s'agisse d'une copie.

À présent, la reine paraissait troublée.

— Dans ce cas, pourquoi Kostolany ne nous a-t-il pas dit qu'il avait vendu une copie de Marie-Madeleine il y a deux mois ?

Le commissaire haussa les épaules.

— Peut-être pour ne pas mettre en difficulté la personne à qui il l'avait achetée. Ou pour éviter d'avoir lui-même l'air ridicule. Je l'ignore. Tout comme j'ignore si le propriétaire du bateau dit la vérité.

— De quel genre d'homme s'agit-il ? voulut-elle savoir.

— Il s'agit du consul général de Russie. Le prince Troubetzkoï.

— On le soupçonne ?

Il hocha la tête.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Néanmoins, si le présent tableau était une copie, il serait hors de cause.

— Voilà pourquoi vous voulez que je l'identifie ?

Tron esquissa une révérence polie.

— Vous me rendriez un immense service, Majesté.

— Je n'arrive toujours pas tout à fait à vous suivre, commissaire. Comment voulez-vous qu'une copie soit parvenue à Venise ? Toute cette histoire me semble...

La reine tourna subitement la tête vers la gauche car la porte du salon s'était ouverte d'un coup. Le colonel, qui avait dû traverser les couloirs de l'hôtel au pas de course, ne prit pas la peine de saluer. Les yeux rivés sur le Titien, il s'exclama, hors d'haleine : — Le portier m'a prévenu de votre visite, commissaire ! Et il m'a rapporté que votre sergent portait un paquet rectangulaire sous le bras !

Il s'avança vers le tableau que Bossi tenait toujours devant lui et le fixa un instant sans sourciller. Enfin, il se tourna vers Tron.

— Bon travail, commissaire, lâcha-t-il avec un sourire bref et martial.

— Vous me félicitez peut-être trop tôt.

— Pourquoi cela ?

— L'homme chez qui le tableau a été retrouvé, intervint la reine, prétend

qu'il s'agit d'une copie.

— Qu'il dit avoir achetée chez Kostolany il y a deux mois, précisa Tron.

— Chez Kostolany ?

Le visage d'Orlov exprimait maintenant la surprise. Le commissaire hocha la tête.

— Néanmoins, s'il s'agit ici de l'original, nous aurions la preuve que nous tenons l'assassin.

Il se tourna vers la souveraine, toujours immobile devant le tableau, l'air perplexe.

— Majesté ?

Elle haussa les épaules dans un geste d'ignorance.

— Je pense que c'est l'original. À ma connaissance, la seule copie existante se trouve à Rome.

Le commissaire ne put cacher son étonnement.

— Comment ? Il existe une copie de ce tableau ?

— Elle était destinée à l'archiduc Maximilien, dit la reine. Le verso de la planche en tilleul comporte un cachet qui imite l'original, avec le sigle et le numéro d'inventaire dans les collections royales.

Elle s'éclaircit la gorge avec nervosité.

— L'archiduc devait se bercer de l'illusion qu'il détenait un original.

Le commissaire jugea la formule ambiguë. Maximilien était-il ou non au courant de la nature exacte de son cadeau ?

— Au bout du compte, poursuivit-elle de manière toujours aussi énigmatique, certaines raisons se sont opposées à ce projet.

— On ne lui a donc pas offert la copie ?

Elle secoua la tête.

— Non. Lorsque nous avons quitté Rome, il y a six jours, celle-ci se trouvait toujours dans la chapelle du palais Farnèse.

— Dans ce cas, il est exclu que Kostolany l'ait vendue il y a deux mois ! s'écria Tron. À moins que...

D'un point de vue logique, même s'il ignorait dans quelles conditions l'œuvre avait été reproduite, il existait bien entendu une autre possibilité.

— À quoi pensez-vous, commissaire ? s'enquit Marie-Sophie avec une impatience croissante.

Tron n'était cependant pas encore disposé à satisfaire sa curiosité.

— Qui a reproduit ce portrait de Marie-Madeleine à Rome ? l'interrogea-t-il.

Le colonel répondit à sa place :

— Un certain père Terenzio. Il travaille comme restaurateur pour la Curie et dispose d'un atelier dans la sacristie de Santa Maria sopra Minerva.

Le visage d'Orlov exprimait l'agacement.

— Pourquoi vous intéressez-vous au copiste, commissaire ?

— Parce qu'il reste une autre hypothèse.

Tron se doutait qu'elle ne les convaincrait guère. Pourtant, elle allait de soi.

— Le copiste pourrait très bien avoir peint deux faux.
Le regard que lui adressa la reine ne lui parut pas spécialement bienveillant.
— Et avoir vendu le second à Kostolany ? demanda-t-elle. De sorte que, de fait, ce tableau-ci ne serait pas l'original ? Je vous ai bien compris cette fois ?
Il approuva.
— Oui, c'est cela.
Le colonel sourit – un sourire forcé selon Tron.
— Ne trouvez-vous pas cette théorie un peu hardie, commissaire ?
— Que savez-vous sur le père Terenzio ? riposta-t-il.
Orlov haussa les épaules.
— Il passe pour un copiste de génie. C'est un dominicain. Mais pas un fanatique.
— Croyez-vous possible qu'il ait confectionné une deuxième copie et l'ait vendue ici à Venise ?
Le colonel réfléchit un bref instant.
— Cela me semble assez improbable. Et quand bien même ce serait le cas, comment voulez-vous le démontrer ?
— En soumettant le tableau à un expert !
Tron était persuadé que Sivry serait en mesure de distinguer une copie d'un original. Au bout du compte, les faux étaient sa spécialité.
— Et s'il s'avère qu'il s'agit bien d'une copie ? poursuivit Orlov.
— Nous saurons que votre dominicain a reproduit le tableau deux fois. Et il nous devra des explications.
Le colonel écarta cette hypothèse avec un haussement d'épaules.
— Le père Terenzio est à Rome.
Il n'était encore jamais arrivé que Bossi prenne la parole au milieu d'une conversation ou d'un interrogatoire mené par le commissaire. Pourtant, cette fois, c'est ce qui se produisit. Le sergent fit un pas en avant, prit une attitude militaire et déclara : — Le père Terenzio n'est pas à Rome, colonel.
— Comment ?
Orlov lui adressa un regard irrité. Il avait l'air outré qu'un subalterne intervienne de son propre chef. Néanmoins, Bossi ne se laissa pas démonter.
— Un certain père Terenzio séjourne à Venise depuis deux mois. Il restaure le plafond de San Pantalon.
— Comment le savez-vous, sergent ?
— J'habite sur le campiello Mosca, expliqua-t-il. San Pantalon est notre église. Le prêtre est grimpé tous les jours sur son échafaudage jusqu'en fin d'après-midi.
— Dans ce cas, dit Tron, je vais lui rendre visite.
— Et quand ? voulut savoir le colonel.
Le commissaire sortit sa montre de gousset. Elle indiquait midi. Au même moment, le carillon de la Salute retentit comme pour confirmer l'heure.
— Je pourrais y aller tout de suite.
Les lèvres du colonel s'abaissèrent dans une grimace sceptique ; il ne

semblait pas faire grand cas d'une discussion avec le dominicain.

— Qu'attendez-vous de cette visite ? Rien ne prouve que ce tableau soit une copie. Rien sinon l'affirmation d'un suspect.

— C'est exact, convint Tron. Mais ce suspect est tout de même le consul de Russie.

Cette fois, Orlov manifesta une grande surprise.

— Vous voulez parler de Troubetzkoï ?

— Vous le connaissez ?

— Nous nous sommes rencontrés à Saint-Pétersbourg.

— Quelles relations entretenez-vous ?

— Des relations occasionnelles. Par conséquent, ne me demandez pas si je le crois capable d'un meurtre. Pour quelle raison le soupçonnez-vous ?

— Kostolany achetait des œuvres pour le compte du tsar et les envoyait en Russie par l'intermédiaire de Troubetzkoï, qui aurait encaissé des sommes énormes au passage.

Le colonel haussa les sourcils.

— Vous voulez dire que le grand-prince flouait le tsar ?

Tron acquiesça.

— Il semblerait que oui. Kostolany aurait même entrepris de rassembler des preuves.

— Raison pour laquelle Troubetzkoï l'aurait assassiné, déduisit Orlov, et aurait emporté le Titien pour faire croire à un crime crapuleux ?

— Nous étions en effet partis de cette hypothèse, confirma le commissaire. Seulement, comme je vous l'ai dit, le grand-prince prétend maintenant que le tableau saisi sur son bateau est une copie qu'il aurait achetée à Kostolany il y a deux mois.

— On dirait que vous n'êtes pas convaincu par cette affirmation, commissaire.

Tron secoua la tête.

— J'attends de savoir si le père Terenzio concède avoir peint deux copies. Jusque-là, le grand-prince reste pour moi suspect.

Le colonel afficha une mine soucieuse.

— Avez-vous conscience du risque que vous prenez en enquêtant sur un homme de cette importance ?

— Bien sûr ! dit Tron. Le commandant de place a même ordonné qu'on manie le grand-prince avec des pincettes. Il ne voudrait pas qu'une ombre assombrisse les bonnes relations entre Vienne et Saint-Pétersbourg. Il faut donc que j'étudie avec minutie tous les moyens d'innocenter le consul.

Toggenburg ne lui avait jamais donné d'instruction, mais il aurait très bien pu.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda le colonel.

— Que je vais interroger le père Terenzio, répondit le commissaire. Et qu'en attendant, mon sergent va rapporter le tableau au commissariat.

Vue de l'extérieur, la façade en briques nues et sales de San Pantalon ne payait guère de mine – pas plus d'ailleurs que le petit *campo* encerclé de maisons au pied de l'église. Pour se sentir transporté, il fallait déjà pousser la lourde porte en chêne, s'avancer dans l'allée centrale et lever les yeux au plafond, ce que fit Tron après avoir ôté son haut-de-forme. Pourquoi, se demanda-t-il, préférerait-il un faux ciel à un vrai ? Parce qu'au-dessous des ciels peints, il éprouvait un sentiment d'apesanteur, presque d'envol ? Il avait conscience de l'absurdité d'une telle sensation, mais elle demeurait incontestable même s'il ne pouvait guère s'en ouvrir à d'autres – au sergent Bossi par exemple, qui l'aurait dévisagé avec un air d'incompréhension.

Quand on plissait les yeux et que la lumière frappait de côté – comme en ce début d'après-midi de juin –, l'illusion était presque parfaite. L'architecture réelle se mêlait de manière imperceptible au trompe-l'œil, aux escaliers, colonnes et arcades ouvrant sur un ciel doré, destiné à accueillir les âmes des saints. Sur la droite de l'énorme plafond, on distinguait l'empereur Dioclétien, confortablement installé sous un baldaquin. C'était le fourbe dans la scène qu'Antonio Fumiani avait peinte deux siècles plus tôt et qu'il avait intitulée *Le Martyre de saint Pantalon*.

Le saint lui-même, enveloppé d'une aura de lumière, attendait sous la surveillance d'une horde de bourreaux équipés de leurs instruments de torture. Avant de pouvoir distinguer les différents supplices, Tron fut contraint de baisser la tête car il commençait à avoir le vertige. Ou était-il envahi d'un émoi religieux ? Non, c'était peu probable. En tout cas, il regrettait le miroir placé dans l'allée centrale de l'église des Gesuati grâce auquel on pouvait admirer le plafond (de Tiepolo) sans se tordre le cou.

L'échafaudage sur lequel le père Terenzio travaillait (Tron percevait des frottements et des craquements provenant de la plate-forme supérieure) constituait une construction téméraire de quatre étages, reposant sur des échelles en bois verticales. Cette tour semblait osciller au gré du courant d'air qui traversait la nef. Il remarqua néanmoins que, par précaution, la dernière plate-forme était retenue par deux cordes aux arcs latéraux en plein cintre. À quelle hauteur l'installation pouvait-elle bien s'élever ? Dix mètres ? Vingt ? Quoi qu'il en soit, personne ne survivrait à une chute.

Le commissaire se demanda s'il devait entreprendre l'ascension ou prier le dominicain de descendre. Pour finir, il mit les mains en cornet et hurla : — *Padre Terenzio ?*

Dieu du Ciel ! Les cinq syllabes retentirent dans la nef comme des pétards. Il n'avait pas voulu faire autant de bruit. L'échafaudage en bois parut vaciller. Une vieille femme en train de réciter son chapelet deux rangs devant lui tressaillit et se retourna avec un regard furieux. En penchant de nouveau la tête en arrière, il aperçut un visage en haut de la construction, puis un bras l'invitant à monter. De toute évidence, le prêtre avait l'habitude de recevoir ses visiteurs sur la tour branlante.

Arrivé au sommet, où les rayons du soleil recouvraient le plafond d'un voile de lumière, le commissaire eut l'impression que le prêtre n'était pas fâché de l'interruption. Il était plus jeune qu'il ne l'avait imaginé, mince, et son visage reflétait l'intelligence.

Sur un établi installé au bord de la plate-forme, il avait accumulé toutes sortes d'ustensiles : des pinces, des couteaux de différentes tailles, des chiffons propres ou sales ainsi que toute une collection de bouteilles. Tron n'aurait pas su dire pourquoi, mais cet établi lui rappelait une table de maquillage dans une loge de théâtre. Une odeur intense de térébenthine et de patchouli flottait dans l'air. La première provenait de la table, la deuxième du père Terenzio. Bien entendu, le prêtre ne portait pas de soutane, mais une bure couleur sable, couverte de taches et retenue par un lacet en cuir. En voyant arriver le commissaire, il se leva d'un petit siège en rotin et l'observa avec curiosité.

— Que puis-je pour vous ?

À Paris, d'après ce que Bossi racontait, les agents de police sortiraient leurs cartes — hop ! —, ce qui donnerait tout de suite un certain élan à la conversation. Mais comme la police vénitienne (au grand regret du sergent) ne disposait pas de ce type de document, Tron dut se contenter de dire : — Commissaire Tron, police de Venise.

Le père Terenzio haussa les sourcils (épilés ?) dans un geste de surprise, puis il sourit (d'un air charmant, estima Tron) et dit à son tour : — Vous êtes venu confisquer ma *Stampa di Torino* et m'arrêter ?

D'un vague mouvement de la main, il désigna un journal froissé qui traînait sur le plancher.

Le commissaire secoua la tête d'un air amusé.

— Je voulais juste vous poser quelques questions, mon père.

L'échafaudage était si haut qu'on pouvait toucher le plafond rien qu'en tendant le bras. Tron nota avec étonnement que, de près, l'élégante peinture d'Antonio Fumiani paraissait presque grossière et maladroite. De plus, elle était recouverte d'une épaisse couche de crasse. À maints endroits, des cloques s'étaient formées sur la toile ; ailleurs, la peinture s'effritait.

— Les boursouflures et les écaillures ne sont pas gênantes, dit le prêtre qui avait suivi son regard. La saleté non plus n'est pas difficile à enlever.

— Alors, quel est le problème ? demanda Tron.

— C'est qu'il ne s'agit pas d'une fresque, mais d'une peinture à l'huile, expliqua le prêtre en soupirant. Le plafond se compose d'une quarantaine de toiles – une méthode très originale.

— Et alors ?

Le commissaire ne comprenait toujours pas.

— Le problème, c'est le vieillissement, reprit le dominicain. Des fresques foncent à cause de la saleté. Il suffit de les nettoyer. Même des peintures murales du ^{xiv}^e siècle retrouvent alors tout leur éclat. Mais dans le cas présent, c'est l'huile – c'est-à-dire le liant – qui s'assombrit au fil des années. Vous pouvez enlever autant de suie et de vernis que vous voulez, le tableau reste noir.

— Qu'allez-vous faire dans ces conditions ?

Le prêtre haussa les épaules.

— Dresser un état des lieux et estimer le coût des travaux.

Il sortit une cigarette de la manche de sa bure, l'alluma et inhala la fumée.

— Mais je suppose que vous n'êtes pas venu ici pour parler de la restauration des plafonds.

Tron secoua la tête.

— Non, en effet, j'aimerais vous interroger sur la reproduction d'un tableau.

À présent, le prêtre l'observait d'un air troublé.

— Vous souhaitez une copie ?

— Non. Je voulais me renseigner sur un tableau que vous avez copié il y a six mois à Rome. Il s'agit d'un Titien. Vous vous en souvenez sans doute.

Le visage du père Terenzio se ferma d'un coup.

— C'était une commande privée, répondit-il d'un ton sec. Je ne crois pas judicieux de m'en souvenir.

— La reine de Naples et le colonel Orlov séjournent à Venise, précisa Tron. Ils sont au courant de ma venue.

Le prêtre prit connaissance de cette information avec indifférence.

— De quoi s'agit-il, commissaire ?

Tron fixa attentivement son interlocuteur.

— On a retrouvé une copie – ou peut-être l'original – dans le cadre d'une enquête. Concernant un meurtre.

En général, le terme de meurtre suffisait pour provoquer une réaction éloquente. Pourtant, l'air d'ennui avec lequel le prêtre tira sur sa cigarette relevait plutôt de l'indifférence.

— Une copie ou l'original ? dit-il. Excusez-moi, je ne comprends pas.

Il n'avait même pas demandé qui avait été assassiné. Malgré tout, il ne fallait pas en tirer de conclusion hâtive.

— La reine, expliqua Tron, est venue avec l'original dans l'intention de le vendre. Or le marchand d'art à qui elle l'a confié pour expertise a été assassiné la nuit même.

— Et le tableau a disparu à cette occasion ?

Le commissaire hocha la tête.

— Dans l'intervalle, nous avons retrouvé le Titien chez un suspect. Seulement, celui-ci prétend qu'il s'agit d'une copie qu'il aurait achetée il y a deux mois.

Cette fois, le prêtre saisit sur-le-champ.

— Ce qui le disculperait, lâcha-t-il. Chez qui l'a-t-il achetée ?

— Chez le marchand d'art assassiné.

— Qui ne peut plus confirmer ses dires, déduisit Terenzio. Votre suspect a donc besoin de prouver qu'il s'agit d'une copie.

Tron hocha de nouveau la tête.

— Par malheur, ni la reine ni le colonel ne sont en mesure...

Le prêtre lui coupa la parole.

— De reconnaître s'il s'agit d'un faux ? supposa-t-il avec un sourire plein d'orgueil. Cela ne me surprend pas !

Il ordonna les plis de sa robe de bure au-dessus de son genou.

— Même un expert aurait du mal à distinguer les copies de l'original.

Un instant. Avait-il mal entendu ? Ou le prêtre avait-il bien parlé de plusieurs copies ? Tron le regarda d'un air crispé.

— Vous avez bien dit « les copies » ? Il y en avait plusieurs ?

Le père Terenzio hocha la tête sans la moindre gêne.

— Le colonel Orlov m'en a commandé deux. L'une pour l'archiduc Maximilien et l'autre pour Vienne.

— Et il vous a passé la commande en personne ?

— Parfaitement, c'est lui qui a passé commande et c'est lui qui a payé.

— Vous n'avez jamais rencontré la reine ?

Le dominicain secoua la tête.

— À mon grand regret, je n'en ai jamais eu l'occasion.

— Marie-Sophie savait-elle qu'il existait une deuxième copie ?

— Pourquoi voulez-vous qu'elle l'ignore ?

— Parce qu'elle n'en a jamais parlé.

Le prêtre poussa un petit sifflement.

— Le colonel aurait donc acheté une deuxième copie à son insu ?

Il réfléchit un instant.

— Vous voulez dire qu'il l'aurait vendue à Venise ?

— Pourquoi pas ?

Tron haussa les épaules afin de suggérer qu'il tenait cette hypothèse pour une simple théorie.

— D'un autre côté, il n'est pas exclu que *vous* ayez vendu ici une autre copie.

Le père Terenzio sourit d'un air amusé.

— Je ne peux pas vous démontrer que vous avez tort, commissaire. Mais je gage que vous ne pouvez pas démontrer non plus que vous avez raison.

Il écrasa sa cigarette sur le plancher.

— Allez-vous maintenant me demander de ne pas quitter la ville ?

Tron fit non de la tête.

— Je vous prierais juste de passer demain matin au commissariat pour examiner le tableau.

— Qu'entendez-vous par demain matin ?

— Vers dix heures, cela vous convient ?

Le prêtre haussa les épaules.

— Comme vous voulez.

Il sortit une nouvelle cigarette de sa manche, mais la tint entre ses doigts sans l'allumer.

— Avez-vous aussi l'intention de convoquer le colonel Orlov à dix heures ?

Non, pensa Tron, ce n'était pas dans ses intentions. Même si une telle confrontation ne manquerait sans doute pas d'intérêt.

— Souhaitez-vous le rencontrer ?

La réponse du dominicain ne se fit pas attendre. Soudain, sa voix traduisit la colère.

— Le colonel m'a indirectement accusé d'avoir fabriqué une deuxième copie dans son dos. Peut-être devrait-on lui donner l'occasion de s'expliquer.

Il fixa Tron d'un regard furieux. Ses yeux noirs brillaient au milieu du lacis que les ombres de l'échafaudage traçaient sur son visage.

— Oui, commissaire. Vous devriez le convoquer.

Il portait un léger costume d'été, des bottes avec des guêtres de couleur claire et une canne en bois de frêne pour chasser les chiens méchants et les enfants importuns. Son chapeau de paille (qu'il ne mettait presque jamais et jetterait dans un canal une fois qu'il aurait terminé) suffisait à le rendre méconnaissable. Bien entendu, il n'avait pas d'arme sur lui.

Il regrettait de devoir improviser une fois sur place. Pourtant, cela ne l'inquiétait pas outre mesure. Il avait toujours admiré les virtuoses capables d'un travail rapide. En outre, il était rare que les entreprises à risque aient la précision d'une montre suisse ; il survenait toujours un contretemps.

La cloche de l'église Carmini sonna quatre heures et demie lorsqu'il atteignit le campo Santa Margherita. Comme il s'y attendait, la chaleur oppressante de cette fin d'après-midi retenait encore chez eux la plupart des habitants de Dorsoduro. En dehors de deux femmes vêtues de noir qui accrochaient leur linge à la fenêtre, la place était déserte.

Après l'avoir traversée, il s'engagea dans l'ombre de la calle della Chiesa où il découvrit deux petits enfants, pieds nus, vêtus de haillons brunâtres, en train de jouer avec les restes d'une pastèque au bas du campanile. Dès qu'ils l'aperçurent, ils se figèrent, véritable tableau vivant. L'espace d'un instant, il admira la riche palette de marron, de jaune foncé et d'ocre qui s'offrait à sa vue. Qui, déjà, avait dessiné ces enfants en guenilles occupés à dévorer une pastèque ? Vélasquez ? Murillo ? Et où avait-il admiré ce tableau ? À Madrid ? À Paris ? Peu importe.

En tout cas, songea-t-il, ce spectacle confirmait ce que les artistes savaient depuis toujours : à savoir que la vraie beauté ne réside pas dans les objets, mais dans l'œil du spectateur. Il s'arrêta et leur jeta une pièce. Bien entendu, les enfants n'oublieraient pas de sitôt l'étranger (ce n'était pas tous les jours qu'on devait leur offrir une lire), mais ils seraient bien en peine de le décrire.

Quelques minutes plus tard, il constata, assis sur un banc au fond de l'église San Pantalon, que le père Terenzio travaillait sur une construction étonnamment précaire, se constituant de quatre planchers reliés par des échelles et semblant tenir plus par l'action du Saint-Esprit qu'à l'aide de clous et de câbles. Il se demanda si le prêtre avait conscience de risquer sa vie à chaque ascension. Deux cordes fixées de part et d'autre de la nef retenaient

l'ensemble. Mais de manière intéressante, celle de droite était tendue alors que celle de gauche avait du jeu. À bien y regarder, on constatait que l'échafaudage penchait légèrement.

Il faillit éclater de rire. Le projet se révélait beaucoup plus simple qu'il ne l'avait imaginé. Cette fois, il ne laisserait pas derrière lui une affreuse empreinte rouge, mais tout juste quelques discrètes meurtrissures à peine visibles. Que personne ne remarquerait si tout se déroulait comme prévu.

Il se leva sans hâte. En passant devant le tronc, il jeta quelques pièces bien qu'il ne crût pas qu'on pût acheter la grâce divine. Puis il posa le pied sur le premier barreau de l'échelle en bois et soupira profondément. Le père Terenzio jouirait bientôt du privilège d'être rappelé par son Créateur au beau milieu d'une œuvre pieuse.

— Tu crois que le père Terenzio dit la vérité ?

La princesse, vêtue d'une simple robe de lin noir à manches courtes en raison de la chaleur, se pencha au-dessus de la table pour chasser de la main un filet de fumée. Elle avait en effet prié son domestique éthiopien d'allumer trois boules d'encens sur le châssis de la fenêtre afin de tenir les moustiques à distance, vu qu'il était difficile d'utiliser une tapette à mouches dans le palais Balbi-Valier où les murs étaient couverts de précieuses tapisseries en brocart et de tableaux hors de prix. Mais la brise nocturne répandait à présent la fumée dans tout le salon.

— Et que le colonel Orlov lui a bien commandé deux copies ?

Tron leva les yeux de ses *fraises mignonnes glacées – des fraises des bois en sorbet – dont il avait déjà dégusté une copieuse portion (au point de se sentir mal) et esquissa une grimace déconcertée.*

— Bossi en est persuadé, déclara-t-il. Mais il ne supporte pas Orlov. En outre, il ne connaît pas encore le père Terenzio.

Compte tenu de la température, la princesse avait limité le dîner à une série de desserts froids et deux bouteilles de champagne. Le cliquetis des glaçons dans le seau rappelait à Tron les cabinets particuliers du *Café Riche*, ce qui était absurde puisqu'il n'y avait jamais mis les pieds.

— Toi en revanche, tu connais l'un et l'autre. Quel est ton avis ? demanda la princesse en faisant signe à Massouda (ou Moussada – Tron ne les distinguait toujours pas) de remplir à nouveau sa coupe.

Il haussa les épaules.

— En tout état de cause, il existe une deuxième copie. En principe, il est donc possible que Troubetzkoï ne nous ait pas menti. La question est de savoir si le père Terenzio a agi dans le dos d'Orlov ou si le colonel a commandé un faux à l'insu de la reine.

— Que comptez-vous faire ?

La princesse trempa sans gêne dans sa coupe de champagne un morceau de gâteau à la broche, qu'elle se faisait expédier tous les mois par Demel, le pâtissier de la cour à Vienne. Tron, fasciné, attendit qu'elle l'ait porté à sa

bouche.

— J'ai convoqué le père Terenzio et le colonel Orlov au commissariat demain à dix heures. Je suppose qu'ils s'accuseront mutuellement.

— Et comment vas-tu t'y prendre dans ce cas ?

Du fait de sa bouche pleine, il eut un peu de mal à la comprendre. Devait-il se risquer à l'imiter ? Ou même manger un morceau de gâteau imbibé de champagne en même temps que quelques *fraises mignonnes* ? Il avoua :

— Pour être honnête, je n'en sais rien.

La princesse l'observa par-dessus le bord de sa coupe et lui sourit – un sourire assez tiède, lui sembla-t-il. Elle réfléchit un instant et dit :

— Vous n'avez qu'à décréter que le Titien retrouvé sur le *Karenine* est l'original. De cette manière, l'affaire est close.

Sa main – aussi rapide que la langue d'un serpent – s'élança soudain vers l'avant et – pan ! – s'écrasa sur un moustique posé près de son assiette. Du coin de l'œil, Tron vit Moussada (ou Massouda ?) sursauter de frayeur. Ayant constaté avec satisfaction la rapidité de ses réflexes, la princesse poursuivit :

— Sivry rachète le tableau à un bon prix et nous avons de bonnes chances d'accueillir Marie-Sophie le soir du bal.

Tron secoua la tête avec nonchalance.

— Cela impliquerait que le grand-prince a tué Kostolany. Or il est peut-être innocent.

La princesse haussa les épaules et son fiancé remarqua que le généreux décolleté de sa robe noire s'abaissait au-dessus de la table.

— De toute façon, vous ne pouvez pas le traîner en justice.

— Mais si nous en restons là, nous n'attraperons jamais le véritable assassin. En outre, j'aurai des problèmes avec Spaur. Il fait grand cas de Troubetzkoï et craint une dégradation des relations avec la Russie.

— Conclusion ?

Tron déposa sur ses fraises des bois une généreuse cuillère de chantilly et y ajouta une part de gâteau à la broche avant de répondre :

— Je vois deux bonnes raisons de supposer pour le moment que nous avons affaire à une copie.

— Et pourquoi ne montres-tu pas le tableau à ton ami Sivry ? suggéra la princesse en riant. Si quelqu'un s'y connaît en faux, c'est bien lui !

— J'en avais l'intention. S'il s'agit d'un original, il proposera peut-être de l'acheter. Il manque encore un Titien à sa collection.

— Le tableau en vaut la peine ?

— En tout état de cause, le prix sera correct. La reine semble pressée de le vendre.

— Et il te plaît ?

Est-ce que le Titien lui plaisait ? Tron constata qu'il ne s'était pas encore posé la question. Mais il ne lui fallut pas longtemps pour répondre :

— Je doute que Stendhal eût fait une syncope devant ce tableau. Il représente une blonde bien en chair, la bouche entrouverte et le regard en

extase dirigé vers le ciel.

Maria résuma la situation en quelques mots :

— Cela ressemble fort à un tableau de chambre à coucher.

— Oui, un tableau pour bigots hypocrites.

Tron éloigna un moustique qui s'était posé sur sa manche. Puis pris d'une subite inspiration, il lâcha :

— Pour ma part, je préfère mille fois le Corrège au-dessus de ton lit.

Avec quel naturel il avait introduit le lit de la princesse dans la conversation ! Il ajouta d'un air distrait :

— Surtout ce petit chat sur le bord gauche.

Maria fronça les sourcils et le fixa un instant sans comprendre.

— Ce petit chat est un lévrier, Alvisse.

Tron prit une mine innocente.

— Tu es sûre ?

— Naturellement !

— Je crois que tu te trompes.

La princesse posa la cuillère près de son assiette et but une gorgée de champagne.

— Ne sois pas stupide ! Le tableau est accroché au-dessus de mon oreiller. Je le vois tous les jours !

— Nous pourrions..., commença-t-il pour s'interrompre aussitôt – comme s'il avait perdu le fil de ses pensées (tellement le travail l'épuisait).

Maria haussa les sourcils.

— Monter examiner le tableau ? demanda-t-elle. C'est cela que tu voulais suggérer ?

Il acquiesça d'un air sérieux.

— Un coup d'œil sur le tableau suffirait à clore cette dispute stérile. Nous pourrions déterminer en commun l'espèce de l'animal.

Avait-il employé le bon terme ? Il trouvait qu'*espèce* avait une connotation grivoise dans ce contexte. La princesse donna son accord sur-le-champ.

— Je ne vois aucune objection à un tel examen.

Tron ressentit le besoin d'utiliser le terme d'*espèce* une seconde fois (comme il sifflait au début et s'adoucissait vers la fin !). Il dit :

— Et quand allons-nous étudier l'*espèce* de cet animal ?

— Tout de suite si tu le souhaites.

Le regard de Maria rencontra le seau à champagne et le col de la bouteille enveloppé d'une serviette.

— Toutefois, nous devrions peut-être...

— Emporter le champagne ?

Les yeux verts de la princesse lancèrent un éclat.

— Quelle bonne idée, Alvisse !

Elle se leva avec aisance et avec grâce en balançant les hanches de manière lascive – chaque fois, Tron éprouvait une sensation particulière dans le creux de l'estomac. Il se leva à son tour et tira sur sa cravate de la main gauche.

— Il vaudrait mieux, proposa-t-il en observant Massouda (ou Moussada ?) occupé à faire briller des verres devant le buffet, préciser à Massouda que nous ne sommes pas là pour...

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Avant le dernier mot, la porte s'ouvrit et l'autre serviteur (Moussada ?), lui aussi vêtu d'un turban et d'un pantalon bouffant, franchit le seuil. Derrière lui, dans sa veste d'uniforme bleue dont le bouton supérieur était ouvert malgré le règlement, se tenait le sergent Valli.

— L'échafaudage dans l'église San Pantalon s'est effondré, annonça-t-il hors d'haleine. Il a chaviré et s'est écroulé sur l'autel.

Le policier avait l'air mal, comme s'il avait échappé lui-même de justesse à l'accident. Bien qu'il connût d'avance la réponse, le commissaire demanda :

— Et le père Terenzio ?

— Il est mort, répondit le sergent. Le docteur Lionardo devrait s'être mis en route. Bossi se trouve déjà sur les lieux.

Le père Terenzio, les bras le long du corps, telles deux ailes, reposait sur les marches qui menaient au maître-autel de l'église San Pantalon, au milieu d'un amas de planches et de poutres. Tron songea que sa bure de couleur sable formait un contraste charmant avec le tapis rouge. Ses yeux et sa bouche étaient entrouverts, lui donnant l'allure d'un homme surpris par une mauvaise nouvelle. Sa robe était déchirée, il y manquait un bouton, mais pour quelqu'un qui venait d'exécuter un saut de l'ange sur toute la hauteur de l'église, le prêtre demeurait dans un état de conservation étonnant. On aurait dit qu'il avait déjà été préparé pour l'enterrement, qu'il ne lui restait plus qu'à s'avancer vers le trône du Seigneur pour sa définitive *restitutio ad integrum*.

En revanche, il était difficile de s'avancer dans le lieu que le père Terenzio avait choisi pour quitter sa demeure terrestre car le sergent Bossi était occupé à faire des photographies de l'accident. Comme il avait annoncé à son supérieur qu'il n'en avait plus que deux à prendre, Tron rejoignit le groupe de curieux qui formaient un demi-cercle au pied de l'autel et suivaient les opérations d'un air moitié fasciné, moitié lassé : le docteur Lionardo et ses deux assistants, deux policiers de service ainsi qu'un gros monsieur et une grosse dame en blouse marron. Tron supposa qu'il s'agissait du sacristain et de son épouse.

Le sergent, lui en tout cas, ne s'ennuyait pas. Il avait l'air d'aimer en particulier se servir du tissu noir sous lequel il enfouissait sa tête et son buste à intervalles réguliers et qu'il manipulait avec la virtuosité d'un prestidigitateur capable de faire apparaître et disparaître une femme. Lorsqu'il eut enfin terminé, Tron s'attendit à le voir s'incliner comme un meneur de revue pour annoncer le numéro suivant : les phoques dressés !

Au lieu de cela, Bossi se contenta de libérer la scène pour le docteur Lionardo, qui passa à l'action sans tarder. De toute évidence, le sergent avait dû lui expliquer que personne n'avait le droit de pénétrer sur les lieux du crime tant que les photos n'étaient pas – comment s'exprimait-il déjà ? ah oui ! – dans la boîte. *Lieux du crime* ? L'esprit de Tron trébucha sur ce terme comme sur un caillou. Au palais Balbi-Valier, le sergent n'avait prononcé que le mot d'accident.

Bossi s'approcha et salua son chef. Le commissaire nota que, derrière lui, le

docteur Lionardo et son équipe se mettaient au travail – comme sur un *lieu du crime*.

— Que s'est-il passé ?

— L'échafaudage s'est écroulé, expliqua Bossi. Quand M. Petrelli, le sacristain, est entré dans l'église peu après cinq heures, il a découvert le tas de planches et de poutres devant l'autel et, au milieu, le corps du père Terenzio.

— Y avait-il quelqu'un d'autre dans l'église ? se renseigna Tron.

Bossi fit non de la tête. Le commissaire désigna le matériel photographique qui attendait d'être rangé dans les coffrets en bois.

— Pourquoi ces clichés alors ? Vous photographiez aussi les accidents maintenant ?

Le sergent répondit dans un étonnant mélange de modestie et de triomphe :

— Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un accident, commissaire.

— Pardon ?

— Vous avez bien dit que cet après-midi, le père Terenzio a accusé le colonel d'avoir acheté une copie dont la reine ignorait tout ?

— Le père Terenzio n'avait aucune preuve, dit Tron.

Une objection que le sergent n'était pas enclin à accepter.

— Néanmoins, nous aurions commencé à nous poser de sérieuses questions.

— Orlov aurait tué le prêtre pour détourner notre attention ?

— Ce serait un motif.

— Mais quelles sérieuses questions nous serions-nous posées, Bossi ?

— Nous nous serions demandé comment la copie du Titien retrouvée à bord du *Karenine* était arrivée à Venise, expliqua le sergent sans hésiter.

Puis après un instant de réflexion :

— Je crois que le colonel a vendu cette copie à Kostolany il y a deux ou trois mois. Et que Kostolany l'a revendue. Si bien que, le jour où la reine a décidé de vendre l'original, Orlov s'est retrouvé devant un problème.

— Vous voulez dire que Marie-Sophie de Bourbon ne devait en aucun cas apprendre que Kostolany avait déjà acheté une copie de ce tableau quelque temps auparavant ?

Bossi hocha la tête.

— Le colonel ne pouvait pas courir le risque que le marchand d'art le trahisse.

Il réfléchit à nouveau un instant.

— Ou alors Kostolany a exigé pour son silence un prix si élevé qu'Orlov ne pouvait pas se le permettre. Et qu'il a été obligé de l'étrangler.

Le commissaire esquissa une grimace sceptique.

— Votre théorie me paraît assez fragile, sergent. Je ne vois aucune *chaîne d'indices*. Votre présomption repose uniquement sur une affirmation sans preuve du père Terenzio. Et ce tas de poutres ressemble plutôt à un accident.

— C'est fait exprès ! s'exclama Bossi.

— Mais s'il s'agit d'un meurtre, comment le colonel Orlov s'y est-il pris

selon vous ?

— Il a d'abord tué le prêtre et, ensuite, provoqué l'effondrement de l'échafaudage.

À ce moment-là, le sergent se tut avec l'air de juger lui-même sa théorie aussi instable que la construction sur laquelle le dominicain avait trouvé la mort. Le commissaire remarqua que le médecin légiste avait terminé son travail. Le *dottore* referma sa mallette, se leva et s'approcha d'eux.

— Alors ? demanda Tron avec un regard impatient.

Le médecin défit ses gants en coton blanc.

— Vous voulez que je vous dise s'il s'agit d'un accident ou d'un meurtre, c'est cela, commissaire ?

Les deux policiers hochèrent la tête en même temps.

— La réponse est : je n'en sais rien.

Le docteur Lionardo tourna la tête et fixa le cadavre avec l'enthousiasme d'un client incapable de se décider face à une offre trop riche.

— Le corps présente toutes sortes de blessures dont chacune aurait pu être mortelle.

— Avez-vous distingué des traces de défense sur ses mains ?

— Non. Mais nous n'en verrions pas, de toute façon, si l'agresseur l'avait attaqué à coups de couteau.

— Dans ce cas, intervint Bossi, il se pourrait que le meurtrier l'ait frappé avec un objet contondant.

Aux mots d'objet contondant, le médecin légiste roula des yeux.

— Pourrait, serait, aurait !

Il leva le regard au plafond, puis dit au commissaire sans prêter attention à Bossi :

— Le malheureux est tombé sur des marches en pierre d'une hauteur d'au moins dix mètres. Dans ces conditions, je ne vois pas comment on pourrait encore reconnaître des traces d'objets contondants.

— Et ses poches ? demanda Tron.

Il savait que Lionardo contrôlait toujours les poches.

— Rien, répondit le médecin. Sauf ceci. Je l'ai trouvé dans sa robe de bure.

Il tendit une enveloppe froissée. En dehors de quelques écailles de peinture, elle ne contenait rien. Sur le recto en revanche, on distinguait deux majuscules écrites en hâte au crayon à papier, un peu effacées, mais encore lisibles. Tron sentit soudain son cœur s'accélérer. Dieu du Ciel, mais c'est bien sûr ! Il secoua la tête et faillit éclater de rire. Ils ne l'avaient pas vu. Une combinaison toute simple leur avait échappée comme cela arrive souvent quand on cherche une lettre volée et qu'on fouille toutes les armoires et tous les tiroirs d'une chambre alors que celle-ci se trouve depuis le début sur le bureau.

Tron se tourna vers Bossi qui s'apprêtait à ranger la chambre en bois de son appareil photographique dans une valise noire avec une mine de martyr.

— Que dites-vous de cela ? lui demanda-t-il.

Le sergent approcha l'enveloppe si près de son visage qu'il aurait pu la

lécher.

— Je vois deux majuscules, finit-il par déclarer après l'avoir considérée un moment. Je ne comprends pas où vous voulez en venir, commissaire.

— C'est pourtant l'évidence !

Tron éprouvait une satisfaction indigne d'un pédagogue à voir son élève perdu.

— Nous avons toujours pensé que les deux initiales inscrites dans l'agenda de Kostolany signifiaient Piotr Troubetzkoï.

Il fit une pause pour donner plus d'éclat à la suite.

— Mais en réalité, elles désignent le *padre* Terenzio.

Bossi faillit lâcher les deux coffrets en bois où il avait rangé les plaques sèches à la gélatine. Il fixa son supérieur, les yeux ronds.

— Vous voulez dire que le père Terenzio s'est rendu chez Kostolany le soir du crime ?

Le commissaire approuva.

— Le père Terenzio ne m'a certes pas dit qu'il connaissait Kostolany, mais j'imagine qu'il a fait deux choses quand Orlov lui a passé commande : il a confectionné une deuxième copie dont le colonel ne savait rien et il ne lui a pas rendu l'original, mais deux faux.

— Pour vendre l'original à Kostolany ?

— Exact ! Kostolany aurait aussitôt remarqué une copie. Le père Terenzio ne pouvait donc lui vendre qu'un original. Cependant, ce tableau mettait le marchand d'art mal à l'aise. Il l'a revendu à Troubetzkoï en le priant de le laisser dans un coin pendant un certain temps. C'est pourquoi le grand-prince pensait avoir affaire à un faux.

— Mais que s'est-il passé le jour où la reine et le colonel se sont présentés au palais da Lezze ?

— Après leur visite, Kostolany a demandé au prêtre de passer chez lui.

— Pour parler de quoi ?

Le commissaire haussa les épaules.

— Peut-être voulait-il juste l'informer des intentions de Marie-Sophie.

Il fit une pause avant de reprendre :

— Sauf qu'il a signé son arrêt de mort en lançant cette invitation.

— Pourquoi ?

— Vous pensez que le Hongrois aurait acheté le Titien à la reine ? Un tableau qu'il savait être faux ? Pour le prix d'un original ?

— Non, bien sûr.

— D'un autre côté, poursuivit Tron, il pouvait difficilement expliquer à la reine qu'elle ne possédait qu'une copie. Pas dans ces conditions. Marie-Sophie se serait adressée à un autre expert jusqu'au moment où elle aurait appris la vérité.

— Il serait alors apparu que le père Terenzio n'avait pas rendu à Orlov l'original, mais deux copies, déduisit le sergent d'un ton morne.

Le commissaire hocha la tête.

— Par conséquent, dit-il, le prêtre devait à tout prix récupérer l'une des copies. Ce qu'il ne pouvait faire qu'en tuant Kostolany.

À présent, Bossi faisait l'effet d'un représentant de commerce malchanceux, venu avec sa collection d'échantillons pour rien. Une demi-douzaine des plaques sèches à la gélatine se révélait invendable.

— L'affaire est close, conclut le commissaire en se retenant de justesse de lui tapoter l'épaule d'un geste condescendant. Nous avons l'assassin et le tableau disparu. Spaur sera content parce que rien ne viendra assombrir les bonnes relations de l'Autriche avec la Russie. Et la reine se réjouira de récupérer son Titien.

Sans compter, pensa-t-il, que la princesse et la comtesse se montreront satisfaites car on pouvait à bon droit espérer la présence de Marie-Sophie de Bourbon à leur bal.

Tout à coup, le sergent eut l'air épuisé. Il s'appuya sur le pied de son appareil photo comme sur une canne.

— Cette histoire de vrai original et de faux original a de quoi faire perdre la tête, commissaire.

Tron inclina le chef d'un geste bienveillant.

— Eh oui ! *L'investigation policière* ne fait pas tout, Bossi.

— Félicitations ! s'exclama Spaur au cours de l'après-midi du lendemain.

Il tapota de l'index le rapport de trois pages posé devant lui.

— Un excellent travail !

Le commandant de police, aujourd'hui vêtu de lin dans les tons jaunes, décantait ses idées comme le *barolo* qu'il venait de déboucher et prit un cœur en pâte d'amandes rose dans la gondole en papier mâché bleu ciel posée sur son bureau. Tron supposa qu'il s'agissait d'un cadeau de Mlle Violetta dont le portrait se dressait à côté de la gondole dans un cadre argenté. Pour le reste, il n'apercevait pas un seul rapport de police en dehors du sien, mais en revanche le *Wiener Tageblatt*, le programme de *La Traviata* donnée le soir même à La Fenice et un tas de journaux français. Il reconnut *Le Petit Courrier des Dames* et *Les Modes parisiennes*, deux magazines auxquels la princesse était elle aussi abonnée.

Sous la houlette de Mlle Violetta, le bureau de Spaur, autrefois limité aux biens de l'État, s'était métamorphosé en un confortable cabinet. Le dur lit de camp avait été remplacé par une douce ottomane. Sous le portrait de l'empereur, une petite commode supportait à présent une collection de carafes et une demi-douzaine de boîtes de confiseries de chez Demel dont le commandant de police consommait tous les jours de grandes quantités. L'odeur de l'eau de Cologne dont il s'aspergeait copieusement se mêlait aux relents putrides montant du rio di San Lorenzo les jours de grande chaleur.

— Je ne m'étais pas douté, poursuivit-il après avoir offert au commissaire de s'asseoir, que vous résoudriez cette affaire si vite.

Tron sourit d'un air modeste.

— Moi non plus, baron.

— L'efficacité de votre travail, reprit son supérieur, nous impressionne beaucoup.

Difficile de dire s'il parlait de lui à la première personne du pluriel ou si le *nous* incluait Mlle Violetta. Il avala un autre cœur à la pâte d'amandes avant de demander :

— Quand pensez-vous rendre le tableau à Sa Majesté ?

— Dès que M. de Sivry l'aura expertisé et aura attesté qu'il s'agit de l'original, répondit Tron.

Spaur fronça les sourcils.

— Est-ce bien nécessaire ?

— Nous ne voulons courir aucun risque, se justifia Tron. Mais je ne redoute aucune mauvaise surprise.

Le commandant s'adossa à son siège avec satisfaction.

— Dans ce cas, je vais pouvoir assurer au grand-prince ce soir dans sa loge que l'affaire est close. Et que l'assassin a péri dans un accident.

Il balança la tête d'un air songeur.

— Qui l'eût cru ? Un prêtre...

Il se frotta les mains et regarda le commissaire.

— Bien, et la nouvelle dans tout cela ? Elle avance ?

La mine du commandant de police ne laissait aucun doute sur l'importance de cette question à ses yeux par rapport à quelques misérables crimes.

— Vous avez eu le temps de reprendre la matière que je vous avais fournie ?

Grand Dieu, la nouvelle ! Tron fut pris d'une suée. Il n'y avait même pas pensé une seule fois au cours des derniers jours. Cependant, il aurait été maladroit de décevoir son supérieur. Il s'éclaircit la gorge.

— Bien entendu, baron !

— Et alors ? Vous avez trouvé de nouvelles idées ?

De nouvelles idées ? Non. Comment aurait-il pu, d'ailleurs ? Sur le coup, il ne se souvenait même plus du sujet. Ah oui ! Un écrivain d'un certain âge qui tombe amoureux d'un jeune Polonais – euh non – d'une jeune Polonaise. Mon Dieu, quel sujet rebattu !

— Peut-être avez-vous réfléchi entre-temps à l'endroit où cet écrivain dans la fleur de l'âge – Spaur inclina la tête en arrière avec un geste vaniteux et passa la main dans ses cheveux teints – rencontre la jeune dame pour la première fois ?

Il se pencha sur son bureau d'un geste brusque et fixa le commissaire avec impatience.

Non, il n'y avait pas réfléchi. Mais la question du lieu ne lui paraissait pas si compliquée que cela. Où l'écrivain pouvait-il avoir rencontré la Polonaise pour la première fois ? Tron dut réprimer un bâillement. Sur un paquebot de la Lloyd ? Sur un quai de gare ? Ou plutôt sur un bateau à vapeur ? Comme il n'arrivait pas à se décider et qu'il n'avait pas envie d'y passer la nuit – parce qu'au fond, il s'en moquait –, il répondit bêtement :

— Ils se croisent à l'hôtel.

Spaur écarquilla les yeux.

— L'écrivain dans la fleur de l'âge et la jeune Polonaise sont descendus dans le même hôtel ?

Sa mine ravie montrait qu'il tenait cette idée pour une inspiration extrêmement raffinée. Tron hocha la tête.

— Oui, elle voyage avec sa famille. Lui, au contraire, est seul.

Il médita un bref instant.

— L'écrivain l'aperçoit pour la première fois dans le hall. Elle est assise à la table voisine, au milieu de sa famille.

— Et à quoi ressemble-t-elle ? demanda le commandant en jetant un regard éloquent sur le cadre argenté.

Tron s'efforça de se rappeler le physique de Mlle Violetta. Avait-elle des cheveux bruns ou blonds ? Il ne savait plus. Il ne lui restait donc qu'à compter sur sa chance.

— Elle est blonde.

Une expression de joie traversa le visage de son supérieur. Gagné !

— Elle a des cheveux, poursuivit-il avec animation, couleur de miel et son visage...

Il s'arrêta une nouvelle fois pour réfléchir. Il serait imprudent d'entrer dans les détails.

— Son visage, répéta-t-il d'un ton solennel, rappelle les statues grecques de l'époque la plus noble.

Difficile de concevoir un style plus ennuyeux. Néanmoins, Spaur hocha la tête avec enthousiasme en prenant un air de connaisseur. Puis il s'inclina vers l'arrière et ferma les yeux. De toute évidence, il essayait de se représenter la scène.

— Et comment est-elle vêtue le jour où il la voit pour la première fois ?

Tron eut le sentiment qu'il espérait une tenue quelque peu excentrique.

— Elle ne porte pas de robe de promenade car elle est encore *très* jeune.

Oui, ça, c'était une bonne idée. Cette fantaisie donnerait au récit une pointe de piquant que Spaur apprécierait sans doute. Comme on pouvait s'y attendre, il rouvrit les yeux. Sa bouche aussi s'entrouvrit.

— Elle porte une simple robe bleue avec un col blanc, précisa Tron.

Son regard tomba sur la gravure au-dessus de l'ottomane, qui représentait un voilier.

— Une sorte de robe de matelot.

Ça existait, une robe de matelot ? En fait, songea-t-il, ça devrait plutôt s'appeler une robe de matelote. Quoi qu'il en soit, cette idée également parut plaire au commandant.

— Une moussaillonne ? s'exclama-t-il en attrapant son verre de barolo et en se passant la langue sur les lèvres comme si la jeune Polonaise était un hachis de veau ou une panse de brebis.

Tron commençait à se demander quelle sorte d'histoire son chef attendait de lui.

— C'est un *motif*, dit Spaur après avoir reposé son verre, qu'il faut à tout prix développer.

De quel *motif* parlait-il au juste ? À présent, un éclat lubrique brillait dans ses yeux – peut-être à cause du mystérieux *motif*. Il s'attaqua de nouveau à la gondole.

— Pourriez-vous me transmettre une brève esquisse du début de la nouvelle ?

Le commissaire toussoya.

— Une brève esquisse ?

Spaur lui adressa un regard glacial.

— Oui, deux feuilles de papier ministre. Avec une marge de trois doigts pour les corrections que Mlle Violetta et moi-même souhaiterions y apporter.

À en juger par le ton de sa voix, l'entretien était terminé. Tron se leva. En regagnant la porte, il constata une certaine raideur dans ses articulations. On aurait dit qu'il venait d'avoir un accident.

— Commissaire ?

Tron, qui avait posé la main sur la poignée, se retourna. Allait-il enfin apprendre quel était ce mystérieux *motif* ?

— J'exige, décréta son supérieur, que le dossier dont vous avez la charge soit dé-fi-ni-ti-ve-ment clos.

Il avait prononcé chaque syllabe comme s'il s'adressait à une recrue indisciplinée. Son regard n'autorisait aucun doute sur le sens de la dernière phrase.

— Je ne permettrai pas que vous soupçonniez de meurtre un homme qui m'invite ce soir dans sa loge en compagnie de Mlle Violetta.

— Félicitations, dit la princesse une heure plus tard dans le palais Balbi-Valier. Le Titien est réapparu, le grand-prince est innocenté et l'assassin est mort. Un résultat idéal. Je comprends la satisfaction de Spaur.

Tron avait jugé préférable de passer chez la princesse avant de rendre visite à Constancia Potocki — pour vérifier qu'elle n'avait pas un rendez-vous imprévu ce soir-là.

Maria ôta son binocle et s'appuya contre le dossier de sa méridienne.

— Quand vas-tu rendre le tableau à la reine ?

— Dès que Sivry l'aura examiné. Il doit nous rendre son avis en début de semaine prochaine.

— Et si c'est un original ? voulut savoir la princesse.

— Ma théorie sera vérifiée et, avec la mort du père Terenzio, l'affaire sera close.

— À qui la reine va-t-elle vendre son Titien, selon toi ?

— Sans doute à Sivry.

— Qui devra déboursier beaucoup plus pour un original que pour une copie, n'est-ce pas ?

— Bien entendu. Pourquoi me demandes-tu cela ? l'interrogea Tron en fronçant les sourcils.

— Parce que Sivry pourrait, disons, *suggérer* qu'il s'agit d'une copie.

— Pour faire baisser le prix ? Il n'osera pas.

— Tu lui fais confiance ?

— Il ne m'a encore jamais berné, dit Tron. Et il ne le fera pas.

— D'accord. Mais que vas-tu faire s'il établit malgré tout qu'il s'agit d'un faux ?

Le commissaire haussa les épaules.

— Dans ce cas, nous ne pourrions pas rendre à la reine son original.

— Et dans cette hypothèse, nos chances de la recevoir baissent de façon considérable.

Elle s'assit et posa les pieds sur le tapis.

— À moins que Sivry ne se montre pas trop pointilleux. Il fait toujours preuve de souplesse dans ce genre de situation.

— Que veux-tu dire ?

— Que nous avons tous à y gagner qu'il s'agisse d'un original, expliqua Maria. Et que Sivry défend en général la thèse selon laquelle...

Elle s'interrompt pour réfléchir un instant.

— La vérité doit servir les hommes et non les hommes la vérité ? suggéra Tron.

Elle hocha la tête.

— Je ne voulais pas le formuler de façon aussi radicale. Quoi qu'il en soit, Sivry devrait prendre en compte les circonstances particulières de cette expertise. Et garder en tête que l'authenticité demeure un concept relatif.

— Tu n'as pas besoin de lui expliquer, remarqua le commissaire. C'est sa devise en affaires.

— À quelle heure dois-tu partir ?

Tron jeta un coup d'œil sur la pendule de cheminée.

— Tout de suite. Constancia Potocki m'attend à sept heures. Et son époux aussi sans doute. Il est probable que je le croiserai dans l'escalier comme d'habitude.

La princesse le fixa avec curiosité.

— Que dit-il, lui, de tes visites hebdomadaires ?

— Il n'est pas jaloux. Nous bavardons de temps à autre sur les marches. Je l'apprécie beaucoup.

— Tu penses que Constancia Potocki prendra vraiment mal le changement de programme ?

— Elle n'a pas le choix. Mais si elle revient sur sa promesse, nous ne pourrions rien y faire.

— Combien de temps penses-tu rester au palais Mocenigo ?

— Une heure tout au plus.

Tron se leva et prit son haut-de-forme.

— Quel est le dessert ?

— De la mousse au chocolat.

— Et ensuite ?

Elle sourit.

— Nous ne sommes là pour personne.

La musique débuta au moment même où Tron pénétra dans la cage d'escalier du palais Mocenigo. Il entendit d'abord l'anacrouse de plusieurs notes dans les premières mesures de la mazurka, puis le thème – une mélodie simple se composant d'une quarte mélancolique et de quelques cadences descendantes.

Tron aimait Chopin, le caractère mystérieusement voilé, le côté angélique de sa personnalité qui lui rappelait Shelley. Et il aimait l'apparente aisance avec laquelle Constancia Potocki interprétait ses valses et ses nocturnes – une aisance acquise, comme il le savait, au prix d'années d'un travail ardu auquel il n'avait lui-même jamais eu la patience de s'atteler. Était-il facile de vivre avec une femme qui jouait de manière aussi divine ? Une part de son merveilleux talent se retrouvait-elle dans son caractère ? Quel genre de personne était-elle dans l'intimité ? Un être profond et sensible comme les mouvements lents de Beethoven ou au contraire (ce n'était pas exclu) une râleuse sujette aux migraines qui passait sa vie à se plaindre, même de son mari ?

D'ailleurs son mari... Il donnait par moments l'impression de quitter le domicile conjugal sans regret. Que *fichait*-il en fin de compte ? Au cours de leurs discussions, Tron avait pu constater qu'il possédait une connaissance approfondie du *settecento*. Et il préparait une étude sur Goldoni – du moins s'en vantait-il.

Sans doute le brave Potocki souffrait-il sans se l'avouer d'être relégué au rang humiliant de second rôle qui revient de manière inévitable au mari d'une artiste célèbre. Certains hommes ne supportaient pas un tel statut. Prenait-il des maîtresses ? En général, c'est ce qui arrivait dans de pareilles situations. Le commissaire l'imaginait bien sous les traits d'un petit-fils mélancolique du Beau Brummell. Potocki possédait un physique avantageux, faisait preuve d'un goût exquis et se déplaçait avec une nonchalance presque déjà décadente en soi. Il jouissait à coup sûr d'un grand succès auprès des femmes.

Du reste, Tron – qui avait lui-même souvent l'impression d'être considéré comme le petit chien de la princesse – l'appréciait peut-être justement pour cette raison. Aurait-il un jour une maîtresse lui aussi ? Ce destin tragique l'attendait-il tôt ou tard ? Jouerait-il dans un avenir noir comme la nuit avec

l'idée de séduire Mlle Violetta ?

Pris de panique, le commissaire remit de l'ordre dans ses idées (parfois, il ne comprenait pas lui-même ce qui lui traversait l'esprit), gravit encore quelques marches et s'arrêta de nouveau pour écouter les ultimes mesures de la mazurka en retenant son souffle. Les demi-tons du début se répétaient à la fin, mais, bien qu'il s'agît des mêmes notes, elles semblaient métamorphosées, purifiées, harmonie désespérée de sons vaporeux au service d'une douloureuse beauté.

Tron ferma les paupières et pensa : Chopin ressemble à du champagne servi par la princesse. Saisi cette fois d'un frisson de jouissance, il se demanda si la cuisinière avait préparé la mousse au chocolat. Et s'il ne vaudrait pas mieux tout de suite prendre le dessert dans les appartements de Maria, ce qui présenterait l'avantage de...

— Commissaire ?

Oh ! Tron rouvrit les yeux et releva la tête. Potocki se tenait sur le palier du premier étage et baissait le regard vers lui en souriant. La lumière le frappant de côté soulignait la forme régulière de son nez et mettait en valeur l'œillet à sa boutonnière. Sa canne en bambou flamboyant, son élégant chapeau en paille et la fleur fraîche au revers de sa veste lui donnaient un air *entreprenant* – oui, c'était le mot. *Dynamique* aurait également convenu. Potocki avait une aventure ! pensa soudain le commissaire. Il en aurait mis la main au feu. Quelque part dans cette ville, une femme l'attendait – une femme qui ne lui demanderait pas : « Vous ne seriez pas le mari de la célèbre Constancia Potocki ? »

— Constancia vous attend, dit-il.

Il descendit quelques marches pour donner la main au commissaire et poursuivit :

— Je ne serai pas de retour avant dix heures.

Il jeta alors un coup d'œil sur sa montre en or et ajouta avec un sourire, avant de se remettre en route :

— Cela devrait vous laisser assez de temps pour discuter les détails du programme.

Le calme avec lequel il prenait les visites régulières que son épouse recevait se révélait aujourd'hui particulièrement frappant. Ce qui, pensa Tron, devait s'expliquer par le fait que les relations entre les deux époux s'étaient refroidies depuis longtemps et que Potocki avait d'autres fers au feu.

Il gravit les dernières marches, entra dans le vestibule et prit à gauche. À nouveau, il nota – par opposition au palais Tron – l'absence de défaut dans le crépi, de fissures dans le carrelage, de fourmis se promenant au-dessus d'angelots cassés et de miroirs ternis. Mais, en contrepartie, le vestibule du palais Mocenigo se résumait à un couloir de taille moyenne au *terrazzo* neuf, bon marché, et aux murs nus, tout juste ornés de colonnes en stuc imitant le marbre. Les Potocki louaient le bâtiment à l'une de ces banques qui rachetaient les palais en ruine, les restauraient sans goût et les proposaient aux

étrangers à des prix exorbitants.

En vérité, Tron s'attendait à être accueilli par une des domestiques de la maison, mais le personnel semblait absent ce jour-là. Même l'intendante, Anna Kinsky, restait invisible. Avant de passer le seuil, il avait entendu des pas précipités dans l'escalier menant à la mezzanine, mais à présent, le silence régnait.

Même le piano se taisait. Sans doute, supposa-t-il, Constancia Potocki fouillait-elle dans ses partitions à la recherche d'un morceau supplémentaire pour le concert au palais Tron. Une berceuse ou pire une ballade – les ballades étaient toujours tellement longues. Si seulement il ne l'avait pas laissée croire pendant des semaines qu'il s'agissait d'un vrai concert. S'il ne lui avait pas servi du vin pur par crainte qu'elle ne refuse. D'un autre côté, il n'aurait plus eu de raison de lui rendre visite une fois par semaine, ce qui était nécessaire pour aiguïser la jalousie de la princesse.

Tron s'arrêta et ferma les yeux. Quelle tenue Maria porterait-elle tout à l'heure ? Peut-être sa nouvelle robe d'intérieur en soie sauvage de couleur noire qu'il avait fait fabriquer (aux frais de la princesse) d'après un modèle de la *Revue de la Mode*. Il rêva d'une robe discrètement osée et soupira. Dans deux heures au plus tard, il saurait – voire avant, si Constancia Potocki le mettait à la porte après avoir appris la vérité.

Ce n'était pas une mauvaise idée, songea-t-il. Aller droit au but. Abréger les douleurs. Il prit une profonde inspiration et retint son souffle pour rassembler son courage. Puis il fit un pas résolu, frappa et baissa la poignée sans attendre la réponse.

Il perçut aussitôt l'odeur de sel et de varech qui s'infiltrait par la fenêtre ouverte et se mêlait au parfum de roses d'un énorme bouquet de Mme Hardy, posé sur un guéridon devant les hautes voûtes en tiercefeuille. De l'autre côté du Grand Canal, il entrevit le palais Balbi et les petites maisons à l'embouchure du rio della Frescada derrière lesquelles on devinait la cité. La vue splendide retint à tel point son attention qu'il ne prit pas tout de suite conscience de la femme allongée devant le piano Érard dans une position des plus étonnantes.

Tron s'avança, mais avant même d'atteindre le corps recroquevillé, il sut que Constancia Potocki était morte et qu'elle n'était pas morte de façon naturelle. Sa main droite, dont les doigts n'effleuraient plus aucune touche en ce monde, enserrait un volume de sonates de Mozart. Peut-être s'était-elle efforcée, dans un geste désespéré, de s'en servir comme d'un bouclier. Quelques partitions tombées du pupitre recouvraient son corps comme d'immenses feuilles d'arbre. Ses cheveux roux, qu'elle portait toujours en chignon, étaient défaits et descendaient en cascade dans son dos.

Le commissaire lui trouvait un air extrêmement jeune, comme si l'agonie avait remonté l'horloge de sa vie à une vitesse folle. Ses yeux étaient grands ouverts. Et sa bouche béante – une bouche de petite fille – donnait l'impression qu'elle essayait de pousser des cris beaucoup trop grands pour

ses cordes vocales.

Il s'agenouilla, et en se penchant au-dessus d'elle – prenant garde de ne rien toucher avant que Bossi ait terminé ses *photographies du crime* –, il comprit comment elle était morte. Un anneau violacé et profond entourait son cou tel un collier obscène.

Il releva la tête et réfléchit. Combien de temps s'était-il écoulé entre la fin de la mazurka et son arrivée dans la salle ? Deux, tout au plus trois minutes, estima-t-il. L'assassin ne pouvait s'être enfui que par l'escalier de service.

Ou bien se pouvait-il qu'il se trouve encore dans la pièce ? Tron jeta un regard apeuré par-dessus son épaule, mais n'aperçut que le piano d'exercice de Constancia Potocki, un divan bon marché dans le genre XVIII^e siècle, une demi-douzaine de fauteuils et une desserte où s'empilaient des partitions.

Il se remit debout, traversa la salle d'un pas rapide et revint dans le vestibule. Là, il tira sur le cordon de la sonnette des domestiques qui pendait près de la porte – de manière si violente qu'il l'arracha et que la poignée en porcelaine vint se briser en mille morceaux sur le sol en *terrazzo*. Comme s'il y avait urgence !

Ils avaient eu beau passer au peigne fin le grenier du palais Mocenigo – une immense soupente divisée en chambres par des cloisons de bois –, ils n’avaient pas découvert l’assassin. Comme Tron n’avait pas d’arme sur lui, ce n’était pas pour lui déplaire, même s’il avait prétendu l’inverse à Mlle Kinsky, la jeune intendante des Potocki. Il avait envoyé l’une des deux bonnes prévenir Bossi au commissariat et l’autre chez le docteur Lionardo. Il supposait qu’il leur faudrait une petite heure pour arriver sur le lieu du crime.

À présent, ils se tenaient dans le petit couloir du grenier, juste devant la chambre de l’intendante. Par la porte ouverte, Tron pouvait voir le crucifix au-dessus de son lit et la bible sur sa table de chevet. La jeune femme avait fait preuve d’un étonnant sang-froid à la nouvelle du meurtre. Il se demandait si une telle maîtrise venait de sa foi.

— Ce sont *mes* pas que vous avez entendus dans l’escalier, commissaire, dit-elle à voix basse.

Elle parlait italien avec le fort accent des gens qui pensent, qui comptent et qui rêvent encore dans leur langue maternelle. À chaque réponse, elle baissait les yeux avec pudeur, comme si elle éprouvait le besoin d’excuser par avance tout ce qui entretenait un rapport avec elle : la qualité de ses informations, l’intonation polonaise de son italien, sa voix un peu stridente, son apparence extérieure – bref toute sa misérable existence.

Pourtant, pensa-t-il, elle n’était pas laide à proprement parler : elle avait des yeux bien écartés, des cils épais, une peau légèrement bronzée et sans défaut. Il l’estimait tout au plus âgée de vingt-cinq ans et se demanda pourquoi elle semblait faire tout ce qui était en son pouvoir pour ressembler à une vieille fille. Sa robe gris foncé en laine bon marché, à la coupe rectangulaire et sans ceinture, pendait comme un sac à pommes de terre. Ses cheveux divisés par une raie au milieu, sévère et disgracieuse, étaient recouverts d’une coiffe blanche qui rappelait un habit de bonne sœur. À cela s’ajoutait la grande croix en ébène qui pendait à son cou au bout d’une longue chaîne et qu’elle enveloppait à intervalles réguliers dans ses doigts aux articulations exsangues, la serrant contre sa poitrine avec une expression de douleur, comme pour s’excuser de l’amour qu’elle vouait au Christ, son Seigneur et son Rédempteur.

— Et si quelqu'un d'autre avait emprunté l'escalier, poursuivit-elle le regard baissé, je l'aurais forcément rencontré.

Elle fit une pause, l'air désolé de n'avoir vu personne.

— Les deux bonnes, reprit-elle, étaient en bas, à la cuisine. Elles n'ont pas le droit de monter dans leurs chambres pendant la journée car il n'y a pas de sonnette, on ne pourrait pas les appeler.

Elle hocha la tête qui, de ce fait, descendit encore un peu plus. On aurait dit qu'une attache venait de lâcher dans sa nuque.

— En outre, vous voyez bien que le grenier était vide.

— Et la passerelle en bois qui mène au balcon du palais Contarini ? L'assassin n'aurait-il pas pu l'emprunter ?

Les sourcils baissés d'Anna Kinsky tressaillirent un instant, comme si elle ne comprenait pas le sens de sa question. Puis elle finit par dire :

— On ne s'est jamais servi de la passerelle. Elle doit être pourrie.

— Et la terrasse, vous l'utilisez ?

Au mot *terrasse*, elle se tut un moment. Après avoir réfléchi, elle répondit :

— Parfois, nous y accrochons du linge. Mais le plus souvent, je le suspends dans le grenier.

Elle avait visiblement du mal à prononcer le mot *linge*, comme s'il était à lui seul inconvenant. Tron préféra changer de sujet.

— Savez-vous où M. Potocki s'est rendu, madame Kinsky ?

L'intendante le regarda avec une expression d'effroi et secoua vivement la tête.

— Non.

Il fut obligé de sourire. Quelle piètre menteuse !

— Madame Kinsky, expliqua-t-il avec patience, tout ce que vous me confiez reste entre nous. Si vous m'informez de secrets que vous auriez préféré garder pour vous, personne n'en saura rien.

À nouveau, elle se tut un moment, hésitant de toute évidence à parler. Lorsqu'elle se décida, elle commença d'une voix si basse qu'il eut du mal à la comprendre.

— M. Potocki va chez... des femmes.

Il fronça les sourcils.

— Chez *quelles* femmes ?

— Jamais les mêmes, murmura-t-elle, les lèvres tremblantes.

— Vous voulez dire des femmes qui... ?

Elle hocha la tête. Ils s'étaient compris.

— Mme Potocki était-elle au courant ? poursuivit-il.

— Oui, elle le savait. Ils se disputaient souvent à ce sujet. Il traitait très mal Constancia.

Anna Kinsky haletait. Il craignit un instant qu'elle ne fonde en larmes. Mais au lieu de cela, elle lui apprit un détail qu'il ignorait.

— Constancia était ma cousine. Elle s'est arrangée pour me faire venir ici après... la mort de mon mari. Cela n'a pas plu à son époux.

— Vous voulez dire que M. Potocki n'approuvait pas votre présence au palais ?

Elle secoua la tête avec force.

— Au départ, il était tout à fait d'accord ! Il m'a fait beaucoup de beaux... cadeaux.

Même dans la pâle lueur de la lampe à pétrole accrochée au plafond du petit couloir, sa subite rougeur ne laissait aucun doute.

— Mais ensuite...

Elle avait du mal à respirer et ferma les yeux.

— Continuez, madame Kinsky, l'encouragea Tron.

— Un soir, chuchota-t-elle, il m'attendait dans ce couloir et il m'a tellement... regardée.

Tellement regardée ? Elle voulait sans doute dire autre chose, mais n'avait pas la force de l'exprimer. Tron se contenta de lui demander avec précaution :

— Et qu'avez-vous fait quand il vous a... *tellement regardée ?*

— J'ai crié ! s'exclama-t-elle avec une surprenante violence. Depuis, il me déteste. Et maintenant que Constancia est morte...

Elle s'interrompit et pencha la tête sur sa poitrine. Le commissaire put de nouveau voir sa main aux articulations blanches se refermer autour la croix.

— Oui ?

— Je ne sais pas quel destin m'attend.

Sans doute n'avait-elle pas conscience des larmes sur ses joues car elle ne fit rien pour les essuyer. Tron, qui avait toujours un mouchoir impeccable dans sa poche, le lui tendit. Elle se sécha les yeux avec indifférence, comme si son visage appartenait à une étrangère.

Il fallut à Bossi une petite heure pour achever ses *photographies du crime*. De ce fait, le retard du docteur Lionardo resta sans conséquence. Peut-être, songea Tron, le *dottore* avait-il même traîné exprès pour éviter de devoir attendre que le sergent ait fini.

À présent, Bossi et lui se tenaient tous deux devant le piano à queue et regardaient le médecin légiste en train d'examiner le corps de Constancia Potocki avec de grandes précautions. Tron fut à nouveau frappé par le respect qu'il témoignait aux cadavres, un respect qui s'opposait de manière étrange à son comportement cynique dans d'autres domaines.

Le sergent avait écouté son récit sans l'interrompre. Dès qu'il eut terminé, il prit la parole et enseigna au commissaire une nouvelle expression.

— La fenêtre temporelle était donc étroite, lâcha-t-il d'un air méditatif.

Tron hocha la tête.

— Il ne s'est pas écoulé plus de trois minutes entre la fin de la mazurka et le moment où je suis entré dans la salle.

L'expression *fenêtre temporelle* lui paraissait extrêmement limpide. Par exemple, il était maintenant presque dix heures, et la princesse n'allait pas tarder à fermer sa fenêtre temporelle pour ce soir. À bien y réfléchir, on

passait sa vie à voir des fenêtres s'ouvrir et se fermer.

— Par ailleurs, l'assassin n'a pu s'enfuir que par l'escalier de service, poursuivait-il. Or il n'y avait personne ni à l'étage intermédiaire ni au grenier. Anna Kinsky n'a croisé personne.

— Elle pourrait avoir menti, suggéra Bossi.

Le commissaire fronça les sourcils.

— Pourquoi aurait-elle fait cela ?

— Mlle Kinsky est assez jolie, remarqua le sergent. Or elle fait tout pour qu'on ne s'en rende pas compte.

— Ce n'est pas un mensonge ! De plus, elle s'appelle Mme Kinsky. Elle est veuve et vivait à Trieste jusqu'à la mort de son mari. Comme elles étaient cousines, Constancia Potocki lui a proposé de s'installer chez eux pour surveiller les bonnes et la cuisinière.

Bossi fixa le commissaire d'un air suspicieux.

— Elle ne serait pas un peu... ? demanda-t-il en frappant sa tempe avec deux doigts. Pour moi, ces gestes frénétiques...

— Vous voulez parler de la croix qu'elle serre en permanence dans sa main ? Et de ses yeux révulsés ?

Son subalterne hocha la tête.

— Non ! lui assura Tron. Elle se raccroche à cette croix pour ne pas se casser la figure. Nous avons tous besoin d'une canne. On prend celle qu'on trouve.

— Vous croyez sa foi... sincère ?

— Mme Kinsky est sous le choc. Les gens se comportent souvent de cette manière en pareille situation.

Le sergent ne paraissait pas convaincu.

— Cela n'explique toujours pas sa tenue. En temps normal, une veuve jeune et attrayante se...

Il s'arrêta pour chercher le mot juste.

— ... mettrait en valeur ? suggéra le commissaire.

— Oui, s'efforcerait de se montrer sous son meilleur jour. Soignerait sa toilette et éviterait de porter un bonnet de duègne. Ses chances de se remarier ne sont sans doute pas minces. Je me demande pourquoi elle s'obstine à le cacher.

Tron haussa les épaules.

— Potocki lui aurait fait des avances. C'est peut-être pour cela qu'elle s'affuble de la sorte.

— Pour ne pas le provoquer ?

— Ce serait compréhensible, raisonna Tron. L'idée de l'engager émanait de sa cousine. Il aurait été ingrat de sa part d'entretenir une liaison avec M. Potocki.

Il fixa le sergent.

— Bref, il se peut que vous ayez raison, Bossi. Anna Kinsky dissimule sa beauté pour ne pas mettre en péril sa situation dans ce ménage. Elle préfère se

déguiser en petite souris.

— Certains hommes apprécient un tel charme...

Le visage de Bossi prit une expression rêveuse pendant un court instant. Puis il plissa brusquement le front.

— Mais au fait, que faisiez-vous ici, commissaire ?

Comment ? Le sergent Bossi voulait maintenant jouer les incorruptibles qui enquêtent sans distinction de rang ni de personne ? Contre leurs propres supérieurs si nécessaire ?

— J'étais venu pour mettre fin à nos relations, dit Tron. La princesse l'avait exigé.

Son subalterne lui adressa un regard méfiant.

— Vous lui avez...

— Je voulais lui dire que je ne pourrais plus la rencontrer aussi régulièrement à l'avenir. Nous étions convenus qu'elle jouerait quelques morceaux au bal Tron. Mais cette affaire devenait de plus en plus compliquée. Donc, nous avons décidé de la retirer du programme.

Compte tenu des circonstances, la formulation *retirer du programme* n'était peut-être pas des plus heureuses, songea le commissaire.

— Voilà ce que vous vouliez lui annoncer aujourd'hui ?

— C'est exact.

Se faire interroger par Bossi était une expérience inattendue. Se faire interroger, tout court, était une expérience intéressante. Bossi allait-il lui demander s'il connaissait bien Mme Potocki ?

Le sergent toussota.

— Et vous connaissiez bien la victime, commissaire ?

Et voilà ! Tron haussa les épaules. En vérité, non, pensa-t-il. De quoi parlaient-ils quand il n'était pas question du bal ? La plupart du temps, Constancia Potocki lui décrivait ses visites au *Florian* ou lui dictait des recettes de gâteaux détaillées et extrêmement difficiles. Il était le seul homme de sa connaissance, répétait-elle, qui s'intéressât à la pâtisserie. En fin de compte, il n'avait jamais su ce qui se cachait derrière cette façade, même s'il s'était souvent demandé à quoi l'intérieur pouvait bien ressembler.

— Au fond, je ne savais d'elle que ce que tout le monde connaît, déclara Tron. Enfant prodige de Cracovie et de Varsovie, puis élève de Chopin à Paris. Sensation dans toutes les salles de concert en Europe. Et enfin cet accident sur le pont des Arts, suivi de quatre ans de silence. Je suis incapable de vous dire si elle avait des connaissances à Venise. Elle n'a jamais évoqué un seul nom. Et ne me demandez pas si elle avait des ennemis.

— Avait-elle des ennemis ? demanda Bossi.

Tron repensa malgré lui aux confidences d'Anna Kinsky.

— Son mari a des maîtresses, dit-il. Constancia Potocki le savait, c'est pourquoi les époux se disputaient souvent. Mais ce n'est pas suffisant pour justifier un crime. En outre, j'ai croisé Potocki dans l'escalier pendant que sa femme jouait encore. C'est le meilleur alibi du monde.

— À quelle heure rentret-il ?

— Il m'a parlé de dix heures.

— Dans ce cas, il devrait être là d'une minute à l'autre, remarqua Bossi.

Il esquissa un geste de la main en direction du cadavre dont le docteur Lionardo s'occupait toujours.

— Doit-il la voir dans cet état ?

Au même instant, le médecin légiste se releva, ôta ses gants en coton blanc et se tourna vers Tron en ignorant superbement Bossi, qui se mit alors à vérifier les serrures des deux coffrets contenant les plaques sèches à la gélatine en l'ignorant tout aussi superbement.

— Elle n'a, semble-t-il, pas souffert longtemps, déclara Lionardo. Deux, tout au plus trois minutes. En supposant que l'assassin a aussitôt serré. Ce qui relève plus de l'habileté que de la force. En principe, un enfant pourrait tuer un adulte de cette manière.

— Ou une femme ?

Tron ne savait pas pourquoi il avait posé cette question. Le docteur hocha néanmoins la tête.

— Ou une femme une autre femme, ajouta-t-il. En tout cas, je n'ai pas remarqué de traces de défense, ce qui laisse à penser qu'elle connaissait son agresseur et que l'attaque l'a prise au dépourvu. Les seules blessures à noter se limitent à quelques ecchymoses consécutives à la chute. Et non dues à je ne sais quels *objets contondants*.

Après un coup d'œil méprisant en direction de Bossi, il demanda au commissaire :

— Vous pensez qu'il existe un rapport avec le meurtre au palais da Lezze ?

La question n'était pas dénuée d'une certaine légitimité, dut s'avouer le commissaire. Le problème, c'était que la personne soupçonnée du premier meurtre était décédée au moment du deuxième.

Assis sur le tabouret devant le piano Érard face auquel sa femme avait été assassinée, Potocki fixait l'emplacement où le cadavre gisait encore une demi-heure plus tôt. Les trois grands cognacs qu'il avait ingérés semblaient le tirer peu à peu de sa torpeur.

— Donc personne ne sait ce qui s'est passé, lâcha-t-il sans cesser de tourner le liquide ambré dans son verre.

Tron observa que la lampe à pétrole posée sur l'instrument, tout près de sa tête, se reflétait à la surface du cognac. En dehors de Bossi, assis en silence près du piano d'exercice, ils étaient seuls.

Potocki avait rencontré le docteur Lionardo et ses deux assistants dans la cage d'escalier peu après dix heures. Il n'avait pas exprimé le vœu de voir une dernière fois son épouse, mais avait en revanche aussitôt réclamé un cognac. Que Bossi lui avait apporté en personne – en même temps que la bouteille, car la mine du mari laissait présumer qu'il ne s'en tiendrait pas à un verre. Ce n'était pas à proprement parler l'image qu'on se faisait d'un veuf inconsolable, mais le commissaire savait par expérience que les gens réagissaient souvent de manière étrange à la nouvelle d'une mort brutale. En général, l'espoir insensé d'un absurde malentendu entraînait une courte phase d'incrédulité. Puis on commençait à comprendre qu'il ne s'agissait pas d'un cauchemar, mais de la réalité. Et alors suivait – en fonction du tempérament – l'effondrement ou la prostration.

Potocki était prostré. Le choc figeait toujours ses traits comme un masque de bois. Après le départ du corps, il avait gagné la salle à petits pas pressés, comme s'il avait vieilli de plusieurs années en l'espace de quelques secondes.

— L'assassin ne peut pas avoir quitté le palais par la cage d'escalier, dit Tron. Et il n'a pas pu sortir par la terrasse non plus. Mme Kinsky m'a appris que la passerelle entre les deux bâtiments était pourrie et qu'il était périlleux de l'emprunter.

Potocki but une gorgée de cognac, en apprécia le goût en bouche et l'avalait. Puis il tendit les jambes et appuya le dos contre le clavier du piano qui produisit alors un accord incisif et disgracieux.

— Elle a menti, déclara-t-il sans regarder le commissaire.

— Comment ?

Le visage du veuf forma une grimace qui se voulait peut-être un sourire cynique.

— Cette passerelle a servi, reprit-il. Et même souvent.

— À Mme Kinsky ?

Il secoua la tête.

— À Constancia.

Il s'interrompit et croisa les bras sur la poitrine pour méditer.

— Vous savez qui habite le palais voisin ?

— Les Troubetzkoï, répondit Tron. Mais je ne vous suis toujours pas.

Potocki esquissa un sourire triste.

— C'est très simple, commissaire.

Il fixait le piano d'exercice de sa femme près duquel Bossi avait pris place.

— Constancia et le grand-prince, reprit-il d'une voix étonnamment distincte, se sont rencontrés à Saint-Pétersbourg il y a quatre ans. Après un concert qu'elle avait donné à Tsarskoïe Selo. Et lorsque nous nous sommes installés à Venise – comme par hasard à côté des Troubetzkoï –, ils ont renoué leur relation.

— Renoué ? s'étonna Tron.

Le veuf lui jeta un regard agacé.

— Repris et intensifié.

Le commissaire plissa le front.

— Vous voulez dire que Mme Potocki et le grand-prince avaient une liaison ?

Potocki garda le silence et observa un long moment le verre dans sa main. Enfin, il dit : — Il existe un appartement vide dans le grenier du palais Contarini, on peut y accéder par la terrasse.

— Et dans cet appartement... voulut savoir Tron.

Le sourire du mari trompé se réduisait à un frémissement des lèvres. Sa voix et ses yeux ne traduisaient aucune émotion.

— Ma femme rendait visite au grand-prince. Je pense qu'ils avaient encore un autre nid, mais ce n'est que pure conjecture.

— Depuis quand savez-vous que votre épouse avait une liaison avec Troubetzkoï ?

— Depuis le début. Constancia ne s'en est jamais cachée. Peut-être est-ce ma faute.

— Parce que vous trompiez vous-même votre épouse ?

— Qui prétend cela ?

— Mme Kinsky.

— J'ai eu des maîtresses, concéda-t-il. Constancia était assez susceptible à cet égard. Mais ce ne fut jamais rien de sérieux.

Il regarda Tron d'un air méfiant.

— Qu'est-ce que la Kinsky vous a encore raconté ?

— Que vous avez tenté de l'approcher.

Il secoua la tête avec une expression de souffrance.

— C'est exactement l'inverse, commissaire. Anna m'a fait les yeux doux dès le premier jour. Elle espérait que je divorcerais.

— À cause de cette histoire avec Troubetzkoï ?

Potocki hocha la tête.

— Oui, mais loin de moi cette intention !

— Pourquoi ?

— Parce que je savais que, tôt ou tard, Constancia mettrait un terme à cette aventure. En outre...

— En outre ?

— Je l'aimais. Depuis quelques jours d'ailleurs, je savais que j'avais eu raison de ne pas la quitter.

— Que s'est-il passé ?

— Elle voulait rompre. Ce qui n'a pas plu à Troubetzkoï. Il était fou d'elle. Je crois qu'il commençait à lui peser.

— Comment a-t-il réagi ?

— Quand il a compris qu'elle était sérieuse, il l'a menacée.

— Menacée ?

— Il lui a dit qu'il n'aimait pas perdre. Et qu'aucune femme ne l'avait jamais abandonné. Mais il y a encore autre chose...

Il réfléchit un instant.

— Je crois que Constancia connaissait un secret.

— Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

— Il s'agissait d'un tableau.

Tron fronça les sourcils.

— Un Titien ?

— Je l'ignore. Elle m'a juste dit que...

— Que quoi ?

— Que le grand-prince avait des ennuis.

— Quand avez-vous discuté de cela ?

— Ce matin. Elle m'a promis de mettre fin à leur relation. Je sais qu'ensuite, elle a écrit une lettre.

— Vous pensez donc que Troubetzkoï aurait pu tuer votre épouse ?

— C'est forcément quelqu'un qui la connaissait bien. Quelqu'un dont l'intrusion après les dernières notes de la mazurka ne l'a pas poussée à crier au secours. Et quelqu'un qui était sûr de pouvoir quitter la pièce sans passer par la cage d'escalier.

— Oui, mais si le grand-prince avait emprunté l'escalier de service, Mme Kinsky aurait dû le voir.

Potocki secoua la tête.

— Pas nécessairement. Ils pourraient s'être manqués de peu.

Le commissaire haussa les épaules, désespéré.

— Je n'ai pas le plus petit soupçon de preuve contre Troubetzkoï. Même si je parvenais à démontrer qu'il entretenait une relation avec votre femme, cela n'impliquerait pas qu'il l'ait tuée. Et la grande-princesse n'hésitera pas à lui

fournir un alibi.

— Que comptez-vous faire, commissaire ?

Un accent de supplique flottait dans cette question. Pendant un instant, Tron sentit monter en lui une vague de sympathie pour le veuf. Il regretta de devoir le décevoir.

— En tout cas, je vais m'entretenir avec le grand-prince. Lui annoncer que votre épouse a été assassinée. Et m'efforcer d'établir si le palais Contarini a servi pour la fuite.

— Troubetzkoï va nier leur relation.

— Nous pourrions toujours interroger le personnel. Bien entendu, ce serait alors affirmation contre affirmation.

— Et Troubetzkoï s'en sortirait indemne ?

— Son statut de diplomate le protège de toute façon. Mais comme je vous le disais, je ne vois aucun indice prouvant à coup sûr qu'il est l'assassin.

Le sourire de Potocki devint glacial. Bizarrement, il semblait avoir l'esprit toujours clair alors qu'il avait vidé au moins une demi-bouteille de cognac.

— Le grand-prince, lâcha-t-il, jouit peut-être de l'immunité diplomatique, mais il n'est pas immortel.

— Que voulez-vous dire par là ?

Potocki releva la tête et dévisagea Tron avec des yeux qu'on eût dit en verre marron.

— Que je n'ai plus rien à perdre, commissaire.

Tron, vêtu de sa veste d'intérieur en velours serrée à la taille par un cordon, se pencha au-dessus de la table avec vivacité pour prendre la bouteille de veuve-clicquot dans le seau à champagne.

— Tu en veux encore ?

La princesse secoua la tête.

— N'oublie pas que tu t'effondres d'un seul coup après une demi-bouteille.

Il sourit d'un air entreprenant.

— Aujourd'hui, je me sens frais comme un gardon !

En tournant la tête, il nota qu'un souffle de vent montant du Grand Canal gonflait les rideaux de la chambre comme de petites voiles et imprimait des mouvements lascifs aux doux volants du baldaquin. Il était presque onze heures et demie. Tron supposait que – quel était le terme déjà ? – la fenêtre temporelle se serait fermée au plus tard à minuit, que Maria lui aurait en quelque sorte claqué les volets à la figure.

— Pour finir, Potocki a menacé de tuer Troubetzkoï, reprit-il. Parce qu'il n'a, paraît-il, plus rien à perdre.

— Tu crois qu'il est sérieux ?

— Sans doute que non. Il était soûl.

Le commissaire souleva le couvercle en argent qui recouvrait la mousse au chocolat, attrapa la cuillère et trancha d'abord la fine couche de copeaux de chocolat râpé avant de pénétrer dans la masse onctueuse.

— Et tu crois que Troubetzkoï a commis le meurtre ? Qu'il avait bel et bien une liaison avec Constancia Potocki ?

— Je ne vois pas pourquoi le mari irait inventer cette histoire, dit Tron.

La princesse pencha la tête d'un air songeur.

— Il demeure étrange qu'il ait toléré cet affront. Sur le pas de sa porte pour ainsi dire.

Elle trempa les lèvres dans son champagne et reposa sa coupe. Le commissaire se demanda dans quel roman il avait lu cette scène magnifique où la lumière de la lune se reflétait dans deux coupes de champagne. Puis il se demanda s'ils ne pourraient pas arrêter de parler de crime et d'adultère.

— Qui tenait les cordons de la bourse dans ce couple ? voulut savoir la princesse.

— Je ne saurais te le dire.

Tron avait baissé la tête vers son assiette ; il enregistra avec ravissement la subtile odeur de bergamote prouvant que la cuisinière avait utilisé du chocolat Lalonde et réprima la tentation d'enfourner la mousse avec la cuillère de service au lieu de sa petite cuillère.

— Si l'argent appartenait à sa femme et qu'il ne possédait rien, poursuivait-elle son raisonnement, cela expliquerait un certain nombre de choses.

— Tu veux dire que Potocki ne pouvait pas se permettre de divorcer ?

— Cela pourrait justifier sa tolérance.

Elle fit une pause.

— En admettant que tu ne te trompes pas à ce sujet...

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu es sûr que ce n'est pas lui ?

— Pardon ?

La voix de la princesse était aussi glaciale que son champagne.

— Que Potocki n'a pas tué sa femme ?

Tron secoua la tête avec vivacité.

— Je lui ai parlé dans l'escalier pendant qu'elle jouait encore !

Puis il ajouta :

— De toute évidence, tu ne conçois pas qu'il ait pu l'aimer.

Elle fit une grimace sceptique.

— Je peux concevoir une foule de choses. Mais d'après mon expérience, le bilan ne me semble pas très positif.

Pour le coup, c'était un terme que le commissaire ne supportait pas. Il posa la petite cuillère à côté de son assiette et tendit le bras vers la bouteille. Son bilan de champagne se montait à présent à une demi-bouteille. Le verre de Maria était encore presque plein.

— Et en ce qui nous concerne ? Quel bilan fais-tu de notre relation ?

La réponse fusa :

— Je veux votre nom sur mon cristal. Et je ne veux pas d'un mari qui m'épouse pour mon argent. Ce serait un mauvais marché.

Elle le dévisagea un instant en plissant les yeux, comme s'il ressemblait à une clause en petits caractères dans un projet de contrat de mariage.

— Vu sous ce jour, tu es le candidat idéal.

Il fut obligé de rire.

— Et tu es sûre que je ne veux pas t'épouser pour ton argent ?

— Oui, sûre.

Elle se pencha au-dessus de la table et le regarda droit dans les yeux.

— Tu sais pourquoi ? Parce que, d'une certaine manière, tu es un âne, Alvisse.

— Je suis un âne ?

— Oui. Tu n'accordes aucune importance à l'argent alors que tu croules sous les dettes. Un paradoxe absolu. Mais c'est pour cela que tu me plais.

Tron trouvait cette remarque pour le moins étonnante dans la bouche d'une

femme qui passait ses journées à gagner de l'argent.

— Donc, tu ne connais pas que les intérêts économiques, dit-il. Ce constat pourrait tout autant s'appliquer à Potocki.

Elle hocha la tête.

— En théorie, oui. Mais c'est très rare. Tu le connais bien, ce Potocki ?

— Nous avons discuté plusieurs fois dans l'escalier. C'est un interlocuteur agréable.

— À quoi passe-t-il ses journées quand il ne rend pas visite à des femmes ?

— Il prépare une étude sur Goldoni.

— C'est un homme de lettres ?

Le commissaire haussa les épaules.

— À l'origine, il est officier. Dans l'armée russe. Mais j'ignore quand et pourquoi il l'a quittée. Je veux bien croire qu'il n'est pas facile de vivre aux côtés d'une femme célèbre. D'être considéré dans le monde entier comme son petit chien en quelque sorte.

— Tu penses qu'il avait besoin de se mettre en valeur ?

Les sourcils de la princesse s'envolèrent. Il acquiesça.

— C'est probable.

— Et toi, cela te pose un problème ?

La princesse s'autorisa une gorgée de champagne.

— Quoi donc ?

— De passer pour mon petit chien aux yeux de certains.

Il rit.

— Moi, je suis un *Tron* !

— Quelle façon tu as d'insister sur *Tron* ! Et moi, je suis quoi selon toi ?

— Je ne t'envisage pas dans une perspective... dynastique.

Elle s'appuya contre son dossier.

— Parce que les *Montalcino* manquent d'ancienneté ? Et parce qu'au fond de toi, tu trouves *vulgaire* un palais où le crépi ne s'effrite pas ? C'est pour cette raison que tu refuses de remplacer ta vieille redingote élimée par une nouvelle, n'est-ce pas ? Parce qu'un *Tron* n'a pas besoin de cela ?

— Tu n'as pas tout à fait tort, dit-il avant de vider sa coupe.

Craignant que les glaçons dans le seau ne fondent et que le champagne ne tiédisse, il se resservit aussitôt. Cette fois, ce fut Maria qui ne put s'empêcher de rire.

— Tu es si arrogant, Tron, que c'en est presque touchant.

Puis elle retrouva brutalement son sérieux.

— Et qu'en est-il de cette Kinsky ?

— Que veux-tu qu'il y ait ?

— Une femme est tout à fait en mesure de passer une corde au cou de quelqu'un et de serrer.

— Tu répètes mot pour mot les paroles du docteur Lionardo.

— S'il est vrai qu'elle se consume d'amour pour Potocki, dit Maria, elle avait une bonne raison pour tuer sa femme.

— C'est lui qui prétend qu'elle l'adore, répliqua Tron. Elle-même affirme le contraire. Ce serait lui qui l'aurait poursuivie de ses assiduités.

— Elle aurait pu se faire des idées, non ?

La princesse alluma une cigarette et expira un anneau de fumée au-dessus de la table. Puis elle demanda : — Est-ce que tu comprends pourquoi elle se déguise en fiancée du Seigneur ?

— Elle te répondrait sans doute qu'elle s'efforce de dissuader Potocki.

— Et l'argument te convainc ?

Tron secoua la tête.

— Non, mais la version de Potocki ne me convainc guère plus.

Il soupira.

— Le plus troublant à mes yeux, c'est que Constancia Potocki a été étranglée avec un lacet, pas avec les mains.

Elle comprit immédiatement le sens de cette remarque.

— Tu veux dire, comme Kostolany ?

Il hocha la tête.

— Oui, comme Kostolany.

— La similitude des deux crimes ne relèverait donc pas du hasard selon toi ?

— Si le père Terenzio a bien commis le crime au palais da Lezze, il s'agit d'une pure coïncidence.

— Et sinon ?

— Sinon, Troubetzkoï entre à nouveau en jeu.

Maria secoua la tête d'un air incrédule.

— L'idée que quelqu'un puisse tuer sa maîtresse juste parce qu'elle veut le quitter reste malgré tout étrange.

— Pas si le personnage dans son entier paraît étrange.

— C'est le cas ?

Tron haussa les épaules.

— Je ne le connais pas assez. Mais rien ne me surprendrait de la part d'un homme dans son genre.

Il but une gorgée de veuve-clicquot.

— Et puis, ce n'est pas tout.

— Quoi d'autre ?

— Constancia Potocki a parlé à son mari de problèmes que Troubetzkoï rencontrerait avec un tableau. Par malheur, il n'a pas pu m'en dire plus.

— Tu suggères que Constancia Potocki était au courant d'affaires qu'elle aurait mieux fait de garder pour elle ? Et qu'elle a aussi été assassinée pour cette raison ? demanda Maria d'un air songeur. Troubetzkoï savait-il que tu lui rendais visite toutes les semaines ?

— C'est vraisemblable, répondit Tron.

— Peut-être voulait-elle te prévenir ?

— Possible. Néanmoins, cette hypothèse ne suffit pas à établir une *chaîne d'indices*, comme dirait Bossi.

— Que vas-tu faire ?

Tout à coup, Tron fut saisi d'un bâillement et dut constater que la princesse s'était trompée. Il ne s'effondrait pas d'un seul coup après une demi-bouteille de champagne, mais plutôt après trois quarts. *D'un seul coup*, pensa-t-il, c'était le mot juste. Comme si quelqu'un lui avait asséné un coup violent derrière la tête — avec une bouteille de champagne. Qu'est-ce que Maria venait de lui demander ? Avait-elle même demandé quoi que ce soit ? De quoi parlaient-ils déjà ? Ah oui ! Du meurtre au palais Contarini. Elle voulait savoir comment il avait à présent l'intention de procéder.

Il dut à nouveau bâiller à s'en décrocher la mâchoire. C'était impoli, mais il n'y pouvait rien. Comme cela lui ferait du bien de poser un moment sa tête sur la table ! Sur cette magnifique nappe en lin blanc qui lui rappelait un oreiller ! Juste un instant. Le temps de deux ou trois respirations pour reprendre des forces.

— Je vais parler à Troubetzkoï, dit Tron avant de constater que la table se levait soudain et se rapprochait de sa joue. Dès demain matin.

Tron entrouvrit les yeux et s'aperçut que la gondole de police avait quitté le bassin de Saint-Marc pour s'approcher de la Salute. Pourquoi se sentait-il à la fois plein d'entrain et sujet à une aussi agréable fatigue ? Comme s'il s'était livré toute la nuit à une orgie orientale au palais Balbi-Valier – ce qui n'était pas du tout le cas. Cette sensation tenait-elle au mouvement aérien de la gondole qui – Dieu seul savait pourquoi – le comblait chaque fois de bonheur ? Dans ces moments-là, il se rappelait toujours deux vers dont il avait oublié l'auteur : *How light we move, how softly ! Ah, Were life but as the gondola !*

Qui les avait écrits ? Un Anglais ? Ou bien s'agissait-il en fait d'une traduction tirée du vénitien ? Énigme sur énigme. Tron soupira et s'appuya contre le dossier rembourré. Il ferma les paupières. Encore une ou deux décennies et cette ville n'aurait plus de secret pour lui.

La voix de Bossi le ramena à la réalité :

— Et que faire si Troubetzkoï refuse de nous recevoir ?

Le commissaire se redressa.

— Je doute qu'il refuse. Il se rendrait aussitôt suspect.

— Allez-vous le confronter aux allégations de Potocki ?

— Je pense que oui, dit Tron. Si je parviens à l'ébranler, il commettra peut-être une faute. Nous aurions déjà remporté un succès si sa façade se fissurait.

— C'est ce que vous recherchez, commissaire ?

Bonne question. Que recherchait-il ? En un sens, Potocki l'avait convaincu. D'un autre côté, il n'était pas exclu que Troubetzkoï ne commette aucune erreur. Tout simplement parce qu'il était innocent. Et qu'il pouvait le prouver. Tron répondit : — Je suis prêt à croire qu'il a un alibi parfait.

— Vous voulez dire un *vrai* alibi ? insista Bossi sur un ton d'extrême mécontentement.

Son supérieur ne put s'empêcher de sourire.

— Oui, un vrai alibi, Bossi. Un vrai de vrai.

— Et dans ce cas ?

La gondole était passée sous le pont de l'Académie. Le coude du Grand Canal surgit devant eux, ce virage à droite qui menait au palais Mocenigo et au palais Contarini delle Figure.

- Dans ce cas, nous saurons quelle piste abandonner.
- En voyant la mine déçue du sergent, il ajouta :
- Mais pour le moment, Troubetzkoï figure tout en haut de ma liste.

Le grand-prince les reçut dans un des cabinets qui se trouvaient de part et d'autre de la grande salle. Assis à un bureau au-dessus duquel était accroché un portrait du tsar, il ne se donna pas la peine de se lever pour les accueillir. La bonne les avait introduits sur-le-champ. Il s'attendait manifestement à leur venue.

— La cuisinière des Potocki a informé notre cuisinière, dit-il sans préambule inutile.

Cette fois du moins, il proposa de nouveau un siège à Tron. Bossi resta debout près de la porte comme lors de leurs deux précédentes visites.

— Et notre cuisinière, à son tour, a informé mon épouse.

Le grand-prince esquaissa une grimace de dégoût, comme si la triple répétition du mot *cuisinière* lui blessait les oreilles.

— À quelle heure Son Excellence a-t-elle appris cette nouvelle ?

— Ce matin, au petit déjeuner.

Troubetzkoï secouait la tête, comme s'il n'arrivait toujours pas à le croire. Puis il leva les yeux vers Tron.

— Je m'attendais du reste à votre visite, commissaire. Je suppose que – il toussota nerveusement – vous êtes au courant.

Dès qu'il eut prononcé ces paroles, il détourna le regard et fixa les ongles de sa main gauche.

Le commissaire souhaitait l'entendre de sa bouche.

— De quoi devrais-je être au courant ?

Troubetzkoï, le regard toujours rivé sur ses ongles, s'éclaircit à nouveau la gorge et dit : — De ma liaison avec Mme Potocki.

Le commissaire hocha la tête.

— Oui, son mari m'en a informé.

— Avez-vous déjà des soupçons quant à l'identité du meurtrier ?

— Il doit s'agir de quelqu'un qui connaissait bien la victime, dit Tron.

— Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

— Au moment du crime, Mme Potocki était au piano. L'assassin a passé une corde par-dessus sa tête.

— Elle a été étranglée ?

Le commissaire hocha la tête.

— Elle ne s'est pas débattue et n'a pas crié. Or il est fort peu probable que quiconque ait réussi à s'introduire dans la salle sans qu'elle s'en rende compte. Il faut donc qu'elle ait bien connu son assassin et n'en ait pas eu peur.

— Vous pensez à qui ?

— Comme je vous le disais : à quelqu'un de son entourage. Lequel n'était pas particulièrement vaste à Venise.

— Cette circonstance devrait faciliter vos recherches.

— Oui. D'autant que nous disposons d'un autre indice.

— Lequel ?

Tron sourit d'un air aimable.

— L'assassin a dû s'enfuir par la terrasse. Le meurtre s'est produit peu avant mon arrivée dans la salle et je n'ai rencontré personne en montant. En revanche, j'ai entendu des pas dans l'escalier de service.

— Vous avez fouillé le grenier ?

— Évidemment !

— Et il n'y avait personne non plus sur la terrasse ?

Tron secoua la tête.

— Non. Toutefois, le criminel aurait très bien pu utiliser la passerelle pour s'introduire dans le palais Contarini.

— Je ne vois pas comment un intrus aurait pu pénétrer ici, répliqua le grand-prince. La porte de la terrasse est fermée à double tour.

— La serrure ne constitue pas un obstacle pour quelqu'un qui posséderait la clé.

Troubetzkoï fronça les sourcils.

— Vous pensez que l'assassin pourrait avoir dérobé la clé de Mme Potocki ?

— En vérité, j'envisageais une autre hypothèse, Excellence.

— Je ne vous comprends pas, commissaire.

Le grand-prince fixa Tron et parvint pour de bon à avoir l'air de ne pas comprendre.

— M. Potocki m'a assuré que son épouse avait l'intention de mettre un terme à votre liaison et que Son Excellence avait refusé cette séparation. Des menaces auraient même été proférées dans ce contexte.

Le commissaire toussota avec nervosité.

— Son Excellence aurait dit, paraît-il, qu'elle n'aimait pas perdre.

Tron s'était attendu à ce que le grand-prince explose, mais celui-ci se contenta d'un regard moqueur.

— J'aurais étranglé Constancia parce qu'elle envisageait de me quitter ? En prenant la fuite par la terrasse ? J'ai bien saisi votre raisonnement, commissaire ?

Tron dit sans se départir de son habituelle courtoisie : — Il s'agit d'une simple hypothèse. Néanmoins, il semblerait aussi que Son Excellence ait parlé à Mme Potocki d'ennuis causés par un tableau.

— Vous voulez dire qu'elle aurait été au courant de détails compromettants ? Tout cela est ridicule !

Il tapa le bureau du plat de la main et secoua la tête.

— Je croyais que cette affaire-*là* au moins était close.

— L'affaire ne sera close que lorsque je disposerai de l'expertise du Titien.

Le commissaire remarqua que le grand-prince s'apprêtait à répliquer quand il repoussa son fauteuil et se leva. Il se dirigea vers la fenêtre et resta immobile quelques instants. Puis il se retourna, revint à sa place et se rassit.

— Si j'avais su quelles questions vous alliez me poser, dit-il lentement, à voix basse mais sur un ton tranchant, je ne vous aurais pas reçu, commissaire.

Il prit une cigarette dans son étui en argent et l'alluma.

— Le fait est que vous perdez votre temps et me faites perdre le mien. Je souhaite que vous sortiez d'ici et n'y remettiez jamais les pieds.

Puis il ajouta une phrase parfaitement inutile :

— Quand bien même j'aurais commis tous les crimes dont vous me soupçonnez, vous savez fort bien que vous ne pouvez rien contre moi.

— Son Excellence se trompe, rétorqua Tron sans réfléchir. Il me reste quelques cordes à mon arc.

Il ne savait pas trop lesquelles, mais le besoin de contredire l'avait emporté. Troubetzkoï ne fit pas le moindre effort pour étouffer le mépris dans sa voix :

— Et quoi, commissaire ?

À cet instant, Bossi se posait sans doute la même question.

— Je pourrais, commença mollement Tron, écrire un rapport à l'intention du commandant de police.

Non, pensa-t-il, ce n'était pas une bonne réponse. C'était même une *très* mauvaise réponse.

— Un rapport, poursuivit-il malgré tout, qui s'achèverait par le constat que l'immunité diplomatique du suspect empêche une arrestation et une mise en accusation. Une copie de ce rapport parviendrait à Toggenburg et une autre au ministère des Affaires étrangères à Vienne.

Ce n'était toujours pas brillant. Malgré tout, il avait le sentiment de s'engager dans la bonne direction. Troubetzkoï haussa les épaules d'ennui.

— Personne ne peut vous l'interdire, commissaire.

En prononçant le mot de *copie*, Tron avait été obligé de penser au père Terenzio. Et soudain, une idée géniale lui traversa l'esprit. Il s'agissait d'un chantage humiliant et illégal, mais qui fonctionnerait à coup sûr. De plus, cela ne pouvait pas nuire de prouver à Bossi que son commissaire avait plus d'un tour dans son sac.

— Cela étant, reprit-il d'une voix lente, il n'est pas rare, dans de pareils cas, qu'on élabore des copies illégales.

Il fit une petite pause pour laisser à ses deux auditeurs le temps de digérer ses paroles.

— Et que ces copies, dit-il au bout de quelques secondes, se mettent à circuler en ville.

Même à contre-jour, il distingua la soudaine pâleur du grand-prince qui le fixait d'un air incrédule. Il lui fallut quelques instants avant de pouvoir parler.

— Vous êtes complètement fou, commissaire.

Tron, encouragé par un toussotement admiratif du sergent Bossi, estima judicieux d'en rajouter : — À l'avenir, Son Excellence passera dans tout Venise – sur la place Saint-Marc, au Ridotto, dans tous les restaurants et cafés, dans les réceptions officielles – pour l'homme qui a étranglé sa maîtresse.

Voilà, cela devait suffire. Tron réprima l'envie de se frotter les mains. Il se

leva, se retourna et se dirigea vers la porte que Bossi lui avait déjà ouverte. Au moment où il s'apprêtait à franchir le seuil, il entendit la voix du consul derrière lui : — Commissaire ?

Il fit demi-tour. Le grand-prince s'était levé et s'appuyait sur son bureau du bout des doigts. L'expression de colère sur son visage s'était évanouie.

— Je pense que ce rapport ne verra pas le jour, dit-il.

Tron haussa les sourcils.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il reste un ou deux détails que vous ignorez.

Le grand-prince désigna la chaise en face de lui d'un geste à la fois résigné et implorant. Dès qu'ils se furent rassis, il se mit à parler : — Potocki ne vous a pas avoué toute la vérité.

Il haussa les épaules.

— À sa place, j'aurais fait pareil. J'aurais même, pour être honnête, fait *tout* ce qui était en mon pouvoir pour vous empêcher de l'apprendre.

— Quels détails m'a-t-il cachés ?

— La situation réelle au palais Mocenigo.

Troubetzkoï s'adossa à son fauteuil et fixa le plafond. Puis il demanda : — Rien ne vous a frappé dans les rapports entre Potocki et l'intendante ?

— Ils se détestent.

Le grand-prince observa Tron avec amusement.

— Leur petit numéro a donc marché.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Qu'ils ont entamé une liaison environ deux semaines après l'arrivée d'Anna Kinsky à Venise. Constancia et moi ne nous sommes rapprochés que plus tard.

Troubetzkoï ferma les yeux quelques secondes.

— Nous nous sommes rencontrés pour la première fois à Saint-Pétersbourg. Comme elle ne connaissait personne à Venise, elle s'est confiée à moi. C'est ainsi que tout a commencé. Je crois qu'elle avait besoin de cette relation.

— Je pensais qu'elle avait l'intention d'y mettre fin ? l'interrompit le commissaire.

Le consul hocha la tête.

— C'est vrai. Mais Potocki ne vous a pas tout raconté. Constancia avait également l'intention de se séparer de son mari. Elle voulait quitter Venise. Son époux n'a pas de revenus propres ni d'héritage en vue. Pour lui, un divorce aurait signifié la ruine. Or elle était fermement décidée à reprendre sa liberté.

— Que veut dire Son Excellence ?

— Je veux dire qu'il avait un excellent motif pour tuer sa femme.

Tron secoua la tête en souriant.

— Mais je l'ai rencontré dans l'escalier ! À ce moment-là, Mme Potocki était encore en vie puisqu'elle jouait du piano. Potocki ne peut pas être l'assassin.

— Et où se trouvait Mme Kinsky au moment du meurtre ?

— Dans le salon. Elle est montée dans sa chambre juste avant que je pénètre dans le vestibule. Elle m'assure que ce sont ses pas que j'ai entendus dans l'escalier de service.

Le grand-prince émit un rire cynique.

— Pour une fois, elle dit la vérité.

— Un instant ! Son Excellence veut dire que...

Troubetzkoi hocha la tête.

— Je vais vous raconter une anecdote dont vous n'êtes manifestement pas au courant.

— Je vous écoute.

— Je suppose que vous savez pourquoi Mme Kinsky vit au palais Mocenigo ?

— Le décès de son époux l'a laissée sans ressources.

— C'est exact. En revanche, on ne vous a sans doute pas raconté dans quelles circonstances il était mort.

Tron fronça les sourcils.

— Non.

— Le bruit a couru, expliqua le consul, qu'elle l'avait empoisonné. On lui a même intenté un procès qui s'est conclu par un non-lieu. L'accusation n'a rien pu démontrer. Néanmoins, le doute continue de planer. Depuis que Constancia l'avait appris, elle avait peur.

— Peur de quoi ?

— Peur de ce qui est arrivé hier soir.

— Vous lancez ici une grave accusation, Excellence.

Le consul prit une nouvelle cigarette dans son étui en argent.

— Je ne vous force pas à me croire. Je vous conseille toutefois vivement de réclamer à Trieste les dossiers relatifs à cette affaire.

Mme Leinsdorf, *Frau Generaldirektor* Leinsdorf, s'était arrêtée devant la vitrine de l'élégante boutique de Sivry et contemplait une dernière fois le Canaletto qu'elle venait d'acheter. Le palais ducal se révélait d'un rose on ne peut plus suspect, les nuages ressemblaient à des meringues et le ciel au-dessus de la ville brillait d'un bleu très clair. De toute évidence, ce petit Français rondouillard partageait l'opinion des Vénitiens de souche : les riches étrangers achetaient vraiment n'importe quoi et adoraient la couleur. Il était probable, songea-t-elle, qu'ils ne flairaient même pas l'artifice quand une odeur de peinture fraîche les accueillait au moment où ils ouvraient la porte.

Dès le premier jour, Mme Leinsdorf avait constaté qu'elle se plaisait à Venise. Elle aimait la franchise nonchalante avec laquelle on y pratiquait l'escroquerie : le coût exorbitant des chambres, le prix éhonté des menus et les tarifs scandaleux des gondoliers. Bien entendu, dans les cafés aussi, on se moquait du monde.

Voilà précisément ce qui lui avait tant plu dans ce Canaletto. La disproportion flagrante entre la contrefaçon et le prix exigé avait quelque chose d'authentique ; elle émanait du *genius loci*. D'une certaine façon, se dit Mme Leinsdorf (qui manifestait une tendance aux raisonnements compliqués), elle pouvait à bon droit considérer ce tableau comme un original.

De ce fait, la négociation du prix s'était déroulée de manière très harmonieuse. Une fois qu'elle eut souligné quelques défauts majeurs de l'œuvre, le marchand, un certain M. de Sivry, s'était à peu près aligné sur son prix. Elle lui aurait volontiers révélé pour quelle raison elle achetait une contrefaçon aussi manifeste, mais elle avait douté qu'il la comprît. Comprendait-elle elle-même la singulière consolation qu'une femme bafouée éprouvait ici, à Venise, dans ce piège auquel les étrangers se laissaient prendre ? Elle avait besoin de cette consolation même si, dut-elle reconnaître en ouvrant son ombrelle d'un geste énergique, elle n'assistait pas de manière passive aux escapades du directeur général Leinsdorf.

Au moment où elle se retourna, son visage se refléta dans la vitrine – un tableau qui lui rappela que le directeur général Leinsdorf ne l'avait épousée que pour son argent. Elle n'était pas repoussante – du moins aux yeux d'un

passionné de chevaux. Elle avait de grandes incisives très saines, une bouche lippue et sensuelle ainsi qu'un nez bien formé, évoquant tout juste des naseaux. Aucune de ces caractéristiques – pas même son étonnante chevelure rousse – n'était laide en soi. Mais l'ensemble rappelait immanquablement un cheval. Quand elle s'apercevait dans un miroir, elle avait parfois l'impression qu'elle allait se mettre à hennir. Et le pire, c'est qu'elle éprouvait de temps à autre le *besoin* de hennir.

Mme Leinsdorf quitta son reflet dans la vitre et sortit de l'ombre des arcades pour s'avancer sur la place. Une queue s'était formée devant l'entrée du Campanile. Elle joua un instant avec l'idée de monter elle aussi en haut de la tour (l'entrée devait coûter une fortune), mais décida en fin de compte de rentrer à l'hôtel. Elle passa devant des cafés où l'on ne servait bien entendu que des *Kännchen*, des petites cafetières à l'allemande, et contourna plusieurs Vénitiens qui vendaient des graines pour les pigeons à des prix astronomiques. Puis elle regagna d'un bon pas sa suite hors de prix au *Danieli*.

— Une femme étonnante, lâcha Alphonse de Sivry.

Assis dans son fauteuil Louis XVI, la cravate défaite, il donnait l'impression d'être éreinté. Tron haussa les sourcils d'un air surpris.

— Vous voulez parler de la dame devant la vitrine ?

Le marchand d'art hocha la tête.

— Oui. Elle a acheté le Canaletto bien qu'elle ait remarqué que certaines parties du tableau avaient été refaites. J'avais presque l'impression qu'elle voulait l'acheter *à cause* de ces retouches. Cela étant, je n'en ai pas tiré le prix que j'attendais, précisa-t-il avec un soupir. Et même beaucoup moins. Si seulement j'avais pu lui proposer le Titien...

— À cause de la couleur de ses cheveux ? se moqua Tron.

Le Français sourit.

— Étonnant, n'est-ce pas ? Chez Titien, le roux symbolise la passion. Il est vrai que les courtisanes des anciens temps se teignaient les cheveux en roux. Cela dit, cette dame ne m'avait pas l'air très passionnée. Contrairement à la rousse que j'ai aperçue au *Florian*, il y a quelques jours, en compagnie de Troubetzkoï.

— Une rousse ? s'étonna Tron. Quel jour ?

Sivry fut obligé de réfléchir.

— Le jour où j'ai vendu un Piazzetta à une Américaine. C'est-à-dire jeudi.

— Jeudi de la semaine dernière ? À quelle heure ?

— Nous avions rendez-vous dans la boutique à dix heures du soir et nous nous sommes rendus au *Florian* une demi-heure après. Donc entre dix heures et demie et onze heures.

— Vous êtes sûr ?

Sivry regarda Tron d'un air troublé.

— Oui, répondit-il au bout d'un moment. Troubetzkoï était assis deux

tables plus loin.

Troubetzkoï était assis deux tables plus loin – avec une femme, pensa Tron qui ne parvenait toujours pas à croire ce qu’il venait d’entendre. Une femme qui ne pouvait être que Constancia Potocki. Et que le grand-prince avait eu la délicatesse de ne pas invoquer comme alibi. Il inspira profondément et s’éclaircit la gorge.

— Qu’en est-il du Titien, au fait ? S’agit-il d’une copie ou de l’original ?

— Que préférez-vous ?

La mine du marchand d’art hésitait entre l’embarras et l’amusement. Le commissaire lui demanda : — Vous avez dû entendre parler de l’accident mortel à l’église San Pantalon ?

— Oui. Un prêtre tombé de l’échafaudage où il était en train de restaurer le plafond de Fumiani.

— Ce prêtre, enchaîna Tron, a été engagé par la reine de Naples au début de l’année pour réaliser une copie du Titien. En fait, il n’en a pas effectué une, mais *deux*. Et il a vendu un tableau à Kostolany. Qui l’a lui-même revendu à Troubetzkoï. C’est ainsi que nous l’avons retrouvé sur le brick. J’entends : l’original ! Car le père Terenzio n’aurait jamais tenté de vendre à Kostolany un faux !

Sivry sourit.

— Parce que Kostolany l’aurait remarqué ?

Le commissaire hocha la tête et poursuivit :

— Seulement, quand Kostolany lui a raconté qu’une certaine Mme Caserta lui avait proposé une *Marie-Madeleine* du Titien, Terenzio en a aussitôt déduit que le Hongrois ne l’achèterait pas, que la reine s’adresserait par conséquent à d’autres experts et qu’elle finirait par apprendre la vérité.

Sivry comprit immédiatement où il voulait en venir.

— Le curé devait donc retirer la copie de la circulation ?

— Pour cela, conclut Tron, il devait tuer Kostolany.

Le Français hocha la tête, mais ce mouvement ne semblait pas traduire l’approbation. Il saisit la carafe posée sur la petite table à côté de lui, se servit un doigt de liqueur et décrivit de petits cercles avec son verre. Pour finir, il dit sans regarder son visiteur : — Je suis désolé, commissaire.

Et au bout d’une seconde à la fois brève et abyssale : — Le tableau que vous m’avez confié est un faux.

Hein, quoi ? Comment ? Sivry avait-il vraiment prononcé le mot de *faux* ? Il semblait bien que oui. Cela paraissait même certain. Par précaution, Tron demanda toutefois : — Le père Terenzio a vendu à Kostolany un *faux* ?

L’expert en contrefaçon hocha la tête.

— Votre prêtre l’a trompé en effet. La copie est *parfaite*.

Il tourna la tête vers la gauche pour regarder le tableau, posé face contre le mur.

— Et le dos encore *plus* parfait !

Tron ne comprenait plus rien.

— Vous avez dit le *dos* ?

Sivry croisa les jambes, frotta du bout des doigts un grain de poussière tombé sur sa cuisse droite et regarda le commissaire dans les yeux. À présent, il se sentait dans son élément.

— Je suppose que le nom d'Abraham Wolfgang Küfner ne vous dit pas grand-chose.

Tron confirma.

— Cette histoire s'est passée à Nuremberg au début du siècle. Küfner devait reproduire un autoportrait de Dürer que la ville possédait depuis le ^{xvi}e siècle. Le support se composait d'une planche de tilleul épaisse d'un pouce, dont le dos portait un sceau et plusieurs certificats d'authenticité. Küfner, poursuivit Sivry, a scié la planche et a peint une copie sur l'autre côté du verso.

— Qu'il a rendu à la ville ? supposa Tron.

Sivry essuya avec son mouchoir l'anneau humide que le verre avait laissé sur la petite table. Puis il reprit : — Personne ne s'est méfié. C'est seulement le jour où il a tenté de vendre l'original à la galerie du prince électeur de Bavière qu'on a flairé l'escroquerie. Kostolany, lui, a sans doute découvert l'artifice de lui-même. Mais trop tard. Le père Terenzio aura refusé de lui rendre l'argent.

Tron balança la tête d'un air pensif.

— Pour se débarrasser du tableau, dit-il, Kostolany l'a revendu à Troubetzkoï en lui conseillant de le tenir au chaud pendant un moment. C'est alors que la reine a fait surface et lui a proposé l'original. D'un seul coup, il se retrouvait en position de supériorité.

Sivry l'approuva :

— Oui, il a peut-être menacé Terenzio de tout raconter à Marie-Sophie de Bourbon s'il ne récupérait pas ne serait-ce qu'une partie de son argent.

— Ce sur quoi, renchérit Tron, le bon père a jugé préférable de l'éliminer. Et pour faire croire à un crime crapuleux, il a emporté le vrai Titien.

Sivry trempa délicatement ses lèvres dans la liqueur et sourit.

— Qui se trouve par conséquent quelque part à Venise...

Qui se trouve quelque part à Venise, pensa Tron en sortant de la boutique de Sivry. Il était bien avancé, continua-t-il en s'engageant sous les arcades ombragées. Bien entendu, Bossi et lui avaient passé au peigne fin les deux petites pièces que le père Terenzio occupait dans la sacristie de San Pantalon. Mais en dehors de quelques vêtements râpés, d'une demi-douzaine d'ouvrages d'édification et de divers ustensiles de peinture, ils n'avaient rien trouvé d'intéressant. Pas de lettres, pas de carnets personnels ni d'indices concrets permettant de déduire des contacts à Venise. Comme une porte ouvrait sur la calle San Pantalon, le sacristain n'avait pas été en mesure de leur donner la moindre information sur ses habitudes de vie. Ils n'avaient aucune idée non plus de l'endroit où il avait caché l'argent soutiré à Kostolany. Bref, leurs chances de retrouver le Titien *qui se trouvait quelque part à Venise* étaient nulles.

Au moment de traverser la place, il regarda sa montre. Il était presque midi. Il se surprit malgré lui à tendre l'oreille dans l'attente de la *nona*, celle des cinq cloches du Campanile qui, du temps de la République, signalait le milieu de la journée, de même que le *malefico* annonçait une exécution ou la *trottiera* une séance du Grand Conseil. Un réflexe absurde en fait, songea-t-il, car Napoléon avait donné le coup de grâce à la Sérénissime bien avant sa naissance ; il ne pouvait pas avoir de souvenirs personnels des cloches.

À présent que la chaleur de midi avait refoulé les Vénitiens et les étrangers à l'intérieur des maisons, la place Saint-Marc faisait presque déserte. Et sans les uniformes des officiers de l'armée autrichienne, les tenues élégantes des dames et les photographes omniprésents, elle ressemblait sans doute à ce que son arrière-grand-père avait connu – Andrea Tron, le procureur de Saint-Marc qui avait accueilli l'empereur Joseph II en 1775 et avait conclu de leurs échanges non seulement que les Habsbourg feraient tout pour conquérir Venise et ses terres, mais aussi qu'ils y parviendraient.

Lorsqu'il pénétra dans le bureau de Spaur, une demi-heure plus tard, le commandant de police, assis derrière son bureau, était en train d'engouffrer un cœur en pâte d'amandes – une occupation à laquelle il devait avoir consacré la matinée, à en juger par le nombre de petits papiers d'emballage roses

éparpillés sur ses dossiers comme des pétales ou tombés par terre en cascade. La lumière qui pénétrait par les fenêtres à losanges dessinait des motifs sur le sol, à la surface du bureau et sur son costume d'été mauve. L'ensemble présentait un caractère joyeux. Pourtant, Tron constata avec effroi que son supérieur affichait la mine d'un homme frappé par le destin. Il respirait mal, son visage était blême et sa cravate aux couleurs vives pendait sur les revers de sa veste tel un drapeau en berne. Dès que Tron fut assis, il attaqua : — Vous souvenez-vous de cet étudiant qui a importuné Mlle Violetta l'année dernière ?

Tron se pencha en avant.

— Ce prétendu cousin ? Le jeune homme originaire de Padoue ?

Spaur hocha la tête.

— Il semble que nous rencontrions une situation similaire.

Le commandant marqua une pause pour engloutir un nouveau cœur en pâte d'amandes. Puis il poursuivit, la bouche pleine : — Sauf que cette fois, il ne s'agit pas d'un étudiant, mais d'un homme établi.

Pendant un bref instant, Tron se figura qu'il s'agissait peut-être de Potocki. Il toussota.

— Un homme établi ?

Son supérieur avait relevé le menton. Pourtant, il ne le regardait pas. Son attention semblait se concentrer sur le vide qui entourait les épaules de Tron.

— Cet individu, lâcha-t-il d'une voix morne, lui a fait une demande en mariage.

— Une demande en mariage ?

Le visage du commandant prit soudain une expression proche de celle que Médée devait avoir au retour de Jason.

— Vous n'êtes pas obligé de répéter chacun de mes propos, commissaire.

Par précaution, il s'en chargea lui-même.

— Un homme établi a fait une demande en mariage à Mlle Violetta.

Tron devait commencer par digérer cette information. Sans doute, se dit-il, Spaur avait-il appris cette nouvelle le matin même et il n'avait toujours pas fini non plus de la digérer.

— Mlle Violetta a-t-elle commenté cette proposition ?

Un nouveau cœur en pâte d'amandes disparut dans la bouche de l'infortuné. Le commissaire estima la cadence actuelle à deux friandises par minute. Son chef répondit : — Elle a dit qu'elle m'aimait, mais qu'elle devait penser à son avenir.

— Et elle n'a donné aucune précision sur cet homme ?

— Aucune, sinon qu'il l'a approchée avec une certaine courtoisie et que ses intentions paraissent sérieuses.

— *Comment* l'a-t-il approchée ?

— Il a envoyé des fleurs et des billets doux dans sa loge au Malibran.

La voix de Spaur oscillait entre la colère et la résignation.

— Puis ils se sont apparemment rencontrés au *Quadri*.

— C'est là qu'il a prononcé le mot de *mariage* ?

Aussitôt, la main droite du commandant piocha par réflexe un cœur en pâte d'amandes.

— D'après ce que j'ai cru comprendre ce matin, oui.

— Et cet *homme établi* vit-il à Venise ?

Spaur secoua la tête.

— Non. Mais il y vient souvent pour des raisons professionnelles.

— Se pourrait-il, suggéra Tron avec précaution, que Mlle Violetta souhaite... ?

Il laissa la phrase en suspens. La bouche du commandant s'ouvrit et resta d'abord dans cette position. Puis il dit : — Que je l'épouse ?

— Pourquoi pas ?

— Violetta a fait plusieurs fois des déclarations dans ce sens, en effet. Mais je ne pensais pas qu'elle était sérieuse.

Spaur rejeta la tête en arrière et caressa ses cheveux châtons.

— Dans les milieux artistiques, il n'est pas vraiment nécessaire de passer devant l'autel.

— On dirait que Mlle Violetta voit les choses sous un autre angle, lui fit remarquer le commissaire.

— Vous croyez ?

L'espace d'un instant, le commandant de police ressembla à un homme échoué sur une côte étrangère où il ne comprend pas la langue des habitants. Son subalterne sourit d'un air aimable.

— Ce serait la méthode la plus sûre pour écarter votre concurrent.

Grand Dieu ! Qu'est-ce qui lui prenait de donner à son chef des conseils sur sa vie privée ?

— J'avoue, concéda Spaur, que c'est l'une des deux possibilités.

— Quelle serait l'autre ? demanda Tron.

Le poing du commandant de police s'abattit sur son bureau avec une telle violence que les petits papiers roses s'envolèrent comme des feuilles en automne.

— Ce serait que vous me dégoûtiez ce type de la ville, commissaire ! Identifiez-le et accusez-le de n'importe quoi !

Après cet accès de fureur, Spaur retomba dans son fauteuil, épuisé, et fut obligé d'avaler un cœur en pâte d'amandes pour reprendre des forces. Puis il jugea préférable d'aborder des sujets moins cruciaux : — Où en êtes-vous dans l'affaire Kostolany ?

Il retint avec peine un bâillement.

Le commissaire répondit :

— Je sors de chez M. de Sivry. Le tableau est une copie.

Le commandant de police s'en réjouit aussitôt.

— Le grand-prince est donc innocenté !

Tron approuva.

— Le père Terenzio a vendu un faux à Kostolany. Un faux dont la reine

ignorait tout. Quand elle est arrivée à Venise avec l'original, le Hongrois a menacé le copiste de révéler la vérité.

— Par conséquent, Terenzio l'a éliminé, devina Spaur. Et ensuite, il a déguisé le meurtre en crime crapuleux.

Tron soupira.

— Par malheur, l'original manque toujours.

— Cela ne va pas plaire à Marie-Sophie de Bourbon, dit Spaur.

Il fouilla dans les emballages roses qui jonchaient son bureau et en sortit un mince dossier.

— Et qu'en est-il du meurtre au palais Mocenigo ? D'après le rapport de Bossi, vous n'avez toujours aucune piste sérieuse.

— Nous avançons dans le noir, confirma Tron.

— Je lis ici que vous connaissiez la victime et que vous étiez justement chez elle au moment du crime. Vous avez une hypothèse ?

Le commissaire secoua la tête.

— Non, pas encore.

— Voyez-vous un rapport avec le crime au palais da Lezze ? En fin de compte, cette Potocki a elle aussi été étranglée.

Le commandant revint une page en arrière.

— Et elle aussi avec un lacet. Ce n'est pas la méthode la plus courante.

— La seule personne qu'on puisse mettre en relation avec les deux affaires est le grand-prince.

Spaur ne fut pas ravi par cette nouvelle. Il fronça les sourcils et dévisagea son subalterne.

— Qu'est-ce que Son Excellence a à voir avec cette deuxième affaire ?

— Le grand-prince et Mme Potocki avaient une liaison, dit Tron. C'est pourquoi on pourrait imaginer que...

Spaur l'interrompit d'un geste autoritaire :

— Vous vous êtes déjà lancé dans de folles spéculations au sujet du consul il y a quelques jours, commissaire. Qu'en est-il ressorti ?

Tron hésita.

— Eh bien, euh...

— Rien ! Et même moins que rien ! Rien sinon un soupçon intenable à l'encontre d'un homme qui adresse un compliment charmant à Mlle Violetta chaque fois que nous le rencontrons.

Le commandant jeta un coup d'œil sur la grande horloge accrochée au mur à sa gauche.

— Quand pourrai-je lire votre rapport ?

— Eh bien... Je disposerai peut-être de nouveaux éléments quand le docteur Lionardo aura terminé l'autopsie. Je pourrai donc vous présenter un bilan provisoire à la fin de la semaine.

— Vous n'avez pas compris ma question, commissaire.

Spaur piocha un nouveau petit cœur dans la gondole en papier mâché.

— Je parle de l'*homme établi*.

Une fois qu'il eut fermé la porte derrière lui, Tron s'aperçut que Spaur n'avait pas soufflé mot de la nouvelle. C'était déjà cela.

Sur le chemin de son bureau, Tron dut admettre que la version des faits qu'il avait présentée à son supérieur à propos de l'affaire Kostolany ressemblait de manière fâcheuse au Canaletto vendu par Sivry le matin même : une copie grossière, mais efficace. L'approbation de son supérieur ne signifiait rien. Pour le commandant, il suffisait que Troubetzkoï soit hors de cause. En outre, il avait d'autres soucis pour le moment.

Au fond, pensa le commissaire après avoir pris place à son bureau, un étage plus bas, le seul indice de culpabilité concernant le père Terenzio se réduisait aux deux majuscules dans l'agenda de Kostolany – deux lettres qui pouvaient tout autant désigner Piotr Troubetzkoï, surtout que le grand-prince n'avait jamais contesté avoir rendu visite au Hongrois le soir du meurtre.

Tout bien considéré, poursuivit-il en pensée, cet indice restait un peu maigre. Quoique, d'un autre côté, il n'était pas exclu que les choses se soient effectivement déroulées de cette manière. Du moins n'existait-il aucun indice prouvant l'innocence de Terenzio. L'idéal eût été (en admettant qu'il soit bien le coupable) qu'il ait vendu l'original, et non une copie. De cette façon, Tron aurait pu rendre le tableau à la reine et celle-ci – impressionnée par l'efficacité de la police – serait à coup sûr venue au bal.

Soudain, le commissaire se rappela les propos de la princesse au sujet de Sivry, de l'intérêt qu'il aurait à faire passer l'original pour un faux. Tron avait de bonnes raisons d'exclure cette hypothèse. En poursuivant le raisonnement, on constatait toutefois à quel point la frontière était ténue, presque invisible entre un original et une copie. Dans de pareils cas, la conviction d'avoir affaire à un original relevait quasiment du point de vue.

Si la copie en question était aussi *parfaite* que Sivry le prétendait, et le dos – conformément à la méthode de Kűfner – encore *plus* parfait, qu'est-ce qui empêchait de la faire passer pour l'original ? Spaur n'aurait rien contre cette variante du moment qu'elle ne compromettait pas le grand-prince. Et Sivry ferait preuve de compréhension pour ce léger travestissement de la réalité. Au bout du compte, c'était le principe qu'il appliquait à ses propres affaires. En outre, Tron ne lui avait pas demandé d'expertise officielle.

Bien entendu, dans ces conditions, il n'achèterait pas le tableau – du moins pas au prix que la reine en attendait. Marie-Sophie serait par conséquent

contrainte de s'adresser à un autre marchand d'art. Les chances qu'on découvre l'escroquerie semblaient (contrairement à ce que Tron avait toujours cru jusque-là) faibles, très faibles. Et quand bien même on finirait par s'apercevoir que le Titien était un *faux*, où était le problème ? La reine serait rentrée à Rome depuis longtemps, après avoir assisté à leur bal évidemment. Bref, conclut le commissaire, il tenait la solution. La solution *parfaite*, reflet d'une copie non moins *parfaite*. L'œuf de Christophe Colomb en quelque sorte.

Il se leva, défit sa redingote et l'accrocha avec soin au dossier de sa chaise. Puis il desserra sa cravate et s'approcha de la fenêtre. Ici aussi, la chaleur avait repoussé les habitants chez eux. Dans la lumière éblouissante de midi, les façades de l'autre côté du rio San Lorenzo semblaient bizarrement fausses – presque comme un décor de théâtre.

Il se retourna et regagna sa chaise pour prendre des notes en vue du rapport final. Au moment où il trempa sa plume en acier dans l'encrier, il constata que l'euphorie éprouvée quelques instants plus tôt à l'idée de faire passer la copie pour l'original était retombée. Le sergent, prisonnier des profondeurs de l'*investigation policière*, parviendrait-il à comprendre la complexité de son raisonnement ? Sans doute aurait-il du mal à admettre que la distinction entre vrai et faux vacillait quand on la considérait avec une certaine hauteur. En effet, le sergent Bossi croyait dans les *photographies du lieu du crime* et les *chaînes d'indices* tandis que le commissaire, lui, croyait en son bon droit d'interpréter la réalité d'un point de vue subjectif – et en son devoir d'attirer la reine de Naples au bal Tron.

Dix minutes plus tard, Bossi entra dans son bureau avec l'expression tragique d'un homme qui a sondé des abîmes insoupçonnés. Il traînait les pieds et un regard sans illusion émanait de ses yeux bleus, rappelant la couleur de son uniforme. Même son nez, pourtant sur la voie de la guérison, semblait de nouveau avoir souffert ; il se dressait au milieu de son visage, à la Cyrano, et lui donnait un côté dramatique. Tron écarquilla les yeux de peur.

— Que s'est-il passé, sergent ?

— J'avais donné rendez-vous hier soir à Mlle Alberoni pour avancer dans mon enquête, dit-il. Dans un café de la place Santa Margherita.

Tron jugea que ce n'était pas le moment de poser des questions sur l'enquête. Il se pencha au-dessus de son bureau d'un air attentionné.

— Et alors ?

— Elle n'est pas venue, dit Bossi avec rancune. Mais à sa place, M. Alberoni.

— Son frère ? s'enquit le commissaire en toussotant.

Le sergent soupira et roula des yeux.

— Son mari !

— Vous saviez qu'elle était mariée ? Qu'elle s'appelait en vérité *Mme* Alberoni ?

— Non, commissaire.

— Et que voulait-il, M. Alberoni ?

— Il s'est approché de ma table et m'a demandé si j'étais bien le sergent Bossi.

— Vous étiez en uniforme ?

Le sergent secoua la tête.

— Non, en civil. Ce n'était pas tout à fait un rendez-vous professionnel. C'était plutôt *semi*-professionnel.

— Que s'est-il passé une fois que vous avez eu confirmé votre identité ?

— Il m'a prié en termes crus de laisser sa femme en paix.

— Et ensuite ?

— Il m'a donné une gifle et il est sorti.

Tron désigna les photographies que le sergent avait déposées sur son bureau.

— À ce moment-là, vous avez pris des photos du lieu du crime ? plaisantait-il.

La mine de Bossi traduisait clairement son désir de changer de sujet.

— Il s'agit des photographies que j'ai prises à San Pantalon, expliqua-t-il. Avant les *photographies du lieu du crime* à proprement parler, j'avais fait deux essais de l'autel à une certaine distance. Pour vérifier que la lumière suffisait si je plaçais les lampes à pétrole dans la nef.

Le policier fit glisser une photographie – un cliché comme il disait – sur le bureau. Tron reconnut de part et d'autre l'extrémité des bancs d'église et, au bas, tout aussi net et bien éclairé, l'habituel damier qui recouvre le sol des édifices religieux à Venise. Le reste se perdait dans l'obscurité brunâtre de l'arrière-plan.

— Cette image a été prise dans l'allée centrale, commenta le sergent. On ne distingue pour ainsi dire pas l'autel et les décombres. En revanche, quelque chose m'a frappé sur le bord droit du cliché.

Tron plissa le front.

— Qu'est-ce que vous a frappé ?

— Que la petite volute en bois au bout du banc était cassée.

Tron mit son pince-nez et constata qu'il avait raison. Une petite sculpture en forme d'escargot manquait dans la partie supérieure du premier banc. On distinguait nettement la section.

— Je ne vois pas où vous voulez en venir.

Bossi s'appuya contre le dossier de sa chaise et sourit avec fierté.

— Je veux en venir au fait que nous détenons une *chaîne d'indices solide*, commissaire.

Il jubilait.

— Cette petite volute a été cassée le soir où père Terenzio a trouvé la mort. On ne voit pas tout sur le cliché, mais la brèche est claire et récente.

— Vous êtes retourné à San Pantalon ?

Il hocha la tête.

— Oui, ce matin. Le sacristain m’a confirmé que la dégradation remonte à quelques jours. Mais ce n’est pas tout !

Il sortit un sachet en papier de la poche de son uniforme.

— J’ai aussi trouvé cela sur le sol. Tout près de la volute cassée.

Il prit un bouton en bois entre le pouce et l’index et le posa près de la photographie.

— Un bouton, dit Tron.

Le sergent sourit.

— Vous rappelez-vous, commissaire, que la bure du père Terenzio était déchirée et qu’il y manquait un bouton ?

— Naturellement.

— Je me suis donc aussitôt rendu à l’ospedale di Ognissanti pour examiner les boutons de sa robe.

— Et alors ?

— Ce sont les mêmes. Des boutons en ébène. D’après les informations que j’ai obtenues dans une mercerie de la calle Frezzeria, ce n’est pas fréquent.

— De sorte que vous vous demandez comment le bouton du prêtre est arrivé à côté de la volute cassée ?

Bossi hochla la tête.

— La seule explication, dit-il, c’est que le père Terenzio est tombé à cet endroit. Son corps a brisé la volute, sa robe s’est déchirée sur le banc et un bouton a roulé par terre. Il est forcément mort sur le coup.

— Ce qui implique, comprit soudain le commissaire, que quelqu’un l’a déplacé pour le déposer sur les marches de l’autel. Quelqu’un qui a dû le pousser dans le vide et provoquer l’effondrement de l’échafaudage pour faire croire à un accident. En d’autres termes, quelqu’un qui avait un grand intérêt à ce que le dossier Kostolany soit clos.

Tron ferma un instant les paupières et s’appuya contre le dossier de sa chaise.

— Il s’agit d’un meurtre.

Bossi récupéra sa *photographie du lieu du crime* et dévisagea son supérieur avec attention.

— Vous pensez à Troubetzkoï ?

Le commissaire hésita. Non, il n’avait pas la force de lui mentir.

— Sivry a examiné avec minutie le tableau que nous avons saisi sur le *Karenine*, dit-il d’une voix lasse. C’est un faux. Le grand-prince est hors de cause.

Bossi ne cacha pas sa satisfaction à l’annonce de cette nouvelle.

— Le grand-prince peut-être, mais pas Orlov !

Tron leva les mains dans un geste d’excuse.

— Vous aviez donc raison, Bossi. Que s’est-il passé selon vous ?

— Orlov refile à Kostolany un prétendu original. Quelques jours plus tard – le colonel est rentré à Rome –, Kostolany constate qu’il s’agit d’un faux. Il le revend à Troubetzkoï. Mais quand Orlov revient à Venise, cette fois avec la

reine, le Hongrois lui réclame un dédommagement.

Bossi marqua un temps d'arrêt pour réfléchir.

— Sans doute l'a-t-il menacé de révéler toute la vérité.

La suite allait de soi. Tron s'en chargea :

— Sur quoi le colonel Orlov l'a étranglé et a déguisé le meurtre en crime crapuleux.

Le sergent hocha la tête avant de reprendre :

— Le père Terenzio devait mourir pour deux raisons. D'une part, il en savait trop. D'autre part et surtout, il représentait un assassin plausible. Sa disparition signifiait qu'on classerait l'affaire.

Tron sourit.

— Voilà une belle théorie cohérente, Bossi ! Hélas, vous n'avez aucune preuve.

Le sergent semblait avoir réfléchi à ce point également.

— Nous pourrions demander à Orlov où il se trouvait quand Kostolany a été assassiné et s'il a un alibi pour le meurtre du père Terenzio.

— Vous voulez lui laisser entendre que nous le soupçonnons dans les deux cas ?

— Il serait intéressant d'observer sa réaction, estima Bossi.

— Et s'il dispose d'alibis solides pour l'un comme pour l'autre ?

Le sergent haussa les épaules.

— Nous nous excuserons.

Tron secoua la tête.

— Le risque de fâcher la reine me paraît trop grand. Elle fait entière confiance à son intendant. Sinon, elle ne l'aurait pas emmené dans un voyage aussi délicat.

— Que proposez-vous, commissaire ?

— Je vais rendre visite à Marie-Sophie de Bourbon demain matin. Je l'informerai des progrès de l'enquête et l'interrogerai discrètement sur l'emploi du temps du colonel après leur départ du palais da Lezze.

Il hésita un moment.

— Au fait, il y a autre chose, Bossi.

— Oui ?

— Cela concerne le commandant.

Tron toussota pendant plusieurs secondes.

— Selon toute apparence, Mlle Violetta est à nouveau...

Mon Dieu ! Pourquoi était-il gêné d'importuner le sergent avec de telles questions ? Bossi, lui, ne voyait aucun mal aux souhaits particuliers de Spaur. Il se contenta de hausser les sourcils.

— Importunée ? Comme l'année dernière par cet étudiant de Padoue ?

Tron acquiesça.

— Exact. Sauf que cette fois, il s'agit d'un homme ayant une bonne situation.

— Vous connaissez son nom ?

Le commissaire secoua la tête.

— Par malchance, non.

— Et que désire le commandant ?

— Que vous établissiez l'identité de ce personnage. Et que vous découvriez si Mlle Violetta le rencontre souvent.

— Ensuite ?

Comment Spaur s'était-il exprimé déjà ? Ah, oui !

— Ensuite, nous le dégusterons de Venise, dit Tron.

Elle avait reçu le télégramme de Bruxelles pendant le petit déjeuner. Vingt lignes qui avaient dû coûter les yeux de la tête et ne faisaient pourtant que répéter le contenu de la lettre reçue quelques jours plus tôt. Dans la capitale belge, la situation continuait de se dégrader ; sans l'arrivée d'argent frais, la catastrophe paraissait inévitable. De l'argent, songeait Marie-Sophie, qu'elle ne pourrait envoyer que le jour où le Titien aurait refait surface et où elle aurait réussi à le vendre – par exemple à ce Sivry que le commissaire avait chargé d'examiner le tableau découvert sur le bateau du grand-prince. En pensant à l'expertise, elle partit d'un rire furieux. Comme si elle connaissait d'avance les conclusions de ce marchand d'art. Enfin, on pouvait toujours espérer un miracle après tout.

La reine, vêtue d'une crinoline en velours pourpre qui mettait en valeur le teint de son visage et assombrissait la couleur de ses cheveux, quitta son divan et s'avança vers le miroir. Elle faisait vieille, jugea-t-elle, résignée. Avec ses poches sous les yeux, on aurait dit une femme d'une trentaine d'années. Elle recula d'un pas, se tourna de côté et se rappela tout à coup qu'elle portait la même robe le jour où ils s'étaient rencontrés pour la première fois.

De manière curieuse, elle ne se souvenait que de quelques étapes de leur parcours : d'abord leurs regards profonds, ensuite les rencontres en apparence fortuites, les promenades à cheval dans la campagne italienne et enfin leurs rendez-vous nocturnes. Puis soudain, le drame, son départ précipité pour la Bavière où elle avait passé plusieurs mois dans une solitude absolue et son retour à Rome où elle menait une existence qu'elle détestait. En même temps, elle se méprisait de ne pas trouver la force de tout abandonner pour le rejoindre.

À quel moment le colonel – doué du flair des marginaux – avait-il compris ce qui se tramait ? Et quand avait-il décidé de garder pour lui ce qu'il savait ? Par ailleurs, se serait-il tu si elle n'avait pas deviné qu'une réalité tout autre se cachait derrière son masque de soldat modèle ? Que lui aussi devait à tout prix préserver un secret ? Tous les esprits profonds aiment le masque, pensa-t-elle. Ils n'en avaient jamais parlé, mais – silence contre silence – ils se couvraient discrètement. Il allait de soi qu'elle n'aurait emmené personne d'autre à Venise.

De temps en temps, elle se demandait si elle était la seule à connaître le secret si bien gardé du colonel Orlov ou s'il s'agissait d'une de ces innombrables impostures dont tout Rome était au courant, mais que personne n'évoquait – comme le fait que François II était un raté et qu'il ne retrouverait jamais le trône des Deux-Siciles. Parfois, songeait-elle, on pouvait avoir l'impression que les fortunes dépensées par son mari dans la lutte contre les Piémontais ne lui servaient qu'à se tromper lui-même sur la vanité de ses ambitions.

Le colonel Orlov ne lui ressemblait-il pas d'une certaine manière ? Toute son attitude, ses allures martiales ne constituaient-elles pas un gigantesque camouflage visant à tromper les autres et parfois aussi – soupçonnait-elle – à se tromper lui-même ?

Quand sa femme de chambre annonça le commissaire, peu avant onze heures, elle fut prise de l'espoir fou qu'il venait lui annoncer une bonne nouvelle. Mais dès qu'il eut franchi le seuil de son salon, elle lut dans son regard qu'elle s'était trompée. Elle accourut dans sa direction d'un pas très peu majestueux et demanda, l'air tendu :

— Alors ?

Cet accueil frisait la grossièreté. D'un autre côté, il conférait d'emblée à leur rencontre un caractère familial que le comte pouvait, s'il le souhaitait, interpréter comme une allusion bienveillante au rapport presque intime qui s'était noué entre Sissi et lui deux ans auparavant. Le commissaire s'inclina de façon respectueuse et sourit d'un air entendu, comme s'il avait lu dans ses pensées. Puis il prit une mine désolée et alla lui aussi à l'essentiel :

— C'est un faux, Majesté.

— Donc, il est vrai qu'il n'existe pas une copie, mais deux.

— Oui, hélas. Et par conséquent, il paraît probable que le grand-prince ait dit la vérité.

Tron fit un pas pour sortir du rectangle de lumière vive dans lequel il s'était arrêté par inadvertance et demeura dans l'ombre.

— Kostolany semble avoir acheté l'une des deux copies il y a deux mois. Nous pensons que, dans un premier temps, il l'a peut-être tenue pour l'original. Mais après avoir constaté son erreur, il l'aurait revendue à Troubetzkoï.

— De ce fait, le grand-prince est lavé de tout soupçon.

Tron approuva.

— En tout état de cause, le tableau que nous avons saisi sur le brick du consul n'est pas celui que vous avez laissé au palais da Lezze.

— Et ce prêtre ? demanda-t-elle.

— Vous savez qu'il a eu un... accident ?

— Oui, dit la reine. Le colonel Orlov m'a raconté. Il suppose qu'après ce décès, vous allez clore l'affaire.

Tron esquissa un sourire poli.

— Pourquoi le devrais-je ?

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Les explications du colonel m'ont paru limpides. Il y a deux mois, le père Terenzio a vendu la copie secrète à Kostolany. Lorsque nous sommes arrivés à Venise, le marchand d'art l'aura sans doute prévenu sur-le-champ et aura réclamé une forte somme pour prix de son silence. Le père Terenzio, ne pouvant sans doute pas se le permettre, a tué Kostolany et emporté le Titien pour faire croire à un crime crapuleux. Après son accident, il ne sert plus à rien de poursuivre l'enquête.

Tron s'empressa de la contredire :

— Le père Terenzio n'est pas bêtement tombé de l'échafaudage. On l'y a aidé. Sa mort devait ressembler à un accident, mais c'était un meurtre.

Le commissaire nota au passage que, cette fois, la reine ne perdait pas connaissance – contrairement au jour où elle avait appris la disparition du Titien. Elle se contenta de lui demander d'un ton sec :

— Et qui aurait bien pu le tuer ?

— Je ne sais pas, répondit-il. Je me suis juste rappelé une phrase du père Terenzio lors de notre entretien à San Pantalon.

— Laquelle ?

— Puis-je d'abord vous poser une question, Majesté ?

— Je vous en prie, comte.

— Lorsque vous avez passé commande de la copie, était-il déjà question de vendre l'original ?

Elle secoua la tête.

— Non, il s'agissait juste d'offrir un cadeau d'adieu à Maximilien. À l'époque, personne ne parlait de vendre le Titien.

— Il était donc improbable que Sa Majesté décide de s'en séparer.

— Tout à fait improbable. Mais pourriez-vous maintenant me révéler la phrase du prêtre à laquelle vous faisiez allusion ?

— Le père Terenzio m'a parlé de deux copies sans la moindre gêne et sans que je pose de questions. Il a paru surpris quand je l'ai informé que Sa Majesté n'était pas au courant de la seconde. S'il m'a menti, c'était le meilleur menteur du monde.

La reine avait immédiatement saisi le sens du sous-entendu.

— Ce serait donc le colonel Orlov qui aurait commandé et vendu la deuxième copie à Kostolany. Voilà ce que vous voulez dire ?

— La conclusion s'impose, Majesté. Le colonel a-t-il quitté Rome il y a deux mois environ ?

Elle réfléchit un bref instant.

— Oui, il a passé quelques jours à Florence.

Le commissaire s'efforça de poser la question suivante sur un ton badin :

— Et qu'a-t-il fait juste après votre visite au palais da Lezze ?

La souveraine esquissa un faible sourire.

— Vous ne croyez pas que vous allez un peu loin, comte ?

— On a retrouvé le corps de Kostolany peu après onze heures du soir. Sa Majesté a quitté le palais da Lezze en compagnie du colonel Orlov vers dix heures et demie. Si Sa Majesté royale peut m'assurer que le colonel Orlov a passé ces trente minutes au *Regina e Gran Canal*, je la prie de bien vouloir excuser ma question.

La reine soupira.

— J'aimerais pouvoir vous l'assurer.

— Mais ?

— Sur le chemin du retour, le colonel Orlov m'a priée de le déposer au palais Grassi.

— Vous a-t-il expliqué pourquoi ?

La reine examina ses ongles, comme si elle pouvait y lire la raison de cette escapade. Enfin, elle dit :

— Le colonel avait rendez-vous avec un Français. Il s'agissait de livraisons d'armes en Basilicate.

— Il a donc rencontré quelqu'un qui, à l'heure actuelle, ne séjourne plus à Venise ? Ce n'est pas un très bon alibi.

— Allez-vous l'interroger ?

— S'il est innocent, je pense qu'il acceptera. Et s'il est coupable, il acceptera encore plus volontiers.

— Vous avez l'intention de le convoquer ?

Tron secoua la tête.

— Je ne pensais pas à un interrogatoire officiel. Plutôt à une conversation à bâtons rompus.

Le regard de la reine révéla qu'elle avait du mal à concevoir une conversation à bâtons rompus entre le colonel et le commissaire.

— Le colonel Orlov se rend tous les jours au café *Quadri* pour écouter la fanfare, dit-elle d'un ton sec. Peu après quatre heures. Faites semblant d'un hasard, je vous en prie. Et surtout, ne lui dites pas que je vous ai parlé de ce Français.

Un Français qui, bien entendu, n'avait jamais existé, pensa Marie-Sophie dès que la porte se fut refermée derrière Tron. Mais qu'aurait-elle pu dire d'autre ? Aurait-elle dû révéler au commissaire ce qui attirait si souvent le colonel dans cette ville ? Même à elle, il n'avait jamais avoué qu'il trouvait ici ce dont il avait besoin. Il évoquait uniquement des rendez-vous de conspirateurs, quoiqu'ils sachent tous les deux ce que ce code dissimulait. Non, en parler au commissaire aurait signifié une trahison qu'elle n'était pas prête à assumer.

En outre, qu'est-ce que cela pouvait faire, continua-t-elle en silence, que le colonel ait peut-être commandé au père Terenzio une deuxième copie afin de la vendre ici, à Venise ? Ce mensonge nuisait-il à quiconque ? Deux mois plus tôt, Orlov ne pouvait pas se douter qu'elle serait obligée de vendre l'original et qu'elle s'adresserait à Kostolany en plus ! S'il l'avait su, il n'aurait à coup sûr jamais osé lancer un faux sur le marché.

Malgré tout, il n'était pas entièrement exclu qu'il l'ait fait. Ne se comportait-il pas de manière quelque peu étrange depuis le meurtre de Kostolany ? Ne semblait-il pas appréhender un danger ? Et n'avait-elle pas eu plusieurs fois le sentiment qu'il s'apprêtait à se confier ? En tout cas, elle ne le pensait pas une seconde capable de ces meurtres. Elle n'était pas certaine, en revanche, qu'il n'en sût pas plus qu'il ne voulait bien l'admettre. Mais bon, pensa-t-elle, il finirait un jour par s'en ouvrir.

Marie-Sophie alla à la fenêtre et observa les ombres courtes et anguleuses que la Douane de mer et le séminaire patriarcal jetaient sur le quai de l'autre côté du Canal. Le soleil de midi faisait briller la surface de l'eau comme de l'argent poli. Si absurde que cela paraisse, elle ne put s'empêcher de penser à la poussière de la *campagna*.

Elle ferma les rideaux, s'approcha de son secrétaire, ouvrit l'abattant et s'assit pour écrire. Comme toujours, elle utilisa un papier bleu clair, neutre, et comme toujours, elle dut retenir ses larmes pendant que sa plume courait sur la feuille. Le ton de sa missive ne laisserait rien deviner : une banale lettre d'affaires. Leur situation était déjà assez compromettante. Il aurait été stupide de laisser des traces supplémentaires.

Le commissaire trouvait que la façon maniérée dont Orlov levait le petit doigt chaque fois qu'il touchait sa tasse convenait peu à l'air martial qu'il se donnait par ailleurs. Les portions qu'il portait à sa bouche étaient ridiculement petites et il avait coutume de les déguster en avançant les lèvres avec affectation. En résumé, le colonel, qui manipulait sa fourchette à gâteau comme si elle était en cristal de Murano, n'évoquait guère l'auteur de trois crimes raffinés et brutaux.

Cinq heures venant de sonner, la fanfare sur la place Saint-Marc s'accordait une petite pause. Tron ne pouvait pas voir les musiciens car des cohortes de Vénitiens, d'étrangers et de militaires passaient comme d'habitude dangereusement près de la terrasse. Presque toutes les tables du *Quadri* étaient occupées par des officiers de l'armée autrichienne. Il distinguait les uniformes bleu foncé à boutons dorés de la marine, les vestes bleu ciel des dragons dont les pantalons rouges brillaient dans le soleil et l'habit vert des lanciers, serré à la taille.

Sans doute Orlov souffrait-il de devoir porter un costume civil au milieu d'un tel étalage de virilité militaire, se dit Tron. Il était vêtu d'une redingote gris foncé un peu usée, d'un plastron amidonné et d'une lavallière verdâtre si volumineuse qu'on aurait pu croire qu'il avait oublié d'enlever sa serviette de table après avoir mangé du homard. Dieu seul savait ce qui avait pu l'inciter à passer en outre un chrysanthème blanc à sa boutonnière. Il ressemblait en réalité plus que jamais à un directeur de cirque russe.

Tron se détacha d'un groupe de touristes anglais, s'approcha de sa table et dit :

— Je pourrais vous arrêter à tout moment.

Le colonel leva le nez de son journal et le dévisagea d'un air hébété.

— Je veux parler de la *Stampa di Torino*, expliqua-t-il en souriant. Elle est interdite à Venise.

Orlov se détendit. Il lui rendit son sourire.

— Vous ne lisez pas la *Stampa*, commissaire ?

— Je la survole, avoua Tron en s'asseyant mine de rien. Elle ne contient pas moins de mensonges que la *Gazetta di Venezia*.

— Ce que la *Stampa* répand sur le Sud est en effet absolument faux,

concéda le colonel. Mais il faut lire entre les lignes pour apprendre la vérité.

— Qui serait ?

Le sourire d'Orlov était gâché par les miettes de *Sachertorte* qui formaient des taches noires entre ses dents.

— La vérité, c'est que les succès militaires sont tous inventés – ce qu'on reconnaît à la fréquence suspecte des nouvelles victorieuses. À en croire la version officielle, le Mezzogiorno serait pacifié.

— Mis à part quelques révoltes récurrentes, objecta Tron.

— Révoltes ? s'exclama le colonel, retrouvant tout à coup son allure martiale et tranchant le reste de gâteau d'un coup de fourchette. Les Piémontais ont envoyé cent vingt mille hommes dans le Sud ! Avec une telle troupe, ils pourraient attaquer l'Autriche. Seulement, le Mezzogiorno veut retrouver son autonomie. Il ne s'agit pas que de quelques révoltes, commissaire. Il s'agit d'une guerre civile !

— Que vous allez perdre si vous ne parvenez pas à organiser vos brigands au sein d'une armée régulière, remarqua Tron. Même dans ces conditions, je doute que vous puissiez vaincre le Nord.

— Pourquoi cela ?

Tron rapprocha sa chaise pour faciliter le passage à deux sous-lieutenants des chasseurs d'Innsbruck qui avaient repéré une table libre.

— Parce que, dans ce conflit, c'est le passé contre le futur, reprit-il. La Sicile signifie l'agriculture, le Piémont l'industrie.

À cet instant, il se rappela que, depuis un an, la princesse ne pouvait plus envoyer de verres à Atlanta.

— C'est pour la même raison, ajouta-t-il, que les États du Nord vont vaincre ceux du Sud.

Orlov haussa les sourcils.

— Vous vous intéressez à la guerre civile aux États-Unis ?

Non, en fait, c'était la princesse qui s'y intéressait – pour des raisons commerciales, parce que le marché américain représentait l'avenir. Tron, lui, suivait les événements de loin. Il esquiva la question.

— L'issue de ce conflit aura forcément des conséquences pour l'archiduc. Le Nord tient avec Juárez. Si le Sud perd, la situation de Maximilien au Mexique deviendra précaire.

— Et ce Juárez est pire que Garibaldi, renchérit Orlov avec une grimace de dégoût. Un vrai vandale. Si les Français se retirent, je ne donne pas cher de la peau de Maximilien.

— Je comprends que la reine n'ait pas voulu lui offrir l'original de cette Marie-Madeleine.

Tron décida d'exposer ses soupçons comme un plaisant jeu d'esprit. Il esqua un sourire poli.

— Ce qui m'amène au meurtre de Terenzio.

— Vous pensez qu'il s'agit d'un meurtre ?

Tron hocha la tête.

— Dans ces conditions, poursuivit le colonel en le regardant fixement, vous vous demandez sans doute si c'est bien lui qui a tué Kostolany.

— Le père Terenzio a affirmé que *vous* avez commandé la deuxième copie, dit le commissaire en renouvelant son sourire poli. Il en découle une hypothèse intéressante.

— Vous voulez dire que *moi*, j'aurais vendu la copie à Kostolany en la présentant comme l'original ? demanda Orlov sur un ton plus amusé que vexé. Et que j'aurais refusé de lui rendre l'argent ?

Il s'interrompit pour réfléchir un instant.

— Quand je suis arrivé à Venise en compagnie de la reine, Kostolany aurait pu me menacer de tout lui révéler, raison pour laquelle je l'aurais éliminé. Ainsi que le père Terenzio quelques jours plus tard.

Il but une gorgée de café – cette fois sans lever le petit doigt.

— Sans doute voulez-vous maintenant savoir ce que j'ai fait après notre visite au palais da Lezze ?

— Cela m'intéresserait en effet.

— J'ai rencontré quelqu'un.

Il soupira.

— Par malheur, quelqu'un qui n'acceptera jamais de collaborer avec les autorités autrichiennes. Puis-je compter sur votre discrétion, commissaire ?

— Bien entendu.

Le colonel Orlov se pencha au-dessus du reste de *Sachertorte* et murmura :

— Il s'agissait de livraisons d'armes. J'ignore où je pourrais joindre cet homme. C'est *lui* qui *nous* contacte.

Il regardait le commissaire d'un air inquiet.

— Est-ce que cela me rend suspect ?

— Ni plus ni moins qu'avant, répondit Tron avec un aimable sourire. Peut-être pourriez-vous me dire encore où vous vous trouviez mardi après-midi ?

Orlov fronça les sourcils.

— Vous parlez du jour où Terenzio est mort ?

Le commissaire hocha la tête.

— Oui, en particulier entre quatre et cinq heures.

— Ce jour-là, je ne suis pas venu au *Quadri*. Je me suis promené.

— Où ?

— Campo San Vidal, pont de l'Académie, Douane de mer, les Zattere d'un bout à l'autre et retour. Il faut une bonne heure.

Le colonel sourit avec froideur.

— Vous savez que vous n'avez pas le droit de m'interroger, je suppose. Je pourrais me plaindre à Toggenburg. Entendez-vous m'inculper pour de bon du meurtre de Terenzio ?

— C'était une pure question de routine.

Orlov porta de nouveau la tasse à ses lèvres.

— Ne soupçonnez-vous pas Troubetzkoï à l'origine ?

— Le tableau retrouvé sur le *Karenine* s'est révélé être un faux, expliqua le

commissaire. Comme celui qui a disparu du palais da Lezze était l'original, nous n'avons plus de raison d'enquêter sur le grand-prince.

Le colonel poussa le reste de *Sachertorte* sur sa fourchette à gâteau à l'aide de l'index. Puis, sans avoir l'air d'y toucher, il laissa tomber une petite phrase qui réduisit brusquement à néant toutes les théories du commissaire.

— À condition que la reine ne soit pas venue à Venise avec une copie...

Pardon ? Le genou de Tron cogna la table, faisant tinter la tasse d'Orlov contre la sous-tasse.

— La reine a tenté de vendre un *faux* ?

Le colonel secoua la tête.

— Non, je n'ai pas dit cela. Mais elle pourrait avoir confondu les deux.

La fourchette disparut dans sa bouche. Dès qu'il eut avalé les dernières miettes, il reprit :

— Nous savions quel était l'original grâce au vieux cadre. Cependant...

— Cependant quoi ? s'impatienta Tron.

Orlov haussa les épaules.

— Eh bien, je suis entré par hasard dans la chapelle au moment précis où la reine échangeait les tableaux. Elle m'a prié de remettre l'un d'eux dans le cadre et de porter l'autre dans son salon.

— L'original qu'elle entendait vendre à Venise ?

Orlov acquiesça.

— Telle était son intention. Toutefois, au moment de désigner le tableau, elle a hésité. On aurait dit qu'elle ne savait plus trop.

— Ce qui signifierait, enchaîna Tron, que l'original se trouve peut-être encore au palais Farnèse. Et ce qui signifierait par ailleurs que...

La suite faisait penser à un objet perdu dans un banc de brouillard. Avant qu'il en ait distingué les contours avec netteté, le colonel termina la phrase à sa place :

— Qu'il n'existe pas nécessairement deux copies ! dit-il sur un ton guilleret.

Tout à coup, le commissaire eut le sentiment d'être assis sur un énorme toit glissant.

— Mais quelle raison le père Terenzio aurait-il eue de me mentir ? De prétendre que *vous* aviez commandé une deuxième copie ?

Orlov lui adressa un regard rempli de pitié.

— Je l'ignore, commissaire. Tout ce que je sais, c'est que je n'aimerais pas devoir résoudre cette affaire et que je...

Il s'interrompit de façon brutale. Le commissaire remarqua que ses yeux s'écarquillaient et que son menton tombait avant de se relever avec non moins de lenteur. Pendant un instant, le colonel lui évoqua un poisson dans un aquarium. Il fixait quelque chose dans son dos.

Tron se retourna et découvrit un jeune homme mince, vêtu de l'habituelle queue-de-pie des garçons du *Quadri*. En temps normal, il devait servir à l'intérieur car il ne l'avait encore jamais vu en terrasse. La bouche du garçon

était elle aussi entrouverte, ses sourcils étaient relevés dans une expression mêlée de surprise et de joie. C'était – comprit-il subitement – la joie des retrouvailles.

— Le colonel m'a juré n'avoir jamais vu ce garçon de sa vie, rapporta-t-il à Bossi une heure plus tard.

Par les fenêtres grandes ouvertes de son bureau au commissariat de police, on apercevait une bande de ciel bleu au-dessus des toits de l'autre côté du rio San Lorenzo. En raison de la chaleur, Bossi avait ôté son casque et défait le dernier bouton de sa veste d'uniforme. Il se pencha en avant d'un air sceptique.

— Et vous le croyez, commissaire ?

Tron secoua la tête.

— Non, le garçon m'a convaincu. Il se souvenait d'Orlov à cause de ses pourboires et voulait juste lui dire qu'à partir de demain il servait à nouveau en terrasse. Il a eu l'air déçu qu'Orlov le renvoie.

— A-t-il précisé à quel moment c'était ?

Oui, il avait donné une date pour lui rafraîchir la mémoire.

— En avril.

Le sergent ricana.

— En plein dans le mille !

Le commissaire fit une grimace pensive.

— La déclaration d'un garçon de café ne suffit pas, Bossi. Et les formulaires des hôtels – à supposer qu'il soit descendu à l'hôtel – sont adressés à la Kommandantur. Il faudrait réclamer le dossier à Vérone. Cela risque de s'éterniser.

— Quand le dossier arrivera, Orlov aura pris le large depuis longtemps, l'approuva son subalterne.

— S'il est venu droit de Rome, réfléchit Tron, il a sans doute pris le paquebot de la Lloyd à Ancône. On pourrait peut-être trouver son nom sur la liste des passagers. À quelle heure les bateaux arrivent-ils ?

— Le matin à neuf heures.

— Et combien sont-ils sur cette ligne ?

— Deux. Le *Saint-Esprit* et l'*Écu de Salzbourg*. Une fois l'un, une fois l'autre.

Tron s'appuya contre le dossier de sa chaise et regarda Bossi.

— Dans ce cas, allez à l'embarcadère demain matin et parlez au commissaire de bord.

La *felze*, le petit habitacle noir placé au-dessus des sièges dans les gondoles, consistait en un bloc de suif de teinte sombre, d'où jaillissait une mèche allumée. L'embarcation sur la table de la salle aux tapisseries rappelait à Tron les *souvenirs** bon marché (comme aurait dit Bossi) qu'on trouvait dans les gares et dans les halls d'hôtel : des éventails en papier ornés de motifs vénitiens, des coupe-papiers en bois avec l'inscription *Arrivederci Venezia* ou de petits dépliant en accordéon avec des vues de la lagune.

— La bougie vient du marché aux puces, expliqua sa mère avec fierté.

Elle s'appuya contre son dossier, prit sa serviette de table et regarda son fils d'un air triomphant.

— Du marché aux puces ?

Tron releva les yeux de son *brodo di pesce*. Une deuxième gondole, posée près de son assiette, était destinée à recevoir les parties non comestibles de la soupe de poisson : une arête, un bout de nageoire, une branchie, un œil. Une troisième contenait des fraises tièdes, une quatrième de la crème Chantilly liquide au-dessus de laquelle des mouches tournoyaient avec entrain. Un dîner chez les Tron.

— Alessandro raconte que les gondoles bougeoirs ont fait leur apparition sur le marché aux puces dès le lendemain, précisa sa mère avec un sourire. Il en a acheté une cet après-midi pour nous la montrer.

Elle se tourna vers le maître d'hôtel occupé à frotter des verres devant le buffet.

— Combien as-tu payé la gondole, Alessandro ?

Le vieil homme inclina sa tête argentée.

— Deux liras, comtesse.

— Ce n'est pas donné, lâcha le commissaire.

— Le brocanteur m'a dit qu'elles partent comme des petits pains, précisa Alessandro. Il paraît qu'à la gare il y a un stand où l'on ne vend plus que nos gondoles. Avec ou sans bougie.

— Et les cafés n'ont jamais vu cela ! ajouta la comtesse.

— De quoi parles-tu ?

— Du nombre de vols ! Les clients adorent nos gondoles.

— On a toujours volé des cendriers.

— Oui, mais pas à ce point ! Nous recevons une douzaine de lettres par jour pour savoir quand les prochaines arrivent.

— Vous allez en recommander ?

— C'est déjà fait. Sauf que, cette fois, nous n'allons pas les distribuer gratis.

Elle s'arrêta un instant pour ménager son effet.

— De plus, je me demande s'il faut continuer de laisser la production à ces Français.

— Tu veux dire que nous devrions fabriquer les gondoles en verre pressé nous-mêmes ? s'inquiéta le commissaire.

— Pas uniquement les gondoles, répondit-elle. Mais aussi diverses babioles en verre.

— Qu'en pense la princesse ? voulut savoir Tron.

— Elle trouve que cette idée mérite réflexion.

La comtesse retira un bout d'arête (ou de nageoire) de sa bouche et le déposa dans la gondole prévue à cet effet.

— À ce propos, Leinsdorf s'est montré enchanté par nos gondoles ! Son épouse en a déjà acheté plusieurs exemplaires au marché aux puces.

— Tu as parlé à Leinsdorf ? Quand cela ?

— Aujourd'hui, au *Danieli*, répondit-elle. J'ai accompagné la princesse. Les contrats n'ont plus qu'à être signés. Mais Leinsdorf préfère attendre lundi, une fois que le bal sera passé.

— À cause de la reine ?

Sa mère hocha la tête.

— Oui, il a exprimé le désir ardent de la rencontrer à notre bal.

— Ce qui veut dire ?

— Que nous avons intérêt à ce qu'elle vienne.

La comtesse plissa les yeux.

— Tu as retrouvé le Titien ?

Il soupira.

— Nous y travaillons. Pour le moment, tout porte à croire que le colonel Orlov se cache derrière le crime. Il est venu à Venise en avril ; je l'ai rencontré cet après-midi à la terrasse du *Quadri* et un garçon de café l'a reconnu. Si nous parvenons à prouver qu'il était ici il y a deux mois, il sera obligé de nous fournir des explications car il a prétendu n'avoir jamais vu ce serveur.

— Comment comptez-vous vous y prendre ?

— Avec un peu de chance, nous trouverons l'hôtel où il est descendu, dit Tron. À ce moment-là, il ne pourra plus nier et nous aurons le moyen d'exercer une pression.

— Il ne te reste plus que demain, remarqua sa mère.

— Je sais.

Il plongeait sa cuillère dans la soupe, fit le tri et déposa un morceau de queue (ou de branchie) dans la gondole à déchets. Un instant plus tard, il s'étonna de

ne pas y avoir pensé plus tôt. La solution allait de soi. La seule question était de savoir si sa mère accepterait.

— Qu'est-ce que Leinsdorf attend de nous au juste ? s'enquit-il. Il veut parler à la reine ou juste la voir ? Est-il au courant qu'elle voyage incognito ?

— Oui, il le sait. Il ne demande donc pas à lui être présenté.

— De toute façon, il est fort probable qu'elle ne restera pas très longtemps, poursuivit-il. Ou du moins qu'elle n'est pas *obligée* de rester très longtemps.

Il réfléchit un court instant.

— Sait-il à quoi elle ressemble ?

— Je ne sais pas. Il a sans doute déjà vu un portrait.

— Dans ce cas, nous pourrions...

Il s'interrompit et s'éclaircit la gorge.

— Que veux-tu dire, Alvisé ?

— Je me demande, reprit-il, si dans ces conditions, il verrait la différence entre une vraie et une fausse reine. D'autant que la vraie reine séjourne à Venise sous un faux nom. Au fond, cela ne changerait pas grand-chose si nous...

— ... lui présentions une *fausse* Mme Caserta ?

— *C'est* une fausse Mme Caserta ! Il n'existe pas de *vraie* Mme Caserta. En un sens, ce serait juste falsifier un faux.

La comtesse releva le menton. Un rond de lumière indirecte balaya son visage pendant qu'elle hochait la tête. Son fils doutait qu'elle eût compris.

— Je ne veux pas d'un faux, décréta-t-elle pour finir d'une voix glaciale qui excluait toute repartie. Je veux la reine.

Tron avait encore la main sur la poignée qu'il flaira les ennuis. En s'approchant, il constata que le côté droit du bureau de Spaur – là où se trouvait d'habitude la gondole en papier mâché – était à présent recouvert de dossiers. Le cadre en argent contenant le portrait de Mlle Violetta avait été remplacé par un nécessaire de bureau, un socle en marbre rouge avec une rainure pour le porte-plume, un trou pour l'encrier et un autre pour le sable.

Le commandant avait ouvert devant lui un imposant dossier à côté duquel se trouvait un porte-plume en bois – comme s'il venait de l'utiliser. À cela s'ajoutait le fait qu'il avait fixé une manchette au-dessus de son coude gauche et remplacé sa lavallière d'artiste vert clair par une discrète cravate en velours marron. Il fit signe à Tron de prendre place d'un geste las et résigné, celui d'un homme que la conscience professionnelle avait conduit au bord de l'épuisement.

— Vous savez qui sort d'ici ?

Spaur esquissa un sourire acrimonieux et répondit lui-même à sa question :
— Toggenburg !

Le commissaire avait du mal à le croire.

— Toggenburg !

Le regard haineux de son supérieur indiquait sans ambiguïté qui était responsable de cette visite à ses yeux.

— J'ai à peine eu le temps de ranger !

— Mais que voulait-il ?

Spaur soupira.

— Me poser quelques questions. Sur les derniers rebondissements dans l'affaire Kostolany.

— Un tel intérêt de la part du commandant de place est inhabituel, remarqua Tron.

— Il a dit la même chose de vos méthodes.

Spaur ouvrit son tiroir, en sortit un praliné enveloppé dans un papier rose et le déballa.

— Il s'étonne qu'on attribue un crime à un officier supérieur d'une armée alliée sans la moindre preuve.

Le commissaire fronça les sourcils.

- Le colonel Orlov s'est plaint à Toggenburg ?
- Cela vous surprend ?
- Il l'avait laissé entendre. Mais je ne l'ai pas pris au sérieux.
- À ce qu'il paraît, vous l'auriez bien cuisiné hier après-midi.
- Quelle raison Toggenburg a-t-il de le couvrir ?

Le commandant de police regarda son subalterne avec l'air de le prendre pour un fou.

— Je n'en sais rien, commissaire ! Vienne soutient tout ce qui peut affaiblir Turin ou, à l'inverse, unir les forces armées dans le Mezzogiorno. Toggenburg craint sans doute qu'Orlov ne s'adresse à l'état-major à Vérone. Ou que la reine de Naples ne prie sa sœur d'intervenir par télégraphe.

Le praliné disparut dans sa bouche où l'on entendit un faible craquement lorsqu'il le croqua.

— Avez-vous conscience de la situation juridique ? demanda-t-il alors.

— Les officiers d'une armée alliée ne relèvent pas de la compétence de la police civile, dit Tron.

— Vous auriez donc dû laisser Orlov en paix ! le rabroua son supérieur tout en mâchonnant sa friandise. Vous étiez parvenu à un résultat merveilleux ! Un assassin qui se casse la figure d'un échafaudage ! L'enquête est bouclée, il n'y a pas de procès, tout le monde est content. En plus, on aurait admiré votre efficacité.

— Mais le père Terenzio était innocent !

— Ce que votre sergent a démontré grâce à ses... euh...

— ... *photographies du lieu du crime*.

— C'est cela.

La tête de Spaur se balançait d'avant en arrière tandis qu'il roulait des yeux.

— Je me demande quand il va se mettre à lire dans le marc de café ! Qu'avez-vous l'intention de faire maintenant ?

— Essayer de prouver qu'Orlov est venu à Venise il y a deux mois. Si jamais nous trouvons un indice...

— Vous commencez par me prévenir, l'interrompt le commandant. Cette affaire réclame du doigté et un grand sens politique. En plus de cela, je suis convaincu qu'Orlov est innocent. Une question d'intuition.

Spaur rejeta la tête en arrière et ferma les paupières d'un air absent : sa mine d'artiste.

— L'alibi d'Orlov est fragile pour l'heure du crime, insista Tron.

Son supérieur ne voulut rien savoir :

— Toggenburg m'a assuré que le colonel Orlov est un homme de parole.

— Et s'il est bel et bien venu ici en avril ?

— Il avait sans doute de bonnes raisons, répliqua Spaur. Peut-être s'agissait-il déjà de livraisons d'armes.

— En tout cas, il n'en a pas parlé à la reine.

— Peu importe qu'il soit venu à Venise ou pas, déclara le commandant de police sur un ton bourru. J'ai promis à Toggenburg que ce dossier était clos.

Pour donner plus de poids à ses propos, il referma le dossier étalé devant lui de manière démonstrative.

— Comment dois-je comprendre cela ?

— Très simple, commissaire.

À présent, la voix du commandant traduisait l'impatience et l'énervement.

— Votre rapport va en arriver à la conclusion que le père Terenzio a assassiné Kostolany.

Il posa le dossier qu'il venait de refermer sur le tas à sa droite.

— De toute façon, vous devez vous occuper de l'autre affaire.

Sur ce point, il avait raison. Tron poussa un soupir.

— Je sais. L'affaire Potocki.

Spaur roula des yeux, ce qui devait signifier à peu près : ne recommencez pas avec ces histoires sans importance. Puis il dit : — Mais non, commissaire, l'affaire Violetta !

Il lui adressa un sourire glacial. Mon Dieu, c'est vrai ! L'affaire Violetta. Tron inspira profondément.

— Peut-être pourrez-vous m'apprendre l'origine de cet énorme bouquet déposé au Malibran, continua le commandant d'un air sévère.

Pour gagner du temps, Tron demanda :

— Mlle Violetta s'est-elle exprimée à ce sujet ?

Spaur haussa les épaules.

— Elle a juste dit que les fleurs provenaient de son soupirant.

— *L'homme établi ?*

Le commandant hocha la tête.

— Oui. Il n'y avait pas de carte de visite sur le bouquet. On l'a confié à la dame du vestiaire.

— Mlle Violetta ne vous a toujours pas dit comment il s'appelle ?

Spaur secoua la tête.

— Non.

Sans réfléchir, le commissaire se mit à improviser : — Nous avons déjà entrepris des recherches pour identifier l'expéditeur du bouquet.

En voyant la mine de son supérieur, il regretta aussitôt cette phrase.

— Vous étiez au courant du bouquet ?

À présent, il était trop tard pour faire machine arrière.

— Nous avons posté un homme à l'entrée des artistes, s'enferra-t-il d'une voix lente. Le bouquet avec lequel Mlle Violetta est repartie ne pouvait donc pas nous échapper.

— Votre homme est-il fiable ?

— Sans aucun doute ! assura Tron avec un hochement de tête. Bien entendu, il ignore le fond de l'affaire. Nous l'avons simplement chargé d'établir un *profil des mouvements*.

Une belle expression qu'il devait à Bossi et qui produisit son effet. Spaur prit un air perplexe.

— *Un profil des mouvements ?*

Le commissaire en profita pour emprunter un autre terme au répertoire de son sergent.

— Oui, on enregistre les mouvements de la *personne cible* pour déterminer des schémas récurrents. Où se rend-elle ? À quel moment ? Et le cas échéant, avec qui entre-t-elle en contact ?

Au mot de *contact*, Spaur s'inclina vers l'avant dans un mouvement nerveux.

— Violetta est-elle rentrée seule ?

C'était une question tout à fait justifiée. Était-elle rentrée seule ou non ? Peut-être l'*homme établi* l'avait-il raccompagnée ? Là, pensa Tron, il ne fallait pas commettre d'impair. Il fallait du *doigté* et de l'*intuition*, pour reprendre les termes du commandant. Or son intuition lui disait que – il faillit éclater de rire – l'*homme établi* n'existait pas. La demande en mariage – à nouveau, il dut étouffer un rire – était une invention de Mlle Violetta. Pas étonnant donc que son informateur n'ait vu personne à l'entrée des artistes du Malibran. Halte, un instant ! Quel informateur ? Il n'était pas obligé de croire lui-même aux mensonges qu'il racontait.

— Oui, elle est rentrée seule, déclara-t-il avec un sourire apaisant. Mais il ne devrait pas être difficile d'établir de quelle boutique provient le bouquet et qui l'a commandé.

Pour parfaire son histoire, il jugea habile d'évoquer à nouveau l'homme posté à l'entrée des artistes. Désormais, il le voyait devant lui : un petit homme malingre au visage roué, le mouchard par excellence. Il s'efforça de prendre un ton professionnel et convaincant : — Notre homme s'en occupe déjà.

Spaur s'empara d'un dossier dans le tas sur sa droite pour signaler que l'entretien était terminé. Puis une dernière idée lui traversa l'esprit : — Au fait, commissaire ?

La nouvelle, naturellement ! La jeune Polonaise et l'écrivain dans la force de l'âge. Sa mort tragique due au choléra. Tron s'était déjà imaginé en être débarrassé. Il se pencha vers son chef en soupirant : — Oui, baron ?

À ce moment-là, Spaur ouvrit à nouveau son tiroir et en sortit soudain une gondole en verre pressé avec un sourire amer.

— Cela vous dit quelque chose, commissaire ?

— Oui, c'est une de nos gondoles.

— Je sais lire, répliqua-t-il. Le nom sur la proue ne permet aucun doute. Le commandant de place a eu la bonté d'en mettre une à ma disposition.

Tron toussota.

— Nous avons envoyé quelques exemplaires à la Kommandantur, reconnut-il.

— *Quelques* exemplaires ? hurla Spaur. Toggenburg m'a dit que vous les aviez inondés ! Cette histoire est assez gênante et humiliante pour nous, commissaire.

— Humiliante ?

— Que vous ne jugiez pas utile d'en offrir au commissariat !

— Si vous le souhaitez, je pourrais...

Le commandant haussa les sourcils avec impatience.

— Une centaine ?

— Volontiers, baron.

— Le sergent Bossi n'aura qu'à se charger de les distribuer, ordonna-t-il en plissant soudain le front. Au fait, où est-il ? Je ne l'ai pas encore vu aujourd'hui.

— Il a rendez-vous avec notre informateur.

Bossi était assez clairvoyant pour n'attribuer ses étonnants succès des deux dernières heures ni à son intelligence ni à son intuition. Il avait tout bonnement joui d'une chance phénoménale. Il se garderait bien de l'avouer au commissaire quand il lui ferait le compte rendu de ses activités, mais il en avait tout à fait conscience. C'était un pur hasard que l'*Écu de Salzbourg*, un des paquebots de la ligne Ancône-Venise transportant pour l'essentiel des voyageurs en provenance de Rome, ait accosté sur la riva degli Schiavoni ce matin-là et c'était aussi un pur hasard que le commandant du bord se soit en effet rappelé un homme aux épaules larges et au visage anguleux ayant pris le bateau environ deux mois plus tôt.

Mais c'était un hasard encore plus grand qu'il ait mis moins d'une demi-heure pour trouver le gondolier ayant transporté ce voyageur (par chance un personnage marquant) dans une pension du rio della Sensa. Si cet étranger descendu à la pension *Apollo* se révélait être celui que Bossi croyait, le colonel Orlov était fichu et l'affaire pratiquement réglée.

Il était presque midi quand le sergent descendit de la gondole de police. Bien qu'il eût enlevé son casque et ouvert deux boutons de sa veste d'uniforme, la transpiration dégoulinait le long de sa colonne vertébrale et lui chatouillait le dos. Les quais des deux côtés du rio della Sensa étaient déserts. Sous l'effet de la chaleur accablante, les murs semblaient respirer comme des êtres vivants.

Comme le sergent Bossi, en bon habitant du quartier San Polo, ne s'attendait pas à trouver autre chose que des hôtels borgnes à Cannaregio, il ne fut pas surpris de constater que la pension *Apollo* était bien un établissement douteux. Il s'agissait d'un bâtiment à deux étages, couvert de tuiles canal ayant perdu leur couleur et pourvu d'une grossière enseigne en bois sur laquelle on pouvait lire en lettres maladroites le mot de *pensione*.

Le sergent poussa la porte dont la peinture verte s'écaillait en longues bandes et pénétra dans une salle basse de plafond qui comprenait une demi-douzaine de tables. Un panneau accroché au-dessus du comptoir annonçait de manière officielle qu'un certain signor Altieri possédait une licence pour servir du vin et héberger des clients.

L'homme gras et trapu qui fit lentement le tour du comptoir et s'approcha

de lui avec des airs de patron devait donc s'appeler signor Altieri. Après avoir salué Bossi d'un hochement de tête, il le dévisagea de ses yeux morts, des yeux qui ressemblaient à du café noir dans lequel nagerait de la muscade moulue.

— Sergent ?

Bossi sourit. Il avait certes le sentiment que signor Altieri le détestait d'emblée, mais un sourire faciliterait à coup sûr les choses.

— Je recherche un homme descendu dans votre établissement il y a deux mois, dit-il d'un ton aimable.

Il décrivit le colonel Orlov, sa moustache d'officier, ses larges épaules, son visage anguleux, ses allures militaires. Après cela, n'importe quel enfant aurait été en mesure d'en tracer le portrait. Comme la pension ne devait pas compter plus d'une demi-douzaine de chambres, Bossi était sûr que signor Altieri se souviendrait.

Pourtant, celui-ci gardait une mine renfrognée.

— Il y a deux mois, dites-vous ? Ça date ! Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il a logé chez moi ?

— Un gondolier de la riva degli Schiavoni m'a appris qu'il l'avait déposé ici, répondit le sergent avec douceur. Ce monsieur est un personnage assez marquant. C'est d'ailleurs pourquoi le gondolier se souvenait de lui.

Il renouvela son sourire.

— Vous êtes certain qu'il n'est pas venu chez vous ?

À cette question, Altieri balançait la tête d'un air indécis et marmonna qu'il ne pouvait pas se souvenir de tout le monde vu le passage. Bossi jugea le terme de *passage* un peu exagéré : la pièce était aussi déserte que la *fondamenta*¹ au-dehors. Soit le *passage* souffrait en ce moment de la chaleur estivale, soit la pension *Apollo* était un hôtel de passe discret qui s'animait le soir. Soit encore Altieri avait une bonne raison de ne *pas* se souvenir de ce client en particulier.

Grâce à la grande sagesse des autorités autrichiennes, Bossi put se permettre de poursuivre sur le ton de la conversation. Le commissaire, lui aussi, faisait toujours preuve de douceur et de politesse. Au bout d'un moment, les gens finissaient par parler. Le sergent retira donc son casque et demanda : — Où est votre registre, monsieur Altieri ?

Sans un mot, le patron vacilla un instant pour reporter tout son poids sur sa jambe d'appui, fit demi-tour, se dirigea vers le comptoir, ouvrit un tiroir et en sortit un cahier gris de format papier ministre – le fameux registre que chaque établissement en Vénétie devait remplir avec soin pour permettre la poursuite des *éléments subversifs*.

Bossi ouvrit le cahier. Il constata que la dernière mention des autorités impériales remontait à quinze jours – les registres étaient contrôlés de manière régulière. Puis il continua jusqu'en avril. Là, il découvrit trois mots qui casseraient les reins à Orlov. Sous la date du 2 avril 1863, il lut : *Signor Farnese, Roma*.

D'après l'enregistrement, Orlov avait utilisé un passeport des autorités papales, sans doute un document vierge sur lequel il avait pu écrire n'importe quel nom. Il n'était pas allé chercher très loin, Farnese devant lui paraître un déguisement suffisant. Comment avait-il bien pu justifier son séjour ? Avait-il même simplement donné une raison au patron ? Si oui, il avait sans doute prétendu rendre visite à de la famille.

De la famille à qui il rendait bien souvent visite ! Car en feuilletant le registre, Bossi découvrit avec étonnement qu'il était revenu à Venise trois semaines plus tard – cette fois pour quatre jours. Le sergent poursuivit son investigation jusqu'à la fin. Et quand il fut arrivé à la dernière page, il eut du mal à croire ce qu'il voyait. Pourtant, c'était écrit noir sur blanc, avec les lettres maladroites d'Altieri. Le colonel, connu ici sous le nom de M. Farnese, était arrivé deux semaines plus tôt et semblait toujours occuper sa chambre (la numéro trois comme d'habitude).

Quelle raison, nom d'un chien, le colonel avait-il de louer une chambre à la pension *Apollo* un jour après son installation au *Regina e Gran Canal* ? Lui servait-elle juste de lieu de rendez-vous pour pouvoir discuter en toute tranquillité avec le mystérieux trafiquant d'armes ? Et si le colonel avait rencontré ce Français ici le soir du crime, pourquoi n'avait-il pas prié le patron de lui fournir un alibi ?

— L'homme que je recherche, déclara le sergent, s'appelle Farnese. Il est descendu chez vous il y a deux semaines. Je m'interroge par conséquent sur vos étranges trous de mémoire, monsieur Altieri.

Pendant un instant, le patron l'observa d'un air furieux, comme sur le point de lui arracher le registre des mains et de le mettre à la porte à coups de pied. Puis il se reprit, toussota et dit : — M. Farnese m'avait prié de...

Il s'interrompit. Un sourire amer se dessina sur ses lèvres.

— Prié de quoi ?

— M. Farnese m'avait expressément demandé de faire preuve de discrétion, reprit le patron. J'ai eu le sentiment que personne ne devait apprendre son séjour à Venise.

Il toussota de nouveau avec nervosité.

— Ni quelles personnes il fréquentait.

Bossi songea aussitôt à ce mystérieux Français.

— M. Farnese reçoit-il de la visite dans sa chambre ?

La réponse d'Altieri se résuma à un hochement de la tête.

— Et à quelle fréquence ? insista le sergent.

— Tous les trois jours peut-être. Je ne peux pas l'affirmer avec certitude. M. Farnese n'est pas obligé de traverser la salle pour gagner sa chambre.

— S'agit-il toujours de la même personne ?

Altieri haussa les épaules. De toute évidence, il lui importait beaucoup d'ignorer les détails.

— Sans doute. Je ne surveille pas mes clients.

— Avez-vous déjà vu ce visiteur, monsieur Altieri ?

— Oui, bien sûr. Mais il n’y a aucune raison que j’intervienne. Aucun client ne s’est encore plaint.

Cette dernière remarque intrigua Bossi.

— Pourquoi un client aurait-il dû se plaindre ?

— À cause du bruit. Mais on n’entend jamais rien. J’habite moi-même ici.

— Savez-vous par hasard si M. Farnese était là jeudi il y a quinze jours ? Le soir ? Après dix heures ?

La réponse du patron fusa ; Bossi ne doutait pas qu’il dît la vérité.

— Oui, je peux vous l’assurer. Je m’en souviens parce que j’étais en colère contre lui.

— Pour quelle raison ?

— Parce que j’ai aperçu son visiteur dans l’escalier. Aucun doute qu’il lui avait passé la clé. C’est strictement interdit. Je suppose qu’il allait l’attendre dans sa chambre.

— Quelle heure était-il ?

Signor Altieri réfléchit une fraction de seconde.

— Environ dix heures et demie.

— Et quand M. Farnese est-il arrivé ?

— Vers onze heures moins le quart.

— Vous êtes sûr ?

Le patron hocha la tête.

— Tout à fait sûr. Comme il n’avait pas les clés, il a été obligé de traverser la salle. Il y avait des clients. J’ai hésité à lui rappeler qu’on n’avait pas le droit de prêter sa clé, mais après...

— Après ?

— Eh bien, M. Farnese s’est toujours montré très généreux. En plus, cette fois, il a loué sa chambre pour plusieurs semaines alors qu’il l’utilise à peine. En fait, rien que pour ses rendez-vous.

— Donc, vous l’avez laissé en paix ?

— Oui, dit le patron en hochant la tête. Il m’a paru plus malin de fermer les yeux.

— Et ce visiteur, vous le connaissiez ? Était-ce la première fois que M. Farnese le recevait ?

— Non, ce n’était pas la première fois. Il l’a déjà reçu il y a deux mois. Je crois qu’il a fait sa connaissance au *Molino Rosso*, à deux pas d’ici.

— Au *Molino Rosso* ?

Altieri confirma et Bossi eut soudain l’impression que le patron venait de lui confier une information qu’il aurait mieux fait de taire.

— Mais c’est le seul de mes clients à fréquenter ce lieu ! se pressa-t-il d’ajouter.

Le nom de *Molino Rosso* disait vaguement quelque chose au sergent. Toutefois, comme il connaissait à peine Cannaregio, il s’en tint là.

— Que savez-vous sur cet homme ?

Altieri fit une grimace gênée.

— Je dirais que *homme* n'est pas tout à fait le terme exact.

— Et quel serait le terme exact ?

Le regard avec lequel le patron le dévisagea ne trahissait aucune pensée. Altieri contemplait un mur nu. Pour finir, il prononça quelques paroles que le sergent ne comprit pas immédiatement. Mais une fois que le déclic se fit, au bout de quelques secondes – et qu'il eut vaincu la courte peur de souffrir d'hallucinations –, la situation s'était en quelque sorte clarifiée. M. Altieri avait dit : — Je suppose que le gamin a tout au plus une quinzaine d'années.

1- Rive piétonne d'un canal. (N.d.T.)

Quand Bossi eut terminé son rapport, Tron le félicita chaudement et lui expliqua :

— Le *Molino Rosso* est un établissement où l'on fait *connaissance*. Ensuite, on se rend à la pension *Apollo* pour approfondir cette connaissance dans les chambres. Pas étonnant qu'Orlov ait hésité à se servir de cet alibi.

Le commissaire n'était pas surpris non plus par ces révélations sur la vie privée du colonel. Au fond, elles correspondaient bien à ses allures martiales – et au petit doigt levé quand il buvait du café. Il fixa le sergent assis de l'autre côté de son bureau.

— Quelles conclusions tirez-vous de vos découvertes ? Vous avez une théorie ?

Bossi répondit par deux autres questions :

— Avez-vous demandé à Orlov son emploi du temps du mardi après-midi ? A-t-il un alibi ?

— Non, il n'en a pas, dit Tron. Il s'est promené.

— Je m'en doutais, lâcha le sergent.

— Vous voulez dire qu'il aurait tué le père Terenzio, mais pas Kostolany ? Dans ce cas, qui *est* l'assassin selon vous ?

Bossi réfléchit un instant.

— Le père Terenzio a tué Kostolany. Sur ce point, vous aviez raison, commissaire. Sauf que Terenzio et Orlov étaient de mèche.

— Désormais, dit Tron avec un sourire, je ne suis plus sûr d'avoir eu raison, dit-il.

Il mentait. En fait, il n'avait jamais été sûr d'avoir raison.

— S'ils étaient complices, le père Terenzio ne m'aurait pas révélé qu'Orlov lui avait commandé deux copies. Cela étant, il est vrai que le colonel doit avoir un complice.

Du moins, pensa-t-il, si Kostolany ne s'était pas étranglé tout seul. Seulement *qui*, nom d'un chien, pouvait être ce complice ? Tron se rappela soudain que le colonel avait avoué connaître le grand-prince. Mais Troubetzkoï disposait d'un alibi incontestable pour ce moment-là. Il ne pouvait pas avoir tué Kostolany. À moins que...

Tron ferma les yeux et réfléchit. Une possibilité qui lui avait échappé

jusque-là surgit du brouillard enveloppant cette affaire depuis le début. Il se rappela son idée de présenter une fausse reine à Leinsdorf. Et les traces de semelles sur le sol du palais da Lezze lui revinrent à l'esprit. Le meurtrier avait étranglé le marchand d'art dans la salle d'exposition et l'avait ensuite transporté dans le vestibule – pour recevoir Orlov et la reine.

— Qu'en est-il de Troubetzkoï ? demanda-t-il. Le colonel et lui se connaissent !

Bossi secoua la tête.

— Oui, mais il a un alibi.

— Je sais. Toutefois, pas pour l'ensemble de la soirée. Uniquement après dix heures et demie. *Avant*, nous ignorons où il était.

— Kostolany a été assassiné entre le départ de la reine et le retour de Manin, rétorqua le sergent. Or pour cette demi-heure-là, le grand-prince a un alibi.

Oui, s'obstina Tron en pensée, les choses avaient pu se dérouler de cette façon. La solution était certes audacieuse, mais très élégante. Et elle présentait en outre l'avantage de ramener les succès policiers de Bossi à Cannaregio à de justes proportions. Il s'appuya contre le dossier de sa chaise.

— Sommes-nous certains que le meurtre ait eu lieu au cours de cette demi-heure ?

— Je ne comprends pas, commissaire.

— Dans ce cas, je vais vous expliquer, dit Tron en souriant. Savez-vous ce qui me chagrine dans toute cette histoire ?

— Non.

— Que le comportement de Kostolany ne correspond pas au portrait que Sivry en a fait, annonça le commissaire. Sivry l'a dépeint comme un homme honnête qui ne supportait pas les affaires douteuses. On peut donc imaginer qu'il n'a pas exigé une somme phénoménale en échange de son silence, mais au contraire qu'il a catégoriquement refusé de se taire.

Le sergent fronça les sourcils.

— Pourtant, il s'est tu !

À présent, le commissaire pouvait abattre son atout.

— Il s'est tu parce qu'il était *déjà* mort au moment où la reine et le colonel sont arrivés au palais da Lezze.

Il nota avec satisfaction que le sergent Bossi le fixait comme un buisson ardent. Il se leva et se dirigea vers la fenêtre ouverte. Au-dessus des toits d'en face, le ciel sans nuages était divisé par une fine colonne de fumée presque verticale qui en soulignait la pureté absolue. On lui avait un jour raconté que les espaces vides entre les étoiles étaient noirs comme jais. En dehors de quelques infimes particules de lumière, plus noirs que la plus noire des gondoles. Si c'était vrai, ce ciel d'un bleu d'émail n'était rien d'autre qu'une illusion trompeuse, un gigantesque masque produit par la lumière des étoiles.

Pris de vertige, il se retourna, revint à son bureau et se rassit. Tout à coup, il eut envie d'ingurgiter au moins une demi-boîte de friandises de chez Demel.

— Le grand-prince a rendu visite à Kostolany, reprit-il d'une voix lente. Il nous l'a avoué lui-même. Mais pas pour discuter gentiment comme il le prétend.

— Pourquoi alors ?

— Pour le tuer. En accord avec Orlov. Troubetzkoï a étranglé Kostolany et a transporté le corps dans le vestibule. Ensuite, il s'est glissé dans la peau du Hongrois. Ce qui n'était pas difficile puisque la reine n'avait jamais rencontré le vrai Kostolany.

Bossi avait l'air abasourdi.

— C'est une théorie assez audacieuse, murmura-t-il.

— Oui, mais facile à vérifier ! Il suffit de montrer à Marie-Sophie de Bourbon les photographies prises sur le lieu du crime.

— Et le meurtre du père Terenzio alors ?

— Toggenburg est intervenu, précisa le commissaire. Il est venu chez le commandant ce matin et a rappelé que seule la police militaire était habilitée à enquêter sur des officiers appartenant à des armées alliées. Il craint que la reine de Naples ne s'adresse à la Hofburg si nous continuons d'importuner Orlov.

— Si votre théorie est juste, Marie-Sophie nous laissera faire après avoir vu les *photographies du lieu du crime*, observa Bossi.

— Je vais lui rendre visite le plus tôt possible, promit le commissaire.

— Et que se passera-t-il si le cadavre n'est pas l'homme qu'elle a rencontré ?

— Alors, le colonel sera obligé de s'expliquer. Quant à Troubetzkoï, il jouit de l'immunité diplomatique. Nous ne pouvons rien contre lui. Mais nous pouvons peut-être les amener tous les deux à rendre le Titien.

Bossi déglutit et s'éclaircit la gorge.

— Un instant, commissaire. Pour être bien sûr de comprendre : donc, Troubetzkoï étrangle Kostolany, s'empare du tableau et va le cacher je ne sais où.

Tron hocha la tête.

— Ensuite, reprit le sergent, il transporte par précaution le faux qu'il a acheté à Kostolany deux mois plus tôt sur le *Karenine*.

— C'est cela. À moins que la reine n'ait emporté par inadvertance une copie...

Le commissaire réfléchit un instant. C'était une variante assez compliquée du fait que, dans ces conditions, tous les paramètres se décalaient à nouveau, mais son cerveau fonctionnait en ce moment de manière si brillante que rien ne pouvait l'arrêter. Il dit avec vivacité :

— Dans ce cas, un schéma opposé s'offre à nous.

Il s'interrompt en voyant l'expression soudain médusée de Bossi. Le sergent avait du mal à respirer, il râlait comme un homme sur le point de faire une crise cardiaque. Le commissaire se pencha au-dessus de son bureau.

— Vous préférez que j'arrête, sergent ?

Bossi se frotta les tempes.

— Vous voulez que je vous dise ce que je préférerais, commissaire ?

— Dites.

— Je préférerais un crime passionnel. Un mari trompé qu'on retrouve à côté du corps de sa femme, un couteau ensanglanté à la main. Et non ces... variantes.

Tron sourit. Peut-être valait-il mieux changer de sujet.

— Vous m'y faites penser, sergent. Avez-vous contacté Trieste à propos d'Anna Kinsky ?

— J'ai envoyé un câble au commissariat. Spadeni est en déplacement à Vérone.

— Qui a répondu à votre dépêche ?

— Son adjoint, dit Bossi avec une grimace. Un certain sergent Merulana. Il m'a télégraphié que la consultation des dossiers devait faire l'objet d'une autorisation préalable par le ministère de l'Intérieur.

— En clair ?

— Qu'il fallait soumettre une demande à la Kommandantur, qui se chargerait de la transmettre à Vienne.

— On en a pour six mois.

Bossi hocha la tête.

— En effet. Toutefois, le sergent Merulana m'a aussi informé que Spadeni rentrait la semaine prochaine. Par conséquent...

— Vous pourriez aller à Trieste consulter les dossiers, suggéra le commissaire en souriant d'un air bienveillant. Avec un ordre de mission. En première classe sur l'*Archiduc Sigmund*.

Tron intensifia son sourire bienveillant. Bossi lui semblait avoir besoin de vacances d'urgence.

— Prenez un peu de bon temps pendant la traversée, sergent.

Mme Leinsdorf, *Frau Generaldirektor* Leinsdorf, se pencha pour profiter de l'ombre du parasol qui ne protégeait que la moitié de sa table devant le café *Quadri* et sortit un carnet à reliure noire dans lequel elle inscrivait ses dépenses au cours de ses voyages. Elle y nota de son écriture soignée et un peu hachée : « 1 *Kännchen* de café, 2 tartelettes de l'Engadine, 1 parfait au moka, 2 doubles cognacs – 3 liras. »

La mention « 2 doubles cognacs » n'était pas tout à fait exacte dans la mesure où elle avait seulement payé deux *simples* cognacs – grâce à un système aussi simple qu'efficace. Au moment de régler, il suffisait d'énumérer les différentes consommations à un rythme soutenu – les garçons appréciaient qu'on les aide – et d'oublier de dire « double » pour boire deux cognacs aux frais du patron. Ce n'était pas pour l'argent, elle en avait à revendre. C'était plutôt pour le plaisir de tendre elle aussi un petit piège dans ce gigantesque piège à touristes qu'était Venise et d'attraper une proie de temps à autre. En outre (ce qu'elle n'aurait jamais avoué à personne), ces brefs échanges lui procuraient une *excitation priapique*.

Maintenant qu'elle avait payé, elle glisserait mine de rien dans son sac le cendrier posé sur la table – une gondole en verre pressé d'un rare mauvais goût. Ce n'était pas le premier cendrier de ce genre qu'elle faisait disparaître d'un geste rapide. Mais elle avait constaté que ces larcins lui procuraient une *excitation priapique* plus grande encore que ses tricheries sur l'addition.

Mme Leinsdorf se redressa dans la lumière du soleil d'après-midi, ferma les yeux et jouit du vertige que lui procuraient chaque fois deux doubles cognacs. Le *Quadri* était son café préféré – à cause des nombreux uniformes, pour lesquels elle avait toujours eu un faible. Parfois, elle se demandait si elle aurait épousé le directeur général Leinsdorf sans l'uniforme des hussards de Honvéd dans lequel elle l'avait aperçu pour la première fois – lors d'une réception à l'issue des manœuvres d'automne en 1857. Il lui avait adressé un clin d'œil par-dessus sa coupe de champagne, et aussitôt, elle avait imaginé la tête de ses amies (déjà mariées) si elle leur présentait comme étant son fiancé un beau capitaine de cavalerie.

Deux mois plus tard, ils étaient mariés. Et un an après, son époux quittait l'armée pour entrer dans la banque de son beau-père où il réussit à devenir

directeur du service des prêts en l'espace de six ans. Le capitaine Leinsdorf s'était mué en directeur général Leinsdorf. Il n'avait pas moins de succès dans le civil que dans l'armée ; cependant, elle n'oublierait jamais sa déception la première fois qu'elle l'avait vu sans uniforme. Dans sa redingote, elle l'avait trouvé pâle et ratatiné, comme s'il s'était présenté à elle en sous-vêtements.

Depuis quelques semaines, du reste, ses sous-vêtements n'avaient plus de secret pour elle car, les jours de grande chaleur, le directeur général Leinsdorf avait coutume de se promener dans leur suite au *Danieli* en caleçon, tricot de corps et chaussettes – un spectacle répugnant encore aggravé par la vue de ses fixe-chaussettes couleur chair. Mme Leinsdorf se surprenait de plus en plus souvent à rêver qu'elle lui passait ses fixe-chaussettes au-dessus de la tête et qu'elle serrait jusqu'à ce qu'il...

Les abominables flonflons de la fanfare qui reprenaient l'arrachèrent à ses pensées. Ouvrant les yeux et laissant son regard à présent légèrement embué errer sur la place, elle crut un instant distinguer son mari dans la foule – au bras d'une jeune femme. Lorsque le couple s'approcha, elle constata qu'il s'agissait d'Italiens et que la femme aurait pu être sa mère. Le directeur général Leinsdorf n'était d'ailleurs pas imprudent au point de traverser la place Saint-Marc en plein jour au bras d'une dame.

Malgré tout, aurait-elle éprouvé de la *jalousie* si elle avait eu sous les yeux la preuve que son mari avait une liaison ? Elle secoua énergiquement la tête et fut tentée – les deux doubles cognacs la rendaient à la fois indolente et impulsive – de taper sur la table du plat de la main. Non, bien entendu que non ! Elle n'éprouvait nul besoin de se faire courtiser par son mari ; ce désir s'était évanoui depuis qu'il avait échangé son uniforme contre une redingote. Mais si ce n'était pas cela, pour quelle raison éprouvait-elle le sentiment d'être trompée ?

Mme Leinsdorf en arriva à la conclusion que son mari ne valait pas l'argent qu'on avait dépensé pour lui. C'est en *cela* qu'il l'avait trompée. Elle s'était laissé abuser par un miroir aux alouettes, un uniforme de carnaval clinquant sous lequel se cachait un homme en fixe-chaussettes couleur chair. On pouvait à la limite lui pardonner d'être un coureur de jupons abruti ; cependant, c'était là qu'elle pouvait se venger. Elle n'éprouverait pas une maigre satisfaction, songea-t-elle avec méchanceté, de tenir en main une preuve de ses infidélités – et surtout de la rapporter à son père à Vienne. S'il y avait bien une chose que le directeur général Leinsdorf craignait, c'était cela.

Elle tendit la main vers son cognac et constata que le verre était vide. Elle fit donc signe au garçon et – bien qu'elle eût déjà payé afin de rentrer à l'hôtel – elle commanda un troisième double. Le serveur, encore reconnaissant de l'aide qu'elle lui avait apportée au moment de l'addition, lui sourit ; elle lui rendit son sourire.

Quand le cognac arriva, elle en but la moitié d'un trait et s'affala à l'ombre du parasol – on ne pouvait plus désormais qualifier ce mouvement de geste contrôlé. Une relève avait justement lieu à la table voisine : deux sous-

lieutenants du génie de Graz cédaient la place à un homme qu'elle identifia immédiatement comme espagnol – grâce au geste fier avec lequel il repoussa les tasses et les *Kännchen* vides pour étaler son journal. Ce geste révélait un caractère brutal, mais en même temps viril et vigoureux qui lui plut. Ce beau *caballero*¹ portait-il lui aussi des fixe-chaussettes couleur chair ?

Mme Leinsdorf résista à la tentation de lever son verre à sa santé, ce qu'il aurait de toute façon ignoré. Il l'avait frôlée des yeux, mais elle savait bien qu'elle ne faisait pas partie de ces femmes qui retiennent le regard des hommes. Elle vida le reste de cognac, ferma les paupières et écouta un moment la marche *Adieu, petit hussard* que la fanfare interprétait à ce moment-là. Bientôt, ses pensées se tournèrent de nouveau vers son mari, le directeur général Fixe-Chaussettes.

Qu'est-ce qu'il pouvait bien faire ici ? Elle savait juste qu'il avait toute une série de rendez-vous à cause du financement d'une ligne de chemin de fer entre Venise (ou s'agissait-il de Padoue ?) et Ferrare. Et qu'il avait rencontré par deux fois une obscure princesse italienne qui avait besoin d'argent pour monter une usine de tissage (ou peut-être une verrerie ?). Mais ces obligations suffisaient-elles à justifier des dîners d'affaires tous les deux jours ? Non, conclut-elle, bien sûr que non. Tout en tapant machinalement les pavés du bout de sa botte au rythme de la marche, Mme Leinsdorf acquit la conviction que le directeur général Fixe-Chaussettes avait une poule.

Quand elle rouvrit les yeux, elle découvrit le dos d'un homme penché au-dessus de la table voisine, qui s'entretenait avec l'Espagnol dans une langue inconnue. Elle ne comprenait pas un mot de ce que cet excité racontait, mais observa que les traits du *caballero* se durcissaient et s'assombrissaient à chaque phrase. Lorsque l'intrus eut fini, l'Espagnol secoua la tête et éclata de rire. Ce sur quoi l'homme qui lui tournait toujours le dos tira une feuille de papier de sa poche, la déplia et la tendit à l'Espagnol.

Mme Leinsdorf devina qu'il s'agissait d'une reconnaissance de dettes ; l'Espagnol devait signer. Soudain, l'excité sortit de sa redingote un objet métallique qui brilla au soleil. Cet objet lui parut très grand et il fallut quelques secondes pour qu'elle comprenne qu'il s'agissait d'une arme à feu. Alors, tout alla très vite – si vite qu'elle eut du mal à suivre le cours des événements. L'Espagnol – pour lequel elle avait pris parti malgré elle – s'était levé d'un bond et fixait l'intrus, les yeux écarquillés. Puis elle nota qu'une forme vint lui boucher la vue du côté gauche et s'abattit sur le bras de l'homme dans un bruit sourd. L'arme tomba à terre avec fracas et le sous-lieutenant croate dont le sabre avait frappé le bras de l'excité poussa l'agresseur contre la table, cassant au passage deux assiettes à gâteau et deux tasses à café.

L'arrivée de deux policiers en uniforme mit fin au cauchemar qui s'acheva aussi vite qu'il avait commencé. Les agents empoignèrent l'excité, lui tordirent le bras dans le dos et l'emmenèrent d'un bon pas, suivis de l'Espagnol. Mme Leinsdorf comprit que, dans l'intérêt de l'ordre public, il

n'était pas souhaitable de régler cet incident sur place. Comme le tout n'avait pas duré trois minutes et qu'il n'y avait pas eu de coup de feu, la fanfare avait continué de jouer. Elle aurait peut-être d'ailleurs continué de jouer, songea Mme Leinsdorf, quand bien même le coup serait parti. Il s'agissait d'une fanfare militaire, après tout.

Elle fit signe au garçon et commanda un deuxième parfait au moka, un deuxième *Kännchen* de café et encore un double cognac – qu'elle avait bien mérité. Au moment de payer, elle s'abstint d'aider le garçon de quelque manière que ce soit. Pour la peine, elle lui laissa un gros pourboire. La fanfare jouait à présent la populaire *Polka d'Anne* et Mme Leinsdorf, qui venait de glisser une gondole dans son sac à main, trouvait qu'elle avait passé un après-midi follement divertissant.

1- Gentilhomme. (N.d.T.)

Immobile à quelques pas de l'entrée du poste de police installé au rez-de-chaussée de la tour de l'Horloge, le sergent Valli vit les deux agents en uniforme disparaître dans la foule avec l'homme qu'ils avaient arrêté une petite demi-heure plus tôt. Au moment où il se retourna pour regagner le poste – un trou à rats, mais un vrai bonheur en été –, ses jambes suivirent sans le vouloir le rythme de la *Marche des fantassins de Linz* que la fanfare venait d'attaquer. Il ne pouvait pas s'en empêcher, ce qui le rendait malade.

Il avait recommandé à ses deux collègues de se faire confirmer par écrit la remise du prisonnier. Au commissariat, il existait bien entendu un formulaire prévu à cet effet. Lui-même avait rempli le 7634/15 avant de se rendre compte de son erreur et d'utiliser le 7634/14. Le 15 concernait les prisonniers politiques. Or il doutait que ce soit le cas. En vérité, il ne savait pas trop comment classer cette interpellation et était bien content de laisser ce soin à d'autres.

La consigne de « régler tous les incidents sur la place Saint-Marc de manière rapide et discrète » datait du début des années 1850. À l'origine, elle visait à éviter les rassemblements violents lors d'arrestations à caractère politique. Entre-temps, les interpellations pour raisons politiques étaient devenues rares. Tous partageaient du principe que le problème de l'occupation autrichienne se résoudrait de lui-même et que les actes de bravoure ne servaient plus à rien.

Quoi qu'il en soit, les deux policiers, dans leur hâte, avaient oublié de prendre le nom de l'officier croate qui avait désarmé et maîtrisé l'agresseur. On se retrouvait par conséquent réduit à deux déclarations contradictoires. L'homme au pistolet prétendait qu'il avait juste voulu *montrer* l'arme tandis que l'autre maintenait qu'il avait été *menacé*. Quant au sujet de leur querelle, pas moyen de l'apprendre. Ni l'un ni l'autre ne semblait disposé à s'étendre sur cette question.

Ils avaient été obligés de relâcher celui qui prétendait avoir été menacé à la table du *Quadri*. Il leur avait présenté un passeport d'après lequel ils avaient affaire à un diplomate. Le sergent Valli avait jugé trop risqué de l'interroger contre son gré. Il craignait les problèmes – surtout avec les diplomates des pays amis. Il ne savait pas trop si c'était le cas – parce qu'il était apolitique –,

mais le prétendu diplomate, lui, avait l'air très sûr de son fait. Le sergent avait estimé préférable de ne pas le provoquer.

Et comme l'autre avait réclamé à cor et à cri de parler au comte Tron, il s'était décidé à le transférer au commissariat après avoir rédigé un bref rapport et à veiller à ce que tout se déroule de manière conforme au règlement. Le commissaire et cet arrogant de Bossi n'avaient qu'à se débrouiller avec cette affaire – si on pouvait parler d'affaire. Au fond, il ne s'était rien passé.

Lorsque Tron revint au commissariat, peu après quatre heures, Bossi lui fit un compte rendu bref et circonstancié des événements. Potocki avait menacé le grand-prince, assis en terrasse au café *Quadri*, avec une arme. Un sous-lieutenant des chasseurs croates l'avait maîtrisé. Aussitôt, deux agents de police qui passaient par là l'avaient arrêté. L'incident n'avait pas duré plus de trois minutes. Quant au sujet de la dispute, Potocki refusait de le confier au sergent. L'arme en question, à présent posée sur le bureau de Tron, était un pistolet de duel à deux coups. Il s'agissait d'un beau modèle aux canons ciselés et à la crosse en nacre. Pas le genre d'arme qu'on utilise pour tuer quelqu'un, pensa Tron. Il faisait plutôt penser à un accessoire de théâtre.

— Il n'est pas chargé, dit Bossi qui avait suivi son regard. Selon toute vraisemblance, il n'avait pas l'intention de tuer Troubetzkoï.

— Où est-il à présent ?

Bossi désigna le plancher de l'index.

— En bas, aux arrêts.

— Et le consul ?

— Il a présenté son passeport et refusé de venir au commissariat. Pourtant, le comportement du sergent Valli a été irréprochable. Je me demande par conséquent pourquoi il est reparti.

— Il veut prouver qu'il ne prend pas Potocki au sérieux, dit Tron. Qu'il trouve son geste ridicule, quelles qu'aient pu être ses intentions. Qu'est-ce que nous avons contre Potocki ?

— Pas grand-chose. Il a menacé quelqu'un avec une arme qui n'était pas chargée et dont on n'est même pas sûr qu'elle fonctionne encore.

Le sergent haussa les épaules.

— Si Troubetzkoï ne porte pas plainte, l'affaire est réglée.

— Je doute qu'il le fasse, remarqua le commissaire. Sinon, il serait venu ici.

— Vous voulez que j'aille chercher Potocki ?

Tron hocha la tête.

— Je crois qu'il a bu, précisa Bossi avant de sortir.

Quand le prévenu apparut dans l'embrasement de la porte, Tron constata qu'en effet il avait bu. Pendant un moment, il eut l'impression que Potocki ne savait

ni ce qui s'était passé ni où il se trouvait. Des gouttes de sueur perlaient sur son front. Son élégant costume en lin était maculé. Ses yeux, petits et injectés de sang, ressemblaient à deux pierres au milieu de son visage. On aurait dit que depuis le soir où sa femme avait été assassinée, il avait vidé un verre de cognac après l'autre. Même si les affirmations de Troubetzkoï étaient exactes, Anna Kinsky ne semblait pas lui avoir été d'un grand secours.

Potocki se contenta de le saluer d'un hochement de tête. Il s'avança d'un pas chancelant, en traînant les pieds, et prit place de l'autre côté du bureau. Puis il dit sans le moindre préambule : — L'arme n'était pas chargée.

Tron hocha la tête.

— Je sais.

Son interlocuteur parvint à esquisser un sourire en coin.

— C'est une pièce de musée, poursuivit-il. Malgré tout, je pensais qu'elle l'impressionnerait.

— Pourquoi vouloir l'impressionner ?

— Pour qu'il signe.

— Qu'il signe quoi ?

— Un court aveu que j'ai rédigé.

— Vous avez cru pour de bon que cet aveu possédait la moindre valeur ?

— Non, bien sûr que non. Je voulais juste que Troubetzkoï pose le masque un moment. Je voulais voir dans ses yeux que je ne me suis pas trompé.

— Et vous l'avez vu ?

— J'aurais peut-être vu quelque chose si cet imbécile d'officier ne m'avait pas frappé avec son sabre.

Il secouait la tête avec rage.

— Quel officier avec son sabre ?

— Celui qui m'a désarmé et poussé contre la table !

Potocki ferma les yeux et plaqua le dos à son siège d'un geste si brusque que le bois craqua. Lorsqu'il rouvrit les paupières, des larmes lui coulèrent sur les joues. Tout à coup, l'idée qu'il pût être mêlé à la mort de sa femme parut aussi absurde à Tron que l'hypothèse d'une liaison entre Anna Kinsky et lui. Le commissaire se pencha au-dessus de son bureau – au-dessus du pistolet à deux coups, le corps du délit. Il dit d'une voix qui se voulait à la fois compréhensive et ferme : — Pourquoi ne nous laissez-vous pas le soin d'enquêter ?

— Parce que vous enquêtez ? répliqua le veuf sur un ton plus désespéré qu'agressif.

— Oui, et pas seulement contre le grand-prince, dit Tron.

— Ah bon ? Contre qui encore ?

Potocki jeta un regard las de l'autre côté de la table.

— Puis-je commencer par vous poser une question, monsieur Potocki ?

— Je vous en prie.

— Elle concerne Anna Kinsky. Vous avez dit qu'elle vous avait fait des avances.

Il hocha la tête.

— C'est la vérité.

— À quand cela remonte-t-il ?

Il réfléchit un instant.

— C'était juste après son arrivée chez nous. Cela fait un peu plus de six mois.

— Et c'est à la suite de votre refus qu'elle a...

— ... découvert son amour pour le Seigneur, oui.

Potocki desserra son foulard déjà fort desserré.

— Vous croyez cet amour sincère ?

— Je me le suis souvent demandé moi aussi, avoua le veuf, la mine songeuse. Cette conversion paraît si...

Il chercha le mot exact.

— Si exagérée. Mais pourquoi me posez-vous ces questions ?

Sa tête tomba légèrement, comme si elle ne tenait plus bien sur ses épaules.

— Le grand-prince Troubetzkoï prétend qu'elle aurait perdu son mari dans des circonstances douteuses.

Potocki releva le chef ; son front se plissa.

— Vous voulez parler du procès à Trieste ?

Tron se contenta d'un hochement de la tête.

— Elle a été déclarée non coupable. M. Kinsky est mort de manière accidentelle.

Il observa le commissaire d'un air troublé.

— Quel rapport avec le décès de ma femme ? demanda-t-il.

Tron supposa qu'en temps normal il aurait compris depuis longtemps.

— En dehors du grand-prince, il n'y a qu'une personne qui a pu tuer votre épouse.

Tout à coup, Potocki eut l'air d'un homme qui aurait tout donné pour un grand cognac. Il ravala sa salive et dut s'y reprendre à deux fois avant de commencer sa phrase.

— Vous suggérez qu'elle a étranglé sa propre cousine ? Pourquoi aurait-elle commis ce meurtre ? Constancia ne lui a rien légué.

— Elle voyait sans doute les choses sous un autre angle, le contredit Tron. À ses yeux, votre femme lui a bel et bien laissé quelque chose.

— Je ne vous suis pas, commissaire.

— Ne croyez-vous pas que cette conversion religieuse est un simple stratagème ?

— Un stratagème ?

— Un camouflage. Un masque derrière lequel elle dissimule ses véritables sentiments.

Potocki réfléchit. Il lui fallut plusieurs secondes pour comprendre la question. À la fin, il dit : — Vous pensez qu'Anna nourrissait l'espoir de...

Tron hocha la tête.

— ... de pouvoir vous consoler après le décès de votre femme et oublier

l'amour du Seigneur.

— C'est pour cette raison qu'elle aurait...

Les yeux écarquillés, il faisait une grimace bouleversée. À nouveau, Tron termina la phrase à sa place : — ... qu'elle aurait commis ce meurtre.

Potocki secoua la tête.

— J'en doute, murmura-t-il. Elle est trop peu... raffinée pour un tel plan. En outre, elle sait combien j'aimais Constancia.

Il avait prononcé cette dernière phrase comme en dormant, d'une voix lente et mécanique, sans regarder son interlocuteur. Sa tête parut de nouveau se déboîter.

— Vous a-t-elle déjà laissé entendre qu'elle serait prête à vous consoler ? insista le commissaire.

Potocki haussa les épaules.

— Nous ne nous parlons pour ainsi dire plus jamais.

Il dévisagea Tron d'un air triste.

— Je ne crois pas en cette hypothèse, finit-il par dire d'une voix lasse, même en dehors du fait qu'elle émane de Troubetzkoï. Le grand-prince a tout intérêt à détourner les soupçons.

Tron sourit.

— Je sais. Cependant, nous ne pouvons pas négliger cette piste.

— Qu'avez-vous l'intention de faire de moi maintenant ? demanda Potocki sur un ton de relative indifférence.

Tron baissa le regard sur le pistolet de duel, la pièce à conviction qui ressemblait à un accessoire de théâtre, une arme que même les derniers rangs devaient voir. Il se leva pour marquer la fin de l'entretien.

— Rien, dit-il. Vous pouvez partir.

— Vous le croyez, commissaire ?

Bossi avait fermé la porte derrière l'homme brisé et observait son chef d'un air grave.

— Il ne peut pas avoir commis le crime, dit Tron, sa femme jouait encore du Chopin quand je l'ai rencontré dans l'escalier. Il a le meilleur alibi du monde.

— Peut-être est-il de mèche avec Anna Kinsky.

— C'est ce que suggère Troubetzkoï, remarqua le commissaire. Je m'étonne que vous le croyiez.

— Le docteur Lionardo a bien dit que ce meurtre pouvait avoir été commis par une femme, souligna le sergent.

— Parce qu'il ne faut pas beaucoup de force pour étrangler quelqu'un avec un lacet, expliqua Tron. Cependant, cette hypothèse ne me convainc guère. En général, les femmes utilisent du poison. La strangulation ne correspond pas à leur doux naturel.

Pardon ? Que venait-il de dire ? Une stupidité sans bornes, songea-t-il, qui lui aurait aussitôt valu tout un discours de la part de Maria. Il croyait déjà

l'entendre : *Reste assis, Tron. Je n'ai pas fini.* Par chance, Bossi, qui ne connaissait ni le naturel de la princesse ni celui de la comtesse, l'avala sans sourciller.

— Dans ce cas, il ne reste plus que Troubetzkoï, conclut le sergent. Parce que Constancia Potocki était au courant d'un secret.

— Ce serait une solution impeccable, renchérit le commissaire.

— Et nous nous égarerions moins en ce qui concerne le suspect, ajouta Bossi.

Durant un instant, Tron se demanda s'il était sérieux. En règle générale, le sergent ne plaisantait pas pendant le service.

— En tout cas, conclut-il, nous en saurons plus dès que la reine aura vu les photographies.

Bossi, la main déjà posée sur la poignée, se retourna une dernière fois.

— Il articule de manière remarquable pour un homme aussi soûl, lâcha-t-il.

— Pourquoi dites-vous cela ? demanda Tron.

Son adjoint haussa les épaules.

— Pour rien. Cela m'a juste frappé.

L'homme qui attendait sur la fondamenta Nuove dans son élégant costume au revers orné d'une magnifique orchidée lui donnant l'air d'un artiste leva un regard bienveillant vers le ciel rougeoyant à l'ouest de la lagune. Ce spectacle lui rappelait toujours un décor de théâtre, comme presque tout Venise d'ailleurs.

Le soleil lui-même avait déjà disparu sous la ligne d'horizon. Il l'imaginait faisant le tour de la Terre à une vitesse folle et ressurgissant le lendemain matin de l'autre côté de la ville. Ce qui était impossible bien entendu puisque c'était la Terre qui se déplaçait, qui... euh... tournait ? Il avait appris cela à l'école, mais le maître était passé très vite sur ce sujet, l'avait presque survolé comme une incongruité. N'était-il pas question aussi d'un axe incliné ? Il n'avait jamais compris. Incliné par rapport à quoi ? Pas étonnant en tout cas, songea-t-il, qu'il éprouvât de temps à autre un sentiment de vertige.

À deux cents mètres à peine, les murs de San Michele, l'île cimetière, émergeaient de la lagune avec une netteté très peu vénitienne, comme dessinés d'un trait précis par Gentile Bellini. Une gondole passa en silence. Des mouettes planaient au-dessus de lui. Il ferma les yeux et, soudain, il sut que le moment était venu. Il suffisait d'être dans de bonnes dispositions et tout s'enchaînait de façon naturelle. Il s'assit sur les marches du pont des Jésuites et sortit son carnet – juste à temps pour fixer la vision, une succession de mots, magnifiques, lumineux, alignés comme les perles d'un collier. Il sortit un crayon de la poche intérieure de sa veste et en humecta la pointe avec précaution. Puis il écrivit le début de l'histoire d'une traite.

Le soir d'été avait commencé à enserrer le monde dans sa mystérieuse étreinte. Loin, très loin à l'occident, le soleil se couchait. La dernière lueur de ce jour révolu bien trop vite s'attardait avec délices sur la mer, sur la plage et avant tout sur la petite église tranquille d'où émanait à intervalles réguliers la voix de la prière.

Pouvait-on dire qu'une voix *émane* ? Était-ce le mot juste ? Non, pas vraiment. La *petite église tranquille*, en revanche, avait littéralement jailli de

son crayon ; c'est peut-être pourquoi il avait employé ce mot. Quoi qu'il en soit, la formulation *s'attardait avec délices sur la mer, sur la plage* lui plaisait beaucoup. Il trouvait qu'elle renfermait un flot de sentiments et conférait un caractère de réconciliation au jour mourant, à l'agonie de la lumière. N'était-ce pas là l'essentiel ? Métamorphoser par les moyens de l'art la douleur de l'adieu – la mort – en un objet qui nous enchante, malgré sa cruauté, par l'originalité de la pensée et le raffinement de l'exécution. Et n'y était-il pas déjà parvenu à trois reprises de manière exemplaire ? À nouveau, il prit douloureusement conscience qu'il était le seul à savoir quels chefs-d'œuvre il avait créés.

Peut-être, pensa-t-il, devrait-il un jour rédiger ses Mémoires ? Ou bien devait-il commencer par écrire ses Mémoires et composer ensuite sa vie en fonction d'eux ? La question ne manquait pas d'intérêt. Tout en remontant à pas lents le quai qui se terminait à la sacca della Misericordia, il médita sur cette alternative et en arriva à la conclusion que la deuxième modalité était de loin la meilleure. Si on laissait la vie se dérouler à sa guise, on ne pouvait pas être certain de la matière qu'elle fournirait. Si on commençait au contraire par écrire ses Mémoires, on s'assurait en quelque sorte une existence dense, riche. Il ne pouvait plus rien arriver. En outre, cet ordre était de beaucoup plus artistique. Ne lisait-on pas déjà dans le livre des livres : *Au commencement était le verbe...* ?

Il avait maintenant atteint l'extrémité de la fondamenta Nuove et se trouvait devant le bassin carré de la sacca della Misericordia. En tournant la tête, il aperçut une moitié de lune qui se levait à l'est. C'était parfait. Il ne ferait ni trop clair ni trop noir. Même si cela n'avait au fond aucune importance car il n'y aurait pas de témoin – du moins pas de témoin survivant –, il préférerait ne pas être reconnu. Sa montre indiquait dix heures pile. Dans une bonne heure, tout serait réglé.

Après avoir compris qu'il n'avait pas le choix, il avait passé les sept derniers jours à l'observer de près et avait vite abandonné l'idée de faire à nouveau croire à un accident. Certes, un crime dont on ignorait non seulement l'auteur, mais même la nature, satisfaisait au plus haut point à ses conceptions esthétiques. Mais ce Tron et son sergent n'étaient pas des imbéciles ; plus il compliquait la mise en scène, plus il courait le risque de commettre une erreur. En fin de compte, il fallait juste que les choses aillent vite et que personne ne crie. Cette gageure à elle seule était déjà un art en soi.

Quand il eut découvert ce qui l'attirait au rio della Sensa une nuit sur deux, dans un minable établissement au nom charmant de pension *Apollo*, il avait failli éclater de rire. En fait, cela ne l'avait guère surpris. Il n'avait jamais cru tout à fait à ses allures bravaches. D'ailleurs, des rumeurs n'étaient-elles pas revenues à ses oreilles quelques années plus tôt ? Il n'avait pas été surpris non plus de constater une certaine régularité dans ses visites. Par trois fois, il était sorti de l'hôtel vers dix heures et demie, s'était rendu sur le môle et était monté dans une gondole qui le déposait à la fondamenta di San Felice. De là,

il allait à pied à la pension *Apollo* – un itinéraire de cinq minutes environ. C'était pendant ces cinq minutes exactement qu'il devait agir.

Ce matin, il avait passé en revue toutes les variantes et décidé pour finir qu'il valait mieux le suivre sur une centaine de mètres que l'attendre à un tournant. Il percevrait des pas derrière lui, des pas qui se rapprocheraient, mais il n'aurait aucune raison de se retourner et de se mettre en garde.

Il releva la tête et constata qu'à l'ouest l'horizon se réduisait à une fine bande de lumière pâle. Le ciel nocturne au-dessus évoquait une grande toile sur laquelle on n'avait jamais rien peint de méchant ni de cruel. Il observa encore pendant un instant l'eau sombre de la sacca della Misericordia, puis se mit en marche sans précipitation et tourna au bout de quelques pas dans la calle lunga Santa Caterina. Il l'attendrait au niveau du pont qui menait dans le rio di San Felice, à l'ombre du sotoportego dei Tagliapiera – la petite lampe à huile au pied du pont lui permettrait de le reconnaître. Il constata sans surprise que son pouls et sa respiration avaient un peu accéléré, il s'en réjouit presque. Les acteurs appelaient cela le trac.

Deux minutes plus tard, il avait gagné son poste d'observation sous le portique. À onze heures moins le quart précises, le colonel surgit. Il entendit la cadence militaire de ses talons bien avant de le distinguer dans le halo de lumière. Il lui laissa dix pas d'avance, puis le suivit. Orlov traversa la petite langue de terre qui s'engageait dans le canal della Misericordia mais, au lieu de continuer tout droit en direction du rio della Sensa, il prit à droite.

Arrivé au bout du quai, il s'arrêta et sortit un objet de la poche de sa redingote. Une allumette brilla un instant dans la nuit. Allons bon, le colonel s'accordait une cigarette. *La dernière cigarette* – peut-être pour goûter par anticipation les plaisirs qui l'attendaient à la pension *Apollo* ou peut-être – il semblait avoir incliné la tête en arrière – pour admirer la lune et la myriade d'étoiles au nord de la lagune : la Voie lactée, le Cygne, cette croix inachevée, et Andromède, le V volant avec une petite tache au niveau de la deuxième étoile. Le destin qui attendait maintenant le colonel était-il vraiment si affreux ? Lui, pour sa part, préférerait sans hésiter une mort rapide à une agonie atroce sur un champ de bataille.

Il se mit en mouvement et s'approcha du colonel d'un pas lent, un peu traînant, anodin, qui n'attirerait pas l'attention de sa victime. Tout en marchant, il tira le lacet en cuir de sa poche, prit un bâtonnet dans la main droite, l'autre dans la gauche, et tendit les deux bras devant lui. Orlov se tenait toujours immobile au bord du mur de soutènement, fumant sa dernière cigarette. Parfait. S'il ne bougeait pas, il pourrait lui accorder une mort légère.

Deux pas plus rapides l'amènèrent derrière lui. Son entreprise aurait sans doute fonctionné avec la précision d'une horloge suisse si le colonel n'avait pas porté la cigarette à sa bouche à cet instant précis ; le lacet en cuir resta accroché à son coude. Orlov se retourna avec une rapidité stupéfiante. Leurs yeux se croisèrent un instant. Tout en sortant la lame de rasoir de sa poche, il se demanda si sa victime le reconnaissait, quoique cela n'eût aucune

importance.

Le rasoir traça un arc de cercle court et puissant, manqua la gorge d'Orlov, mais lui entailla profondément le front au-dessus de l'œil gauche. Le colonel poussa un cri strident. Le rasoir s'envola de nouveau mais, malgré la surprise et la douleur, le colonel recula le buste tel un serpent à sonnette et avança la main droite dans sa direction. La lame effleura quatre doigts et trancha les tendons. Dans la pénombre de la demi-lune, il vit l'index, le majeur et l'annulaire s'abattre comme des marionnettes fatiguées. Soudain, les deux bras d'Orlov retombèrent sans vigueur comme si le rasoir en avait par la même occasion sectionné les muscles. Le colonel – difficile de dire s'il avait compris ce qui lui arrivait – commit l'imprudence de relever la tête. Le troisième coup, venant de côté et d'une force terrible, lui ouvrit littéralement la gorge. Orlov s'effondra au bord du quai dans un bruit sourd, puis se retourna sur le flanc droit avec un gémissement rauque pour mourir.

En se penchant, l'assassin put constater que son cœur éjectait toujours du sang avec fébrilité – un flot de sang sombre et brillant qui jaillissait de la plaie béante et dégoulinait sur le mur de soutènement. Puis le flot s'arrêta tout à coup ; Orlov était mort. Il s'essuya les mains ensanglantées sur la redingote du colonel et se redressa. Une strophe lui revint à l'esprit :

*They cut his throat from ear to ear,
His brains they battered in :
His name was Mr. William Weare,
He dwelt in Lyons Inn.*

Certes, il ne s'agissait pas de vers grandioses, mais le fait qu'il parvînt à se souvenir d'un poème – dans une telle situation – le remplissait à lui seul de fierté. Cela montrait qu'il était loin de perdre le contrôle de lui-même. De toute évidence, il était vrai – comme il l'avait lu quelque part et l'avait retenu – que le cœur de tout artiste renferme une pointe de glace. Il ne savait plus où il avait lu cette phrase ; cependant, il la cautionnait de tout son être.

Le bras droit du colonel pendait déjà le long du mur de soutènement. Il suffisait de pousser le cadavre du bout du pied pour le faire tomber dans la sacca della Misericordia. La surface de l'eau s'ouvrit et se couvrit d'ondes minuscules qui brillèrent quelques instants dans les rayons de la lune. La marée montante empêcherait le corps de dériver vers la mer. C'était parfait. On retrouverait ainsi Orlov dans le courant de la matinée – et alors, le rideau pourrait se lever pour le grand final.

Il se collait à elle – non qu’il craignît de la perdre dans l’obscurité, mais parce qu’il aimait son parfum (du jasmin ?) qui se mêlait à l’odeur du bouquet de roses. Il n’avait pas été surpris qu’elle refusât de se laisser raccompagner. Mais on résiste rarement aux bouquets de roses odorantes. Celui-ci lui avait encore coûté très cher. Seulement, pensa-t-il, *on n’a rien sans rien*. À présent, il le tenait dans la main gauche, gardant la droite libre pour lui prendre le bras dès qu’une situation périlleuse se présentait, par exemple sur un pont. Là, il était *obligé* de lui prendre le bras : un accident est si vite arrivé, elle pouvait chuter de l’autre côté du parapet et tomber dans un fossé. Il espérait traverser le plus grand nombre possible de ponts. S’ils étaient très rapprochés, il ne la lâcherait plus.

Il l’avait découverte sur la scène du Malibran une semaine plus tôt : une mignonne soubrette, petite, brune, avec des yeux noirs comme du charbon, qui prononçait cette phrase immortelle dans le deuxième acte : « Madame la comtesse est servie. » Un tel rôle laissait peu de place au jeu de l’acteur, mais elle n’avait sans doute pas autant d’ambition. Il n’eut aucun mal à obtenir son nom. Deux jours plus tard, il avait envoyé le premier bouquet à sa loge ; il l’avait attendue à l’entrée des artistes, puis s’était éloigné après une révérence muette.

Le bouquet qu’il avait envoyé à sa loge le lendemain était un peu plus gros. Cette fois, ils avaient échangé quelques mots à l’issue de la représentation. Elle avait laissé entendre, avec un sourire, qu’elle se réjouirait d’en recevoir un autre. Et voilà qu’à présent ils marchaient côte à côte, presque comme de vieilles connaissances, dans un coin de Cannaregio où il n’avait encore jamais mis les pieds. Il fallait dix minutes pour arriver chez elle, avait-elle raconté ; pourtant, il avait l’impression de traverser des *calli* et des *campielli* depuis au moins une demi-heure.

Lui proposerait-elle d’entrer ? Il en doutait. Mais ce n’était pas grave. Il avait prévu de partir dans une dizaine de jours seulement et savait par expérience qu’il lui fallait trois rendez-vous pour atteindre son objectif. Il supposait donc qu’il aurait le droit de visiter l’appartement dans le courant de la semaine suivante – avec tout ce que cela supposait.

Ce matin, à l’hôtel, une affreuse dispute avait éclaté avant le petit déjeuner.

Elle lui avait demandé s'il avait l'intention de passer à table en fixe-chaussettes. Bien entendu, les fixe-chaussettes n'étaient pas le fond du problème. Ils étaient simplement – comment dit-on ? – la partie visible de l'iceberg. L'iceberg lui-même se composait de la méfiance qu'elle manifestait de manière de plus en plus ouverte depuis quelque temps. Comme si un homme dans sa position pouvait échapper aux dîners d'affaires !

Bien entendu – il devait le reconnaître –, les dîners d'affaires s'étaient multipliés au cours des deux dernières années. Mais, à présent, il avait le sentiment qu'elle passait son temps à l'épier dans l'espoir d'obtenir une preuve de son infidélité. Ce qui serait des plus fâcheux. Parce que son beau-père, qui l'avait de toute façon toujours tenu pour un coureur de dot, n'hésiterait pas une seconde à... Mon Dieu, mieux valait ne pas y penser !

Surtout qu'on avait tort de croire qu'il ne l'avait épousée que pour son argent. Son physique particulier avait attiré le séducteur impénitent qu'il était : son ossature solide, son visage mélancolique aux traits chevalins, son rire qui évoquait un hennissement et cette façon de mâchonner comme si elle avait la bouche pleine d'avoine. Par malheur, le charme initial s'était vite évanoui ; et désormais, d'autres défauts étaient passés au premier plan : son habitude d'inspirer bruyamment l'air entre ses incisives, ses ronflements importuns, ses cognacs après le déjeuner, ses plaintes constantes au sujet de ses fixe-chaussettes. Et depuis quelque temps, cette méfiance malade.

Hein, quoi ? Qu'est-ce qu'elle avait dit ? Ah, à gauche donc. Il sourit d'un air galant, puis ils tournèrent dans une autre ruelle sombre, traversèrent un *campiello* et parvinrent enfin sur une étroite *fondamenta* bordée de maisons à deux étages qui avaient l'air miteuses même dans le noir. Leurs épaules s'étaient touchées plusieurs fois – par hasard ? –, ce qui lui avait procuré une légère excitation dans le creux de l'estomac. Bien entendu, pensa-t-il, il pouvait toujours l'attirer contre lui et l'embrasser, comme il l'avait fait avec la petite danseuse du ballet national tchèque. Ou s'agissait-il de la surveillante des loges de l'Opéra de Budapest ? La rousse qui zozotait ? Non, celle-là l'avait giflé. Donc, ce devait être à Prague que cette méthode s'était révélée très efficace, après une merveilleuse représentation de...

Pardon ? Il n'avait pas compris ce qu'elle venait de dire. S'il avait *quoi* ? S'il avait envie de faire quelques pas au bord de l'eau pour admirer la lune ? Il hocha la tête. Oui, bien sûr. On ne refuse pas une suggestion aussi prometteuse. Bien qu'il n'y eût pas un seul pont en vue, il lui prit le bras comme pour l'aider à passer un obstacle. Rien ne l'exigeait, mais elle ne repoussa pas sa main, ce qui était également bon signe.

Ils traversèrent un petit pont lui donnant l'occasion de serrer son bras un peu plus fort. Puis ils tournèrent à gauche et, au bout de quelques pas, s'arrêtèrent au bord du quai devant lequel s'étendait le nord de la lagune. La lune blafarde et laiteuse au-dessus de l'eau lui rappelait une tranche de bleu de Bresse, son dernier séjour à Paris, la petite serveuse du *Moulin de la Galette* qui avait accepté avec bonne grâce de...

Pardon ? Que voulait-elle savoir ? Si la vue de la lune le plongeait dans un état d'esprit mélancolique ? Oui, bien sûr. Parce qu'à présent il se souvenait du mari de la petite serveuse qui avait débarqué à l'improviste et... Rien que d'y penser, ça le rendait mélancolique. Il hocha la tête. Cela étant, il devait reconnaître qu'elle avait raison. La lune valait le détour. Elle agissait sur l'humeur. Et toutes ces étoiles – magnifiques ! Y en avait-il autant à Vienne ? Ici, en tout cas, elles remplissaient le ciel entier par myriades – tant de florins et de ducats que même le plus grand coffre-fort du monde n'y aurait pas suffi. Mon Dieu, songea-t-il, s'il avait ne serait-ce que quelques-unes de ces pièces en or sur son compte personnel ! Alors, il pourrait avoir des dîners d'affaires *tous* les soirs et n'aurait plus à supporter de sempiternelles jérémiades à propos de ses fixe-chaussettes.

Peut-être quelques mots chargés d'émotion – sur la lune, sur ce demi-bleu de Bresse – seraient-ils bienvenus. Ou un léger soupir ? À moins qu'il ne lui propose tout simplement... de l'argent ? C'était aussi une méthode possible. Bien qu'elle ne lui donnât pas l'impression d'appartenir à ce genre de... Comme il n'arrivait pas à se décider, il résolut de fumer une cigarette. Est-ce que cela la dérangerait s'il... Non, ça ne la dérangeait pas. Il lâcha donc son bras et alluma une cigarette.

En y repensant bien, c'est à ce moment-là que tout avait commencé. Il avait jeté l'allumette par terre, et avant de s'éteindre, celle-ci avait jeté une faible lueur sur un objet étincelant à ses pieds. Naturellement, il aurait pu l'ignorer. Mais il s'agissait peut-être d'une pièce en or tombée du ciel. Donc, il s'était penché – ou plutôt se serait penché si elle n'avait pas dit :

— Laissez, je vais le faire.

Hein, quoi ? *Sa* pièce ? Qu'il avait vue en premier ? Non, ce n'était pas correct, mais puisqu'elle insistait... Comme il était galant homme, il ne lui resta plus qu'à accepter d'un hochement de tête. Elle se pencha, attrapa *son* bien avec avidité, se releva, et à cet instant, il s'aperçut qu'elle ne tenait pas une pièce, mais une sorte de canif – une lame de rasoir. Et ensuite, il s'aperçut que la lame de rasoir était couverte de sang. Après, la première chose qu'ilregistra fut le bruit du rasoir sur les pavés et ses yeux écarquillés de panique. La deuxième fut le cri qui jaillit de sa gorge. Un cri strident, hystérique, si fort qu'il en eut mal aux oreilles.

Elle criait toujours lorsqu'une patrouille militaire surgit de la pénombre. Comme il venait de plaquer sa main contre sa bouche pour étouffer ses hurlements, il ne fit pas une très bonne impression sur les deux sergents. Le fait de se trouver au milieu d'une mare de sang, à côté d'un rasoir, n'arrangeait rien. Mais ce que les deux sergents découvrirent ensuite produisit une impression carrément déplorable. Quand ils lui eurent tordu le bras dans le dos, il se demanda combien il allait devoir dépenser pour étouffer cette histoire.

Le message de Bossi lui parvint pendant qu'il prenait le petit déjeuner dans la salle aux tapisseries en compagnie de sa mère. Le repas se composait de quelques tranches de pain dur, d'un piètre chocolat au lait et d'un assez long discours de la comtesse sur les avantages du verre pressé – un discours de néophyte accompagné de roulements d'yeux pleins de ferveur. À l'en croire, on pouvait produire à peu près n'importe quoi en verre pressé. Bien entendu à un prix défiant toute concurrence. Les profits seraient énormes ; alors, le chocolat au lait serait si épais qu'on pourrait y *planter* sa petite cuillère et Alessandro (qui venait de les resservir) aurait sous ses ordres tout un *régiment* de domestiques en uniforme.

Il ne lui avait pas échappé que sa mère employait un vocabulaire de plus en plus militaire depuis quelques mois. Quand elle parlait de verre pressé (ce qui était pour ainsi dire son seul sujet de conversation ces derniers temps), elle faisait penser à un général s'apprêtant à livrer bataille. Il ne s'agissait pas de vendre des verres et des vases, mais de prendre la concurrence *en étau* pour la *saigner à blanc*. Comment s'était-elle exprimée quelques jours plus tôt ? Ah oui, exact. *Conquérir des marchés, c'est faire la guerre*.

Dans le vestibule, le sergent Valli le salua sans le regarder – comme il l'avait appris à l'armée – et lui tendit une feuille pliée en quatre.

— De la part du sergent Bossi, commissaire.

Le message de son adjoint était bref, mais suffisant : *Orlov est mort. Plus de détails au commissariat*.

— Une patrouille militaire l'a repêché dans la sacca della Misericordia, la gorge tranchée, lui apprit le sergent Bossi une demi-heure plus tard. Les soldats ont accouru aux cris d'une femme menacée par un homme au milieu d'une mare de sang. Alors ils ont remarqué que le mur de soutènement lui aussi en était couvert. Et ils ont aperçu le cadavre. La marée montante le retenait contre le quai.

— Et ensuite ?

— Un des deux soldats est parti chercher du renfort. Une fois sur place, les hommes ont transporté le corps d'Orlov à l'ospedale di Ognissanti et emmené le couple à la caserne de la Douane de mer. Le colonel avait ses papiers sur

lui. C'est ainsi qu'ils ont pu l'identifier.

— Et l'homme avait menacé la femme, oui ou non ?

— Non, c'était un malentendu. Ils ont relâché la femme après l'interrogatoire.

— Et l'homme, où est-il maintenant ?

— En bas, aux arrêts. L'armée ne voulait pas le garder, mais pas non plus le libérer. Donc, ils nous l'ont amené ce matin. Avec un procès-verbal où figurent les noms de la victime, de l'homme et de la femme.

Il marqua un temps d'arrêt et fixa son supérieur d'un air amusé. Puis il dit avec entrain :

— La jeune femme n'est personne d'autre que Mlle Violetta.

Il fallut quelques secondes au message pour trouver le chemin qui menait des oreilles jusqu'au cerveau de Tron.

— Mlle Violetta ? Qui rentrait chez elle ? En compagnie de l'*homme établi* ? Et que nous étions censés ne pas quitter des yeux ?

Le sergent sourit.

— Que nous n'avons *pas* quittée des yeux, commissaire ! Sauf que notre informateur s'est retiré dès qu'il a vu surgir la patrouille.

Tron se demanda si son adjoint n'était pas lui aussi convaincu de l'existence de ce mouchard quand il en parlait.

— Vous pensez que Spaur va gober un tel mensonge ?

— La représentation s'est terminée vers onze heures. On les a arrêtés vingt minutes plus tard. Mlle Violetta et son soupirant n'ont donc pu que remonter d'un pas tranquille la sacca della Misericordia. Le rapport ne fournira aucun détail supplémentaire. En revanche, nous connaissons désormais le nom de l'*homme établi*.

— Quelqu'un s'est-il penché sur l'heure du crime ? voulut savoir Tron.

Bossi jeta un coup d'œil sur la feuille qu'il tenait à la main.

— Le procès-verbal contient une petite note du médecin de garde, dit-il. Orlov n'est pas resté dans l'eau plus d'une heure.

— Donc, il a été assassiné entre dix heures et demie et onze heures, en déduisit le commissaire. Sans doute sur le chemin de la pension *Apollo*. Je ne vois pas ce qu'il aurait fait d'autre dans ce quartier. Vous disiez qu'il avait son passeport sur lui. Avait-il aussi de l'argent ?

Le sergent hocha la tête.

— Oui, une somme assez importante dans son portefeuille.

— Donc, il ne s'agit pas d'un crime crapuleux.

— De quoi s'agit-il alors ? demanda Bossi.

Le commissaire se doutait de ce que son adjoint avait envie d'entendre, mais préféra rester prudent. Il dit :

— Je serais curieux de savoir si Troubetzkoï a un alibi.

Aussitôt, Bossi se lança dans de grandes théories :

— Vous pensez qu'après avoir éliminé Kostolany, il a voulu se débarrasser de tous les témoins les uns après les autres ? Le père Terenzio, Constancia

Potocki – qui devait savoir quelque chose – et à présent le colonel Orlov ?

Tron sourit.

— J'ignore si les choses se sont déroulées ainsi, sergent. Nous devons d'abord interroger la reine. Si elle déclare ne pas reconnaître l'homme sur les photographies, nous saurons qu'un autre a pris la place de Kostolany – *après* l'avoir étranglé.

— Et dans ce cas, vous irez parler à Troubetzkoï ?

— Bien entendu. Mais d'abord, je dois rendre visite à Marie-Sophie de Bourbon.

Le commissaire consulta sa montre de gousset. Bossi se leva et posa une grande enveloppe marron sur son bureau.

— Tenez, voilà les clichés.

Tron se retint d'ouvrir l'enveloppe pour les regarder. Même s'ils étaient choquants, il n'avait de toute façon plus le choix. Par ailleurs, la vue d'un marchand d'art étranglé ne troublerait sans doute pas l'héroïne de Gaète qui avait assisté au bain de sang causé par l'artillerie piémontaise. Il n'était même pas sûr que la mort d'Orlov la bouleverse. Et quand bien même ce serait le cas, elle se ressaisirait très vite – au plus tard en apprenant les vices cachés du colonel.

— Que faisons-nous de l'homme en bas ? demanda Bossi.

Quel *homme en bas* ? Ah oui ! Le sergent voulait parler de l'*homme établi* qui croupissait dans une cellule. Tron l'avait complètement oublié.

— Nous l'interrogerons cet après-midi, décida-t-il. Il a peut-être vu quelque chose. Ensuite, nous lui donnerons six heures pour quitter la ville. Spaur prétendait qu'il s'agit d'un étranger. C'est exact ?

Bossi hocha la tête.

— Oui, originaire de Vienne. Mais il parle bien italien.

Tron bâilla.

— Vous connaissez son nom ?

Le sergent consulta le procès-verbal.

— Il séjourne à Venise depuis une semaine et s'appelle Leinsdorf.

Quoi ? Comment ? Tron releva brusquement la tête et eut conscience de se figer sous les yeux du sergent dans une pose grotesque exprimant à la fois la stupéfaction et l'incrédulité. Il fut obligé de tousser avant de pouvoir parler.

— Loge-t-il au *Danieli* ?

— C'est du moins ce qu'il a déclaré, confirma Bossi d'un air surpris. Vous le connaissez, commissaire ?

Tron espéra garder une voix tant soit peu normale.

— Pas personnellement, dit-il en secouant la tête. Mais faites-le monter et traitez-le avec égard.

Non, ce n'était pas sa voix normale. Il retomba sur sa chaise et décida d'ignorer le regard interrogateur de son adjoint.

Désormais, se dit Tron, il n'aurait aucun mal à le *dégôûter de la ville*, pour reprendre les termes de Spaur. Après six heures d'incarcération à la caserne et deux au commissariat, M. Leinsdorf ne demanderait pas mieux que de prendre un bon bain, faire ses valises et rayer Venise une fois pour toutes de la liste de ses destinations favorites. Seulement, qu'adviendrait-il alors du contrat qui était – s'il avait bien compris – *prêt à être signé* ? Du cristal Tron ? De son mariage avec la princesse ? De sa vie en général ?

Non, il était hors de question que Leinsdorf plie bagage. D'un autre côté, s'il le retenait jusqu'au lundi, il ne savait pas comment Spaur réagirait. Le commandant serait peut-être tenté de laisser son concurrent moisir quelques jours dans un cachot. Et même s'il le lâchait, Tron doutait que le banquier ait envie de signer un quelconque contrat après plusieurs jours passés dans une cellule du commissariat. Donc, il fallait à tout prix que les choses aillent très vite – et la signature du contrat, et le départ de Leinsdorf.

Le mieux, pensa Tron, serait qu'il prenne le paquebot à minuit *après* avoir signé. Ou encore mieux : ce serait de trouver comment atteindre cet objectif. Leinsdorf était-il au courant de son existence ? Savait-il que la princesse de Montalcino entretenait d'étroites relations avec un commissaire du nom de Tron ?

Apparemment non car il ne réagit pas quand le commissaire se présenta à lui cinq minutes plus tard. Le banquier avait pris place de l'autre côté de son bureau et, à sa mine, on comprenait qu'il n'arrivait pas à se décider : devait-il se plaindre haut et fort de son arrestation ? Signaler qu'il avait des relations influentes à Vienne ? Ou au contraire prendre un air contrit et s'efforcer de régler cette affaire d'homme à homme ?

Sans raison aucune, Tron s'était toujours représenté le directeur Leinsdorf sous les traits d'un gros chauve bouffi. En vérité, il était plutôt mince et avait tous ses cheveux, ne correspondant en rien à l'image qu'on se faisait d'un banquier. Il portait une redingote gris clair bien taillée, un haut-de-forme de même couleur et des bottines à talons hauts, recouvertes de guêtres. Un pince-nez fixé à son revers trahissait l'ancien militaire ou l'officier de réserve. Ses cheveux pommadés tombaient en mèches sur son visage blême et son

pantalon était couvert de taches de sang – une mauvaise base pour des récriminations virulentes.

— C'est une sale histoire, monsieur Leinsdorf, lâcha Tron.

Le banquier esquissa un sourire nerveux.

— Il s'agit d'un malentendu qui, j'espère, se dissipera bientôt.

— D'après le procès-verbal, on vous a arrêté au milieu d'une flaque de sang avec un rasoir à vos pieds et le cadavre d'un officier de haut rang à un mètre de là.

— Cela signifie-t-il que je vais rester en prison ?

Tron haussa les épaules d'un air ennuyé.

— Nous devons attendre la déposition de Mlle Bellini.

— Et quand arrivera-t-elle ?

— Au milieu de la semaine prochaine peut-être.

Tron soupira.

— Le problème, voyez-vous, c'est que nous devons nous adresser à la Kommandantur dès qu'une affaire concerne des officiers d'une armée alliée.

— La police militaire ?

Le commissaire hocha la tête.

— Il n'est pas exclu qu'on vous transfère à Vérone à titre provisoire. Mais cette décision relève de l'assesseur du juge militaire compétent.

Leinsdorf, déjà blême d'avance, blêmit plus encore.

— Si cette affaire dépend du juge militaire, pourquoi m'a-t-on transféré au commissariat, alors ?

— L'armée cherche sans doute à reporter une part des responsabilités sur la police. En dehors de cela, les autorités civiles sont plus à même de traiter certains aspects.

— Vous avez donc la possibilité ici, au commissariat, de ne pas me transférer à Vérone ?

— C'est bien cela. Mais ce n'est pas moi qui décide.

— Qui alors ?

— Le commandant de police à son retour au bureau lundi. Cela dit, mon supérieur évite autant que faire se peut d'entrer en conflit avec la Kommandantur.

— Ce qui signifie ?

— Qu'il y a de grandes chances qu'il vous transfère.

— À... Vérone ?

— Oui, dit le commissaire. À la prison du quartier général. Et il n'est pas exclu qu'on fasse venir de Vienne des assesseurs du tribunal des armées. Dans ce cas, on transférerait également Mlle Bellini.

— Mon Dieu ! Combien de temps cela durera-t-il ?

— Six mois peut-être. Vous venez de Vienne ?

Le banquier hocha la tête. Tron adressa un sourire d'encouragement à son interlocuteur.

— Avec un peu de chance, on vous internera là-bas le temps que durera

l'enquête. Cela permettrait à votre famille de vous rendre visite.

Cette perspective ne semblait guère consoler le malheureux. Il avala une grande bouffée d'air.

— Commissaire, dit-il, puis-je vous parler en toute franchise ?

— Bien entendu !

— Je suppose qu'au cours d'une telle enquête il n'est pas possible de passer sous silence les circonstances de mon arrestation.

— Je crains que non, confirma le policier.

— Le problème, voyez-vous...

Leinsdorf poussa un soupir.

— Oui ?

— C'est que ma femme est très sensible. Elle se fait trop de... soucis.

Il toussota et considéra longuement sa main, comme s'il était surpris d'avoir cinq doigts au lieu de six.

— Je lui avais dit, reprit-il d'une voix hésitante et toujours sans quitter ses doigts des yeux, que j'avais un important rendez-vous d'affaires. Si elle apprend que j'ai été interpellé en compagnie d'une jeune femme...

À nouveau, il soupira avant de poursuivre :

— Par malheur, ce ne serait pas le premier malentendu de cette nature. Elle pourrait se souvenir du proverbe de la cruche et de l'eau. Et cela pourrait entraîner qu'elle se sente un peu...

— Un peu *de trop* ?

Leinsdorf acquiesça.

— En outre, je travaille dans la banque de son père. Et lui aussi pourrait...

Il ne fut pas en mesure de terminer cette phrase-là non plus. L'effroi le défigurait. Tron se pencha au-dessus de son bureau d'un air compréhensif.

— Se sentir *de trop* ?

Leinsdorf inclina la tête – sa façon d'approuver à ce moment-là. Le commissaire trouvait qu'il ressemblait à un condamné assis au fond d'une fosse profonde et boueuse sans espoir de libération. Il se dit qu'un froncement de sourcils traduisant la surprise était l'expression appropriée pour asséner le coup suivant. Il fronça donc les sourcils et jeta un regard surpris de l'autre côté du bureau.

— Vous travaillez pour une banque, monsieur Leinsdorf ?

Du fond de sa fosse boueuse, le malheureux balança la tête. Tron plissa encore un peu plus le front, espérant ainsi avoir l'air d'un homme sur le point de faire une importante découverte. Il s'éclaircit la gorge et demanda : — Pour l'Union bancaire de Vienne ?

Quelque chose dans cette question sembla amener un rayon d'espoir dans la fosse du condamné. Du moins celui-ci se redressa-t-il pour répliquer : — Pourquoi désirez-vous savoir cela, commissaire ?

Constatant avec satisfaction le succès de sa mise en scène, Tron leva les bras à la façon des Italiens du Sud, secoua la tête avec un air d'incrédulité et dit : — Parce que je suis Alvise Tron ! Et que nous vous attendons demain au

bal !

Devait-il à présent fondre en larmes et prendre Leinsdorf dans ses bras ? Tel le fils prodigue ? Non, il ne fallait pas exagérer. Le banquier le fixait d'un air hébété.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas dit tout de suite, comte ?

— Parce que je n'avais pas compris qui vous étiez, monsieur le directeur général !

Tron fit glisser le procès-verbal toujours posé devant lui de quelques centimètres vers la gauche, puis de quelques centimètres vers la droite.

— La situation est extrêmement gênante. Pour tous.

Il vit que Leinsdorf réfléchissait de manière fébrile. Allait-il s'en sortir, oui ou non ? Allait-il saisir la seule bouée de sauvetage qui s'offrait à lui ? Il semblait bien que oui car, soudain, le directeur général prit la mine sournoise d'un homme qui vient de tomber sur un filon d'or et n'a pas l'intention de le partager. Il toussota et laissa tomber sur un ton presque badin : — Êtes-vous au courant de l'avancement de mes négociations avec la princesse de Montalcino ?

Le commissaire prit une mine embarrassée.

— Non, pas précisément.

— Elles sont achevées, poursuivit le directeur. Il ne reste plus qu'à signer le contrat. Ou plutôt il ne resterait plus qu'à signer le contrat si la situation n'était pas ce qu'elle est.

Il se pencha en avant et observa son interlocuteur avec espoir. Le sens de sa proposition ne faisait aucun doute. Néanmoins, Tron résolu de le titiller encore un peu.

— Dans ce cas, nous pouvons prier la princesse de venir ici, dit-il.

Leinsdorf fronça les sourcils sans le vouloir.

— Vous voulez que je signe le contrat en prison ? Dans votre cachot ?

Grand prince, le commissaire lui adressa un sourire bienveillant.

— Vous pouvez bien entendu utiliser mon bureau !

— La question est de savoir si j'ai le droit de signer des contrats dans une telle situation, précisa le banquier.

— Dans ce cas, suggéra Tron, je vais vous faire accompagner par deux agents au palais Balbi-Valier ou à votre hôtel si vous préférez. En tout état de cause, il faudrait que vous l'ayez signé avant votre transfert lundi.

Le directeur pâlit.

— Je ne comprends pas, comte.

— Quoi donc ?

— Si vous me transférez à Vérone, je suis fichu – aux yeux de la société et d'un point de vue professionnel. Ma signature ne vaudra plus rien.

— Vous voulez dire que vous ne pouvez signer le contrat que si je suspends l'enquête et vous...

— C'est en effet ce que je suggérais.

— Je ne peux pas, monsieur Leinsdorf ! Je pourrais tout au plus m'efforcer

de convaincre le commandant de police de l'inanité de votre transfert à Vérone. Mais je crains que...

Il s'interrompit et fit une grimace.

— Que craignez-vous ? insista le directeur.

— Que le commandant n'abandonne cette affaire à l'armée, lâcha Tron. Le baron se décharge volontiers des cas difficiles sur la Kommandantur.

Leinsdorf dut commencer par méditer sur cette dernière phrase. Il se tut pendant un moment. Puis il reprit sur un ton pensif : — Peut-être le commandant se décharge-t-il encore plus volontiers d'un cas difficile sur ses subordonnés ?

— Que voulez-vous dire, monsieur le directeur général ?

— Pensez-vous sérieusement que j'ai tué cette personne, comte ?

Tron secoua la tête avec fougue.

— Non, bien sûr que non !

Le directeur lui adressa alors un regard indulgent.

— Dans ce cas, où est le problème ?

Tron était persuadé que désormais il le prenait pour un abruti. Il soupira et fit une grimace angoissée.

— En suspendant l'enquête, j'atteindrais la limite de mes compétences !

À présent, Leinsdorf lui parlait comme à une personne gravement malade.

— *Atteindre la limite* signifie qu'en prenant cette décision, vous *restez* dans le cadre de vos compétences.

— Vous pensez ?

Tron s'appuya contre le dossier de sa chaise et roula des yeux d'un air stupide pour que le directeur soit à jamais convaincu de l'avoir berné.

— Et que proposeriez-vous, monsieur le directeur général ?

Sorti de sa fosse et revenu à la vie par miracle, Leinsdorf savourait le bonheur de sa résurrection. Même les affreuses taches de sang sur son pantalon produisaient tout à coup une impression de gaieté et d'audace. Tron avait atteint son objectif.

— Je me propose de signer le contrat dès cet après-midi et de prendre le bateau pour Trieste à minuit.

En son for intérieur, le commissaire se délecta de sa victoire, mais jugea habile de continuer à opposer une certaine résistance pour la forme. Il toussota avec nervosité et adressa un regard méfiant à son interlocuteur.

— Et comment puis-je être sûr que le contrat est...

Il s'interrompit en fixant ses doigts d'un air gêné et garda un silence contraint. Leinsdorf sourit avec bienveillance.

— Que le contrat est signé ? C'est cela qui vous inquiète, commissaire ?

Tron hocha timidement la tête.

— Il vous suffit de rendre visite à la princesse en fin d'après-midi, poursuivit le banquier sans cesser de sourire. Si le contrat n'est toujours pas signé, vous n'avez qu'à de nouveau m'arrêter.

Debout au milieu de son salon, Marie-Sophie de Bourbon se procurait un peu d'air à l'aide d'un éventail en papier bon marché. Par les fenêtres ouvertes, Tron apercevait les coupoles de la Salute de l'autre côté du Grand Canal et, derrière elles, le ciel matinal d'un bleu resplendissant qui commençait à se voiler. Comme le vent d'est – après avoir apporté une certaine fraîcheur pendant quelques heures – était retombé, une chaleur oppressante pesait sur la ville.

— Avez-vous retrouvé mon Titien ? demanda la reine sans parvenir à cacher sa nervosité autant qu'elle l'aurait voulu.

— Je suis désolé de devoir décevoir Sa Majesté, répondit le commissaire.

La souveraine ne releva pas.

— Et Orlov ? demanda-t-elle. Savez-vous par hasard où il se cache ? Il est absent depuis hier soir et ne m'a pas laissé de message. Je commence à m'inquiéter.

Mon Dieu, comme je déteste ce rôle ! pensa Tron. Avec le temps, il s'était habitué à se pencher sur des cadavres, mais apprendre à quelqu'un la mort d'un être proche lui coûtait toujours un effort immense. Surtout qu'il ignorait la nature exacte de leur relation. La reine des Deux-Siciles était-elle au courant des inclinations de son intendant prétendument si fidèle et de ses visites régulières à la pension *Apollo* ? L'avait-elle couvert le jour où elle avait évoqué ce trafiquant d'armes français ? Ou ne se doutait-elle de rien ? Et serait-elle surprise d'apprendre les mensonges d'Orlov ? Il s'éclaircit la gorge et dit :

— Le colonel est mort.

La reine ouvrit la bouche, mais il n'en sortit pas un son. Il lui fallut quelques instants pour réussir à demander :

— Un accident ?

— Non, répondit le commissaire. Le colonel a été assassiné à Cannaregio la nuit dernière. Nous n'en savons pas plus pour le moment. Son corps a été repêché par une patrouille. Nous écartons l'hypothèse d'un crime crapuleux.

— Mais qui... ?

Marie-Sophie de Bourbon balançait la tête d'un air horrifié.

— C'est une histoire compliquée, dit Tron. Sa Majesté aurait-elle la bonté

de jeter un œil sur ces photographies ?

Il ouvrit l'enveloppe et lui tendit les deux clichés. Elle vit tout de suite qu'il s'agissait d'un cadavre.

— Cet homme est mort.

Tron hocha la tête.

— Oui, il a été étranglé.

— Pourquoi me montrez-vous ces images ?

Le commissaire se tut un moment pour donner plus de poids à sa réponse.

— Il s'agit de M. Kostolany.

La reine l'observa d'un air troublé.

— Non, ce n'est pas lui ! répliqua-t-elle. Je connais M. Kostolany, je l'ai rencontré à son domicile et lui ai parlé.

— L'homme que vous voyez sur ces photographies est celui qu'on a retrouvé mort au palais da Lezze et qui a été identifié comme étant M. Kostolany.

— Le colonel connaissait le marchand d'art de longue date. Personne n'a pu se faire passer pour lui !

Tron regrettait de ne pouvoir lui épargner la vérité plus longtemps. Il dit :

— À moins que le colonel n'ait su que vous ne parliez pas au vrai Kostolany.

L'espace d'un instant, la reine resta immobile. Puis elle baissa le regard et se plongea dans la lecture d'une inscription sur un carton à chapeau posé à même le sol. Quand elle se remit à parler, sa voix était ferme et neutre.

— Que s'est-il passé, commissaire ?

— Nous croyons, expliqua-t-il, que le colonel Orlov a commandé deux copies à Terenzio. Et vendu l'une d'elles à Kostolany. Quand Sa Majesté est arrivée à Venise, il s'est donc retrouvé dans une situation précaire.

Marie-Sophie hocha la tête.

— Ou bien il m'avouait tout, ou bien il mettait au point une mise en scène. De toute évidence, il a préféré la seconde solution. Pourtant, je ne pense pas qu'il ait pu préméditer la mort de Kostolany.

— Comment l'expliquez-vous dans ce cas ?

— Je suppose qu'il a été dépassé par les événements. Du reste, au cours des derniers jours, j'avais l'impression qu'il avait peur et envie de se confier.

— Ce qu'il n'a pas fait ? s'enquit Tron.

— Non. Cela lui aurait peut-être sauvé la vie. Qu'en est-il de l'homme qui a pris la place de M. Kostolany ? Vous l'avez identifié ?

— Nous soupçonnons quelqu'un. Une vieille connaissance du colonel.

— Troubetzkoï ?

Le commissaire hocha la tête.

— C'est probable.

— Quand allez-vous interroger le grand-prince ?

— Dès aujourd'hui. Cependant, vous savez qu'il jouit de l'immunité diplomatique. Notre seul moyen de pression se limite à un rapport destiné à

l'ambassade de Russie et au ministère des Affaires étrangères à Vienne. Si nous le transmettons en secret aux journaux anglais et français, Troubetzkoï est un homme mort aux yeux de la société.

La suggestion de la reine jaillit si vite qu'on aurait pu croire qu'elle la méditait depuis un petit moment.

— Proposez-lui un marché ! Le Titien contre un scandale.

— Quatre meurtres devraient rester impunis ? s'insurgea le commissaire.

— Cela ne me dérange pas, déclara-t-elle sans détour. J'ai besoin d'argent.

Elle fixait de nouveau son carton à chapeau. Tron esquissa une révérence circonspecte.

— La question est de savoir si cela *me* dérange, Majesté.

— Je comprends, commissaire, répliqua-t-elle. Mais peut-être saisirez-vous mieux pourquoi il me faut absolument ce Titien si je vous...

Elle s'interrompt, se dirigea vers la fenêtre et observa les traînées nuageuses apparues dans le ciel derrière l'église de la Salute. Puis elle se retourna et dit :

— Je vais vous confier un secret.

La reine désigna un des fauteuils près de la fenêtre.

— Prenez place, comte. Je vais tout vous raconter. Ensuite, je vous laisserai décider du sort du grand-prince.

Marie-Sophie s'assit à son tour, croisa les jambes, lissa le bas de sa robe et regarda le commissaire.

— Vous savez dans quelles conditions nous avons débarqué à Terracina avant de nous réfugier à Rome ?

Il hocha la tête. Toute l'Europe s'en souvenait. En février 1861, le bateau à vapeur *La Mouette*, battant pavillon français, avait évacué la famille royale enfermée à Gaète, une forteresse rocheuse qui s'avance dans la mer Tyrrhénienne sur un kilomètre et demi et que les troupes du Piémont assiégeaient depuis quatre mois.

La souveraine sortit de la poche de sa robe un petit paquet en carton sur lequel il était écrit en lettres tarabiscotées : *Maria Mancini*. Elle prit une cigarette et l'alluma ; pendant un court instant, Tron crut voir la princesse. Puis elle dit, les yeux rivés sur la pointe incandescente :

— Dans le port, nous avons été accueillis par le bataillon des zouaves pontificaux. Leur commandant, un capitaine de cavalerie d'origine belge, nous fit l'honneur de marcher à côté de notre carrosse jusqu'à Rome. Nous eûmes ainsi l'occasion de discuter.

Le commissaire supposa que le *nous* désignait la reine et ce capitaine. Il savait que les zouaves pontificaux représentaient une sorte de légion étrangère dont les cadets appartenaient aux familles les plus en vue d'Europe. Mais il ne voyait pas encore où le récit de Marie-Sophie devait mener.

— Cette longue conversation, poursuivit-elle, serait restée sans suite si le hasard n'avait voulu que nous nous retrouvions une semaine plus tard dans les antichambres du Vatican.

Son regard fixait un point derrière Tron, qui fut tenté de se retourner pour vérifier que personne n'était entré dans la pièce à son insu et ne marchait à pas de loup sur le tapis.

— Je me souviens encore de mes paroles précises. Je lui ai dit : « *Oh ! Voilà notre bon ami de l'autre fois**. »

Marie-Sophie se tut un instant en souriant.

— Le hasard voulut aussi, reprit-elle, que Pie IX désigne ce capitaine pour me servir de cavalier d'honneur. Il était chargé de me faire découvrir Rome et de m'accompagner dans la campagne environnante.

Elle glissa une minuscule mèche de cheveux derrière son oreille et ajouta sans le regarder :

— Il s'appelle Armand de Lawayss.

Entre-temps, l'invitation du directeur général Leinsdorf était parvenue au palais Balbi-Valier. La princesse s'en saisit dès que son fiancé entra dans le salon. Elle avait déjà mis sa traditionnelle tenue de femme d'affaires : une robe de promenade en serge grise dont la coupe sévère était soulignée par le pince-nez accroché à son revers au bout d'une petite chaîne en or. De charmants peignes en ébène retenaient ses cheveux noués derrière la tête en une sorte de chignon qui lui dégagait la nuque de manière à la fois austère et frivole. À nouveau, Tron admira l'exploit par lequel elle réussissait à paraître en même temps féminine et glaciale.

— C'est arrivé il y a une heure, dit-elle.

Elle lui tendit un courrier officiel de l'Union bancaire de Vienne dans lequel Leinsdorf s'était contenté d'expliquer, de son écriture pointue d'inspiration militaire, qu'il se voyait contraint de quitter Venise d'urgence et la priait de bien vouloir venir au *Danieli* dans l'après-midi pour signer le contrat. Le commissaire sourit.

— Il l'a donc tenue !

Maria le dévisagea d'un air troublé.

— Quoi donc ?

— Sa promesse.

— Quelle promesse, Tron ? le rabroua-t-elle sur un ton si tranchant et si impatient que son fiancé se mit sans le vouloir au garde-à-vous.

— Orlov a été assassiné, expliqua-t-il, et Leinsdorf se trouvait juste à côté du cadavre au moment où il a été interpellé par deux chasseurs croates. Il n'a rien à voir avec le crime, mais comme le colonel appartenait à une armée alliée, la Kommandantur aurait pu prendre l'affaire en main et le transférer à Vérone. C'est du moins ce que je lui ai fait croire.

La princesse affichait une mine incrédule.

— Et il a avalé cette couleuvre ?

Tron sourit.

— Il a même gobé que seul le commandant de police pouvait décider de le libérer et que, selon toute probabilité, Spaur le confierait à l'armée. Quand je lui ai révélé qui j'étais...

— Tu ne le lui avais pas dit avant ?

— Il m'avait pris pour un commissaire quelconque qui s'appelait Tron par hasard. Dès que je l'eus détrompé...

— Il a tout de suite compris comment t'inciter à le libérer !

Elle sourit.

— La reine était-elle déjà au courant de la mort d'Orlov ?

— Je sors de chez elle.

— Et tu lui as montré les photographies ?

Il hocha la tête.

— Elle affirme que la victime n'est pas l'homme qui les a reçus au palais da Lezze.

— Donc, Orlov a trompé Marie-Sophie, en déduisit la princesse. Reste à savoir qui est son complice.

— Sans doute Troubetzkoï. Nous ne le saurons que par une confrontation.

— Que se passera-t-il si elle identifie le grand-prince ?

— On pourra considérer l'affaire comme close.

— Tu veux dire qu'il aurait commis *tous* les meurtres ?

— Oui, sûrement.

— Même celui de Constancia Potocki ?

— C'est en tout cas ce qu'affirme son mari. Parce qu'elle aurait été au courant de la vérité concernant le Titien.

— Mais Orlov ?

— Je vais lui demander sans attendre s'il a un alibi pour hier soir.

— Quelle raison pouvait-il avoir de tuer Orlov ?

Le commissaire prit un air songeur.

— Marie-Sophie pense que le colonel était sur le point de lui confier un secret. Et elle croit qu'il avait peur.

— Peur de Troubetzkoï ?

— Cela paraît vraisemblable.

— Le grand-prince est consul général de Russie, dit Maria. Même si la reine l'identifie, il ne court pas grand risque.

Tron secoua la tête.

— Sur ce point, tu te trompes. Je pourrais rédiger un rapport destiné à Spaur, à Toggenburg, à la chancellerie et à l'ambassadeur à Vienne. Après cela, il serait fichu.

Il soupira.

— Seulement, je ne vais pas l'écrire.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je vais lui proposer un marché, expliqua Tron. Nous suspendons les recherches et, en échange, il nous rend le Titien. Marie-Sophie a absolument besoin de le vendre.

— Pourquoi lui faut-il autant d'argent ? demanda la princesse avec une légère irritation dans la voix.

— Pour un certain Armand de Lawayss.

— Je ne comprends rien.

Son fiancé lui révéla alors le fin mot de l'histoire.

— Marie-Sophie a eu une liaison avec un capitaine de cavalerie des zouaves pontificaux. Elle a fait sa connaissance en débarquant à Terracina. Une semaine plus tard, Pie IX l'a nommé en toute ingénuité cavalier d'honneur de la reine. Les promenades à cheval dans la campagne ont beaucoup contribué à les rapprocher. Plus tard, ils ont même osé se voir à Rome.

— À l'hôtel ? voulut savoir la princesse.

Son approche rationnelle ne laissait pas de le surprendre.

— Non, au palais Farnèse, dit-il. Lawayss venait en barque, longeait la rive du Tibre et sautait par-dessus le mur. La femme de chambre de Marie-Sophie l'attendait dans le jardin et le conduisait dans une mansarde.

Le visage de Maria demeura impassible. Elle n'avait pas coutume de porter des jugements moraux.

— Si cette affaire éclate au grand jour, dit-elle simplement, le scandale est assuré.

— En avril 1862, poursuivit Tron, la reine a découvert qu'elle était enceinte. Comme tout le monde savait que François II ne pouvait pas être le père, elle s'est réfugiée en Bavière sous prétexte d'une infection pulmonaire. La naissance eut lieu dans un couvent d'ursulines en novembre 1862. Mais un autre problème, que personne n'avait prévu, surgit à ce moment-là.

Tron ne put résister à la tentation de marquer une pause théâtrale.

— Marie-Sophie accoucha de jumeaux.

— Non !

Cette fois, la princesse faillit s'étouffer avec la fumée de sa cigarette.

— Deux filles, précisa-t-il. Viola et Daisy. La première fut confiée à oncle Ludwig et tante Henriette, qui – afin d'écarter tout soupçon – partirent s'installer pour quelques années à Gênes où ils déclarèrent la naissance d'une petite fille. Daisy, la deuxième, fut prise en charge par son père qui l'emmena à Bruxelles. Par malheur, il est aujourd'hui mourant et sans le sou.

— C'est pour cette raison qu'elle a besoin d'argent d'urgence ?

Il hocha la tête.

— Compte tenu des circonstances, elle ne peut en demander à personne.

— Qu'as-tu donc l'intention de faire ?

— Je vais rendre visite à Troubetzkoï et lui demander où il était hier soir.

— Tu vas le prévenir que la reine n'a pas reconnu la victime sur les photographies ?

— Oui, je vais jouer cartes sur table, répondit le commissaire. Et proposer une confrontation.

Tron prit son haut-de-forme posé près du fauteuil et se leva avec peine. Même à l'intérieur du palais Balbi-Valier, l'air était brûlant, humide, lourd, presque électrique, comme avant un orage.

— À quelle heure as-tu rendez-vous avec Leinsdorf ?

La princesse jeta un coup d'œil à la pendule sur la cheminée.

— Dans une heure. Nous nous retrouvons après ?

Il acquiesça.

— Je reviens ici dès que j'en aurai terminé avec Troubetzkoï.

Alors, Maria lui adressa un sourire merveilleusement prometteur.

— Réserve-moi ta soirée, s'il te plaît.

Troubetzkoï, vêtu d'une confortable veste d'intérieur dont il n'avait pas fermé le col, leva les yeux d'une feuille de papier ministre étalée devant lui et posa le porte-plume sur son bureau. Une boucle s'était échappée de sa chevelure sombre et encadrait son front de manière byronienne. L'absence d'uniforme lui donnait ce jour-là un air bizarrement désinvolte, presque un peu... littéraire. Tron se demanda ce qu'il était en train d'écrire. Rédigeait-il des nouvelles pendant son temps libre ? Des romans russes ?

— Je suis on ne peut plus désolé de vous déranger, dit le commissaire en s'écartant de Bossi, resté timidement sur le pas de la porte. Je ne savais pas que Son Excellence...

Il s'interrompit et laissa la phrase en suspens. Le grand-prince la termina à sa place :

— ... savait lire et écrire ? dit-il avec un sourire narquois. Que l'alphabet avait déjà pénétré en Mongolie moscovite ?

Il saupoudra de sable l'encre fraîche et souffla sur la feuille pour faire tomber le reste sur le sol. Puis il s'appuya contre son fauteuil de bureau.

— Le baron m'avait promis que le flot de vos visites avait atteint sa plus grande amplitude. Ce serait en effet souhaitable, ne serait-ce que dans l'intérêt des bonnes relations entre l'empire du tsar et celui des Habsbourg. Je me demande ce que le baron pensera de cette nouvelle intrusion.

— Sans doute conviendra-t-il que je n'avais pas le choix.

— J'espère pour vous qu'il fera preuve d'autant de compréhension que vous le croyez.

Le consul empila de façon minutieuse les feuilles qu'il venait probablement de noircir.

— Connaissez-vous l'histoire de Jacob Goliadkine ?

Le commissaire secoua la tête.

— Non, désolé.

— C'est l'histoire d'un modeste fonctionnaire qui perd la faveur de son supérieur et en devient fou, dit Troubetzkoï. À la fin, il souffre d'un délire de persécution et voit des objets et des personnes qui n'existent pas. Votre double littéraire en quelque sorte.

Le grand-prince appuya le menton sur ses pouces et le dévisagea.

— Êtes-vous sûr de ne pas voir de temps à autre des choses qui n'existent pas ?

— Quand je crois morte une personne en réalité encore vivante, répliqua Tron, le médecin légiste me corrige.

Troubetzkoï continua de l'observer d'un air amusé.

— Vous avez un nouveau mort ? Et je suis une fois de plus le meurtrier ?

— Le colonel Orlov a été assassiné hier soir sur le quai de la sacca della Misericordia, dit le commissaire.

Vu le contexte, cette nouvelle n'était pas une surprise pour le consul ; il ne se donna d'ailleurs pas la peine de jouer la comédie. Il s'appuya de nouveau contre le dossier de son fauteuil.

— C'est la raison de votre visite ?

On aurait dit qu'il était disposé à engager des pourparlers.

— Je suis également venu, dit Tron, parce que nous disposons de nouveaux éléments dans l'affaire Kostolany.

Le grand-prince fronça les sourcils.

— Spaur m'a rapporté que Kostolany avait été assassiné par un prêtre qui avait peint deux copies du Titien dans le dos de la reine de Naples pour en vendre une à Venise et qu'il était tombé d'un échafaudage.

— Sa chute n'est pas accidentelle, le corrigea le commissaire. Le père Terenzio a été assassiné.

— Par qui ?

Troubetzkoï connaissait bien sûr la réponse. Il voulait juste vérifier que Tron la connaissait aussi.

— Nous avons d'abord pensé au colonel Orlov, répondit le commissaire, du moins jusqu'à hier soir.

Il fit une légère pause avant d'abattre son ultime atout.

— Cependant, nous savons maintenant qu'il avait un complice qui a tué Kostolany et s'est fait passer pour lui. La reine de Naples n'a pas reconnu le cadavre sur nos photographies.

Le consul écarquilla les yeux de peur, mais se reprit aussitôt :

— Et qui est ce complice ?

— Ce n'était pas le père Terenzio.

— Mais qui ?

— Mais l'homme qui a tué le colonel Orlov hier soir, répondit le commissaire d'une voix lente. De nombreuses divergences d'opinion existaient entre eux. Son compagnon d'armes devait savoir qu'il était sur le point de se confier à la reine.

Le grand-prince se pencha brusquement en avant ; sa main plongea vers un des tiroirs de son bureau. Pendant un bref instant, Tron craignit qu'il ne perde le contrôle de lui-même et n'en sorte un revolver. En fait, il se contenta de se lever et de gagner la fenêtre à grands pas. Quand il se retourna, même ses lèvres étaient blanches.

— Est-ce à dire que vous me tenez, commissaire ? demanda-t-il en se

rasseyant avec un rire nerveux. Surtout que je n'ai pas d'alibi pour hier soir ?
Ce que vous savez sans doute.

Tron répliqua sur un ton sec d'homme d'affaires :

— Si vous le souhaitez, nous pouvons convenir que le meurtre d'hier soir est un crime crapuleux et clore l'affaire de manière définitive.

Puis il ajouta :

— Le renseignement concernant l'endroit où se cache le Titien peut rester anonyme – de sorte qu'on ne s'en serve pas comme aveu.

À nouveau, Troubetzkoï se pencha en avant d'un geste brusque ; cette fois pourtant, il ouvrit pour de bon le tiroir de son bureau. Néanmoins, sa main n'en ressortit pas une arme, mais un verre transparent et une bouteille. Il versa à ras bord, but d'un trait et ferma les yeux. Enfin, il murmura :

— Ce n'est donc pas *moi* que vous voulez à tout prix, mais le tableau ?

Tron hocha la tête :

— Son Excellence m'a parfaitement compris.

Le consul garda encore le silence pendant un moment. Puis il se resservit, fit de nouveau cul sec et posa son verre à côté de la pile de papiers. Alors, il se mit à parler d'une voix presque calme :

— J'avoue, reconnut-il, que votre histoire n'est pas dépourvue d'une certaine logique. Toutefois, vous auriez dû prendre une précaution supplémentaire avant de me rendre visite.

Il ramassa son verre et l'examina d'un air songeur.

— Possédez-vous une photographie du prêtre ?

— Oui, nous en avons.

— Dans ce cas, montrez-la à la reine, dit-il d'un ton cassant. Elle reconnaîtra à coup sûr le faux Kostolany. Et en ce qui concerne le meurtre du colonel Orlov, pour lequel je n'ai par malheur aucun alibi, pourquoi ne s'agirait-il pas tout simplement d'un crime crapuleux, commissaire ?

Il réussit à lui adresser un sourire aimable.

— Je vous avais prévenu, vous vous souvenez ? Vous voyez des choses qui n'existent pas.

— Je le pensais à deux doigts de se mettre à table, lâcha Tron lorsqu'ils se retrouvèrent dans la calle Mocenigo.

Le ciel s'était couvert ; l'air toujours aussi lourd et humide n'avait pas perdu un degré. Bossi affichait une mine pensive.

— Nous aurions dû en effet montrer à la reine une photographie du père Terenzio, dit-il.

Tron secoua la tête.

— Non, nous avons écarté le père Terenzio.

— Peut-être trop vite ! objecta le sergent. Après tout, Orlov pourrait bien avoir été tué pour son argent. J'ai toujours cru que vous prêtiez foi aux hasards stupides, commissaire.

— Pour le coup, ce serait un hasard sacrément stupide, dit Tron. Un crime

crapuleux où l'on tranche la gorge de la victime sans lui dérober son argent me paraît fort invraisemblable.

Le sergent ne se montrait toujours pas convaincu.

— Le fait que ce soit précisément l'*homme établi* qui tombe sur le cadavre, en compagnie de Mlle Violetta en plus, ne me paraît guère moins invraisemblable.

Il regarda son supérieur d'un air fringant.

— Alors, que faisons-nous maintenant, commissaire ?

Tron haussa les épaules avec résignation.

— Nous allons montrer une photographie du père Terenzio à la reine.

— Que répondra-t-elle à votre avis ?

— Je n'ai plus aucun avis, bougonna Tron. À l'avenir, je devrais me borner à bricoler des *chaînes d'indices*.

— Et quand pensez-vous rendre visite à la reine ?

— Je doute que ce soit une bonne idée, répondit le commissaire en se rappelant tout à coup le sourire de la princesse, de déranger Marie-Sophie une deuxième fois aujourd'hui. Allons-y demain, Bossi. Rendez-vous à onze heures devant le *Regina e Gran Canal*.

Le sergent le salua de manière formelle – comme il le faisait toujours quand il était vexé.

— Je vais de ce pas chercher les photographies au commissariat.

De retour au palais Balbi-Valier, Tron monta l'escalier deux à deux – ce qui n'était pas une performance en vérité puisqu'il s'agissait d'une noble *scala equitabilis* aux marches plates. Néanmoins, il n'en était pas peu fier en repensant au programme épuisant de cette journée où il avait arrangé le crédit de la princesse, démêlé le meurtre au palais da Lezze et résolu les problèmes financiers de la reine de Naples – peut-être pas tout à fait, mais presque.

À présent, douze heures divines l'attendaient – car il avait bien l'intention de rester au lit jusqu'à dix heures : tout d'abord, un repas léger – peut-être une terrine de foie gras accompagnée d'un château-d'yquem dont la princesse venait d'acheter plusieurs caisses –, ensuite un bon dessert – un soufflé Port-Royal ? une crème glacée au Grand Marnier ? – et ensuite, ensuite... Il inspira profondément et ferma les yeux avec ravissement en posant le pied sur la dernière marche.

Dès qu'il entra dans le salon, il comprit à la tenue et aux mouvements de Maria que Leinsdorf avait signé. La princesse portait une robe de soirée quelque peu solennelle dont le haut, sans manches et au décolleté profond, ressemblait à un bustier. Dessous, il distingua un corsage en organsin clair et transparent. Et dans sa main – révérence manifeste à la mode extrême-orientale – un éventail en forme de feuille arrondie, muni d'un manche.

Il s'avança sans hâte – comme dans un rêve – et s'arrêta à un pas d'elle. À travers la fenêtre devant laquelle elle se tenait, il aperçut un ciel noir et sans étoiles ; seules quelques lueurs des Ca'Barbaro scintillaient dans la nuit. Tout à coup, la chaleur moite qui pesait sur la cité ne lui parut plus collante, désagréable, mais au contraire sensuelle, excitante – comme la bouteille de veuve-clicquot déjà débouchée qui attendait, prometteuse, dans le seau en argent. Il leva les sourcils.

— Leinsdorf a signé ?

— Il ne demandait pas mieux ! Et Troubetzkoï, a-t-il un alibi pour hier soir ?

Troubetzkoï ? Le commissaire fut obligé de constater qu'il avait du mal à détourner le regard de sa fiancée. Et qu'il n'avait aucune envie de s'attarder sur ce sujet. Il haussa les épaules.

— Non, mais cela ne veut pas dire grand-chose.

— Tu ne veux pas en parler ?

Il secoua la tête.

— Je n'ai pas l'intention de *penser* à tout cela ce soir.

Il baissa la voix pour lui donner une note sensuelle.

— À partir de maintenant, je n'ai plus l'intention de penser *du tout*.

Elle sourit.

— Et quelles sont tes intentions ?

— Qu'y a-t-il au menu ?

— Des *truffles en surprise*.

Des *truffles en surprise* ? Merveilleux ! Cela faisait penser à... eh bien une surprise.

— Et à boire ?

— Un sauternes, répondit-elle avec modestie.

— Et après ?

Maria fit un demi-pas vers lui et leva la tête. À présent, ses yeux verts étaient si proches des siens qu'il ne voyait plus rien d'autre. Elle se tut un moment, puis dit dans le vénitien le plus pur : — Après, nous ne sommes plus là pour personne.

Sauf que... *l'homme propose et Dieu dispose*. Comme la tradition populaire avait raison une fois de plus, pensa Tron en entendant soudain des voix, puis des cris dans le vestibule. La porte à deux battants s'ouvrit et Moussada (ou Massouda ?) apparut. Derrière lui se tenait un homme à moitié caché par le turban et la plume de paon tremblotante sous l'effet de l'excitation. Le domestique fit un pas en arrière pour annoncer le visiteur de manière à peu près convenable.

La princesse lui jeta un regard qui aurait fait reculer un troupeau de buffles affolés. Sa voix avait un timbre glacial. Tron ne put s'empêcher d'admirer sa maîtrise de soi.

— Que se passe-t-il, Moussada ?

Moussada, qui ressemblait plus que jamais à une créature jaillie de l'imagination de Shéhérazade, s'inclina. Puis il posa la main sur le pommeau de son cimeterre et dit : — Dehors *signor*. Pas vouloir partir.

La grammaire de Moussada laissait quelque peu à désirer.

— S'est-il présenté ? s'enquit la princesse.

— Nom Potocki, répondit le domestique dans son italien rudimentaire.

Sa main reposait toujours sur le pommeau de son sabre à la lame brillante et recourbée dont la fonction strictement décorative ne faisait plus aucun doute depuis l'intrusion de l'inconnu jusque dans le vestibule du salon.

La princesse tourna un regard interrogateur vers son fiancé.

— Tu es là ou non ?

— Tu crois que je devrais être là ?

La princesse haussa les épaules, s'empara de son étui à cigarettes, en alluma une et inhala la fumée. Puis elle dit avec une indifférence aussi vraie que les tableaux de Sivry destinés aux étrangers : — Accorde-lui cinq

minutes.

Dans la lueur des lanternes de course qui flanquaient la porte à double battant du vestibule, Tron remarqua qu'il ne restait plus grand-chose de l'allure mondaine, fleurie, du nouveau Brummell. Sa redingote était encore plus tachée et froissée que lors de leur récente entrevue au commissariat. En l'espace de quelques jours, des rides profondes s'étaient creusées sur son front et dans ses joues. Il ne prit même pas la peine de le saluer ou de s'excuser de cette visite intempestive.

— Je sais où se trouve le Titien, annonça-t-il sans élever la voix.

Cette phrase était courte et sans ambiguïté. Pourtant, ses paroles semblaient venues de loin, comme un bruit ayant franchi à grand-peine un obstacle.

Tron fut obligé de toussoter avant de pouvoir demander : — Et où ?

— Dans une maison sur le rio di San Barnaba, répondit Potocki.

Il prit Tron par le bras ; dans ses yeux brillait une lueur fébrile.

— Il faut se presser, commissaire !

Quand Tron monta dans la gondole de Potocki, quelques instants plus tard, un vent qui soufflait en bourrasques violentes s'était levé. Des éclairs striaient le ciel à l'ouest de la lagune ; on entendait au loin les roulements étouffés du tonnerre. L'air était pourtant toujours moite et humide, rempli de gouttes saumâtres. Un relent pestilentiel à la surface de l'eau se mêlait aux odeurs émanant de Potocki, assis à côté de lui. La gondole quitta le quai et la proue tourna lourdement en direction du Rialto. Les feux de position fixés à la *ferra* traçaient un demi-cercle paresseux dans l'obscurité.

— J'avais raison, déclara Potocki d'une voix cassée. C'est Troubetzkoï qui a tué Constancia. Je vous avais bien dit qu'elle savait quelque chose sur un tableau. Vous vous souvenez ?

— Bien sûr.

— Elle a vu le Titien... dans son deuxième nid d'amour.

Potocki fit entendre un rire amer.

— Troubetzkoï a craint qu'elle ne parle. C'est pourquoi elle devait mourir.

— Comment avez-vous découvert ce logement ?

— Grâce à une clé que j'ai trouvée aujourd'hui et qui ne correspondait à aucune serrure du palais Mocenigo. Anna Kinsky m'a avoué ce qu'il en était. Elle connaissait l'adresse.

— Vous y êtes déjà allé ?

Une question stupide que le commissaire regretta aussitôt. Le veuf sourit avec indulgence.

— Sinon, je ne saurais pas où se cache le Titien, répondit-il. Je suis tout de suite venu vous chercher au palais Tron. Là, votre majordome m'a envoyé au palais Balbi-Valier.

— Si c'est vraiment Troubetzkoï qui a tué votre femme, lâcha Tron d'une voix lente, je l'ai manqué de peu. Votre femme jouait encore du piano pendant que nous discussions dans l'escalier. Le grand-prince ne disposait donc guère que de quatre minutes au grand maximum pour l'étrangler et s'échapper par la terrasse.

— Il vous paraît par conséquent invraisemblable qu'il soit le meurtrier ?

Bonne question, pensa Tron. Cette hypothèse lui paraissait-elle invraisemblable ? Aurait-il estimé vraisemblable cette promenade en gondole

en compagnie de Potocki si on le lui avait demandé une demi-heure plus tôt ? Et quelle autre possibilité s'offrait à lui ? L'hypothèse qu'Anna Kinsky avait tué sa propre cousine ? Pas très vraisemblable non plus.

— Le plus difficile sera de le démontrer, dit-il.

Il s'appuya contre le dossier et soupira.

— Néanmoins, il reste une autre version. Que savez-vous sur le procès intenté à Mme Kinsky ?

Potocki inclina la tête en arrière, comme pour lire un texte écrit dans les étoiles.

— Le mari d'Anna Kinsky a été empoisonné. Il n'a pas été possible de prouver sa culpabilité. Malgré tout, elle a perdu le procès concernant l'héritage. Sa belle-famille a contesté le testament. C'est pourquoi elle s'est retrouvée démunie et est venue s'installer chez nous.

— Un non-lieu par manque de preuve ?

— Je ne comprends pas bien où vous voulez en venir, commissaire.

— Le grand-prince a laissé entendre, répondit Tron, que votre épouse aurait pu être assassinée par sa cousine.

Il ajouta :

— Le médecin légiste pense qu'une femme aurait pu sans mal commettre ce crime.

Potocki pouffa de rire.

— C'est ridicule ! Quel motif aurait-elle eu ?

La jalousie ? L'envie ? Le vague espoir de prendre la place de sa cousine après sa mort ? Chacun de ces motifs semblait plausible. Mais pouvait-on imaginer cet être doux et pieux en train de commettre un crime de sang-froid ? Tron fut obligé de repenser aux allures martiales d'Orlov – et au petit doigt qu'il levait pour boire du café.

— Vous m'avez bien affirmé qu'elle vous avait fait les yeux doux, dit-il. Après la mort de votre épouse, vous êtes libre. Sa dévotion pourrait n'être qu'un déguisement raffiné. Personne n'aurait l'idée d'attribuer un meurtre à une femme pareille.

Il ne fut pas surpris qu'un raisonnement aussi spéculatif ne convainque guère son interlocuteur.

— C'est Troubetzkoï qui vous a mis cette idée en tête ?

Tron haussa les épaules.

— Il m'a simplement suggéré cette possibilité.

Ils avaient passé le pont de l'Académie et approchaient du rio di San Barnaba. Les bourrasques s'étaient amplifiées ; l'air sentait soudain la pluie. Ils n'avaient croisé que de rares gondoles qui auraient été tout à fait invisibles sans les petites lampes accrochées à la figure de proue.

Tron avait desserré sa cravate et ôté son chapeau ; sa main pendait nonchalamment dans l'eau. Des rires et des bruits de vaisselle s'échappaient des maisons. Il pensa à Maria, au seau à champagne en argent – et aux *truffes en surprise** qui l'attendaient au palais Balbi-Valier. L'attendaient-elles encore

? Oui, c'était probable. Il serait de retour dans une heure au plus tard, avait-il promis à sa fiancée.

C'est seulement après la Ca' Rezzonico, alors que les premières gouttes commençaient à tomber, que Potocki rompit le silence.

— Qu'avez-vous l'intention de faire du tableau, commissaire ?

— L'emporter.

— Et si nous rencontrons Troubetzkoï ?

La voix du veuf trahissait la peur. Le commissaire sourit.

— Je l'arrêterai.

— Vous avez une arme sur vous ?

Tron secoua la tête.

— Je n'en ai encore jamais eu besoin.

Ce n'était pas vrai, mais comme son compagnon de voyage semblait effrayé, il avait jugé préférable de le rassurer.

Peu après le pont dei Pugni, le veuf ordonna au gondolier de s'arrêter sur la fondamenta Gherardini. Au moment où ils mirent pied à terre, un violent éclair pourpre et blanc embrasa le ciel comme un arc électrique. Avant même que le tonnerre ne gronde, une pluie torrentielle s'abattit sur eux. Elle les fouettait en bourrasques de tous côtés et rebondissait sur le pavé. En quelques instants, la redingote de Tron fut trempée.

Malgré la pluie, Potocki parvint à allumer une lanterne. Le commissaire lui emboîta le pas. Au bout d'une dizaine de mètres, son guide s'arrêta devant une porte peinte en rouge et sortit une clé de sa poche. Tron supposa qu'ils se trouvaient à l'endroit où un bateau vendait des fruits et des légumes pendant la journée, mais il faisait trop noir et il pleuvait trop fort pour qu'il pût reconnaître les environs.

Potocki ouvrit et ils pénétrèrent dans un couloir à peine éclairé par une lampe à huile accrochée au plafond. Tron distingua deux portes sur la droite et, de manière floue, une troisième au fond du couloir. Potocki fit encore deux pas, puis se retourna. La lanterne sourde qu'il tenait à la main balançait et dessinait des ombres frémissantes sur son visage. Même ici, à l'intérieur, le bruit de la pluie demeurait assourdissant. Il dut élever la voix pour se faire comprendre.

— Attendez-moi un instant, commissaire.

— Pourquoi ?

Il émit un petit rire, sans doute pour cacher sa nervosité.

— Je vais vous allumer quelques bougies.

Il se remit à marcher, ouvrit la porte au fond du couloir et la rabattit derrière lui. Tron distingua ainsi une lueur de plus en plus vive à travers l'entrebâillement. Au bout d'un moment, Potocki l'appela. Il le rejoignit.

La première chose qu'il vit en entrant dans la pièce – un réduit minuscule tapissé de soie dans les tons jaunes – fut le Titien. Le tableau était posé entre deux candélabres sur la plaque en marbre d'une console où une demi-douzaine de bougies supplémentaires venait renforcer l'éclairage. Devant la

table, pareil à un faisan sur l'étal d'un boucher, Troubetzkoï était allongé dans la veste d'intérieur en velours rouge qu'il portait quelques heures plus tôt. Le coup qui l'avait tué devait l'avoir atteint de dos. Il tenait un lourd revolver de soldat dans la main droite et ses yeux fixaient le plafond.

Une discrète odeur de cordite flottait dans l'air et se mêlait au parfum des bougies. Potocki se pencha et ramassa l'arme du grand-prince dont le canon brilla quand il le pointa vers le commissaire. Il émit un rire bref qui évoquait un grognement. Le revolver sauta plusieurs fois dans sa main comme une grenouille.

Tron ferma les yeux. Il sentait son poulx battre contre ses tempes comme des doigts sur un tambour en sourdine. À présent, l'orage dominait Venise. Un vent de tempête faisait claquer les volets. Pendant quelques secondes apaisantes, qui durèrent beaucoup plus longtemps dans son esprit que dans la réalité, il fut persuadé d'être en proie à un abominable cauchemar. Le sauternes l'avait achevé (à table encore une fois ?) ; il n'allait pas tarder à rouvrir les yeux, à sortir la tête de son oreiller (la nappe ?) et à se rendre compte qu'il...

À ce moment-là en fait, il retrouva son entendement – le peu d'entendement qui lui restait encore. En rouvrant les yeux, il constata sans aucune surprise que le canon du revolver visait droit son cœur. Il s'éclaircit la gorge.

— Vous saviez que Troubetzkoï gisait ici ?

Encore une question superflue. Évidemment qu'il le savait ! Potocki hocha la tête.

— Je l'ai abattu il y a deux heures.

— Parce qu'il a tué votre femme ? Et parce que vous pensiez que nous n'arriverions jamais à le convaincre de meurtre ?

Le veuf lui lança un regard amusé. Puis il dit en souriant quelques mots que Tron ne comprit pas.

— Non, mais parce qu'il *vous* a tué. Il a tiré sur vous au moment où vous êtes entré. Voilà pourquoi je l'ai abattu.

Il fallut un moment à Tron pour saisir le sens de ces paroles.

— Vous l'avez attiré dans cet appartement sous quelque prétexte et l'avez tué. C'est exact ?

— Exact, commissaire.

— Et comme vous seriez le principal suspect dans les circonstances actuelles, vous avez besoin d'un alibi.

Il acquiesça.

— Si je vous tue et lui glisse ensuite le revolver dans la main, j'ai le meilleur alibi du monde.

On ne pouvait contester à ce plan une élégance perfide. Tron hocha la tête d'un air admirateur.

— Le scénario est parfait. D'autant que nous le soupçonnions.
À présent, Potocki était ni plus ni moins que radieux.
— Il est encore plus parfait que vous ne le croyez.
— Là, vous devez m'expliquer.
— Que se serait-il passé si je m'étais contenté de l'abattre ?
— Après votre dispute au *Quadri*, nous aurions subi de fortes pressions pour établir votre culpabilité, répondit Tron. Il est probable que même le ministère des Affaires étrangères s'en serait mêlé.

Potocki inclina la tête en signe d'approbation.

— Vous auriez retourné chaque pierre où je me suis un jour assis.

Il s'arrêta et le fixa avec un sourire surnois.

— Tôt ou tard, vous auriez découvert que je connaissais Orlov.

Pardon ? Que venait-il de dire ? Tron fut obligé de ravalier sa salive.

— Orlov et vous, vous vous connaissiez ? Depuis quand ?

Le meurtrier semblait apprécier leur petite conversation.

— Nous avons tous les deux appartenu au deuxième régiment de la garde de Saint-Petersbourg, expliqua-t-il gaiement. Orlov était mon supérieur. Il est venu me voir quand il a rencontré ce problème avec la reine et Kostolany.

Il marqua une nouvelle pause car une rafale vint frapper les volets et fit vaciller la flamme des bougies. Il pleuvait toujours à torrents.

— Au départ, j'ai cru que cette affaire pouvait se régler avec de l'argent. Mais Kostolany s'est révélé être un moraliste obtus. Quand j'ai enfin réussi à lui faire abandonner ses principes, il a réclamé une somme folle. Cela étant, sa convoitise m'a donné une idée. D'autant que j'allais boire la tasse.

— Parce que votre épouse voulait vous quitter ? Et qu'un divorce vous aurait laissé sans ressources ? demanda le commissaire.

Il acquiesça.

— Un Titien facile à transporter m'était plus que bienvenu.

— C'est donc vous qui avez tué Kostolany et pris sa place ?

Le regard de Potocki exprima à la fois l'étonnement et le respect sincère.

— Je vous avais sous-estimé, commissaire.

— Nous avons présenté une photographie du lieu du crime à la reine, qui nous a assuré n'avoir jamais vu la victime. Notre erreur consistait à tenir *Troubetzkoï* pour l'assassin.

Il dévisagea son adversaire.

— Et le père Terenzio, pourquoi devait-il mourir ?

— Il n'était pas difficile de l'éliminer et de faire croire à un accident, expliqua le criminel. Je pensais que l'affaire serait close après son décès puisque vous le soupçonniez. Par malheur, votre sergent a deviné la vérité. Vous avez donc poursuivi votre enquête.

— Et Orlov ?

— Cette boule de nerfs s'appêtait à tout confesser à la reine. La mort de Kostolany semblait l'avoir ébranlé outre mesure – bien qu'il ait joué la comédie à merveille le soir où je les ai reçus au palais da Lezze ! ajouta-t-il en

riant.

— Donc, il ne savait *pas* que vous aviez l'intention de tuer Kostolany et de vous faire passer pour lui ?

Potocki secoua la tête.

— Je l'avais juste informé que le Hongrois jouerait le jeu. Le colonel n'était pas d'accord non plus avec la mort du père Terenzio. Il voulait même vous faire parvenir le Titien pour permettre à la reine de le vendre ! Si le tableau refait surface, pensait-il, l'enquête ralentira. Il espérait qu'alors vous vous satisferiez de la version des faits où Terenzio était coupable. Surtout que vous continuiez de soupçonner le grand-prince et que votre obstination n'était pas bien vue en haut lieu.

— Mais qu'est-ce que votre femme avait à voir avec tout cela ?

— Constancia avait découvert le Titien dans mon armoire.

Son visage se contracta.

— Elle vous aurait probablement tout raconté lors de votre visite. J'ai donc été contraint d'empêcher cette discussion. De plus, le divorce m'aurait ruiné. Maintenant, au contraire, j'ai hérité de sa fortune.

— Pourtant, elle était encore en vie quand nous nous sommes croisés dans l'escalier. Elle jouait du Chopin...

Son adversaire secoua la tête.

— C'est ce que vous deviez *croire*, commissaire. Vous étiez mon alibi, dit-il en riant.

À nouveau, le revolver sautilla dans sa main.

— Comme cette nuit à nouveau !

— Comment vous y êtes-vous pris ?

Il fit un large sourire.

— Si vous aviez examiné le mobilier avec plus d'attention, un détail vous aurait frappé.

— Il y avait un Érard, un piano droit et des fauteuils, dit Tron. Plus une desserte sur laquelle étaient posées les partitions de votre femme.

Potocki le félicita.

— C'est exact. Mais ce n'est pas tout.

— Dans ce cas, dites-moi ce qui m'a échappé !

— Cela n'a pas échappé qu'à vous. Votre rusé sergent n'a rien vu non plus.

Le criminel semblait d'humeur joyeuse, détendue, mais Tron constatait que le canon du revolver restait toujours pointé vers son cœur.

— Qu'est-ce qui nous a échappé ?

Potocki sourit une nouvelle fois.

— Je vais vous l'apprendre si vous vous placez devant la porte...

L'arme se dirigea une fraction de seconde dans cette direction.

— Là où la balle de Troubetzkoï vous a touché juste avant que j'abatte le grand-prince. Reculez sans précipitation. Et n'essayez surtout pas de fuir !

Le commissaire s'exécuta. Ses émotions étaient bizarrement étouffées, comme s'il vivait un rêve dont il n'allait pas tarder à sortir. Il tendit la main

droite dans son dos et s'arrêta quand ses doigts touchèrent la porte.

— Le grand-prince, reprit son adversaire en l'observant d'un air songeur, n'était sans doute pas un excellent tireur. Je doute qu'il vous ait tué du premier coup.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

Potocki inclina la tête sur le côté et le scruta, les yeux plissés – comme un peintre considère un tableau où il ne manque plus que quelques coups de pinceau décisifs.

— Cela veut dire que je verrais bien une éraflure à l'épaule, finit-il par déclarer. Ce sont les détails qui font la différence. Maintenant, je vous serais reconnaissant de ne plus bouger, commissaire.

Quand Tron entendit le claquement métallique du chien qui s'enclenchait, il eut l'impression qu'une grande partie de son entendement s'effaçait à nouveau comme de la craie sur une ardoise. Un bref silence se fit au milieu de l'orage, un silence fin comme une nouvelle peau ou comme une couche de glace sur un étang au début de l'hiver. Puis – assourdissant comme le tonnerre – le coup partit. On aurait dit qu'un énorme marteau avait frappé son épaule droite. Sa main gauche se colla aussitôt à l'endroit où il avait été touché. Du sang coulait, mais pas beaucoup. De manière étrange, la blessure ne faisait pas mal. Et de manière non moins étrange, l'incendie que la panique avait allumé dans son esprit s'éteignit. Il répéta : — Qu'est-ce qui nous a échappé dans la salle de musique ?

— Le piano.

— Nous aurions dû remarquer un détail sur le piano ?

— Réfléchissez, dit Potocki avec patience.

Tron toussota.

— Peut-être la mazurka a-t-elle été jouée par quelqu'un d'autre ?

Le criminel hochait la tête.

— La solution est toute simple. C'est la même que pour Kostolany. En fait...

Il s'interrompit et plissa le front. Soudain, Tron sut ce qu'il allait dire. C'était en effet très simple.

— Il suffit de fausser l'heure ? l'interrogea-t-il.

Potocki parut se réjouir.

— Exact, commissaire ! Quand la reine lui a parlé, Kostolany était déjà mort. Et quand vous l'avez entendue dans l'escalier, Constancia aussi.

— Mais qui a interprété la mazurka alors ?

— Elle ! Sauf que ce n'était pas quand vous l'avez cru.

Tron fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas un traître mot de ce que vous racontez.

Son adversaire sourit.

— La mazurka est une copie.

— Comment ?

— Un faux de première qualité. Une copie parfaite. Constancia avait...

Le commissaire ne comprit pas le reste de la phrase car la porte devant laquelle il se tenait se transforma sans prévenir en un énorme poing d'acier qui lui frappa le dos et, une fraction de seconde plus tard, la nuque. Elle le catapulta au centre de la pièce minuscule ; il atterrit sur l'éclair qui s'échappait de l'arme brandie par Potocki. Tout de suite après, un deuxième coup de feu partit. Une forte odeur de cordite se répandit. Puis Tron se cogna le front contre l'arête de la console sur laquelle était posé le Titien. Avant de perdre connaissance, il fit un rêve d'un extrême réalisme.

La princesse et lui se tenaient devant une fenêtre du salon dans le palais Balbi-Valier. Comme lors de leur premier rendez-vous au théâtre de La Fenice, il sentait la subtile odeur de pâte d'amandes qui émanait d'elle. Une légère brise avait chassé la chaleur moite et lavé le ciel au-dessus de la ville. Ils observaient les étoiles – des myriades de petits points brillants, gigantesque pont de lumière. La lune se reflétait dans leurs coupes de champagne. Une musique provenait d'on ne sait où. Il attira la princesse vers lui, puis ferma les paupières. Quand elle l'embrassa, la caresse de ses lèvres avait la douceur d'une plume.

Tron gisait par terre dans une étonnante contorsion. Sa tête touchait la jambe de Troubetzkoï dont le buste touchait Potocki. Après avoir lâché son revolver, Bossi s'agenouilla près de lui et constata qu'il souriait.

Une musique l'arracha au sommeil – pas tout de suite en vérité car, pendant un moment, elle lui parut retentir dans le rêve où il était plongé. Elle ne semblait pas provenir du dehors, mais naître à l'intérieur même de son esprit. Il distinguait des menuets, des valse, des sarabandes, puis à nouveau le son d'une valse – à cette différence près que celle-ci n'émanait pas de lui, mais sans le moindre doute de l'extérieur. Ou plus exactement... d'en haut ? Du plafond ? Qu'est-ce que cela signifiait ? Et où se trouvait-il en fait ? Où était ce lit dans lequel il était allongé ? N'avait-il pas mal quelque part ? Non, à vrai dire non. Son bras droit lui brûlait un peu, il se sentait engourdi, mais rien de grave.

Qu'avait-il bien pu se passer ? Il perçut une odeur douceâtre, une odeur de bougie allumée, et en même temps une odeur de renfermé, de pièce mal aérée – c'était bien sûr l'odeur familière du palais Tron à laquelle se mêlait maintenant un soupçon de pâte d'amandes. Puis une voix – celle de Maria – s'adressa à lui dans l'obscurité : — Alvisé ? Tu es réveillé ?

Il ouvrit les yeux. Il se trouvait dans sa chambre située à l'entresol. Ce qu'il vit était ce qu'il voyait tous les matins : sa table de nuit où était posée une tasse à la forme étrange, son piano carré contre le mur d'en face et, devant la fenêtre, son bureau couvert de manuscrits en vue du prochain numéro de l'*Emporio della Poesia*.

Il toussota.

— D'où vient cette musique ?

La princesse rit.

— De la salle de bal ! Nous sommes dimanche soir. Voilà deux jours que tu es indisposé.

— Mon Dieu, le bal !

— Tout se déroule à merveille, Tron. C'est l'événement de l'année.

— Pourquoi n'es-tu pas en haut ?

— Nous veillons sur toi à tour de rôle – la comtesse, Alessandro et moi.

— J'ai perdu connaissance tout ce temps ?

— Tu as repris conscience deux fois et dit quelques mots. La première fois, tu as réclamé du champagne et des *truffes en surprise*. Néanmoins, tu t'es rendormi aussi vite.

— Et la deuxième ?

— Tu voulais des *beignets dauphin*. Ensuite, tu as bu un peu de thé dans la tasse à bec et tu t'es rendormi.

La *tasse à bec* ? Tron soupira. Il trouvait que ce mot faisait penser à... *bassin hygiénique*.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il. Mon dernier souvenir est un choc dans le dos, suivi de deux coups de feu. Après, je me suis évanoui.

— Bossi est arrivé juste à temps au rio di San Barnaba. Il a tué Potocki.

— Comment savait-il où j'étais ?

— Il pourra te le raconter lui-même.

La princesse lui lança un regard amusé.

— Tu veux lui parler ?

— Bossi est là ? Au bal ?

— Pourquoi pas ? Nous lui devons une fière chandelle.

Elle se pencha au-dessus du lit, épousseta quelques miettes sur la couette et ajouta en passant : — Marie-Sophie est là également.

Comment ? Pendant un instant, il fut persuadé de rêver encore.

— La reine est ici ?

Maria hocha la tête en souriant.

— Elle est allée ce matin au commissariat pour s'entretenir avec toi d'un sujet important. C'est ainsi qu'elle a appris ce qui t'était arrivé. Elle est aussitôt accourue au palais Tron pour demander de tes nouvelles.

— T'a-t-elle dit de quoi il s'agissait ?

La princesse secoua la tête.

— Non.

— Et comment se fait-il qu'elle soit ici ce soir ?

— La comtesse et moi-même l'avons invitée. Elle vient à l'instant de danser avec Spaur.

Pardon ? Quoi ? Par précaution, Tron préféra demander confirmation.

— La reine de Naples vient de danser avec Spaur ?

Sa fiancée hocha la tête.

— Le commandant aussi est venu cet après-midi pour se renseigner sur ton état de santé – un supérieur attentionné, vraiment. Bon, bien entendu, il avait une idée derrière la tête. Il m'a laissée entendre qu'une invitation lui ferait plaisir. Et qu'il serait heureux si cette invitation s'étendait à une certaine demoiselle.

Tron fronça les sourcils bien que, maintenant, plus rien ne l'étonnât.

— Mlle Violetta est en haut ?

— Il n'y avait pas moyen de refuser, répondit la princesse. Pourquoi pas, d'ailleurs ? Elle fait bonne figure.

— La voilà introduite dans la société, commenta Tron d'un air songeur. J'espère que les intentions du baron sont sérieuses.

Elle hocha la tête avant de se relever.

— Avec un peu de chance, elle sera bientôt baronne. Tu veux que je

t'envoie Bossi ?

Tron enfonça sa tête enrubannée dans les oreillers. Son front couvert de sueur lui semblait tantôt brûlant tantôt glacé.

— Dis-lui de me descendre quelques *beignets dauphin* , ordonna-t-il. Et enlève cette abominable tasse à bec de ma table de nuit ! Je n'en ai plus besoin.

Après avoir reçu l'invitation de la princesse, Bossi avait apparemment couru louer une queue-de-pie. Cette tenue de soirée noire ne manqua pas de surprendre le commissaire qui ne se souvenait pas de l'avoir jamais vu sans uniforme et, de toute évidence, le sergent lui-même ne se sentait pas encore très à l'aise. Au moment où il entra dans la chambre, Tron remarqua avec amusement qu'il s'apprêtait à le saluer de façon réglementaire avant de se reprendre et d'esquisser une simple révérence – ce qui n'était pas aisé non plus avec une coupe en argent dans les mains. Il devait s'agir des *beignets dauphin* qu'il avait réclamés. Il sourit pour l'aider à se détendre.

— Vous avez fière allure, sergent.

Son subalterne rougit et se mit à toussoter.

— La princesse m'a dit la même chose.

— Elle vous est très reconnaissante. Nous vous sommes *tous* très reconnaissants.

Il désigna une chaise près de son lit.

— Comment avez-vous su où j'étais ?

— Vendredi soir, en sortant de chez Troubetzkoï, je suis passé au commissariat pour prendre les clichés du père Terenzio que nous voulions montrer le lendemain à la reine.

Il semblait soulagé que leur discussion se tourne vers le domaine professionnel.

— Une fois sur place, j'ai regardé à nouveau les autres photographies. Et à ce moment-là, un détail m'a frappé sur celles du palais Mocenigo.

La main de Tron qui s'apprêtait à cueillir un beignet s'immobilisa en l'air.

— Le piano ?

Bossi leva les sourcils.

— Vous êtes au courant ?

— Continuez, dit son chef.

— Nous n'avions pas remarqué le trou dans le côté gauche. Un trou assez grand pour y entrer une manivelle.

— Une manivelle ?

— Il s'agit d'un piano mécanique. Quand on le remonte, il peut jouer plusieurs minutes.

Le sergent regarda Tron.

— Alors je me suis rappelé ce que Troubetzkoï avait dit au sujet de Potocki.

— Que sa femme ne l'aimait plus et qu'elle voulait le quitter ?

— Oui. Seulement, il avait un alibi parfait.

— Parce que nous n'avions pas remarqué le piano mécanique ! renchérit le commissaire.

Bossi hochla la tête.

— Il m'a semblé que vous deviez l'apprendre sans tarder. Donc, j'ai couru au palais Balbi-Valier. Or vous n'étiez pas là. La princesse m'a appris que Potocki était venu vous chercher, mais qu'elle ignorait où il vous avait emmené.

— Qu'avez-vous fait ensuite ?

— J'ai demandé à un gondolier de me conduire au palais Mocenigo. Je voulais voir le piano et parler à Mme Kinsky.

— Alors ?

— C'était en effet un piano mécanique.

— Anna Kinsky est-elle mêlée au meurtre, à votre avis ?

— Je ne crois pas, dit Bossi avec un haussement d'épaules. À la limite, elle se doutait de quelque chose. Mais je n'avais pas beaucoup de temps pour l'interroger. Je voulais savoir où Potocki vous avait emmené.

— Elle le savait ?

— Non, mais elle connaissait un appartement sur le rio di San Barnaba où sa cousine avait l'habitude de rencontrer Troubetzkoï. Et elle savait que Potocki avait trouvé la clé. Elle m'en a donné l'adresse : une porte rouge en face du bateau de fruits et légumes. C'était ma seule piste. La porte était restée ouverte, j'ai donc pu entrer sans peine. Sans le vent et la pluie torrentielle, Potocki aurait sans doute entendu mes pas dans le couloir. En m'avancant, j'ai distingué des voix – la sienne et la vôtre.

— Combien de temps êtes-vous resté là ?

— Tout au plus trente secondes. Par le trou de la serrure, j'ai aperçu le Titien et, à côté, Potocki brandissant une arme dans votre direction. Il parlait, mais l'orage m'empêchait de comprendre. Aussi je me suis dit que si je vous écartais et que je tirais en même temps sur Potocki, j'avais une chance d'y arriver.

— *M'écarter*, le terme paraît un peu faible, plaisanta Tron en montrant son bandage.

— Il fallait agir vite, commissaire, s'excusa le sergent en soupirant. Quand je vous ai vu allongé par terre, j'ai d'abord cru que vous étiez mort.

— C'était le plan de Potocki.

Bossi fronça les sourcils.

— Quel plan ?

— Il aurait prétendu qu'il avait voulu me montrer le Titien, expliqua Tron, et que Troubetzkoï m'avait tiré dessus.

— Troubetzkoï qu'il avait lui aussi attiré vers ce lieu pour l'abattre ? comprit le sergent. Mais comment se fait-il qu'il était en possession du Titien ?

— Il l'a volé au palais da Lezze.

Bossi reprit sa respiration.

— C'était donc lui le complice ?

Tron hocha la tête.

— Le colonel et lui étaient de vieilles connaissances. Potocki a liquidé Kostolany, puis le père Terenzio dans l'espoir que l'affaire serait ainsi classée. Si vous n'aviez pas réexaminé les photographies que vous avez prises à l'intérieur de l'église, son plan aurait fonctionné. Il me l'a raconté avec beaucoup de fierté.

— Et maintenant ? demanda Bossi.

— Maintenant, remontez ! ordonna Tron avec un sourire. Je vous dicterai mon rapport demain. À ce moment-là, vous apprendrez tous les détails. Vous vous êtes inscrit pour des danses ?

Le sergent fit une grimace gênée.

— Juste pour une seule. Je n'avais pas le choix, commissaire.

— Pas le choix ? Qui est-ce ?

Bossi tira sur sa cravate et toussota nerveusement.

— Mlle Violetta.

— Mlle Violetta ?

Tron faillit s'étrangler avec son beignet.

— Vous avez bien dit *Mlle Violetta* ?

Le jeune homme hocha la tête.

— Le baron a insisté, commissaire. Il voulait à tout prix qu'elle soit invitée au moins une fois dans la soirée. En outre, il m'a appelé *inspecteur*.

— C'est bon signe.

— Vous croyez ?

— Sans aucun doute. Dites à la princesse que j'ai fini mes beignets.

— Je peux envoyer quelqu'un si vous...

Tron leva la main.

— Prévenez la princesse.

Allongé dans son lit, les jambes repliées, Tron se gavait de *beignets dauphin** et mettait des miettes partout, ce que personne ne pouvait lui reprocher car il avait la tête et le bras droit enveloppés dans d'épais bandages ; on ne pouvait pas éviter les miettes dans de telles conditions. Enfant, il avait passé des heures dans cette position, à grignoter des *baicoli* et à écouter les mêmes bruits qu'à présent : les valses de Vienne dans la grande salle, les pas et les voix dans l'escalier, les cris des domestiques dirigeant les gondoliers amassés devant la porte donnant sur l'eau comme chaque fois que la comtesse organisait un bal.

Celui de cette année semblait un véritable succès. Bien que San Stae ait déjà sonné minuit depuis quelques minutes, le grand flux n'avait pas encore commencé à descendre l'escalier. La liste des invités était à elle seule un titre de gloire. Non seulement toutes les vieilles familles vénitiennes – les Tiepolo, Contarini, Foscari, Dolfi et Priuli –, mais aussi l'ensemble des représentants des grandes puissances européennes – à l'exception bien sûr du consul général de Russie dont l'absence ne ferait de bruit qu'après coup – leur avaient fait l'honneur de venir. La cerise sur le gâteau était bien sûr la présence de la reine des Deux-Siciles. Se souviendrait-on à cette occasion des rumeurs selon lesquelles sa sœur, l'impératrice Sissi, avait dansé incognito chez les Tron deux ans auparavant ? Si ce n'était pas le cas, la comtesse se chargerait de rafraîchir les mémoires.

Il fallut une bonne demi-heure pour que la poignée se baisse et que la princesse entre dans sa chambre, suivie de Moussada (ou l'autre ?) qui posa un plateau sur la table de nuit du commissaire et se retira aussitôt.

— Excuse-moi, dit-elle. J'étais en pleine conversation avec le commandant et la reine. Spaur est ravi du déroulement de la soirée – et de la façon élégante dont tu as réglé le problème de cet *homme établi* qui importunait Mlle Violetta.

— Il est au courant ?

— On dirait que oui. Il en a discuté aussi bien avec le sergent Bossi qu'avec Mlle Violetta en personne. Il apprécie beaucoup que tu aies aussitôt profité de l'occasion pour expulser cet homme de Venise. Il m'a aussi chargée de te transmettre un autre message.

Tron soupira.

— Au sujet de la nouvelle ?

Elle hocha la tête.

— Oui, il en a discuté avec Mlle Violetta qui a fait une suggestion intéressante.

— À savoir ?

— Une suggestion que je n'ai pas très bien comprise.

La princesse fronça les sourcils.

— Mlle Violetta propose de remplacer la jeune Polonaise par un jeune Polonais. Spaur pense que cette petite modification donnerait une pointe de piquant au récit. Il m'a dit que tu comprendrais.

Tron roula des yeux.

— Et que voulait Marie-Sophie ?

— Me vendre le Titien.

La princesse ouvrit son étui à cigarettes et sourit.

— À un prix extrêmement intéressant.

— Combien ?

— Quinze mille florins.

Pendant un instant, Tron crut qu'il avait mal entendu. Quinze mille florins, c'était donné.

— Ce n'est pas très cher, dit-il. Pourquoi ne demande-t-elle pas plus ?

Elle craqua une allumette et la tint au bout de sa cigarette.

— Marie-Sophie a besoin d'argent tout de suite et en espèces. En outre, elle n'est plus entièrement sûre.

Elle réfléchit un moment.

— Voilà peut-être de quoi elle voulait te parler ce matin.

— De quoi n'est-elle plus sûre ?

La princesse tira sur sa cigarette et expira un anneau de fumée au-dessus du lit.

— Elle craint d'avoir confondu l'original et la copie avant son départ.

Tron plissa le front.

— Elle craint ou elle est sûre ?

— Elle ne sait pas. Si elle l'a fait, c'est bien entendu sans le vouloir.

— *Bien entendu sans le vouloir !*

— J'aimerais que ton ami Sivry me donne son avis. Si la copie est bonne, je l'achète. Avec un certificat de la reine prouvant que le tableau a appartenu aux Bourbons, ce Titien est un investissement de premier ordre.

— Et il pourrait le cas échéant se métamorphoser en original ?

La princesse fixa les miettes sur l'édredon comme si elle pouvait y lire l'avenir et haussa les épaules.

— Peut-être s'agit-il d'un original.

— Dans ce cas, l'original du tableau dont la reine craint qu'il ne s'agisse d'un faux serait quand même un original. Si ce n'est pas un faux.

Tron était à nouveau gagné par la sensation désagréable qu'une partie de

son entendement s'envolait et exécutait des pirouettes en l'air. Il ferma les yeux, enfonça sa tête dans les coussins et reconnut dans l'instant qui suivit, tout près de lui, un parfum de pâte d'amandes et un souffle qui sentait les cigarettes égyptiennes. Mais avant que les lèvres de la princesse n'effleurent sa bouche, son coude cogna le bras blessé. Il cria de douleur. Cependant, c'était une douleur merveilleuse – car elle prouvait qu'il ne rêvait pas.

Sur l'auteur

Né à Berlin en 1948, Nicolas Remin a fait des études littéraires en Allemagne, puis à Santa Barbara. Grand voyageur, il a vécu en Californie et en Toscane. Après *L'impératrice lève le masque* et *Les Fiancés de Venise*, *Gondoles de verre* est le troisième volet de sa série ayant pour décor la Venise du XIX^e siècle.

Consultez notre catalogue sur
www.10-18.fr

Titre original :
Gondeln aus Glas

© Rowohlt Verlag GmbH, Reinbeck bei Hamburg, 2008.

© Éditions 10/18, Département d'Univers Poche,
2009, pour la traduction française.

Photo © Damien Simonis | Getty Images
Vue du Canal devant St.Marc par
Canaletto | Alfredo Dagli Orti | Corbis
Design : Frank Sérac

ISBN numérique 978-2-264-05664-1

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo